LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class BL721
Book .L3
1835

CONFÉRENCE

DE LA FABLE

AVEC L'HISTOIRE SAINTE.

L'avenir, faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques,
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

ROUSSEAU.

CONFÉRENCE

DE LA FABLE

AVEC L'HISTOIRE SAINTE,

OÙ L'ON VOIT

QUE LES GRANDES FABLES, LE CULTE ET LES MYSTÈRES DU PAGANISME NE SONT QUE DES COPIES ALTÉRÉES DES HISTOIRES, DES USAGES ET DES TRADITIONS DES HÉBREUX.

PAR DELORT DE LAVAUR.

Lavaur Guillaume de

SECONDE ÉDITION.

AVIGNON,

SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR,
rue Bouquerie, n° 8.

1835.

BL721
.L3
1835

238109

1095

TABLE.

Discours préliminaire. *Page* 7

I. Des Oracles. 33

II. Des Sibylles. 40

III. Du mot EI, qui était gravé sur la porte du Temple de Delphes. 44

IV. Le Commencement du Monde et des Dieux de la Fable. 48

V. Saturne. 50

VI. Janus. 51

VII. Jupiter. 57

VIII. Néptune. 60

IX. Prométhée. 61

X. Pluton. 61

XI. Mercure. 63

XII. Vulcain. 64

XIII. Japet. 65

XIV. Minerve. 65

XV. Bacchus ou Dionysius. 74

XVI. Les Héros et les Demi-Dieux. 84

XVII. Jason et les Argonautes. 89

XVIII. Hercule. 131

XIX. ORPHÉE et EURYDICE ; et le Poète SIMONIDE. 138
XX. PHILÉMON et BAUCIS. 143
XXI. NIOBÉ. 147
XXII. PHAÉTON. 154
XXIII. IPHIGÉNIE, et IDOMENÉE. 161
XXIV. SENNACHÉRIB. 167
XXV. Les Changemens du Cours du Soleil. 171
XXVI. Le Héros de la Charrue. 172
XXVII. LAOMÉDON. 173
XXVII. *bis.* PARIS, fils de Priam ; son Jugement, et la Ruine de Troie. 178
XXVIII. DES SACRIFICES. 189
XXIX. DES AUGURES. 210
XXX. DE LA BAGUETTE. 214
XXXI. DES SORTS. 220
XXXII. PSYCHÉ, ou l'AME. 226
XXXIII. De l'Immortalité de l'Ame. 237

FIN DE LA TABLE.

CONFÉRENCE

DE LA FABLE

AVEC L'HISTOIRE SAINTE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

La connaissance du Créateur du ciel et de la terre, et de l'hommage qui lui est dû, dont la pureté s'étoit conservée jusqu'au déluge, s'affaiblirent ensuite peu à peu par la corruption générale des mœurs, dans la postérité de Cham qui s'était attiré la malédiction de son père Noé. Cette corruption passant du cœur à l'esprit, couvrit celui-ci de ténèbres. Dans cet aveuglement volontaire, les Anges rebelles, qui ne pouvaient arracher de l'ame des hommes qu'ils voulaient perdre, le fond ineffaçable des sentimens d'un Dieu et du culte que nous lui devons, s'attachèrent à brouiller et à défigurer ce fond. Ils en laissèrent ce qu'ils n'étaient pas capables de détruire, mais ils le corrompirent autant qu'il leur fut possible, et ils s'appliquèrent à amuser les hommes par un simulacre de culte, qui ne gênât point leurs passions. Ces Esprits osèrent même se travestir sous les apparences de la Divinité, pour usurper son culte, auquel ils mêlèrent des traits bizarres et ridicules, qui en firent un fantôme de religion. Ils substituèrent, suivant leur plan, à la place de la vérité, des fables conformes aux inclinations des cœurs corrompus : ils firent un composé monstrueux de faussetés, d'impiétés, d'indignités, sur le fond de la vérité qui en devint méconnaissable : ils appuyèrent sur ce fond leur faux culte, dont ils ne se seraient jamais avisés, et qu'ils n'auraient pu faire recevoir, s'il n'y en avait eu un vrai, qu'ils voulaient et

qu'il leur fallait imiter, comme le prouvent Tertullien, saint Augustin, Pascal, et autres. (1) Leur séduction passa bientôt de la race de Cham à celle de Sem, et leur tyrannie se répandit sur tout l'Univers.

Le seul Peuple élu par préférence sur tous les autres Peuples, reçut et conserva une connaissance particulière de Dieu et de la manière dont il voulait être honoré. Abraham destiné à être le Père de ce Peuple, prit soin de répandre cette connaissance de Dieu dans la Chaldée, dans la Phénicie ou le pays de Chanaan, et dans l'Egypte (2), et de la cultiver avec un soin assidu, surtout dans sa Famille.

Le Peuple qui en sortit fut choisi et séparé des autres (3), non-seulement pour lui-même, mais pour le bien de tous, afin qu'il y eût une Nation distinguée qui fût chargée de garder solennellement pur et intact le dépôt de ce que Dieu avait voulu enseigner de lui aux hommes, et qui le gardât avec d'autant plus de soin, que ce dépôt devait contenir tous ses livres d'histoire, de morale et de religion.

Cependant les autres Nations, (en attendant que la substitution des Enfans d'Abraham leur fût ouverte,) ne furent point abandonnées de Dieu; outre les caractères de religion qu'il a imprimés dans toutes les ames, il fit répandre les lumières de sa connaissance et de son culte dans tous les pays, par les enfans et les petits-enfans de Noé, chefs de toutes les nations, et par les autres voies que nous verrons. Ce qui ne pouvait être sans fruit, si la corruption du cœur ne l'eût étouffé.

Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage au milieu des Nations païennes; sa voix s'est fait entendre à elles, et quoique aveuglément livrées à leur idolâtrie, elles ont senti en diverses manières, que, quoiqu'elles eussent quitté Dieu, il n'avait pas cessé d'être au milieu d'elles. Par son ordre, les Démons mêmes qui entretenaient les Gentils dans l'erreur, interrompaient le cours de leurs mensonges par les aveux les plus éclatans qu'ils faisaient à sa gloire et à leur honte (4); aveux qui auraient été capables d'éclairer ces hommes aveuglés et corrompus, s'ils avaient voulu ouvrir les yeux à la lumière et s'y laisser conduire.

Il fit aussi, que les erreurs du Paganisme furent semées

(1) S. Augustin, de la Cité de Dieu, liv. 18. ch. 13. — Pensées de Pascal, c. 27. n. 16.

(2) Josèphe, liv. 1. de son Histoire des Juifs, ch. 7.

(3) *Notus in Judæa Deus, et in Israël magnum nomen ejus.* Ps. 75.

(4) Comme en S. Marc, ch. 1. v. 23, 24 et 25; et aux Actes des Apôtres, ch. 16. v. 17.

de contradictions si évidentes, qu'elles ont frappé ceux des Païens qui ont bien voulu y faire attention. Suivant néanmoins le torrent du vulgaire, plutôt que leur propre conviction, ils n'ont pas laissé d'adopter contre leur conscience, ces religions dont ils voyaient la fausseté.

Socrate, ne pouvant cacher ses sentimens contre les fausses divinités et les superstitions ridicules de son pays, paya cette liberté par la perte de sa vie; et le fondateur de la religion des Romains, le roi Numa (1), qui avait, dit-on, connu les livres de Moïse, condamnant en lui-même ces divinités et ces religions dont il avait abusé le peuple pour l'affermissement de son Etat, fit ensevelir son secret avec lui dans deux cassettes, qui furent trouvées long-temps après dans son tombeau. (2) Dans l'une il avait mis ce qui regardait l'établissement de la religion romaine en latin, et dans l'autre des livres écrits en grec, intitulés *de la Sagesse*, qui détruisaient les fondemens de cette religion. Il voulait qu'au moins les siècles à venir lui rendissent justice sur un point si délicat, et ne lui fissent pas le tort de juger qu'il eût cru véritable une religion qu'il sentait ridicule, et que sa seule ambition lui avait fait autoriser. Les magistrats romains, aussi peu sages que lui, firent brûler ces livres qui renversaient la religion de leur empire.

Plusieurs Auteurs ont cru que Numa était Pythagoricien, à cause de la conformité de ses maximes, particulièrement sur la religion, avec celles de Pythagore, quoique Pythagore fût postérieur à Numa de plus d'un siècle et ne vînt en Italie que sous Tarquin l'ancien. L'opinion que Numa avait connu les livres de Moïse est confirmée par ce que Plutarque écrit, qu'on tenait qu'il devait avoir été instruit des choses de la religion par quelque Barbare qui en savait encore plus que n'en sut Pythagore, quoique celui-ci eût connu et étudié les livres des Juifs. Ce Barbare devait être un Juif.

Les autres Savans, Philosophes et Poètes, ont été du sentiment de Socrate; mais épouvantés par sa condamnation, ils n'ont osé se déclarer. Platon (3), et Cicéron, les chefs des Grecs et des Latins, avec Homère et les autres les plus distingués, ont laissé en plusieurs endroits des déclarations enveloppées ou fort ménagées de leurs véritables sentimens contre les religions qu'ils professaient; et néanmoins entraînés par le torrent,

(1) *Numa ex his quæ à Mose tradita sunt adjutus.* Liv. 1. des Stromates de S. Clément d'Alexandrie.
(2) Tite-Live, liv. 40. n. 29; et Valère Maxime, liv. 1. ch. 1.
(3) Platon, dans sa seconde Lettre à Denys.

ils donnent pour règle de ne rien changer dans la religion qu'on trouve établie.

L'amour de la vérité et de la religion inspirait moins de zèle à ces Savans et à ces Philosophes, que l'interêt n'en donnait aux Fermiers des impôts de la République romaine. Comme les biens consacrés aux Dieux immortels étaient par les lois exempts de ces impôts, ces Fermiers soutenaient qu'on ne pouvait compter pour immortels et pour Dieux ceux qu'on savait avoir été des hommes. (1)

L'idolâtrie, qui par ses diverses branches se répandit dans toute la terre, avait commencé par l'adoration des cieux, des astres, de toute cette milice céleste (2) et des autres grands corps de la nature, dont l'éclat et le bel ordre se faisaient admirer. Ce n'est pas que les habiles les prissent pour des divinités; ils se persuadaient seulement que ces corps merveilleux étaient habités et animés par des substances spirituelles qui y étaient attachées, comme notre ame est attachée à notre corps. C'est l'erreur exprimée par Virgile (3), et réfutée par Cicéron. (4)

Dans ces commencemens on adorait ces grands corps, sans temples, sans images, et l'on ne donnait point de noms particuliers à ces intelligences; les plus éclairés mêmes de ces idolâtres reconnaissaient une Intelligence suprême au-dessus des autres. C'est pourquoi Lactance (5) et saint Augustin (6) ont remarqué que de toutes les idolâtries, c'était celle qui s'était le moins éloignée de la vérité.

On attribue communément à l'Egypte ce commencement de l'idolâtrie, avec la connaissance des astres, par la postérité maudite de Cham et de Chanaan (7) pères des Egyptiens et des Phéniciens; parce que ce fut chez les Egyptiens que ces connaissances et ces erreurs transplantées prirent leur accroissement, et reçurent la forme dans laquelle elles sont passées aux Grecs et aux autres peuples qui les ont tous reçues des Egyptiens. C'était chez eux que les plus anciens monumens s'en étaient conservés; et sans aller plus loin, on les en a reconnus généralement pour les premiers maîtres et les auteurs.

(1) *Nostri Publicani, cùm essent agri deorum immortalium excepti lege censoriâ, negabant immortales esse illos qui aliquando homines fuissent.* Cicero, l. 3 de natura deor. n. 49.
(2) Comme elle est appelée au v. 3. du ch. 17. du Deutéronome.
(3) *Mens agitat molem, et toto se corpore miscet.* Æneid. l. 6.
(4) Cicero, liv. 3. de nat. deor. à n. 2. ad 6.
(5) Lactance, liv. 1. ch. 5. et liv. 3. ch. 3.
(6) S. Augustin, de la Cité de Dieu. liv. 4. ch. 31. et liv. 7. ch. 6.
(7) Ch. 9. v. 25. de la Genèse.

Mais ceux qui ont recherché et suivi les choses plus haut, ont trouvé et fait connaître que l'observation des astres, l'idolâtrie de leur culte, et les divinations avaient commencé chez les Chaldéens, où les descendans de Chanaan se répandirent, après avoir conquis le pays. Aussi les anciens Auteurs (1) en donnent l'invention à Bélus ou Nemrod petit-fils de Cham, et Pline (2) la donne à Berose Chaldéen.

La postérité de Sem, qui s'était établie la première dans ce même pays, y fut bientôt infectée de ce venin, par le mélange avec ses vainqueurs qui s'établirent avec elle dans ces belles régions, vers le temps de Sarug (3) bisaïeul et de Nachor aïeul d'Abraham qui en trouva sa patrie et sa parenté corrompues. (4) C'est aussi sous ce Sarug que saint Epiphane (5) marque le commencement de l'idolâtrie.

Abraham tâcha d'y ranimer, au moins dans les anciens habitans descendans comme lui de Sem, la connaissance du vrai Dieu, des commencemens du monde, et de la vraie Religion, qui n'y étaient pas entièrement effacées; et quand il eut reçu de Dieu l'ordre de quitter son pays, il porta ces connaissances dans l'Egypte et dans la Phénicie. Son petit-fils Jacob ou Israël, et son arrière-petit-fils Joseph, s'établirent en Egypte, où, durant un séjour de trois siècles, eux et leurs descendans achevèrent de fixer ces belles connaissances dont ils laissèrent toute sorte de monumens et de preuves. Ceux-ci en quittant l'Egypte, les portèrent ensuite avec eux, dans le pays de Chanaan ou Phénicie, où elles avaient été autrefois semées par Us fils d'Aram fils de Sem, qui avait habité ce pays, et qui y avait bâti la ville de Damas. (6) Abraham, qui, par ordre de Dieu, y avait passé une partie de sa vie, n'avait pas négligé de les y cultiver.

L'Egypte, pendant le long séjour qu'y firent les Israélites, se remplit si fort de toutes les belles connaissances qu'ils y avaient portées, et qui s'y étaient naturalisées, que ses habitans, du temps de Moïse, les possédant par une tradition immémoriale, les regardaient comme originaires de leur pays, et nées avec les premiers Egyptiens. C'est ce qui leur fit peut-être penser que leur pays avait produit les premiers hommes, leur donna l'opinion d'une antiquité fabuleuse, et fit qu'on appela partout les

(1) Josèphe, liv. 1. de son Histoire, ch. 4.
(2) Pline, ch. 37. du liv. 7. de son Histoire naturelle.
(3) Sarug, sixième descendant de Sem.
(4) Chap. 24. v. 2 et 14. du Livre de Josué.
(5) Tome 1. des Hérésies, liv. 1.
(6) Josèphe, liv. 1. de son Histoire, chap. 6.

grandes connaissances du commencement du monde, des astres et de toute la nature, les Sciences des Egyptiens, quoiqu'ils les tinssent des Hébreux : ce qui n'est pas surprenant, puisque les Hébreux, par leur grand séjour dans l'Egypte, furent eux-mêmes appelés Egyptiens, suivant l'opinion commune rapportée par Tacite parmi diverses opinions, qui toutes font la nation des Juifs très-ancienne, et qui conviennent aussi de leur sortie d'Egypte sous la conduite de Moïse.

Diodore de Sicile, enseigne que les Prêtres d'Egypte prétendent s'attribuer l'astronomie, les divinations, les augures, l'interprétation des songes et des prodiges; mais qu'ils les doivent aux Chaldéens, qui emploient toute leur vie à l'étude de la philosophie, et qui sont si attachés à leurs règles pour leur culte des Dieux, qu'il n'a jamais souffert aucun changement chez eux. (1)

Dans la confusion qui se fit en Egypte des grandes connaissances que l'on avait du Créateur et du commencement du monde, avec les erreurs de l'idolâtrie, celle-ci, favorisée par les inclinations et les habitudes déréglées, s'y fortifia, et acheva de défigurer ce qu'elle avait emprunté du véritable culte; de là vint cette religion monstrueuse et inconcevable, qui conserva avec les premières connaissances, dont la mémoire ne peut s'éteindre, les faits éclatans des premières Histoires, que l'Egypte voulut s'approprier par les altérations qu'elle y mêla suivant ses mœurs et ses intérêts.

Comme les premiers pas dans l'erreur conduisent à tous les égaremens, après avoir imaginé de la divinité dans les astres, on se figura qu'il y avait quelques rapports entre eux et les animaux; et par les espèces de prodiges qui paraissaient dans quelques-uns de ceux-ci, ou par la crainte qu'on en avait, ou pour l'utilité qu'on en recevait, on tomba du culte des astres à celui des bêtes; ce qui donna lieu à la fausse tradition que les dieux s'étaient autrefois retirés en Egypte sous la forme des animaux. (2) La divinité ainsi prostituée fut attribuée successivement aux hommes puissans et redoutés, et à ceux dont le genre humain avait reçu quelque bienfait considérable. Diodore (3) enseigne encore que ce fut pour engager les Rois à s'attirer la vénération et la reconnaissance de leurs sujets, qu'on se porta à les adorer comme des Dieux. C'était aux vertus qu'on rendait

(1) Diodore, liv. 2. de sa Bibliothèque historique, n. 21.
(2) Diodore, liv. 1. sect. 1. et sect. 2. n. 22.
(3) *His de causis Ægyptii non secus ac si veri essent dii adorare et religiosè colere videntur.* Diodor. liv. 1. sect. 2.

ces honneurs (1), et non à la divinité des Princes. Enfin on ravala même l'opinion de la divinité jusqu'aux plantes et à toutes les productions de la nature.

Tout étant ainsi confondu, on donna aux astres le nom des hommes et des animaux qu'on avait divinisés. On fit plusieurs dieux d'un même nom ; et sans aucun égard pour la raison, on en forgea de différens temps et de divers pays ; chaque nation suivant ses mœurs et sa vanité.

Ce ne fut que long-temps après le commencement de l'idolâtrie des astres et des animaux, après Abraham, et après Moïse même, qu'on s'avisa de transformer les hommes en Dieux : car quoique Bélus ou Nemrod eût voulu se faire adorer (comme quelques-uns l'ont dit); cette folie d'un conquérant, qui veut que les peuples qu'il subjugue ne croient rien au-dessus de lui, ne paraît pas avoir eu de suite, et n'était qu'une ébauche fort imparfaite de l'idolâtrie qui établit des hommes dans le ciel, et qui leur donna à conduire l'univers.

Aussi Platon (2) enseigne que les premiers Idolâtres, même les premiers Grecs, n'adoraient que les astres, le ciel et la terre, qui étaient encore de son temps les seuls dieux de plusieurs nations barbares.

Hérodote (3) écrit que pendant toute la première partie de la durée fabuleuse que les Egyptiens donnaient à leur pays, on n'y avait jamais représenté ni imaginé aucun Dieu sous une forme humaine. Et Sanchoniathon (qui avant la guerre de Troie avait écrit l'histoire des Phéniciens et des affaires des Juifs, prise des monumens publics et sacrés non suspects, suivant le rapport d'Eusèbe, suivi par Bochard (4),) enseigne que ce ne fut que long-temps après que les hommes se furent laissés aller à l'idolâtrie, qu'ils en vinrent à adorer d'autres hommes, et qu'ils leur donnèrent les noms des Dieux naturels, Apollon, Jupiter, Osiris, Cérès et Bacchus. C'est ce qu'on voit aussi dans Diodore (5) qui avait voyagé dans l'Europe et dans l'Asie pour s'instruire de ce qu'il a écrit.

Parmi ces hommes-dieux, les plus anciens furent copiés sur les Patriarches et les hommes illustres de nos saintes Ecritures, qui avaient instruit et civilisé le genre humain, lui avaient fait connaître les choses

(1) *Quorum virtutibus isti honores habentur, non immortalibus.* Cic. de natur. deor. l. 3. n. 45.
(2) In Cratylo.
(3) Liv. 2. n. 142.
(4) Eusèbe, liv. 1. ch. 6. de sa Préparation évangélique; Bochard, dans son Chanaan, liv. 2. ch. 2 et 17.
(5) Diodore, liv. 1. n. 8.

divines, les sciences et les arts les plus nécessaires, et qui avaient opéré des merveilles au-dessus du pouvoir des hommes.

On fit donc entrer dans la Théologie païenne la Nature, les Histoires des divines Ecritures, quelques traits des Histoires profanes, des inventions des poëtes et des anciennes traditions défigurées par le temps. Mais ce qui s'est le mieux conservé de ce ramas confus, c'est ce qui regarde les hommes: il avait été pris sur les originaux et les idées de nos saints Livres, qui sont les plus anciens de tous les monumens. C'est aussi ce qu'on y retrouve, sans avoir recours aux explications physiques et aux Histoires profanes.

Les grandes connaissances des premières vérités révélées, des commencemens de l'univers, des mouvemens et de l'ordre des corps célestes, (soit qu'on les recherche dans leur origine chez les Chaldéens, soit qu'on les regarde comme Egyptiennes, ainsi qu'on s'y est accoutumé, et les premiers événemens célèbres qui s'y sont ensuite mêlés, sont égalemens dus aux Juifs, qui en ont instruit tous les autres, et par lesquels elles furent rendues Egyptiennes. Aussi Moïse, appelé Egyptien lui-même (1), qui les avait apprises par une succession continue de la tradition de ses pères qui les tenaient des premiers hommes, et auquel elles avaient été confirmées par la révélation divine, a précédé de plusieurs siècles les plus anciens des autres écrivains, historiens ou poëtes qui en ont fait mention. C'est de lui et des autres écrivains Juifs qui le suivirent, que tous les autres, du commun aveu des savans, ont pris ce qu'ils ont de plus grand et de plus ancien; ils ont enrichi leurs écrits de ce qu'ils ont pillé dans ces monumens sacrés, qui leur étaient très-connus plusieurs siècles avant la traduction qui en fut faite sous Ptolémée Philadelphe, et avant les conquêtes d'Alexandre, comme il va être justifié par des faits incontestables.

Ces faits, dont la preuve nous engage à un détail étendu de témoignages, sont établis non-seulement par les meilleurs et les plus anciens de nos auteurs, mais encore par ceux qui sont étrangers à notre religion, et qui en sont même les ennemis. Nous en avons quelques-uns encore entiers; et il nous reste de plusieurs autres des fragmens précieux heureusement conservés par Eusèbe, par Josèphe, et quelques-uns par Photius, dont l'allégation, pour des ouvrages qui étaient publics dans le temps qu'ils les citaient, mérite (suivant toutes les règles de la critique) la même foi qu'on devrait à ces ouvrages mêmes.

(1) Ch. 2. v. 19. de l'Exode.

Le même Sanchoniathon (continue Eusèbe) avait appris (comme le dit Philon de Biblos qui a traduit Sanchoniaton de Phénicien en Grec) ce qu'il raconte du commencement du monde, particulièrement de ce qu'il en avait trouvé écrit par *Taautus*, le premier de tous les écrivains, appelé par les Egyptiens *Thoyth*, par les Grecs *Hermès* (1), ou Mercure, qui était Joseph ou Moïse; mais les plus récens, dit-il, ne l'ayant pas compris ont voulu appliquer les Fables tirées des premières Histoires, ou à la physique ou à la morale; ce qui n'a fait qu'obscurcir la vérité par des allégories et des mystères impénétrables.

Cicéron (2) compte plusieurs Mercures, dont l'un était né du Nil, et dont les Egyptiens avaient voulu abolir le nom et la mémoire; l'autre, qui avait gouverné l'Egypte, et lui avait appris les Lettres et donné des lois, était appelé *Thoyth* par les Egyptiens. Ainsi voilà *Thoyth et Taautus*, le même que Mercure, et celui-ci Joseph et Moïse confondus ensemble.

Aussi les Prêtres Egyptiens reconnaissaient *Hermès*, ou Mercure, pour l'auteur de toutes les sciences et de tous les arts, au rapport de Diodore (3), qui ajoute que *Mnevés*, illustre et premier législateur des Egyptiens, avait reçu de Mercure les lois qu'il leur donna; comme Moïse, ajoute-t-il, (qui est le même que Mercure,) passe pour avoir reçu du Dieu appelé *Iao* (4) celles qu'il donna aux Juifs.

Nicolas de Damas (5), Alexandre Polyhistor, et l'historien Eupolème dans Eusèbe, nous apprennent qu'Abraham dans ses voyages en Egypte avait enseigné plusieurs sciences aux Egyptiens, dont ils n'avaient, dit-il, aucune connaissance avant lui (6); qu'il disait les avoir apprises de ses ancêtres par Sem, fils de Noé, qu'il avait vu long-temps, et qui les tenait d'Enoch, qui avait vécu plus de trois siècles avec Adam.

C'étaient ces grandes connaissances divines et humaines, qui furent gravées, dit-on, chez les Egyptiens sur les colonnes de Mercure si vantées, et qui ne contenaient que la doctrine qu'ils avaient reçue, comme nous venons

(1) Ἑρμῆς. Euseb. Prépar. Evang. l. 1. c. 9.

(2) Cicer. liv. 3. de natura deor. n. 56.

(3) *Repertorem sanè disciplinarum et artium sacerdotes Hermen, id est Mercurium, memorant.* Diodor. l. 1. n. 8. et sect. 2. n. 35.

(4) *Iao*, c'est *Jehova*, le vrai Dieu.

(5) Cité par Josèphe et par S. Clément d'Alexandrie.

(6) *Ægyptii Abrahamum tanquam gravem et sapientem virum admirati sunt; ipse verò Arithmeticam et Astrologiam eos docuit, nam ante adventum ejus nihil harum rerum sciebant Ægyptii, sed à Chaldæis in eos, inde in Græcos quoque disciplinæ istæ effluxerunt.* lib. 9. c. 16. Euseb. Præp. Ev.

de le voir, d'Abraham, de Joseph, et ensuite de Moïse. Ces colonnes passaient pour une copie de celles que, suivant Josèphe, les enfans de Seth, fils d'Adam, avaient bâties, l'une de brique, l'autre de pierre, et sur lesquelles ils avaient gravé les connaissances qu'ils avaient reçues d'Adam leur aïeul, sur le commencement et sur la fin du monde, et celles qu'ils avaient acquises par leur étude et leur application à l'Astronomie, pour en conserver la mémoire dans la postérité. Josèphe (1) raconte que cette colonne de pierre se voyait encore de son temps dans la Syrie.

Apollonius, dit le Rhodien, natif d'Alexandrie en Egypte, parlant des Egyptiens, desquels les Colches étaient descendus, dit qu'ils conservent de hautes colonnes sur lesquelles sont peintes ou gravées les connaissances et les doctrines de leurs ancêtres, avec la description de la mer et de la terre. (2) C'est aussi ce que les Prêtres Egyptiens disaient à Solon : qu'ils conservaient des monumens des plus anciennes connaissances, à l'abri des temps et des accidens (3) ; et dans Pline, Epigenès enseigne que les Babyloniens avaient des observations des astres de sept cent vingt années, gravées sur des colonnes de brique. (4) C'étaient les monumens de ces premiers temps.

C'est le sens et le raisonnement solide de Platon, que pour la connaissance de la création et du commencement de l'univers, il faut croire les plus anciens, qui se disant sortis de ceux que Dieu avait formés, devaient connaître leurs prédecesseurs et leur origine ; et qu'il est juste et nécessaire d'ajouter foi à ce qu'ils en racontent, quand ils n'en rapporteraient pas de preuves, comme ils ne peuvent en avoir. (5) Ce raisonnement est dans toute sa force, lorsque ce qu'ils en ont conté est très-vraisemblable, conforme à la raison, et ne se trouve contredit par aucun écrit ou monument ancien ; ce qui forme un argument dont M. Jacquelot a étalé la force avec éclat par la curieuse recherche des plus anciens monumens de toutes les Nations, recueillis dans ses belles Dissertations sur l'existence de Dieu.

(1) Ch. 2. du liv. 1. de son Histoire.

(2) *Isti pietate majorum suorum institutas servant columnas, in quibus sunt omnes viæ et fines maris et terræ.* Lib. 4. Argonautic. v. 279. et 280.

(3) *Antiquissimarum rerum apud nos monimenta servantur.* In Timæo Platonis.

(4) Ch. 56. du liv. 7. de son Histoire.

(5) *Priscis itaque viris hac in re credendum est, qui diis geniti, ut ipsi dicebant, parentes suos optime noverant. Impossibile sanè deorum filiis fidem non habere, licèt nec necessariis nec verisimilibus rationibus eorum ratio confirmetur.* In Timæo Platonis.

De tous ces monumens, de tous les écrits des anciens Auteurs, des faits par eux rapportés, et de leur aveu commun, il sort des preuves incontestables, et pour l'antiquité des Juifs et de leurs connaissances, et particulièrement pour l'antiquité de Moïse par-dessus tous les autres Ecrivains. On y voit que les Juifs, Moïse et son Histoire étaient connus et estimés des Grecs et des autres Nations, dans les temps les plus reculés, au-delà même de ceux qui sont connus par tous les autres Historiens.

Zoroastre, auquel on a attribué parmi les Chaldéens les premières connaissances de l'astrologie, des commencemens du monde, et de la magie, et qui avait acquis l'Empire des Bactriens (1), n'était pourtant que du temps de Ninus, par lequel il fut défait, et Ninus était en l'an du monde 2750, (trois siècles après Moïse, qui avait conduit le peuple de Dieu hors de l'Egypte l'an 2453.) (2)

Diodore, qui conte ses voyages en Egypte, parle dans le liv. 40.e conservé dans la Bibliothèque de Photius (3), du séjour des Hébreux dans ce pays-là, de leur sortie, de leur établissement dans la Judée sous la conduite de Moïse, de ses conquêtes et de ses lois. Il dit que lors de cette sortie plusieurs Juifs allèrent s'établir dans la Grèce sous la conduite de Danaüs et de Cadmus, les uns d'abord, et d'autres dans la suite; ce qu'il avoue avoir pris d'Hecatée, historien Grec, dont plusieurs ont fait mention, lequel avoit écrit vers la 74e Olympiade, l'an 484 avant Jésus-Christ, près de deux siècles avant les conquêtes d'Alexandre.

Le même Diodore (4) rapporte que, suivant quelques traditions fabuleuses des Egyptiens, les Dieux et les Héros régnèrent les premiers dans l'Egypte; il ajoute ensuite une durée fabuleuse de Rois. Hérodote (5) de même, après avoir raconté une longue suite de ces premiers Rois, dont les Egyptiens ne savent d'autres noms que celui de bons Rois (6), dit qu'avant ceux-là les Dieux y avaient régné, et qu'ils y habitaient avec les hommes. Ce sont des traditions conservées, mais altérées, des histoires de Moïse, d'Abraham, et de Joseph, auxquels

(1) Justin, au commencement du liv. 1. de son Histoire.
(2) Suivant le P. Petau; et quatre siècles après Moïse, suivant D. Pezron, dans son Antiquité des temps rétablie.
(3) Au 1. liv. de sa Bibliothèque Historique, code 244. pag. 1151.
(4) Diodore, liv. 1. sect. 2. n. 3.
(5) Hérodote, liv. 2. n. 143, 144.
(6) Tous appelés *Piromis*, qui en leur langue signifie bons Rois, suivant Hérodote; mais ce mot signifie simplement un homme une personne.

Dieu parlait et se montrait, et qui passaient pour des hommes divins, dont le dernier gouverna l'Egypte, et y fut adoré après sa mort.

La commune opinion fait régner, après ces Dieux ou demi-Dieux, les Pasteurs dans (1) l'Egypte. Cela est commun dans l'histoire de leurs Dynasties. Or ces Pasteurs sont les Juifs de la race de Jacob et de Joseph, lequel après avoir commandé long-temps dans l'Egypte, y laissa sa famille faisant la profession de pasteurs (2), comme Jacob le dit lui-même au Roi d'Egypte. Josèphe l'historien (3) le suppose et l'enseigne : « Suivant la sup-
» putation de Manethon, ancien Historien Egyptien, dit-
» il, de même que suivant celle des Juifs, ceux qu'on
» nommait Pasteurs, c'est-à-dire, nos ancêtres, sorti-
» rent d'Egypte trois cent quatre-vingt treize ans avant
» que Danaüs allât à Argos, quoique les Argiens se van-
» tent tant de l'antiquité de ce Prince, qui vivait près
» de mille ans avant la guerre de Troie. »

Josèphe rapporte encore de Manethon, que le surnom *Hycsos* que les Egyptiens donnaient à ces Pasteurs, signifiait en langue Egyptienne *Pasteurs captifs*, aussi bien que *Rois Pasteurs;* parce qu'après que la mémoire des biens que Joseph avait faits à l'Egypte durant son gouvernement fut effacée, les Juifs, pasteurs de profession, y furent captifs et esclaves, jusques à ce que Moïse les en délivrât. Il cite du même Manethon, que ce fut ce peuple de Pasteurs captifs qui se retira de l'Egypte dans la Judée, et qui y bâtit Jérusalem.

Tertullien (telle est l'incertitude de cette ancienne chronologie) ne donne à Moïse, qu'il fait contemporain d'Inachus (4), au-delà duquel les Grecs ne connaissaient rien de plus ancien, que 170 ans d'antiquité sur Danaüs, mille ans aussi avant la ruine de Troie ; et il ajoute que nos autres Prophètes, quoique postérieurs à Moïse, sont antérieurs aux plus anciens Sages et Ecrivains de la Grèce. On convient que Danaüs était venu d'Egypte dans la Grèce, et il ne se peut qu'il n'y ait porté les connaissances des Egyptiens, qui étaient, depuis plusieurs siècles avant lui, celles des Hébreux. Les Philistins établis dans la Phénicie long-temps avant les Israélites, étaient comme eux venus d'Egypte (5) ;

(1) Bochart, in Chanaan, l. 1. ch. 4.
(2) *Pastores ovium sumus.* Genèse, c. 47.
(3) Liv. 1. ch. 5. de sa Réponse à Apion.
(4) Tatien, dans son traité contre les Grecs, prouve par les Historiens Chaldéens, Phéniciens et Egyptiens l'antiquité de Moïse avant les plus anciens Auteurs Grecs ou autres, et qu'il était du temps d'Inachus.
(5) *Philistæi ex Ægypto venerant, et occupaverant partem terræ Chanaan.* Bochart, in Phaleg. lib. 5. cap. 25.

ainsi les Phéniciens, même avant Cadmus, étaient instruits des mêmes connaissances, et dans leur mélange continuel avec les Grecs, il les leur avaient communiquées, si les Grecs ne les avaient pas eues d'ailleurs.

On ne peut désirer une plus forte preuve de l'estime des Egyptiens pour les Juifs et pour toutes leurs cérémonies, que de voir qu'ils en eussent reçu une aussi extraordinaire et aussi rigoureuse qu'est celle de la circoncision, qui n'avait rien que de rebutant, et dont il n'y avait aucune apparence de raison que pour les Juifs, qui l'avaient pratiquée par un ordre exprès de Dieu (1), en signe de l'alliance qu'il contractait avec eux, et pour les distinguer des autres nations. On n'en trouve aucune mention avant Abraham, de qui les Egyptiens la tenaient. On croit que c'est à cette marque, que la fille de Pharaon reconnut Moïse exposé pour un enfant hébreu (2); et lorsque Dieu ordonna à Josué de faire circoncire tous ceux qui, nés dans le désert, n'avaient pas été circoncis, il lui dit qu'il les délivrait par-là de l'opprobre de l'Egypte. (3) Les habitans de la Palestine disaient tenir la circoncision des Egyptiens (4); mais c'est des Israélites établis en Egypte, qui seuls se faisaient circoncire; ce qui est prouvé par ce que dit Hérodote, que les anciens habitans de la Phénicie qui commerçaient dans toutes les mers, n'avaient point pris cet usage, et que les seuls Israélites dans la Phénicie et dans la Syrie le pratiquaient, comme Josèphe (5) nous l'apprend, et comme Bochard (6) l'a remarqué.

Diodore (7) écrit encore, que le souverain Magistrat des Egyptiens portait une médaille pendue au cou par une chaîne d'or, qui représentait et qu'on appelait *la vérité;* ce qui semble être l'imitation d'une semblable médaille que le Grand-Prêtre des Juifs portait également sur sa poitrine. (8) Elien, dans ses Histoires diverses (9), atteste le même fait, et ajoute que les Egyptiens se vantaient d'avoir reçu de Mercure leurs lois et leurs usages. Il avait aussi rapporté (10) que les Egyptiens assuraient que Sésostris, un des premiers et le plus grand de leurs Rois, avait reçu du même Mercure les

(1) Chap. 17. v. 10. de la Genèse.
(2) Ch. 2. de l'Exode.
(3) Ch. 5. de Josué, vers. 9.
(4) Hérodote, liv. 2. n. 104.
(5) Livre 1. contre Apion.
(6) In Chanaan, lib. 1. cap. 49.
(7) Liv. 1. sect. 2. n. 5 et 26.
(8) Levitic. cap. 8. v. 8.
(9) Liv. 14. ch. 34.
(10) Liv. 12. ch. 8.

belles connaissances et les conseils par lesquels il rendit son gouvernement glorieux. Ce qui est conforme à ce que nous avons vu de Philon, traducteur de Sanchoniathon.

On lit dans l'Abrégé des histoires de Trogue Pompee par Justin, « Que les Juifs sont originaires de Damas, » capitale de la Syrie ; qu'Abraham et Israël en avaient » été Rois ; qu'Israël (qui est Jacob) devint plus cé- » lèbre par la grandeur de dix enfans qu'il eut, et aux- » quels il partagea ses Etats. Il appela tout le peuple » Juif, du nom de Juda. Le plus jeune de ses enfans » fut, par la jalousie de ses frères, vendu à des mar- » chands étrangers, qui le conduisirent en Egypte, où » il se rendit habile dans les connaissances du pays, et » s'acquit les bonnes grâces du Roi. Rien n'approchait » de sa sagacité dans l'intelligence des prodiges. Il a » été le premier interprète des songes ; les Lois divi- » nes lui étaient parfaitement connues, et par la pré- » voyance d'une grande stérilité, plusieurs années avant » qu'elle arrivât, il empêcha l'Egypte de périr de faim. » Ses prédictions paraissaient plutôt les réponses d'un » dieu que d'un homme. Un de ses descendans fut Moïse, » qui succéda à ses connaissances et se rendit recom- » mandable. Mais les Egyptiens, par les ordres du Ciel, » chassèrent tout ce peuple ; Moïse leur conducteur en- » leva tous les vases sacrés et les statues des Dieux » des Egyptiens ; ceux-ci, qui les poursuivaient, furent » obligés par les tempêtes à retourner chez eux. Moïse » ayant conduit les Juifs dans leur ancien pays de Syrie, » occupa la montagne de Sinaï, après un jeûne de sept » jours dans les déserts de l'Arabie, et il consacra à » perpétuité le septième jour, qu'ils nomment Sabbat. » Il défendit aux siens de s'allier avec les étrangers, » et leur en fit un point de religion. » Voilà ce que Justin a conservé dans son Abrégé, qui suppose ces narrations bien plus étendues dans l'Historien qu'il abrége.

Dans les fragmens d'Artapan (1) Historien Grec, conservés par saint Clément, par Alexandre Polyhistor, et par Eusèbe (2), on trouve que Moïse, ainsi appelé par les Juifs, est appelé par les Grecs *Musée*, de la doctrine duquel Orphée avait pris bien des connaissances, et que les Egyptiens, dit-il, appelèrent *Mercure*, et honorèrent comme un Dieu. Voilà le *Taautus et Hermés*, qui fut ensuite confondu avec Joseph. Le nom d'*Hermés* lui fut donné, ou d'*Amram* père de Moïse, ou de *Thermutis*

(1) Qui avait écrit une Histoire des Juifs.
(2) Ch. 27. du liv. 9. de la Préparation Evangelique.

fille de Pharaon, qui l'adopta pour son fils, suivant l'usage des Grecs, qui conservaient dans leur langue quelque chose des noms anciens des histoires Juives, qu'ils avaient voulu rendre Grecques, comme Solon l'enseigne (1), et qui, comme l'a remarqué Josèphe (2), avaient changé ces noms à leur manière pour en rendre la prononciation plus agréable.

Artapan (3) continuant, conte que le Roi d'Egypte ayant pris de la jalousie contre Moïse, l'envoya à la guerre contre les Ethiopiens pour l'y faire périr; et que pendant la durée de cette guerre, Moïse y bâtit une ville qu'on appela *Hermopolis*, la Ville de Mercure. (Voilà toujours Hermés et Mercure qui ne sont que Moïse.) Il ajoute la sortie des Juifs sous sa conduite, la mer séparée et passée par la vertu de sa Verge, le long voyage des Juifs dans le Désert, et la manne qui pleuvait tous les jours pour leur nourriture.

Megasthenés (4), autre Historien Grec, rapporté par Eusèbe (5), dit que tout ce que les anciens Grecs ont écrit de la nature avait été écrit par les Juifs long-temps auparavant.

Aristobule, Philosophe Juif, et Numénius Grec (6), célèbre pythagoricien et platonicien, parlent à peu près comme Megasthenés. Ils disent que Pythagore et Platon ont mis en Grec ce qu'ils avaient trouvé dans les écrits de Moïse. Le premier ajoute expressément, que les Livres de Moïse avaient été traduits en Grec, et avant Alexandre, et avant même l'empire des Perses. (7) Et ce mot de Numénius est assez connu, *que Platon n'est autre chose que Moïse parlant Grec.* (8) Il parle aussi de *Janés* et de *Mambrès* (et il appelle ce dernier *Labrès*), magiciens que les Egyptiens opposèrent à Moïse.

Eusèbe et Josèphe allèguent encore d'autres anciens Auteurs Grecs, Egyptiens et Phéniciens, qui portent de pareils témoignages pour l'antiquité de Moïse avant tous les autres Ecrivains. Ce qui est confirmé par ce que Photius (9) rapporte de Ptolémée Ephestion, et de Hella-

(1) Dans le Critias de Platon.
(2) Liv. 1. ch. 6. de son Histoire.
(3) Dans Eusèbe, au lieu cité.
(4) Qui a écrit sous Seleucus Nican or Roi de Syrie, vers la CXXII.e Olympiade, 294 ans avant Jésus-Christ.
(5) Eusèbe, l. 9. ch. 3. S. Clément, liv. 1. des Stromates.
(6) Dont on n'a que les fragmens conservés par Origène, Théodoret, S. Clément d'Alexandrie, et Eusèbe.
(7) *Mosaïca volumina ante Alexandrum et ante Persarum imperium traducta fuerant.* Aristobulus, in Euseb. Præp. Evang. lib. 13. c. 12.
(8) *Quid est aliud Plato, quàm Moses atticissans.* Numenius, in Euseb. Præp. Evang. lib. 8. c. 6.
(9) Code 190 et 279. de sa Bibliothèque.

dius de Bysance, tous deux Historiens Egyptiens, que Moïse, législateur des Hébreux, avait été appelé *Alpha*, c'est-à-dire, le premier.

Apion, grand ennemi des Juifs, convient (1), comme nous l'avons aussi vu dans Tertullien, que ce fut du temps d'Inachus premier Roi des Argiens, que les Juifs sortirent d'Egypte sous la conduite de Moïse; et Porphyre, également ennemi des Chrétiens et de tous les écrits qui les favorisent, n'a pu contester cette antiquité.

Inachus, avant lequel les Grecs n'ont rien connu de plus ancien, était Phénicien : son nom est de même origine que celui des Phéniciens (2), chez lesquels le nom d'*Anac* ou d'*Enac* était le plus illustre (3), d'où les Grecs avaient à leur manière formé le nom de Phéniciens, de *Phé-anac*, qui veut dire enfans d'Enac, appelés aussi dans l'Ecriture *Enacims*, ou *Enacides*. Ainsi ont été formés *Inachus*, et sa postérité *les Inachides*.

Hérodote (4) rapporte, des Historiens Perses, que les Phéniciens venus de la mer rouge dans la Palestine, et qui avaient grand commerce avec l'Egypte, l'Assyrie et la Grèce, enlevèrent *Io* fille d'*Inachus*. Ces Phéniciens étaient donc venus de la mer rouge dans la Phénicie, pour le moins du temps d'*Inachus*.

Bochard (5) remarque aussi que même avant que les Israélites fussent venus d'Egypte dans la Phénicie, le langage des Phéniciens était si semblable à celui des Hébreux, qu'ils s'entendaient sans peine, chacun parlant en sa langue; parce que, comme nous avons déjà dit, les Philistins étaient venus d'Egypte occuper une bonne partie de la Phénicie (6), même avant le temps d'Abraham et d'Isaac, qui firent alliance avec les Rois des Philistins. Les Grecs, aussi bien que les Egyptiens, y étaient mêlés avec les Phéniciens, dont le même Bochard (7) fait voir toute la Grèce remplie. Thucydide (8) nous montre aussi les Grecs mêlés avec les Phéniciens dans la Sicile, où les uns et les autres établirent des colonies et bâtirent des villes.

Lorsque *Javan*, ou *Ion*, fils de Japhet, avait occupé la Grèce (9), il y avait porté sans doute les grandes connaissances de la création du monde et de ses suites, du

(1) Ch. 3. du liv. 10. d'Eusèbe; et l. 1. de Josèphe contre Apion.
(2) Bochart, in Chanaan liv. 1. cap. 1.
(3) Ce nom n'était donné qu'aux Rois ou aux Grands.
(4) Au commencement de son premier Livre.
(5) Bochart, in Chanaan, lib. 2. cap. 1.
(6) Bochart, in Phaleg lib. 4. cap. 25. et 31.
(7) In Chanaan, lib. 1.
(8) Au commencement du liv. 6. de son Histoire.
(9) Bochart, in Phaleg, lib. 3. cap. 1.

culte de Dieu et de l'astronomie, qu'il avait apprises de Noé son aïeul et de Japhet son père, et dont la mémoire ne pouvait s'effacer entièrement. Les descendans de Japhet durent ranimer ces connaissances et ce culte, lorsqu'ils furent confondus avec ceux de Sem, qui les avaient conservées, et qui vinrent s'établir avec eux dans l'Asie, suivant la bénédiction prophétique de Noé sur Japhet. (1)

Psammithicus, Roi d'Egypte, après s'être servi utilement des Grecs, fit une étroite alliance avec eux, leur donna des pays à habiter dans son Royaume : il leur en ouvrit tous les ports et toutes les villes, et fit instruire les jeunes Egyptiens avec les Grecs. (2) C'était 670 ans avant Jésus-Christ et plus de trois siècles avant Alexandre. Ils ne pouvaient être plus unis ni se mieux connaître. Amasis, quatrième successeur de Psammithicus (3) continua la même union. Les mêmes Historiens enseignent que les Grecs avaient pris des Egyptiens l'astrologie, les divinations, les noms, le culte des dieux, et leurs lois. (4) Hérodote rapporte même des lois que Solon avait prises des Egyptiens.

Le mariage de Salomon avec la fille du Roi d'Egypte (5), et son commerce familier et continuel avec le Roi de Tyr, Phénicien, avaient fort lié et mêlé les sujets de ces Princes. Les connaissances des Hébreux avaient aussi passé à ces autres Nations par des Missions des Prophètes chez elles, comme fut celle de Jonas à Ninive; par les prophéties de Baruch, disciple et secretaire de Jérémie, dans l'Egypte, et ensuite à Babylone, où il alla consoler les Juifs captifs, par le séjour de la Tribu de Juda dans la Chaldée, et des dix Tribus durant plus long-temps dans l'Assyrie.

Le mélange des Juifs, de leurs connaissances et de leurs lois avec les Egyptiens et avec les Grecs, est assez établi, non-seulemeut par la conformité de ce que ceux-ci en ont conservé, mais encore par les attestations des Historiens. Ceux qui étaient instruits des doctrines des Egyptiens étaient donc instruits des doctrines des Juifs. Ceux qui allaient chercher par de longs voyages de la Grèce en Egypte, et par de longs séjours auprès des Prêtres et des Sages Egyptiens, les grandes et anciennes connaissances, y allaient chercher uniquement les connais-

(1) *Dilatet Deus Japhet, et habitet in tentoriis Sem.* Gen. cap. 9.
(2) Diodore, liv. 1. sect. 2. Hérodote, liv. 2. n. 153.
(3) Sur la fin du même liv. 2.
(4) Hérodote, dans tout ce Livre second; et Diodore, dans son premier Liv. n. 36.
(5) Sept siècles avant Alexandre.

sances des Livres et des Traditions des Juifs. Les Grecs en avaient quelques restes chez eux, mais ensevelis sous leurs Fables ; et la faible lueur qui en éclatait leur donnait l'empressement d'aller s'en remplir dans l'Egypte comme dans la source.

C'est ce qui faisait reprocher à Solon par les Savans Egyptiens, que les Grecs étaient des enfans dans ces connaissances anciennes (1) ; et nous avons vu que les Egyptiens avouent les tenir de Mercure, ou Moïse, et même d'Abraham, qui les tenaient de leurs ancêtres.

On trouve dans Diodore (2) les noms de ces premiers Sages et de ces célèbres Savans parmi les Grecs qui étaient allés en Egypte pour y apprendre, pendant un séjour d'une bonne partie de leur vie, et ces lois et ces connaissances sans lesquelles ils croient ne rien savoir. » Les Prêtres Egyptiens (dit cet Historien) font » voir par leurs registres sacrés, qu'Orphée, Musée, » Mélampe, Dédale, le poète Homère, Lycurgue de » Sparte, Solon Athénien, Pythagore de Samos, Pla- » ton le philosophe, Eudoxe, Démocrite d'Abdère, » Œnopis de Chio, étaient venus chez eux ; et ils le » prouvent par des monumens qu'ils montrent de tou- » ces personnages, leurs portraits, les lieux et les mais » sons qu'ils avaient habités, et qui portaient encore » leurs noms, ou des ouvrages qu'ils avaient faits, cha- » cun suivant son art. » Ce qui prouve l'estime que ces grands hommes faisaient de ces connaissances des Hébreux, par lesquelles ils se firent admirer dans la Grèce. Strabon (3) et Diogène Laërce attestent l'avoir vu de même.

Or, de ceux-là, Solon florissait avant la 50.e Olympiade ; Pythagore en la 60.e ; Platon, né en la 88.e, florissait en la 95.e Les Grecs étaient donc bien curieux et bien remplis des connaissances Egyptiennes et Juives avant le règne d'Alexandre, qui ne commença qu'en la 111.e Olympiade. Aristote confirme cette évaluation, quand il avoue qu'étant en Asie, un Juif Philosophe, qui vint le voir, lui apprit beaucoup plus de choses que ce Juif n'en apprit de lui ; suivant le rapport de Cléarque, disciple d'Aristote. (4) Des preuves aussi fortes que celles qu'on vient de rapporter et en aussi grand

(1) *O Solo, Solo! Pueri semper estis, nec quisquam ex Græciâ senex, nulla apud vos è vetustatis commemoratione prisca opinio, nulla cana scientia.* In Timæo Platonis.

(2) Liv. 1. de sa Bibliothèque, sect. 2. n. 36.

(3) Liv. 17. de sa Géographie.

(4) *Cùm in maritimis Asiæ locis versaremur, Judæus Philosophiæ amore ad nos sponte venit, qui multò plura nobis attulit quam accepit.* Eusebius, in Præparat. Evang. lib. 9. cap. 5.

nombre, ne peuvent être ébranlées par des conjectures de quelque prétendue chronologie Egyptienne, qu'on est obligé de reconnaître très-obscure, singulière et arbitraire, et qui sans preuve ne tend qu'à s'écarter de toutes les autres.

Nos Ecrivains ont donc eu raison de reprocher de tout temps à ceux des Païens d'avoir puisé et pillé dans nos saints Livres. Les Païens, au contraire, se sont plaints que nos Ecrivains s'écartaient des leurs en tout, et ils sont allés s'instruire auprès des nôtres. C'est ce qu'on voit dans Platon, dans Diodore de Sicile, dans Aristote, et dans les autres rapportés par Josèphe et par Eusèbe.

Parmi les nôtres, tous nos premiers et anciens Ecrivains (1) avec nos habiles modernes, (2) nos Saintes Ecritures même ont fait ce reproche aux Païens, et leur en ont fait voir la justice. Les Juifs persécutés par Antiochus, Roi de Syrie, pour ranimer leur confiance, ouvrirent en présence de Dieu les Livres de leur Loi, *dans lesquels*, dit l'Histoire sacrée, *les Nations avaient fouillé, et sur lesquels elle avaient forgé l'idée et la fausse ressemblance de leurs Idoles*, et de leur culte. (3)

Ainsi l'on trouve dans les Fables anciennes des Grecs, des Egyptiens, des autres Peuples Orientaux, et dans toute la Théologie des Païens, les grandes vérités de la vraie Religion, de l'unité d'un Dieu, des attributs divins, de la manière dont il veut être honoré (non par les sacrifices des bêtes, mais par la pureté du cœur) la création du monde, la providence, l'immortalité de l'ame, (dont Hérodote (4) attribue la première connaissance aux Egyptiens,) le jugement des hommes après leur mort, l'embrasement qui finira le monde, les récompenses et les peines de la vie future, le déluge, la guerre des Géans, etc. On trouve dans Platon (5) une belle description de la vie future, et celle du Jugement après la mort, sur lequel on ne peut rien dire de mieux que ce qu'il en a écrit. « La mort, *dit-il*, n'est pas le » dernier ni le plus grand sujet de crainte pour les » méchans; ce sont les supplices des enfers, qui tout

(1) S. Justin, S. Clément, Origène, Tertullien, Minutius-Félix, S. Cyrille, Arnobe, Lactance, S. Augustin de la Cité de Dieu, Théodoret, Josèphe, Eusèbe, Philon Juif, S. Athanase.

(2) M. Huet, dans sa Démonst. Evang.; Steuchus, Vossius, le P. Thomassin, Bochard, Vivès, Grotius, Casaubon, etc.

(3) *Expanderunt libros Legis, de quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum.* Au c. 3. du L. 1. des Machabées.

(4) *Ægyptii primi exstiterunt qui dicerent animam hominis esse immortalem.* Herodote, l. 2. n. 123.

(5) Sur la fin du Dialogue intitulé *Phædon*, et à la fin du Dialogue intitulé *Gorgias*.

» certains qu'ils sont, ne sont pas capables de les rete-
» nir. (1) » Aussi les plus illustres des anciens Savans qui ont été regardés comme particulièrement inspirés du Ciel, n'ont paru tels qu'à mesure qu'ils ont été plus instruits de ces grandes vérités par nos saints Livres, et qu'ils en ont rempli leurs ouvrages.

Tertullien s'écriait donc justement contre les Païens, suivant le sentiment universel. « Y a-t-il quelqu'un de » vos Poètes (2) et de vos Philosophes qui n'ait pas puisé » dans nos Prophètes ? Mais, (comme il dit ensuite,) » ils en ont composé des Fables à leur fantaisie, aux- » quelles ils ont voulu donner le masque de la vérité, » pour la détruire. »

Sans chercher donc Moïse dans les temps où il n'était pas encore, comme on nous le reproche sans fondement, nous pouvons justement chercher la connaissance de ces temps dans Moïse, de qui tous l'ont prise, et qui est le premier et le seul où on l'ait trouvée. On peut aussi chercher Moïse dans les grands Ecrivains qui lui sont tous postérieurs, et on l'y trouve, avec une bonne partie de l'Ecriture des Juifs. On y trouve les Livres de Moïse, de Josué, des Juges, des Rois, de Job, et bien des choses des autres Livres de cette Ecriture divine.

C'est ce que saint Clément d'Alexandrie exhorte à rechercher, après avoir prouvé que les Auteurs Grecs avaient pris de nos saintes Ecritures, plus anciennes qu'eux, ce qu'ils ont de meilleur et de plus admirable. Il assure qu'avec du soin et de l'application à en suivre les traits, on peut découvrir la vérité des originaux sous les masques dont on les a affublés. (3) En effet la conformité qui subsiste entre ces copies, toutes défigurées qu'elles sont, et ces divins originaux, ne pouvant se rencontrer aussi grande qu'elle l'est, par un pur effet du hasard, doit faire conclure que les Poètes et les Philosophes les ont prises de Moïse et des autres Prophètes qui les ont précédés ; outre que les vérités divines ne peuvent avoir été imaginées par les hommes.

Les sages principes de la morale, les grandes règles de la vie, et les beaux sentimens qui se trouvent dans ces Auteurs Païens, ne sont pas seulement des imi-

(3) *Mors non est ultimum, sed extrema magis sunt inferorum supplicia, quæ licet verissimè narrentur, avertere tamen improborum animos nequeunt.* A la fin du l. 9. de ses Lois.

(2) *Quis Poëtarum, quis Sophistarum, qui non omnino de Prophetarum fonte potaverit.* Tertull. dans son Apologétique, n. 47.

(3) *Tanquam sub larvis verum vultum studiosè perscrutatus, venabitur.* S. Clément d'Alexandrie, au commencement de son second liv. des Stromates.

imitations, mais des traductions ou des paraphrases de ce qu'ils ont trouvé dans nos divines Ecritures. C'est sur ce modèle surnaturel qu'ils ont parlé de la foi, de la sagesse, de l'espérance, de la charité, de la pénitence, de la continence, de la crainte de Dieu, de l'humilité, et des autres vertus (1); et ils en ont parlé avec des idées plus ou moins distinctes, selon qu'ils étaient moins ou plus éloignés des temps de nos Auteurs sacrés, ou qu'ils avaient eu de connaissance de leurs Livres.

Platon, qui trouva presque effacé ou trop enveloppé ce que Pythagore avait apporté des instructions des Hébreux dans la Philosophie, et qui par quelque intelligence de ces mystères comprit qu'ils devaient être puisés dans la source de la vérité, alla chercher dans l'Egypte des Docteurs Juifs, et séjourna long-temps auprès d'eux. Il remplit si fort ses ouvrages de philosophie des lumières puisées dans nos saintes Ecritures, qu'ils en passèrent pour divins. On y découvre, en effet, des traits d'une partie de ce qu'elles ont de plus relevé; avec toutefois cette différence visible qui fait distinguer dans chaque art les meilleures copies des originaux.

Il n'est pas jusques aux conceptions sublimes et aux expressions dont on fait honneur aux grands Auteurs Païens, et qui ont particulièrement fait appeler la Poésie le Langage des Dieux, qu'ils n'aient volées de nos saints Livres, et qu'ils ne doivent à l'élévation de l'esprit de nos Prophètes, aux dépens desquels ils ont été trouvés divins eux-mêmes, par une sublimité à laquelle on jugeait que le génie des hommes ne pouvait parvenir. Ce qui a toujours laissé aux Livres divins cet avantage sur les profanes, que, dans ceux-ci, ces pensées et ces expressions sublimes se trouvent déplacées dans l'application, au lieu que, dans les Originaux sacrés, elles sont justes, et qu'on en voit la raison avec la sublimité.

La lecture des Auteurs Païens en fournit bien des exemples. Ainsi, lorsque Platon, après avoir montré que Dieu seul, par l'excellence de sa nature mérite l'application de notre esprit, ajoute que *la création de l'homme n'a été qu'un jeu de la Divinité.* (2) Cette expression n'est-elle pas la copie de celle de Salomon, qui dit que *la Sagesse de Dieu ne faisait que se jouer dans la création des hommes et de l'univers* (3) ?

C'est de cette imitation, que les premiers Ecrivains du

(1) C'est ce que fait voir saint Clément d'Alexandrie au commencement de son second livre des Stromates; et de nos jours le Père Thomassin, dans sa Méthode d'étudier les Poètes.

(2) *Hominem Dei ludo esse fictum.* Platon, au septième livre de ses Lois.

(3) *Ludens in orbe terrarum.* Au 8. ch. des Proverb. v. 30 et 31.

Paganisme ont pris l'usage de mêler si fort les Dieux dans toutes les entreprises et les actions considérables de leurs héros, que ceux-ci n'ont que l'honneur d'en être les faibles instrumens : les Dieux présens et agissant visiblement y font tout. Homère, Hésiode, Pindare, Orphée, Apollonius Rhodien, et autres, n'ont pu suivre cet usage, directement opposé à leur dessein tout consacré à leurs héros, que par l'assujettissement à copier le modèle de nos saints Livres, où Dieu est l'auteur et l'ouvrier de tout ce qui se fait de grand, parce que l'esprit des Ecrivains sacrés a été d'y faire l'histoire de la conduite de Dieu sur son peuple, et non de faire l'histoire des hommes en particulier.

Mais ce qui ne laisse point de doute, et qui semble moins connu, c'est que presque toutes les grandes Histoires du Vieux Testament, avec leurs noms et leur économie, se reconnaissent sous leurs déguisemens dans les grandes Fables de la Théologie Païenne. Les traits en sont si marqués, dès qu'on en a trouvé le point de vue, qu'il n'y manque que d'arranger ces traits dispersés, et d'en lever les voiles, pour y voir, sans leur faire de violence essentielle, une bonne partie du corps du Vieux Testament.

Nous devons louer la Providence divine de ce que, parmi les autres moyens de nous confirmer la foi des saintes Ecritures, elle nous a ménagé le témoignage de ses ennemis, qui ne peut être suspect, et nous a donné de quoi nous convaincre que la souveraine Vérité, sans laquelle Dieu n'a jamais pu laisser les hommes, ne peut être chez ceux qui n'ont rien que de postérieur, d'étranger et d'emprunté.

Il a voulu que, d'un côté, les Juifs conservassent fidèlement le dépôt des Ecrits sacrés, à la vue de toute la terre, pour le produire lors même que ce depôt les convaincrait de leur infidélité et de leur déicide, comme Moïse le leur avait prédit; et d'un autre côté, que les Gentils, ennemis déclarés du culte de Dieu, conservassent, sans le savoir, et malgré eux, les mêmes preuves, enveloppées et comme cachetées par eux-mêmes dans leurs ouvrages, pour en établir des attestations hors de tout soupçon.

De grands-hommes (1), et des premiers siècles de l'Eglise et des derniers, n'ont laissé rien à désirer pour la preuve et pour l'éclaircissement des témoignages répandus dans le Vieux Testament en faveur du Nouveau; et ils ont souhaité qu'on pût bien mettre dans leur

(1) Ils ont été cités ci-devant.

jour tous les vols que les Auteurs païens ont faits dans ces Livres divins : ils en ont même donné quelques essais, et ils ont exhorté à en continuer et multiplier les découvertes.

Ils ont fait voir dans les écrits des Philosophes et des Poètes les grandes vérités de la Divinité et de la Religion, les maximes de la morale, les sentimens de la vertu et leurs plus sublimes pensées, puisées dans le Vieux Testament. La conférence des lois Romaines avec celles de Moïse montre clairement qu'elles avaient passé des Hébreux et des Egyptiens aux Grecs, comme elles furent transportées ensuite des Grecs aux Romains.

A la vérité, le sens des moralités peut être égal dans différens esprits; mais les Apologues et les Histoires, d'où les moralités se tirent, ne peuvent être les mêmes que par la communication des uns aux autres, par la lecture ou par les traditions qui ont conservé et répandu ce qui a semblé considérable, et qui a paru le premier en chaque espèce. Et si l'on trouve les mêmes Histoires et leurs principaux traits chez les Nations nouvellement découvertes, qui ne paraissent point d'ailleurs avoir eu communication avec le reste de l'Univers, on ne peut s'empêcher de juger qu'en un temps elles doivent avoir eu du commerce avec les autres hommes. « C'est, comme Cicéron l'a remarqué (1), qu'il ne peut » se faire qu'on s'accordât sur le même fond, et sur » le même genre de choses, et sur les mêmes voies, » s'il n'y avait eu quelqu'un que les autres se fussent » proposé d'imiter et de suivre. ».

Ainsi la conformité des Expressions, des Histoires et des Noms, est sans doute bien plus convaincante que celle des Pensées et des Sentimens; quoique celle-ci, lorsqu'elle s'étend à un grand nombre de pensées ou de sentimens, fasse une démonstration morale que les derniers les ont pris de ceux qui les ont précédés; outre que certaines pensées qui sont au-dessus de la nature, doivent être rapportées à ceux qui paraissent les avoir reçues de l'Auteur de la nature.

Mais s'il est difficile que des esprits divers emploient les mêmes expressions, on peut dire qu'il est impossible que, sans quelque communication, ils se rencontrent dans le corps et dans les parties, dans la matière et dans la forme de plusieurs histoires composées d'une suite d'aventures, et principalement dans les noms qui dépendent de la pure fantaisie; de sorte qu'une telle conformité dans les Auteurs de la Théologie

(1) *Non potuisset accidere ut unum esset omnium genus nisi aliquem sibi proponerent ad imitandum.* Cic. de Oratore, l. 2. n. 93.

fabuleuse avec le Vieux Testament, ne laisse pas lieu de douter qu'ils n'aient puisé dans cette source. Que si quelque trait particulier ne suffisait pas pour donner cette conviction, l'assemblage d'un nombre considérable d'aventures et d'histoires n'y doit laisser aucune difficulté.

La découverte de ces rapports historiques promettrait autant de satisfaction et d'utilité, qu'on en trouve peu dans les rapports et les allusions allégoriques de morale ou de la nature que les Mythologistes ont cherchés dans les Fables avec assez peu de goût et de succès. On pourrait peut-être même espérer de découvrir comment les diversités qui s'y sont mêlées, ont crû à proportion que ces vols ont passé par plusieurs mains, et qu'ils sont moins défigurés vers le temps où ils ont été premièrement faits.

Les savans, Steuchus (1) Evêque de Kisame, Bochard (2), M. Huet (3), et le P. Thomassin (4), ont travaillé, après Eusèbe, aux remarques de quelques rapports séparés et de quelques traits de ressemblance entre les personnages du Vieux Testament, et les dieux ou demi-dieux du Paganisme. Ces rapports ont cependant paru imparfaits et peu convaincans à des gens qui, soit par défaut d'examen, soit par prévention, ont affecté de les ravaler. Ils ont traité de faiblesse dans ces savans hommes d'avoir cru que la Fable et la Théologie idolâtre étaient l'Ecriture altérée, et que la Mythologie des Nations fut originairement tirée des Livres de Moïse. D'après cela ils ont prononcé que, puisque l'Idolâtrie et les Fables Païennes étaient avant Moïse, vouloir attribuer leur origine aux faits merveilleux qu'il rapporte, c'était, comme nous l'avons rapporté ci-dessus, demander Moïse aux temps où il n'était pas encore. Pour appuyer ces observations critiques, ils contestent sans aucune preuve l'antiquité de Moïse; et donnent pour certain que les Grecs ne commencèrent à bien connaître les Juifs qu'après les conquêtes d'Alexandre.

C'est ce qui m'a encore plus pressé de fouiller et de pousser ces recherches, pour tâcher de découvrir, par cet essai, la ressemblance des aventures, des histoires, de la conduite et de la vie des plus célèbres Personnages de la Fable, avec ceux de nos Saintes Ecritures. J'ai espéré qu'on y trouverait plus de satisfaction, et de quoi se persuader que ces savans hommes avaient raison

(1) Steuchus, vers le milieu du 16e siècle, Bibliothécaire Apostolique, dans son livre *de perenni Philosophiâ*.

(2) Bochard, dans sa Géographie sacrée.

(3) Le Père Thomassin, dans sa Méthode d'étudier les poètes.

(4) Tertullien, contre Marcion, liv. 4. ch. 4 et 5; et dans son Traité des Prescriptions, ch. 29. et suivans.

d'apercevoir et d'assurer que les Fables du Paganisme n'étaient qu'une copie altérée de la véritable Religion.

On y voit de quelle importance il est de connaître comment Dieu veut que nous l'honorions, par les soins qu'il a pris de ménager et de conserver les preuves de la vérité et de la divinité de ses instructions sur ce sujet.

En faisant voir les Fables et les Religions des Gentils tirées de l'Ecriture Sainte, on établit le droit d'aînesse et l'autorité de la vérité sur le mensonge, des saintes Ecritures sur les inventions des hommes, de la vraie Religion et de la vraie Divinité par-dessus les fausses, qui n'en sont qu'une imitation corrompue. On reconnaît la vérité dans ce qui paraît avoir été le premier, comme l'établissent Tertullien (1) et les autres savans venus après lui.

L'unité sur ce sujet marque encore la divinité de la source; parce que, si ce qui nous paraît premier était de l'invention des hommes, ceux qui les ont suivis auraient pu, comme ces premiers, inventer des choses toutes diverses. Ils n'auraient pas été réduits à recourir à ce fonds unique de toute vérité, et à ne pouvoir dans leurs inventions travailler qu'à l'orner, le copier et le défigurer. Ce fonds a toujours été leur première matière et leur modèle.

Les fictions, pour pouvoir être imaginées et reçues, devaient nécessairement, suivant le raisonnement solide de M. Pascal (2), trouver l'esprit de l'homme disposé, plié et tourné par la force invincible de la vérité, du même côté que les fictions ont été tournées.

L'autorité des Ecritures divines se confirme aussi, par le même moyen, contre les hérétiques et contre les mauvais critiques; car les Livres de Moïse, de Job et de Josué, par exemple, se trouvant avec leurs principales circonstances dans les Fables les plus anciennes, la vérité de ces livres avec ces circonstances, est établie contre les chicanes de ces critiques et de ces hérétiques.

Une autre utilité de ces recherches est de sanctifier nos lectures assez ordinaires (qui sont des fables ou des ouvrages qui y ont rapport,) et d'apprendre à lire ces sortes de livres sans danger, et même avec édification, puisqu'on peut s'y remplir des vérités, ou de la Religion, ou de la morale, par le rapport qu'on y découvre avec ces vérités, plutôt que de contes païens, ridicules et dangereux. C'est le moyen de ne pas se rendre l'esprit païen, comme Tertullien et saint Clément d'Alexan-

(2) Tertullien, contre Marcion, liv. 4. ch. 4 et 5; et dans son Traité des Prescriptions, ch. 29. et suivans.
(2) Chap. 27. de ses Pensées.

drie le craignaient, mais au contraire plus chrétien, en considérant dans ces lectures le Dieu véritable au lieu des démons, la vérité au lieu de l'erreur, et des règles divines au lieu de maximes corrompues.

On apprend encore par-là à prouver la vraie Religion, par ce qui se trouve dans les fausses, en remontant à la source, et faisant voir qu'elles n'en sont que des copies défigurées. Ainsi saint Paul dans l'Aréopage prit occasion de l'Autel qui était dédié au Dieu inconnu (1), pour prouver aux Athéniens la Religion chrétienne.

Cette connaissance justifie la conduite de Dieu à l'égard des Gentils, et fait voir qu'ils sont sans excuse; parce que Dieu ne les a point laissés sans lumière pour connaître la vérité, (comme Julien le lui reprochait.) Mais ils ont abandonné ou corrompu ces connaissances, pour suivre, ou la foule du peuple (2), à laquelle ils n'ont pas eu le zèle de s'opposer, ou leurs passions déréglées. Ils ont substitué des fables, qu'ils connaissaient fables, et dont ils ont abusé le peuple, à la place de la vérité qui se présentait à leur esprit; ils détenaient, comme dit saint Paul (3), la vérité de Dieu dans la captivité de l'injustice et du mensonge. « Ce qui les rend » inexcusables; et (suivant le même Apôtre) parce » qu'ils ont rejeté la vérité que Dieu leur présentait pour » les sauver, il les a laissés se repaître des ouvrages de » l'erreur, et les a abandonnés au mensonge qu'ils ont » préféré. (4) »

On rend encore par cette voie à l'Esprit divin, qui a dicté les Saintes Ecritures, l'honneur qui lui est dû, et on le ravit aux grands génies du paganisme, qui l'avaient usurpé dans tout ce qu'il y a de plus important et de plus remarquable dans leurs fameux ouvrages, parce que ce ne sont que des vols qu'ils ont faits, et leurs Chefs (5) plus que les autres, dans nos saints Livres. Ils les ont altérés pour se faire les auteurs des choses dont ils n'étaient que des copistes infidèles, n'ayant trouvé ni dans leur fonds, ni partout ailleurs, rien de beau que dans ce fonds divin, auquel ils devaient ce qui les a fait admirer.

C'est là que se trouve cette vérité, dont la conformité,

(1) *Ignoto Deo, quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis.* Au ch. 17. des Actes des Apôtres.

(2) Socrate, Platon, Xénophon et Cicéron ont dit que la Religion des Philosophes n'était pas celle du peuple, mais qu'il fallait suivre celle du peuple, quoiqu'on en connût la fausseté.

(3) Au 1. chap. de l'Epître aux Romains.

(4) *Eò quòd charitatem virtutis non receperunt ut salvi fierent. Ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio.* 1. Thess. c. 2. v. 10.

(5) Homère, Pythagore, Platon.

ou l'imitation peut seule donner du prix aux ouvrages de l'esprit ; c'est par les idées prises de cet Original universel de toutes les belles productions, qu'on peut justifier sûrement et régler exactement ce sentiment confus, qui nous fait trouver que rien n'est beau ni grand que ce qui est vrai. Les Philosophes, les Orateurs, surtout les Orateurs Chrétiens et les Poètes même peuvent compter de donner de la beauté et de la grandeur à leurs ouvrages à proportion du rapport qu'ils leur donnent avec ce modèle, et cette pierre de touche de toute vérité, comme saint Clément d'Alexandrie l'appelle. (1)

Ces recherches et ces découvertes pourront paraître étrangers, mais elles ne sont ni nouvelles ni absurdes. J'ai cherché et examiné avec attention ce que je propose ; j'ai tâché de ne pas m'y laisser sur prendre légèrement; je ne me suis arrêté qu'aux rapports de ressemblance qui m'ont paru sensibles dans la conférence des copies avec les originaux, et qui m'ont enfin forcé de me rendre. Je ne sais si l'on trouvera que j'aie partout bien rencontré. J'espère que si quelques traits particuliers et détachés ne paraissent pas très-concluans, on sera néanmoins frappé des rapports qu'ils ont entre eux et de l'ensemble qui en résulte. Quelque autre pourra les rectifier ou y ajouter. Je regarderais comme un fruit précieux de mes recherches le soin qu'on se donnerait de les redresser ou de les étendre.

I. DES ORACLES.

Quoique tout ce plan subsiste indépendamment des Oracles et des Sibylles, il ne paraît pas étranger et hors de propos de les y faire entrer, et d'en justifier la vérité contre les conjectures hasardées dont on tâcherait de l'obscurcir.

Quand on ne serait pas instruit par la lecture des anciens Auteurs ecclésiastiques et profanes les plus recommandables, qu'autrefois les Démons rendaient des Oracles par les Prêtres des Idoles, pour se faire révérer comme des Dieux; ce que le P. Baltus en a écrit (2) de nos jours pour répondre aux doutes qui pouvaient rester sur ce fait, ne laisse plus aucun prétexte de le combattre. Il y a de quoi se convaincre que ces Oracles ne pouvaient être l'effet du seul artifice des hommes, de la seule su-

(1) *Instar lapidis indicis.* Au premier livre des Stromates.
(2) Dans ses Réponses, imprimées en 1707 et 1708.

percherie des Prêtres, sans le ministère des Démons.

Si quelque fait historique mérite qu'on y ajoute foi, c'est ce fait aussi éclatant, connu de tout le monde, attesté dans tous les âges et chez toutes les nations, par les Auteurs de toutes les professions, les plus éclairés, les plus judicieux, les moins suspects.

Les Philosophes, les Princes, les Républiques, les Sénats, les plus sages des hommes, les plus intéressés à n'y être pas trompés, qui ont consulté ces Oracles et les ont pris pour guides dans leurs affaires et leurs entreprises les plus importantes, donnent à cette vérité un caractère d'évidence.

On ne peut lire d'Historiens Grecs et Latins, ni d'autres Ecrivains de toute espèce et de tous les Pays, où l'on ne trouve les Oracles révérés, les gens les plus considérables qui allaient de toutes parts les consulter sur l'avenir et autres choses cachées, sur leur fortune, sur la santé et sur la vie des hommes, avec des réponses de ces Oracles. Ce n'étaient donc pas les simples et les idiots qui étaient seuls admis à les consulter.

Platon (1), après avoir établi que les lois ne devaient pas être changées sans une nécessité pressante, veut que, si cette nécessité paraît, on consulte les Magistrats, l'assemblée de tout le Peuple, et qu'on interroge tous les Oracles des Dieux; ce qui prouve qu'il comptait et qu'il suppose que tout le monde comptait avec lui que les Oracles n'étaient pas de pures supercheries. Plutarque, dans son Traité de la cause de la cessation des Oracles, suppose et établit qu'il y en avait de vrais, qui ne consistaient pas dans les artifices des Prêtres.

Bien loin qu'on ne commît pour rendre les Oracles que des personnes capables de tromper adroitement, on choisissait dans les commencemens de jeunes filles, les plus simples et les moins instruites, pour Prêtresses de Delphes, jusques à ce qu'une ayant été enlevée, on résolut de ne plus choisir pour ces emplois que de vieilles (2); et ce qui fait voir quelle bonne foi l'on prenait soin d'y faire observer, le Sénat des Amphictyons, dont l'intégrité fut d'une réputation si reconnue, composé de sept hommes les plus sages, dans toute l'Attique, fut chargé du soin du Temple et de l'Oracle de Delphes, estimé le plus certain de tous, afin que tout s'y passât avec exactitude et avec religion, au rapport de Strabon. (3)

On voit dans Denys d'Halicarnasse, comme dans les autres Historiens Romains et Grecs, pour quelles gran-

(1) *Si qua necessitas urgere videbitur, etc. omnia Deorum petantur oracula.* Au 6. Liv. de ses Lois.

(2) Au rapport de Diodore de Sicile, liv. 17. n. 12.

(3) Liv. 9. de sa Géographie.

des affaires et par quelles gens ces oracles étaient consultés.

Dieu, après avoir fait prédire la venue de Jésus-Christ par le Prophète Zacharie, (1) dit : Dans ce temps-là » j'éteindrai dans le monde la réputation des Idoles, » et il n'en sera plus fait mention ; je chasserai de la » terre les faux Prophètes, et l'esprit immonde qui les » inspire ; et si quelqu'un après cela se mêle de prophé- » tiser, il ne passera que pour un imposteur qui veut » abuser du nom du Seigneur, et il sera puni comme » tel. »

Ce fut suivant cette prédiction, que les Oracles cessèrent. Plutarque en a recherché vainement les causes, faute de connaître celle qui était la seule vraie.

Tertullien (2), mieux instruit, fait voir aux Gentils comment les Démons étaient soumis aux Chrétiens ; qu'ils étaient forcés de se taire en leur présence, et de reconnaître leur pouvoir au nom et par la vertu de la Divinité de Jésus-Christ. Cette affirmation d'un fait actuel, et dont Tertullien soutient et offre l'épreuve authentique aux Gentils, sous peine de sa vie, prouve sûrement que les Oracles étaient muets en présence des Chrétiens, non parce que les Chrétiens étaient éclairés pour découvrir leurs artifices, (comme s'ils avaient été les seuls éclairés,) mais parce que les Démons perdaient toute leur force devant les Chrétiens, qui, par la vertu de Jésus-Christ, les obligeaient de se taire, les chassaient même des hommes par lesquels ils prononçaient auparavant leurs Oracles, et leur faisaient confesser leur propre faiblesse et la Divinité de Jésus-Christ.

Ce qu'on dit contre les Oracles n'est que ce qu'on a dit contre les faux miracles : qu'il ne convient qu'à Dieu de connaître l'avenir et de le prédire, et qu'il se serait prêté aux Démons pour leur aider à séduire les hommes ; ainsi la réponse de M. Pascal aux mauvaises conséquences qu'on voudrait tirer des faux miracles et des fausses révélations, sert contre les mêmes conséquences qu'on voudrait tirer des Oracles.

Dieu a permis aux Démons d'imiter ses Prophètes, comme il permit aux Magicieus de Pharaon d'imiter les miracles de Moïse ; et comme enfin il fit voir la faiblesse de ces singes de Moïse, il a marqué dans les Oracles les erreurs et la faiblesse de ces singes de ses Prophètes.

(1) Au ch. 13. de ce Prophète.

(2) *Edatur hic aliquis*, dit-il, *sub tribunalibus vestris, quem Dæmone agi constet. Jussus à quolibet Christiano loqui, spiritus ille, tam se dæmonem confitebitur de vero, quam alibi Deum de falso ; nisi se dæmones confessi fuerint, Christiano mentiri non audentes, ibidem Christiani illius procacissimi sanguinem fundite.* Tertull. Apologet. n. 23.

Dieu permettait aux Démons de donner des réponses par la bouche de ceux dont ils se rendaient les maîtres, pour punir la préférence que ces idolâtres donnaient aux Démons sur le vrai Dieu, et à leurs passions sur la raison, en les livrant à leurs mauvais désirs, à toute l'ignominie de ces mêmes passions, à l'idolâtrie et à un sens réprouvé. (1) Mais Dieu donnait dans ces Oracles mêmes assez de lumières pour ne s'y laisser pas séduire, et pour faire connaître qu'ils étaient rendus par des Esprits bornés et subalternes, lesquels ne connaissaient pas les causes éternelles et premières des événemens qui ne résident que dans la Sagesse divine; ils n'avaient au-dessus des hommes qu'un peu plus de pénétration et de subtilité pour des conjectures, et plus d'agilité pour se transporter en des lieux éloignés; mais il se trompaient souvent dans leurs réponses, et assez pour en désabuser ceux qui n'auraient pas voulu s'obstiner dans leur aveuglement. (2)

Dieu forçait même ces mauvais Esprits (et c'était comme un tribut qu'il en exigeait) de faire, par la bouche de leurs Prêtres, des aveux de leur faiblesse, et des prédictions en sa faveur qui surpassaient leur capacité aussi bien que celle des hommes. Jésus-Christ (suivant la remarque de saint Augustin) (3) se laissait connaître aux Démons autant qu'il le voulait et qu'il jugeait à propos, comme quand il permit au faux Prophète Balaam (4) ou qu'il le força de bénir les Israélites et de prédire la venue du Messie, et quand les Démons, en présence de Jésus-Christ, confessaient sa Divinité (5); ce que la Pythonisse devineresse fit aussi en présence de saint Paul. (6)

Les Démons pouvaient donner des remèdes pour guérir quelques maladies, par la connaissance de la vertu des plantes, par celle des tempéramens, en apaisant des mouvemens et des dérangemens qu'ils avaient eux-mêmes excités, et en ôtant des maux qu'ils avaient procurés: mais ils étaient ignorans et impuissans contre d'autres maladies; leurs guérisons étaient incertaines

(1) Suivant S. Paul, au 1. chap. de l'Epître aux Romains.

(2) *Dæmones non æternas temporum causas, et quodammodo cardinales in Dei sapientia contemplantur, sed quorundam signorum nobis occultorum majore experientia, multo plura quam homines futura prospiciunt: dispositiones quoque suas aliquando pronuntiant. Unde sæpe falluntur.* D. August. de Civitate Dei, lib. 5. c. 22.

(3) *Jesus dæmonibus timoluit quantum voluit, tantum autem voluit quantum oportuit: ut cum ei dixerunt, Quid nobis est et tibi, Jesu Nazarene.* Eod. lib. 9. de Civit. Dei, c. 21.

(4) Au chap. 23 et 24 des Nombres.

(5) En S. Marc, ch. 1. v. 23, 24 et 25. et en S. Luc. ch. 4.

(6) Au 16. ch. des Actes des Apôtres, v. 16.

et très-rares, et ils ne ressuscitaient point de morts. (1)

Ils pouvaient savoir et publier ce qui se passait au loin. On ne peut démentir les Historiens sur des faits de cette espèce, qui paraissent merveilleux, et qui étaient au-dessus du pouvoir des hommes. L'agilité des Esprits est surprenante, mais incontestable ; ils savent ce qui se passe dans des lieux éloignés ; ils volent avec plus de vitesse que les oiseaux. (2) Le quatrième jour après la défaite de Persée, Roi de Macédoine, la nouvelle en fut publiée à Rome, où l'on n'aurait pu la porter en si peu de temps. La bataille gagnée en Italie par 15 mille Locriens contre 120 mille Crotoniates fut sue le même jour dans le Péloponèse. Une autre contre les Mèdes, dans l'Asie, fut répandue le même jour dans la Grèce ; et la défaite des Tarquins près du Lac Régille dans la Campagne de Rome, fut presque dans l'instant portée et publiée à Rome par deux jennes hommes qu'on crut être Castor et Pollux. Ces faits sont rapportés par Plutarque (3), par Valère-Maxime (4), par Denys d'Halicarnasse (5), et par Justin (6), sans compter de pareils faits rapportés par Hérodote. (7) C'est ce qu'il faut nécessairement, avec Tertullien et les autres, attribuer aux Démons; mais ces faits étaient rares, (parce que Dieu retient le pouvoir de ces Esprits,) et dans toutes les Histoires on en trouve peu d'exemples.

Quand la guérison prétendue miraculeuse d'un aveugle par Vespasien dans la ville d'Alexandrie serait vraie, comme Tacite et Suétone en la vie de cet Empereur le rapportent, elle ne devrait pas surprendre. Comme ce n'était pas un aveugle-né, que son œil était sain et dans sa vigueur, (suivant l'attestation de ces mêmes Historiens,) et qu'il n'était qu'obscurci par une petite peau qui était au-devant de la prunelle, il serait vraisemblable que le Démon l'y aurait élevée et soutenue jusques-là, et qu'il l'abattit par une opération qu'on sait être très-aisée, au moment que Vespasien y mit de la salive, pour le flatter de ce prétendu miracle. Cette vraisemblance est appuyée sur ce que ces mêmes Historiens nous apprennent, que ce fut par l'inspiration et sur les

(1) « Les démons peuvent chasser les démons, ou ôter des maux » qu'ils ont envoyés eux-mêmes, mais ils ne ressuscitent point de » morts. » S. Irenée. dans son traité des Hérésies, liv. 1. ch. 56.

(2) *Omnis spiritus ales*, dit Tertullien, dans son Apologétique, n. 22.

(3) Plutarque, en la vie de Paul-Emile.

(4) Valère-Maxime, dans son 1. liv. chap. *de miraculis.*

(5) Denys d'Halicar. Liv. 6. des Antiquités Romaines.

(6) *Hanc admirationem auxit incredibilis famæ velocitas ; nameadem die qua in Italia pugnatum est, et Corintho, et Lacedæmone, et Athenis, nuntiata est victoria.* Justin, liv. 20. de son Histoire.

(7) Hérodote, liv. 1.

instances du Démon, sous le nom de Sérapis, que cet aveugle s'adressa à Vespasien. (1).

C'était aussi le sentiment de saint Justin, au rapport de Tatien son disciple, que les Démons estropiaient des hommes, puis leur apparaissaient en songe, et leur ordonnaient de venir à eux en public. Alors ils dissipaient le mal, et remettaient ce qu'ils avaient dérangé. Minutius Félix, dans son Octavius, et saint Cyprien (2) parlent de même. Les Démons guérissent en cessant de faire le mal.

Ils rendaient aussi des oracles, dont la barbarie, la bassesse, l'impudence, l'injustice et les brutalités marquaient qu'ils en étaient les seuls auteurs ; ce qui a été reconnu par les Païens mêmes. (3) Dieu, dit saint Augustin, a donné dans certains temps le pouvoir aux Démons d'exercer en tyrans leurs rages contre les hommes, par le moyen d'autres hommes qui leur servaient d'instrumens, non-seulement en recevant des sacrifices de ceux qui les leur offraient, et en les demandant à d'autres, mais en y forçant même par la violence ceux qui ne voulaient pas y consentir. (4)

Comme ces esprits, quoique très-subtils et très-pénétrans, sont bornés, ils ne voient pas les pensées secrètes des hommes, et ne connaissent ni les premières causes des événemens, ni l'avenir. Ils se trompaient souvent sur tout cela ; ils donnaient des réponses fausses, ou obscures et ambiguës, pour cacher leur ignorance, et poussaient dans leur ruine ceux à qui ils promettaient les plus heureux succès ; quelquefois même ils ne pouvaient donner aucune réponse. On convient que les Prêtres, pour y suppléer et pour conserver leur crédit, forgeaient eux-mêmes avec tout l'art dont ils étaient capables, des réponses qui dans leur obscurité et dans leur incertitude, ne voulaient rien dire, ou se trouvaient fausses, et qui favorisaient ordinairement les plus puissans, ou ceux qui venaient les consulter ; ce qui avait

(1) *Quidem oculorum tabe notus, genua ejus advolvitur, remedium excitatis exposcens, monitu Sarapis Dei, quem dedita superstitionibus gens ante alios colit, precabaturque Principem ut genas et oculorum orbes dignaretur respergere oris excremento, huic non exesam vim luminis et redituram, si pellerentur obstantia medici disserere.* Suétone. ch. 7. de la Vie de Vespasien.

(2) *Hæc est de illis medela, cùm eorum cessat injuria*, dit S. Cyprien, *de idolorum vanitate.*

(3) Plutarque, dans son Traité des Oracles qui ont cessé.

(4) *Moderatis præfinitisque temporibus, etiam potestas concessa dæmonibus, ut hominibus quos possent excitatis, inimicitias adversus Dei civitatem tyrannicè exerceant, sibique sacrificia non solùm ab offerentibus sumant, et à nolentibus expetant, verum etiam ab invitis persequendo violenter extorqueant.* S. August. De Civit. Dei, liv. 10. c. 21.

fait dire que l'*Oracle de Delphes Philippisait ;* soit que le Démon même, ou qu'au défaut de l'Oracle, les Prêtres voulussent flatter le Roi Philippe. Mais on ne peut pas mettre toutes les réponses des Oracles au même rang. Par celles-ci l'on ne voulait qu'imiter les autres que les Démons rendaient véritablement.

Ces Oracles s'étaient premièrement établis dans l'Egypte par une fausse imitation des Prophètes du Seigneur qui s'y étaient rendus célèbres, et ils avaient passé dans la Grèce avec les divinations et les cérémonies religieuses formées aussi, dans l'Egypte, de la corruption du culte légitime. (1).

Mais enfin, par la présence des Chrétiens et par le nom de Jésus-Christ, ces Démons perdaient toute leur force, devenaient muets, et étaient chassés des corps dont ils s'étaient emparés. Cet exemple suffisait pour convaincre que ces Oracles ne pouvaient pas tous être l'effet de l'artifice des hommes, et pour détromper du culte de ces Esprits qui en étaient les auteurs.

Ces vérités, assez justifiées par toutes les autorités qu'on peut souhaiter, reconnues par les Savans modernes (2) après une exacte discussion, sont confirmées et rendues sensibles par des exemples récens des nouveaux Chrétiens des Indes, qui renouvellent les merveilles du premier établissement du Christianisme. Nous l'apprenons par une Lettre (3) du P. Bouchet, vénérable Missionnaire des Indes, au P. Baltus. Il y rapporte que les Démons rendent encore des Oracles, non par des Statues, mais par la bouche des hommes dont ils s'emparent, et par lesquels ils parlent : que cela s'y voit tous les jours en public, d'une manière qui ne peut être procurée par l'artifice des Prêtres et des hommes : que ces Oracles cessent à mesure que la Religion Chrétienne s'établit en quelques lieux, et qu'ils se taisent en présence de quelque Chrétien, lors même que ce Chrétien n'est pas vu de celui que le Démon a saisi pour lui faire rendre l'Oracle; mais qu'il y a plusieurs de ces Oracles équivoques et faux sur l'avenir et sur d'autres choses cachées, que le Démon ne peut connaître que par des conjectures qui trompent souvent, etc. Voilà une image véritable des Oracles de l'antiquité.

(1) Hérodote, liv. 2. n. 50.

(2) *M. Mœbius a fait un livre de la vérité des Oracles contre M. Vandale, et le célèbre Cœlius Rhodiginus qui n'y croyait pas, en fut convaincu après un examen sérieux. Le savant Gérard Vossius, dans son Traité de l'Idolâtrie, est du même sentiment.*

(3) *Imprimée dans un Recueil de Lettres édifiantes des Missions des Indes, publié en* 1711.

Le même P. Bouchet, dans une autre de ses Lettres à M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, montre que les Indiens ont tiré leur Religion et leurs Histoires mêlées de Fables sur lesquelles ils la fondent, des Livres de Moïse et de nos autres Prophètes.

II. DES SIBYLLES.

L'ATTESTATION universelle et uniforme des Ecrivains les plus sages et les plus sensés de l'antiquité, sans partage et sans contradiction, et l'assentiment des Savans de tous les siècles, sur la vérité des prédictions des Sibylles, (ou de la Sibylle,) ne laissent aucun prétexte de doute raisonnable sur ce point.

Il est indifférent de savoir s'il n'y a eu qu'une Sibylle, ou s'il y en a eu plusieurs; quels ont été leurs noms et leurs pays. Mais ce qui doit passer pour constant, c'est qu'il y a eu dans le Paganisme quelque Sibylle qui a fait des prédictions, et que ces prédictions recueillies, publiées, conservées, ont été en grande vénération. Un de ces Recueils était gardé à Rome par des Magistrats, comme un des plus précieux trésors de la République et de l'Empire.

Denys d'Halicarnasse (2) a fait l'histoire de ces Livres Sibyllins présentés et vendus au Roi Tarquin, de leur garde commise aux hommes les plus considérables et les plus sages de la République, comme de ce que les Romains avaient de plus sacré. Il conte l'exactitude avec laquelle ces livres ainsi gardés étaient consultés par l'ordre du Sénat dans les occasions les plus importantes, et qu'après qu'ils furent brûlés avec le Capitole, le Sénat fit rechercher et ramasser de tous côtés, et dans l'Italie et dans l'Asie, tout ce qu'on en put recueillir de diverses copies qui s'en étaient faites et conservées dans des Registres publics, ou chez des particuliers. Cet Historien convient qu'il put s'y mêler quelques suppositions; il n'en rapporte, dit-il, que ce que le docte Varron en a écrit dans ses Commentaires Théologiques.

Mais les prédictions justifiées par les événemens, publiées même et déposées avant ces événemens dans des endroits où elles ne peuvent avoir été altérées, sont à l'abri de toute critique raisonnable.

(2) Au liv. 4. des Antiquités Romaines.

On a de tout temps été persuadé que parmi ces prédictions de la Sibylle, il y en avait sur la venue du Messie; et, s'il pouvait s'y en être glissé quelques-unes de supposées, on ne peut contester celles qui ont été citées dans le temps que les livres des Sibylles étaient entre les mains de tout le monde, et qui n'ont pas été contredites par ceux-mêmes auxquels on les opposait alors.

On ne peut non plus attaquer celles qui ont été consignées dans des ouvrages des Païens antérieurs à la naissance de Jésus-Christ. Rien ne peut être plus exact que la manière dont saint Augustin et Lactance, entre autres, en ont écrit.

« Les Sibylles, dit celui-ci (1), sont célébrées par tous » nos Anciens, comme des Prophétesses que Dieu avait » envoyées aux Gentils; mais comme il s'est trouvé de » fausses prédictions insérées sous leur nom; parmi les » leurs, il ne faut recevoir que celles qui sont confir- » mées par le témoignage non suspect de quelque Au- » teur ancien, et nous rejetons les autres. »

Saint Augustin (2) veut bien abandonner les témoignages des Sibylles en faveur de Jésus-Christ et du Christianisme, qui ne seraient appuyés que sur la foi des premiers Chrétiens, comme si l'on pouvait former contre eux tous les soupçons injurieux de les avoir supposés et appuyés par faiblesse ou de mauvaise foi. » Mais les témoignages pris des ouvrages incontestables » des Païens, qui étaient, avant l'accomplissement des » prédictions, tels qu'ils sont entre les mains de tout le » monde, nous suffisent, (dit ce Docteur incompara- » ble,) parce que les Auteurs qui en font foi, les rap- » portent contre leurs sentimens et avec une répugnance » manifeste, avant même qu'il y eût des Chrétiens. » La critique la plus bizarre ne peut demander plus d'exactitude qu'on en voit dans le raisonnement et les sentimens de ces grands hommes, qui ne peuvent être méprisés que par ceux dont ils ne sont pas connus.

Pour se fixer sur ce point, il n'y a qu'à lire les endroits de Cicéron et de Virgile qui contiennent ces témoignages. Cicéron enseigne sérieusement et avec chagrin : « Que ceux qui étaient chargés de rapporter et d'expliquer » au Sénat les livres de la Sibylle, devaient y déclarer, » (ce qu'on ne pouvait ni croire ni concevoir,) Que ces » livres ordonnaient de reconnaître et d'appeler Roi, » celui qui était le véritable Roi, si l'on voulait être

(1) Dans le liv. 8. de ses Institutions Chrétiennes.
(2) Au ch. 46. du liv. 18. de la Cité de Dieu.

» sauvé. (1) Ce que Cicéron trouve ne pouvoir convenir » à aucun homme, et encore moins à son temps; et il » est d'avis que les Pontifes suppriment et empêchent » qu'on ne lise ces livres, qui tendaient à introduire de » nouvelles Religions, et qu'ils ne souffrent pas qu'on » y propose un Roi, dont ni les Dieux ni les hommes ne » pourraient souffrir l'établissement dans Rome. » Ce qui lui fait trouver ou fausse, ou incompréhensible, cette prédiction qu'il ne peut d'ailleurs contredire.

En effet, elle ne pouvait être expliquée et comprise que par la naissance miraculeuse du Sauveur, dont le temps était fixé fort près de celui où Cicéron écrivait; en quoi nos Prophéties et celle de la Sibylle convenaient parfaitement avec l'événement. Elle ne pouvait avoir aucune autre juste application.

Virgile donne aussi la torture à son esprit, et épuise vainement la licence de la Poésie, pour détourner le sens de la même ou d'une semblable prédiction de la Sibylle. « On touche, dit-il, au dernier âge auquel ces » prédictions se terminent, après lequel on verra renaî- » tre et renouveler entièrement tout l'univers; le com- » mencement d'un âge d'or sera le fruit d'une Vierge; » et un nouvel homme et une nouvelle race d'hommes » doivent descendre du haut des Cieux; il effacera les » taches de notre crime, et en purgera la terre; il aura » une vie divine; il fera jouir les gens de bien de la » société des Dieux, et gouvernera l'Univers dans une » paix parfaite. (2) » Le Poète fait ensuite une description de ces temps heureux, dans le sens de celles qu'en font nos Prophètes, et il ajoute quelque épithète, ou quelque mot du sien, pour en prétexter un rapport imagi-

(1) *Sibyllæ versus observamus, quos illa furens fudisse dicitur. Quorum interpres nuper falsa quædam hominum fama dicturus in Senatu putabatur, eum quem reverà Regem habebamus, appellandum quoque esse Regem, si salvi esse vellemus. Hoc, si est in libris, in quem hominem, et in quod tempus est?... Quamobrem Sibyllam quidem sepositam et conditam habeamus, ut id quod proditum est à majoribus injussu Senatus ne legantur quidem libri, valeantque ad deponendas potiùs quam ad suscipiendas religiones; eum antistitibus agamus, ut quidvis potiùs ex illis libris, quàm regem proferant, quem Romæ posthac, nec dii nec homines esse patientur.* Cicero, de divinat. lib. 2. art. 110, 111 et 112.

(2) *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;*
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo;
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto....
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri
Irrita, perpetua solvent formidine terras.
Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem. Ecloga 4.

naire avec la naissance du fils de Pollion, à qui, par flatterie, il a dédié cette Eglogue. On ne peut pas douter qu'il n'ait adouci et retranché de cette prédiction ce qu'il pouvait le moins détourner et appliquer à un homme, quelque grand qu'il voulût le peindre; cependant, en y laissant ce qu'il a cru pouvoir le mieux plier à ses vues, il n'a pu l'approprier à son sujet. Le juste rapport de ce que nous venons de voir de Virgile et de Cicéron, avec la naissance du Messie, saute de lui-même aux yeux, et n'a pas besoin de réflexions recherchées pour le justifier.

L'Empereur Constantin, dans le beau discours (1) qu'il prononça dans l'Assemblée de l'Eglise, emploie et explique de même ces endroits de Cicéron et de Virgile, comme des preuves non suspectes et incontestables de la prédiction de la Sibylle pour la naissance de Jésus-Christ.

Tacite, dans sa description du Siége de Jérusalem, conte des prodiges surprenans qui le précédèrent, « dont » peu de gens, dit-il, étaient surpris, sur ce qu'on était » généralement persuadé, par des Prophéties répan- » dues partout, qu'environ ce temps-là l'Orient devait » devenir illustre par-dessus tous les autres Pays, et en » particulier que c'était de la Judée que devait sortir le » Maître de l'Univers. (2) » Suétone en dit autant. (3)

Voilà comme les prédictions de la Sibylle étaient, d'un commun aveu, conformes à celles de nos Prophètes; comme Dieu avait éclairé sur ce point capital ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres du Paganisme (4); et comme il y faisait éclater des signes de ce grand Mystère. (5)

Quoique Tacite et Suétone veuillent faire l'application de ces Prophéties à Vespasien, comme Virgile l'a voulu pour Pollion, il est évident qu'il n'y a aucune apparence à ces prétentions, et que les sens et les termes de ces prédictions ne peuvent souffrir cette violence. Vespasien n'était ni Juif, ni même de l'Orient, d'où devait venir le grand Personnage prédit : il était Romain; et aucune partie de ces prédictions ne peut convenir qu'au Messie.

(1) Rapporté par Eusèbe, chap. 19, 20 et 21.

(2) *Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur.* Au livre 5. de l'Histoire de Tacite, n. 13.

(3) *Precrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæâ profecti rerum potirentur.* Suétone, au chap. 4. de la Vie de Vespasien.

(4) *Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam; habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.* Ch. 9. d'Isaïe, v. 2.

(5) *Et elevabit signum in nationibus procul.* Au chap. 5. du même Prophète, v. 26.

Après cela, qu'on rejette, si l'on veut, les autres Prophéties attribuées aux Sibylles sur la naissance de Jésus-Christ; il n'y a rien à perdre pour ce qu'on veut établir de la Sibylle, ni à gagner pour ceux qui veulent les rejeter, sous prétexte qu'elles ne sont pas appuyées de témoignages non suspects.

On voit bien que le temps marqué par ces grandes Prédictions était à peu près celui que ces Auteurs désignaient et il ne serait peut-être pas hors d'apparence de penser que les Démons, sur la connaissance de ces Oracles dont ils n'étaient pas les auteurs, avaient avec soin préparé leurs artifices, pour leur donner quelque couleur grossière de rapport en faveur d'un de ceux qui étaient superstitieusemeni attachés à leurs culte, tel que fut Vespasien. Ils pouvaient avoir obscurci la vue d'un homme; avoir, dans un autre, embarrassé le mouvement d'une main; pour les guérir ensuite en présence de cet Empereur, de la façon que nous l'avons remarqué, et pour faire croire qu'il opérait ces miracles. En amusant ainsi les yeux du vulgaire, ils voulaient le détourner de chercher ailleurs l'accomplissement de ces Prédictions qui faisaient du bruit dans tout l'univers.

III. DU MOT, *EI*,

QUI ÉTAIT GRAVÉ SUR LA PORTE DU TEMPLE DE DELPHES.

Lorsque Moïse eut reçu de Dieu l'ordre d'aller vers les Enfans d'Israël, pour les faire sortir de l'Egypte, et vers Pharaon pour l'obliger à les en laisser sortir, il demanda à Dieu de lui apprendre ce qu'il pourrait répondre si on lui demandait le nom de celui qui l'envoyait. Dieu lui répondit : *Je suis* Celui qui est (1); vous leur direz : Celui qui est *m'a envoyé vers vous*. Il n'y a que Dieu, qui seul se connaît, qui pût se faire si bien connaître par ce seul mot : Celui qui est. Hors de lui, rien n'est, proprement, parce que lui seul est toujours, sans avoir commencé, sans finir, sans succession, sans changement; au lieu que les choses créées commencent d'être et ne sont pas encore, cessent d'être et ne sont pas les mêmes, et sont mêlées d'être et de néant. Elles ont un être emprunté, dépendant, qui se corrompt, très-im-

(1) Chap. 3. de l'Exode, v. 14.

parfait, qui n'a pas un moment fixe. Le véritable Etre par essence est par lui-même ; il est simple et absolu, sans qualification, sans composition ; il est essentiellement et nécessairement. On ne peut pas dire proprement qu'il a toutes les perfections, mais il est par essence toutes les perfections. Son essence, qui le distingue de tout ce qui est créé, consiste, non à être tel ou tel par toutes les perfections possibles, mais seulement à être ; ce qui renferme la source et la plénitude de l'être, qui ne peut être borné ; en comparaison duquel les autres êtres ne sont pas absolument des êtres, puisqu'ils participent toujours du néant dont ils ont été tirés, et dans lequel ils sont près de retomber, si la même main qui les en a tirés ne les soutient continuellement au milieu de ces néants.

Cette idée de Dieu ne pouvait venir que de Dieu même. L'esprit humain n'aurait su la concevoir. Les hommes ne sont pas capables de s'y élever, ni de s'arrêter à la simplicité de ce nom, pour désigner Dieu, si lui-même ne le leur avait enseigné. Ils diraient : Dieu est tel et tel ; en lui attribuant toutes les perfections qu'ils pourraient imaginer : très-bon, très-grand, etc. (1) ; mais leur esprit n'aurait su se retenir ni s'arrêter au seul nom d'être ; il veut d'abord ajouter ces perfections par lesquelles il distingue tout ce qu'il connaît. Ainsi il a fallu que Dieu lui-même enseignât le vrai nom qui doit le faire connaître, le plus approchant de ce qu'il est, par sa simplicité, et par l'exclusion de tout ce qui peut borner.

Cette idée doit donc avoir été prise de l'endroit où il l'a lui-même donnée, et dans lequel celui qui la rapporte atteste l'avoir reçue de Dieu même. C'est Moïse qui nous a appris ce Nom, par la vertu duquel il opérait tant de merveilles. Nous voyons d'ailleurs qu'à la vue et dans l'examen d'un mot qui contient cette grande idée, les plus sages, les plus habiles, qui avaient pris le plus de soin de chercher le sens de ce mot, n'ont pu découvrir ni pressentir cette idée qu'il renfermait.

C'est le mot *EI*, qui était gravé sur le frontispice du célèbre et ancien Temple de Delphes ; c'est de la signification de ce mot, que Plutarque a fait un Traité exprès. Il dit d'abord, avec raison, que ce mot ne peut avoir été mis par cas fortuit dans un endroit si révéré et si exposé à tout l'univers, mais qu'il faut que les premiers hommes doctes, qui avaient la charge de ce Temple, et qui voulaient lui attirer la plus grande vénération, aient connu dans ce mot quelque propriété exquise et de conséquence. Il introduit ensuite des Savans et des Philoso-

(1) *Optimus, maximus.*

phes, qui s'étudient à découvrir, chacun suivant ses lumières et son inclination, le sens de ce mot, que personne n'avait pu comprendre, quoiqu'il fût depuis si long-temps exposé à tous les regards.

L'un, forcé d'avouer que ce mot cache des mystères inconnus, ne fait qu'augmenter le désir de les découvrir. L'autre, attaché à la science des nombres, tâche de l'expliquer par ceux que ces lettres marquent; ce qui n'a rien de solide. Un troisième veut que ce mot soit la première syllabe de ceux qui viennent faire des questions à l'Oracle. Quelque autre prétend que c'est la vue ou le son de cette syllabe, qui en renferme le mystère. Il y en a qui soutiennent que cette syllabe, étant employée à unir des idées et des raisons, a été mise en cet endroit pour recommander la dialectique et le raisonnement, qui mènent à la vérité.

Comme toutes ces recherches ne donnent aucun sens raisonnable et qui puisse satisfaire, Plutarque les rejette, et donne avec assurance le véritable sens. Ce judicieux Philosophe (1) avait parcouru la Grèce, et avait voyagé dans l'Egypte, pour s'y instruire des anciennes connaissances et de l'origine des choses, dont les Savans de ces pays-là passaient pour être les mieux ou plutôt les seuls instruits. Il y avait sans doute connu les Livres de Moïse, d'où ces Savans tiraient leurs plus particulières connaissances, et qui étaient déjà répandus dans la Grèce, mais que les Egyptiens connaissaient et entendaient mieux. Il y avait vu l'endroit de Moïse, où Dieu se fait connaître par CELUI QUI EST : il en avait été frappé, il se l'était fait expliquer, et il avait compris par-là le sens véritable et si relevé du mot *EI*. C'est de quoi il composa et enrichit son Traité sur ce mot, où, après avoir fait rapporter par divers personnages tout ce que la Philosophie humaine et la sagesse Grecque, avec les réflexions d'une longue tradition, pouvaient inspirer sur le sens de cette inscription, et après avoir montré la vanité de toutes ces explications, il étale pompeusement celle qu'il avait prise de Moïse; savoir, que cette syllabe *EI*, qui veut dire TU ES, élève nos pensées à la grandeur et à la puissance de Dieu, en le faisant saluer par son vrai nom d'Etre; titre qui n'appartient qu'à lui. « Car nous n'avons, » dit-il, aucune participation du vrai Etre, parce que » ce qui commence, et finit, et change continuellement, » n'est jamais un, ni au même état, ni le même; qu'il » passe toujours de l'un à l'autre, toujours entre l'être » et le néant. Qu'est-ce donc qui est véritablement? ce

(1) *Né à Chéronée dans la Béotie, sous l'empire de Claudius.*

» qui est véritablement ? ce qui est éternel et perma-
» nent, toujours un et toujours le même, de qui on ne
» peut dire ni, *il fut*, ni, *il sera.* On peut aussi l'appeler,
» comme quelques-uns des Anciens l'on nommé : *Toi*
» *qui es un ;* car il faut que ce qui est, soit un : d'où vient
» le nom d'*Apollon*, c'est-à-dire, *qui n'est pas plusieurs*,
» mais un, sans mélange et sans composition.

» De là, continue toujours Plutarque, nous devons
» nous élever plus haut, pour contempler ce qui est au-
» dessus de nous, et adorer principalement l'essence
» de Celui qui est, honorant aussi le Soleil, et la vertu
» qu'il lui a donnée de produire, parce qu'il est en quel-
» que sorte par sa splendeur et sa fécondité une image
» de la lumière et de la bonté de ce seul Etre, autant
» qu'une nature sensible et périssable peut représen-
» ter un pur esprit et un être éternel, qui entretient
» et conserve tout ce qui dans ce monde est de soi plein
» d'infirmité et de faiblesse. C'est pourquoi Dieu est fort
» bien nommé et connu par ce mot *EI*, TU ES ; à quoi il
» semble que Dieu répond par ces autres mots qui sont
» sur le même frontispice du Temple : *Connais-toi toi-*
» *même* ; comme s'il disait à ceux qui l'adorent par ce
» nom, TU ES : *Et toi, mortel, à qui je me suis fait connaî-*
» *tre par ce Nom, connais que tu n'es que faiblesse, corrup-*
» *tion et néant.* »

Voilà le discours de Plutarque sur cette syllabe *EI* (TU ES), qui faisait l'Inscription briève et magnifique du Temple de Delphes, dont il aurait inutilement cherché le sens, comme tous les autres, qui avaient vu et examiné pendant des siècles cette Inscription sans la comprendre, s'il n'en eût trouvé le fond dans Moïse, et l'explication dans ceux qui avaient conservé sa doctrine et ses connaissances.

Si l'on remarque dans Platon et ailleurs la même idée, ou d'autres de pareille élévation, elles sont également puisées à cette commune, première et divine source.

IV. LE COMMENCEMENT DU MONDE ET DES DIEUX DE LA FABLE.

C'est une observation assez commune de tous les temps, que Saturne et Janus, que l'on prend souvent l'un pour l'autre, sont des copies, principalement de Noé, mais en partie aussi d'Adam et de Noé confondus ensemble; parce que la Fable ne distingue pas la création du monde du temps d'Adam, d'avec son renouvellement, lorsqu'il sembla sortir une seconde fois du Chaos, après le Déluge, sous Noé. On a de même reconnu Jupiter, et Neptune, et Pluton, pour l'image de Sem, de Cham, et de Japhet; et l'on n'a pas douté que le partage fabuleux de l'univers entre ces Dieux, n'eût été pris de celui que Noé fit de toute la terre, entre ses trois enfans, après le Déluge. Saint Epiphane (1) écrit que Noé la partagea entre eux comme l'héritage qu'il avait reçu de la main de Dieu, et qu'il les fit jurer de n'entreprendre pas sur la portion l'un de l'autre.

Une partie de ces ressemblances a été remarquée par de savans hommes tant anciens que modernes. De ceux-ci, Bochard, Vossius, M. Huet, et le P. Thomassin en ont recueilli plusieurs traits, propres à persuader que ces Fables sont prises de l'Histoire sacrée. J'ai choisi et mis en ordre les principaux, et je leur en ai ajouté d'autres qui feront encore mieux reconnaître l'Original dans ces copies.

Hésiode (6) décrit le commencement et la production de l'Univers, du Ciel, de la Terre, de Saturne et de Jupiter, les premiers Dieux de la Fable. « Ce n'était » d'abord, dit-il, qu'un Chaos informe et confus, après » lequel parut la Terre, et ensuite le divin Amour. (2) » De ce Chaos furent produites les ténèbres et une nuit » obscure, de laquelle sortirent la lumière et le jour. La » production qui suivit, fut celle du Ciel, ou firma- » ment, orné de ses astres. Les mers parurent bientôt » après, filles du Ciel et de la Terre, et de l'union de » ceux-ci naquirent, l'Océan, Rhée, Téthys. Le dernier » fut Saturne, qui se révolta contre le Ciel son père. »

Appliquons cette description à celle de Moïse. Au

(1) Hérésie 66, n. 84.
(2) Dans la Généalogie des Dieux.

commencement de la création du Ciel et de la Terre, la Terre était une masse informe et vide, comme un abîme ténébreux. L'Esprit du Seigneur (qui est l'Amour divin par essence), se tenait au dessus. De ces ténèbres Dieu produisit et tira la lumière; après laquelle il fit le firmament qu'il appella le Ciel, au milieu des eaux. il ramassa celles qui furent au dessous, et cet amas fut appelé les mers; il forma l'Océan, qui parut sorti du Ciel et de la Terre. Dans ce Ciel et cette Terre furent produits le Soleil et la Lune (les premiers Dieux de l'idolâtrie), les bêtes, les fruits de la Terre; et enfin les hommes pour l'habiter, et pour dominer sur tous les animaux; mais ces hommes se révoltèrent bientôt contre leur Créateur.

» Varron (1), le plus docte des Romains, établit pour » premiers et seuls Dieux, sous divers noms, le Ciel et » la Terre, appelés en Egypte Sérapis et Isis, en Italie » Saturne et Ops; Saturne, *à satu*, (parce qu'il est l'au- » teur et la semence de tout,) et Ops, *ab opere*, (parce » que la Terre fournit la matière de tous les ouvrages et » de tous les travaux des hommes, pour soutenir leur » vie.) Chez les Samothraces, c'étaient Castor et Pollux, » les Dieux puissans, qui étaient le Ciel et la Terre, de » la conjonction et de la vertu desquels tout a été pro- » duit. Les corps sont venus de la Terre, et les ames » sont venues du Ciel. C'est de la force de cette union, » et de la semence que le Ciel répandit sur la Terre, » qu'on fait sortir Vénus, qui était aussi appelée la Vie. » Tout cela est de Varron.

Ce qui se lit au commencement de la Genèse, que dans la création de l'univers l'Esprit du Seigneur couvait sur les eaux comme une poule sur les œufs, pour en faire éclore les créatures, a peut-être donné lieu de feindre que Castor et Pollux, qui sont le Ciel et la Terre, le Soleil et la Lune, étaient nés de deux œufs.

Jupiter et Junon, continue Varron, sont d'autres noms du Ciel et de la Terre. Le nom de Jupiter, qui était *Diespiter*, veut dire le Père du jour, Junon (2) est la Terre sa sœur et sa femme, qui a part à ses ouvrages. Les mêmes sont encore le Soleil, (en Grec *Apollon*, c'est-à-dire *unique*,) et Diane, ou la Lune, appelée aussi *Proserpine* (3), par ce qu'elle fait son cours en serpentant, la moitié du temps sur la terre, l'autre moitié dessous; ainsi qu'on l'a feint de Proserpine. Junon est encore Lucine, qui préside et qui est invoquée aux accouche-

(1) En son premier livre de la Langue latine.
(2) *A juvando.*
(3) *A serpendo*, ou *proserpendo.*

mens ; parce que la terre produit et met en lumière tout ce qui nous est nécessaire.

Quelque temps après, suivant la Fable, le Ciel et la Terre produisirent la race superbe des Géans, d'une taille et d'une force extraordinaires. C'est ce que Hésiode ajoute sur ce que l'Historien sacré avait écrit (1), que les enfans de Dieu, ayant pris pour femmes les filles de la Terre, il en naquit des Géans superbes et redoutables.

Nous venons de voir, dans la Fable, le commencement des Dieux, qu'on appela immortels, et la création de Saturne, reconnu pour leur père. « Les ténèbres (continue le Poète Hésiode) produisirent la mort, les misères, les discordes, le travail pénible, les douleurs, les maladies, les guerres, les meurtres, et les remords. » Il ne fait encore en cela que suivre Moise (2), qui enseigne qu'Adam et Eve s'étant laissé aveugler, Dieu leur prédit et leur imposa pour pénitence tous ces mêmes maux qu'ils ressentirent bientôt en particulier par le meurtre d'Abel leur fils.

V. SATURNE.

Saturne eut de Rhée, ou Cybèle, qui était aussi sa sœur, plusieurs enfans, dont les plus considérables furent Jupiter, Neptune, et Pluton. Il les dévorait tous ou les enfermait, de crainte d'en être détrôné ; mais leur mère sauva ces trois-ci, en les cachant dans une caverne. Peu de temps après, les Géans ou Titans, c'est-à-dire les enfans de la Terre, déclarèrent la guerre à Jupiter et à tout le Ciel, dans lequel ils voulaient monter ; mais, après s'être élevés bien haut, ils furent précipités et liés par Jupiter.

C'est la copie des trois enfans que Noé conserva seuls, enfermés dans l'Arche, lors du déluge qui engloutit tout le genre humain descendu du premier homme. Ces Titans ne sont-ce pas les nouveaux et audacieux enfans de la Terre qui entreprirent, après le déluge, d'élever la Tour de Babel au-dessus des nues, dans le dessein de se soustraire au pouvoir de Dieu ?

Le rapport des trois enfans de Saturne qui furent sauvés, et du partage de l'Univers entre eux, avec le partage de toute la Terre entre les trois enfans de Noé, se montre de lui-même.

(1) Au ch. 6. de la Genèse.
(2) Au ch. 4. de la Genèse.

VI. JANUS.

Janus, souvent confondu dans les Fables avec Saturne, est également reconnaissable dans Noé. Ovide fait sortir l'univers de ses mains, (après le déluge,) comme il était sorti du premier Chaos. (1) Ce Poète fait comparaître Janus, qui débite qu'il a fermé le premier monde, que le déluge replongea dans le Chaos; (de même que Noé l'avait fermé quand il ferma l'Arche;) et comme il a ouvert et vu renaître par son ministère le nouveau monde, (comme fit Noé, quand il rouvrit l'Arche, et qu'il en sortit avec sa famille pour peupler de nouveau l'univers.) Janus explique et s'attribue ce renouvellement, à peu près comme Hésiode en avait conté la première production.

C'est de là qu'on le peignait avec deux visages, dont l'un voyait derrière lui ce qui s'était passé dans l'ancien monde, et l'autre était tourné sur le nouveau qu'il avait vu renaître et rétablir. (2) Ce qui convient uniquement à Noé, qui avait vu et prévu la fin de l'un et le rétablissement de l'autre. C'est aussi l'origine des noms de *Clusius* et de *Patulcius* (3), que l'on donnait à cette copie de Noé qui seul était désigné par ces noms, pour avoir fait la clôture du premier monde, et l'ouverture du second. C'est pourquoi on le faisait présider aux portes, aux entrées et aux sorties, d'où vient son nom latin Janus (4), de *Janua*, une porte; et celui de *Januarius*, Janvier, donné au premier mois de l'année.

Son portrait tenait une clef dans une main, et par la disposition des doigts de l'autre main on représentait les 365 jours qui composent l'année (5), parce qu'on le

(1) *Me Chaos Antiqui* (*nam sum res prisca*) *vocabant*. Au premier liv. des Fastes.

(2) *Ede simul causam, cur de cœlestibus unus*
Sitque quod à tergo, sitque quod ante, vides. 1. liv. des Fastes.

(3) *Nomina ridebis modò, namque Patulcius idem,*
Et modo sacrifico Clusius ore vocor.
Quidquid ubique vides, cœlum, mare, nubila, terras,
Omnia sunt nostrâ clausa, patentque manu.
Præsideo foribus cœli, etc. Ibid.

(4) *Inde vocor Janus.* Ibid.

(5) Dans Pline, liv. 34. ch. 7. et dans Macrobe, Saturnales, liv. 1. ch. 7.

(6) Il est vrai que l'année civile ne fut fixée à Rome à 365 jours que sous Jules César, mais cela peut faire croire que l'idée de la Statue ou peut-être la Statue même venait d'Egypte ou de la Grèce; car c'est d'où César prit ce réglement par les avis d'un Astronome qu'il fit venir d'Alexandrie. Les Prêtres Egyptiens ou, suivant quel-

regardait comme l'Auteur et le Dieu des années et du temps que l'on mesure par le mouvement des astres, qu'il semblait avoir ramenés. Tout cela appartient à Adam et à Noé, premier et second chefs du genre humain, que la Fable a confondus, comme elle confond Janus avec Saturne, dont le nom Grec *Chronos* (1) signifie le Temps. Le temps, qui commença avec Adam, parut recommencer avec Noé, pour qui Dieu renouvela sa loi et sa promesse pour l'ordre des temps, des années, du jour, de la nuit, et des saisons. (2)

Les Poètes ont fait de belles descriptions de l'Age d'or. Les uns, comme Virgile, l'ont mis sous Saturne (3); les autres, sous Janus, comme Ovide (4), qui fait dire à ce Dieu, que, sous son règne, les Dieux habitaient la terre, pour y converser avec les hommes; que la religion et la sainteté y régnaient; que les crimes et l'impiété n'en avaient pas encore chassé la justice. Saturne vit finir cet heureux âge, sous le règne de Jupiter qui l'avait détrôné, et sous lequel la violence, l'usurpation, l'injustice et l'impiété établirent l'âge de fer. Dès lors les hommes fidèles et justes, avec lesquels les Dieux prenaient plaisir d'entretenir commerce, furent fort rares.

Cette idée convient aux premiers jours d'Adam dans le Paradis terrestre, et au premier siècle de Noé après le déluge; elle ne peut avoir été prise d'ailleurs. Aussi ce prétendu beau règne de Saturne, avec son âge d'or, sont traités de fable par Platon. (5) Adam ne fut pas long-temps dans ce Jardin délicieux, où tout lui était soumis; et quand il en fut chassé, il vit finir cet âge heureux; il fut obligé de travailler à la terre, et se vit exposé à toutes les misères. Les hommes demeurèrent cependant sans servitude et sans domination jusques au temps

ques Auteurs, Thalès Milésien, plusieurs siècles avant César, ayant mesuré l'année sur le cours du Soleil, l'avaient réglée à ce nombre de 365 jours. Hérodote, liv. 1. c. 14. Alexander ab Alex. gen. dier. ch. 24. M. Blondel, en son Calendrier, part. 1. liv. 2. ch. 2.

(1) Κρόνος ou Χρόνος, Saturne, au 1. liv. des Saturnales de Macrobe, ch. 23.

(2) *Cunctis diebus terræ sementis et messis, frigus et æstus, æstas et hiems, et nox et dies, non requiescent*, dit Dieu à Noé, au 8. ch. de la Genèse.

(3) *Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo,*
Aureaque, ut perhibent, illo sub rege fuêre
Secula. Liv. 8. de l'Enéide.

(4) *Tunc ego regnabam, patiens eum terra Deorum*
Esset, et humanis numina mixta locis.
Nondum Justitiam facinus mortale fugarat:
Ultima de Superis illa reliquit humum. Liv. 1. des Fastes.
Macrobe met aussi l'âge d'or sous Janus.

(5) Dans son liv. 4e des Lois.

de Noé. Alors même, pendant le premier siècle du monde renouvelé, ce fut un nouvel âge d'or; liberté entière, société des biens, uniformité de langage (1) dans une même famille, jusques à ce qu'elle fût divisée du temps de Phaleg. Noé vit terminer ces heureux temps parmi ses descendans, par Nemrod (2), petit-fils de son fils Cham. Celui-ci, non content du partage fait par Noé son bisaïeul, entreprit d'usurper la portion de Sem, introduisit par son ambition les guerres et les conquêtes, s'assujettit par les armes le pays de Babylone, et fonda le premier empire, soit que ce fût le Bélus Assyrien ou Ninus dont parle Justin (3), soit qu'il en ait été différent. L'injustice et l'impiété chassèrent alors la piété et la justice.

Eupolème, dans Eusèbe (4), rapporte que, suivant la tradition des Babyloniens, il y avait eu un premier Bélus, qu'on disait aussi être Saturne, qui avait pour enfans un autre Bélus, et Chanaan père des Phéniciens. Ce second Bélus pourrait être Nemrod, petit-fils de Noé, ou suivant eux, de Saturne, dont ils firent Bel ou Baal. C'était une tradition des Babyloniens, dans le pays desquels Noé avait fait son séjour.

Dans ce premier âge, Dieu avait entretenu un commerce familier avec les hommes, quelquefois par lui-même, et souvent par l'entremise de ses Anges. Il le continua de temps en temps, mais rarement dans la suite, et avec un petit nombre, Abraham, Jacob, Moïse, qui lui demeurèrent fidèles.

Sur ce qu'il est dit dans l'Histoire Sainte, que Noé, par ses trois enfans, sema et répandit le genre humain sur toute la terre (5), qu'il s'appliqua à la cultiver, qu'il enseigna les moyens de la rendre féconde, qu'il planta la vigne, et qu'ayant bu du vin il s'enivra et s'endormit à demi nu dans sa tente : on a attribué à Saturne d'avoir enseigné aux hommes la méthode de cultiver et d'engraisser la terre pour la rendre féconde, après que ses trois enfans eurent partagé l'Univers; on l'a fait le Dieu des fruits présidant à l'agriculture, et on lui donna à Rome le nom de *Stercutius* (6), c'est-à-dire celui qui a

(1) *Erat terra labii unius.* Genèse, ch. 11.

(2) *Nemrod cœpit esse potens in terra, et erat robustus venator coram Domino. Fuit autem principium regni ejus Babylon, et Arach, et Achad, et Chalanne, in terra Sennaar.* Au 10. ch. de la Genèse.

(3) Au commencement de son Histoire.

(4) Livre 9. de la Préparation Evangélique, ch. 17.

(5) *A tribus filiis Noë disseminatum est omne genus hominum super universam terram, cœpitque Noë vir agricola exercere terram, et plantavit vineam; bibensque vinum inebriatus est, et nudatus jacuit in tabernaculo.* Au 9. ch. de la Genèse.

(6) Dans Plutarque, en ses Questions Romaines; et Macrobe, au liv. 1. des Saturnales, ch. 7.

appris à fumer les terres. On lui a aussi attribué l'honneur d'avoir le premier planté la vigne, et d'en avoir enseigné la culture (1); et en mémoire de l'ivresse de Noé on célébrait la fête de Saturne, ces fameuses Saturnales, dans la débauche et l'ivrognerie.

Parce que Noé, dans cet état, avait paru nu, et que son fils Cham lui manqua de respect, en découvrant avec une maligne raillerie sa nudité, ce qui fit que Noé porta la sentence que Cham et sa postérité seraient l'esclave de ses frères (2), on célébrait ces Saturnales dans une extrême licence, les esclaves surtout, qui vivaient ces jours-là dans l'indépendance. C'est aussi ce qui fit attribuer à Saturne une loi, qui portait qu'on ne verrait pas impunément les Divinités nues. (3)

La Fable qui fait mutiler Saturne dans son ivresse par Jupiter son fils (4), si répandue chez les Poètes, et qui a rapporté quelquefois cette entreprise à Saturne même (5) contre Cœlus, a été rejetée comme indigne par son absurdité d'être écoutée; les Romains ne souffraient pas de tels contes. (6)

Bochard (7), dans son Phaleg, pense que cette fiction s'est introduite par la ressemblance de deux mots Hébreux, à l'occasion de ce que Cham, ayant vu son père découvert, *le publia* (8); ce que l'Hébreu exprime par ce mot, *Vaiagget;* et en la même langue, *Vaiagod* signifie, *il le mutila.* On a pris ce dernier mot pour le premier; à quoi l'on a été porté par la malédiction que son père prononça contre lui et contre sa postérité. La cause de cette erreur est sensible.

Et parce que ce fut sur les monts Cordiens, autrement diits Corcyréens, en Arménie, que l'Arche de Noé s'arrêta, et où il reçut cette insulte de son fils Cham, les Poètes, trompés par une autre ressemblance des noms (9), placèrent cette fable dans l'île de Corcyre, ou des Phéaciens, qu'ils appellent aussi *Drépané*, du

(1) *Vitisator curvam servans sub imagine falcem.* Au 7. liv. de l'Enéide.

(2) Au ch. 2. de la Genèse.

(3) . . . *A falcifero lex sene lata jubet,*
Ut pœnâ graviore luat temeraria quisquis
Audet in invitos lumina ferre deos. Callimaque, pour Minerve que Tirésias avait vue nue.

(4) *Saturnus à Jove ligatus est castratus.* Dans Lilius Gerald. de diis gentium, Syntag. 4.

(5) Cicero, de natura deor. n. 63 et 64.

(6) *Cœlus à suis liberis exsectus non apud Romanos auditur.* Denys d'Halicarnasse, liv. 2.

(7) Au livre 1. chap. 1. du Phaleg.

(8) *Vidit Cham pater Chanaan verenda patris sui, et nuntiavit,* en Hébreu *Vaiagget*, à quoi l'on a substitué *Vaiagod, abscidit.*

(9) Bochard, au ch. 1. du liv. 1. du Phaleg.

nom Grec *Drépanon* (1), qui veut dire une faux, par laquelle ils ont feint que Saturne y avait été mutilé.

Bérose Chaldéen (2) dit que de son temps on voyait encore des restes de cette Arche sur la montagne des Cordiens en Arménie. Josèphe rapporte que plusieurs Auteurs Egyptiens et Phéniciens en parlent de même. Saint Cyrille (3) emploie les témoignages d'Alexandre Polyhistor et d'Abydène pour le même sujet.

L'origine de la faux avec laquelle Saturne était représenté (4), était venue, selon quelques-uns, de ce que le temps, dont Saturne était le Dieu, abat et moissonne tout; selon d'autres, de ce qu'il avait enseigné à cultiver et recueillir les fruits (5), et pour reconnaître qu'on lui devait les moissons.

C'était ainsi qu'il était particulièrement caractérisé dans les médailles qui le représentaient avec Janus (6), qui l'avait, disait-on, reçu en Italie, appelée, par cette raison, Saturnième. Janus ou Saturne y était figuré (7) avec la tête à deux faces, dans un côté, (ce qui convient à Noé :) et dans un autre côté, le Navire ou l'Arche, hiéroglyphe propre de Noé.) Car ce symbole, s'il avait seulement marqué que Saturne était venu sur un vaisseau en Italie (8), ne serait ni assez éclatant, ni assez propre à Saturne pour le désigner; et le seul véritable sens qu'il présente à la première vue, se rapporte à l'Arche merveilleuse de Noé. Aurélius Victor ajoute, que ce fut quelque temps après que la terre eut été toute couverte par un déluge, que quelques-uns qui s'en sauvèrent vinrent s'établir en Italie. Ce furent les enfans de Japhet, qui reconnaissaient Noé pour l'auteur de leur race. De celui-ci on a fait Saturne, duquel Virgile a dit, qu'il était le premier venu du Ciel. (9) Suivant le même Historien, on appelait Enfans du Ciel et de la Terre ceux dont on ignorait l'origine.

(1) Δρέπανον, une faux.
(2) Rapporté par Josèphe, ch. 3. du liv. 1. de son Histoire.
(3) Au liv. 1. contre Julien.
(4) D'où il était appelé *Falcifer*, ci-dessus, et dans Macrobe, au liv. 1. des Saturnales, ch. 8.
(5) *Falcem, insigne messis.* Au ch. 7. du même liv. 1. de Macrobe.
(6) Aurélius Victor, de l'origine des Romains.
(7) Au susdit chap. 7. de Macrobe; et Athénée dans les Deipnosophistes, liv. 15. ch. 14.
(8) *Causa ratis superest : Tuscum rate venit in amnem*
Ante peverrato falcifer orbe Deus.
Hac ego Saturnum memini tellure receptum,
Cœlitibus regnis à Jove pulsus erat.
Inde diu genti mansit Saturnia nomen. Au 1. liv. des Fastes d'Ovide.
(9) *Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo.* Au liv. 8. de l'Enéide.

L'Italie fut appelé *Latium* (1), dans les Fables, parce que Saturne, dont elle prit le nom, s'y était caché pour se sauver de la colère de Jupiter. Ce qui vient des originaux sur lesquels Saturne a été copié, soit d'Adam, qui se cacha après son péché, soit plus vraisemblablement de Noé caché et réfugié dans l'Arche dans laquelle il se sauva du fléau de Dieu.

La fable et le culte de ce Dieu avaient été portés par les Pélasges ou Grecs, en Italie, suivant l'ancien Poète Accius (2); ceux-ci les tenaient de l'Egypte. Mais ce qui prouve que ce culte avait été pris des Hébreux, c'est qu'on le célébrait, suivant le témoignage de Macrobe, avec la tête couverte, comme on l'avait appris des Pélasges et ensuite d'Hercule. (3) C'était une loi de Moïse, que le Prêtre ne découvrirait pas sa tête. (4)

Ce que Bochard (5) rapporte de Porphyre, confirme encore plus clairement que la Fable de Saturne est une copie altérée et confuse de notre Histoire Sainte. Il nous apprend que Saturne, chez les Phéniciens, était appelé *Israël*, et qu'il avait eu de la Nymphe *Anobret* un fils unique nommé *Jeud* que son père sacrifia. Israël est sans doute Abraham, à qui on a donné le nom de son petit-fils et du peuple qui est sorti de lui. De ce qu'il est appelé Prince de Dieu (6), les Poètes l'ont appelé Prince des Dieux. (7) Le nom d'*Anobret* sa femme, qui veut dire *ayant conçu par la grâce* (8), ne convient qu'à Sara, femme d'Abraham.

Le fils unique sacrifié est la copie du Sacrifice d'Isaac; mais bien que Dieu se fût contenté de l'obéissance d'Abraham, et n'eût pas permis qu'il immolât son fils, le Démon persuada à ses idolâtres le Sacrifice entier du fils par le père; et les porta à lui sacrifier leurs enfans, sous le nom de Saturne, comme nous l'apprennent Denys d'Halicarnasse (9), et Diodore de Sicile (10), qui rapporte cet usage aux Carthaginois descendus des Phéniciens. Hercule abolit en Italie cette barbarie diabolique.

Ce que Tacite dit, que la cessation du travail chez les

(1) ..... *Latiumque vocari*
Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris. Enéide, liv. 8.
(2) Rapporté par Macrobe, ch, 7. des Saturnales.
(3) *Illic capite operto* (*Græco ritu*) *res divina fit, quia primo à Pelasgis, post ab Hercule, ita eam à principio factitatam putant.* Au susdit ch. 8. du liv. 1. de Macrobe.
(4) Au 21. ch. du Lévitique, v. 10.
(5) Au ch. 2. du liv. 2. de son Chanaan.
(6) *Princeps Dei.* Au 23. ch. de la Genèse, v. 6.
(7) *Principem deorum.* Macrobe, au susdit ch. 7. des Saturnales.
(8) *Anobret*, en Hébreu, *ex gratia concipiens.*
(9) Liv. 1. de ses Antiquités.
(10) Liv. 2. de sa Bibliothèque; et Macrobe, ch. 7.

Juifs au septième jour, appelé Sabbat, est attribuée à Saturne, et était instituée en son honneur (1), parce que les Ancêtres des Juifs (dit-il) avaient suivi Saturne (2), fait voir clairement que Saturne n'est autre que Noé, dont le nom, en Hébreu, veut dire *cessation du travail* (3), comme le signifie aussi le mot Sabbat. Ainsi attribuer le Sabbat à Saturne, c'est le prendre pour Noé.

Les marques de l'origine de ces Fables paraissent jusques dans la ridicule imagination de la pierre bien ointe qu'elles font avaler par Saturne, au lieu de son fils Jupiter. On a appelé cette pierre *Bétyle* (4), du nom de celle que Jacob avait mise sous sa tête pour se reposer, et qu'ensuite, après l'avoir arrosée d'huile, il érigea en monument de la vision qu'il avait eue dans ce lieu, qu'il nomma *Béthel*, ou Maison de Dieu. (5) Les Phéniciens rendirent un culte religieux à cette pierre, et en consacrèrent d'autres aux Dieux, après les avoir ointes de même; ils les appelaient aussi *Bétyles*. (6)

VII. JUPITER.

Sur le partage que Noé fit de toute la terre entre ses trois enfans, les Poètes partagèrent l'empire de l'univers entre les trois enfans de Saturne. Ceux qui en ont examiné les rapports, ont trouvé que de Cham ils avaient fait leur Jupiter, maître du ciel et de la terre, des dieux et des hommes : de Japhet, Neptune, avec l'empire de la mer; et de Sem, Pluton, le maître et le dieu des morts et des enfers.

C'est ce qui se justifie par tout ce que l'Antiquité nous en apprend, et par les différens noms qu'on avait donnés à Jupiter, tirés en partie non-seulement des différentes fonctions qu'on lui attribue, mais des divers noms de *Cham* ou *Ham*, qui eut dans son partage l'Egypte et la Libye; d'où ce pays-là, et particulièrement l'Egypte, est appelé, dans nos Ecritures (7), *la Terre de Cham*, et par Plutarque (8) *Chemia*, par les Egyptiens *la Terre de*

(1) *Septimo die otium placuisse; et honorem eum Saturno haberi.* Tacite, liv. 5. de son Histoire, ch. 4.

(2) *Quos cum Saturno pulsos, et conditores gentis accepimus.* Tacite, au même endroit.

(3) *Noë, cessatio vel requies.*

(4) Βαίτυλος, Hesychius; et Bochard, au liv. 2. ch. 2. du Chanaan.

(5) Béthel, au ch. 28. de la Genèse.

(6) Bætylia ou Batylos, liv. 2. ch. 2. du Chanaan.

(7) Psaume 77. v. 51; et Psaume 105. v. 22.

(8) Dans le Traité d'Isis, de Plutarque.

Ham. Toute l'Afrique en fut nommée *la Terre de Hamon* (1), et les Egyptiens appelèrent Jupiter, Hammon, dont le célèbre Temple visité par Alexandre était dans la Libye, et un autre du même nom à Méroé (2) dans l'Ethiopie. Plutarque dit, au commencement de son traité d'Isis et d'Osiris, que le nom propre de Jupiter était *Amoun*, ou *Hammon*, et *Ammon*.

Bérose Chaldéen dit qu'Ammon fut un Roi de Libye qui épousa Rhéa fille du Ciel, et fut père de Bacchus; qu'il fut en danger de périr de soif dans les déserts de la Libye, lorsqu'un Bélier lui découvrit une fontaine; qu'en reconnaissance il bâtit un Temple à son père Hammon, dont la Statue a la tête d'un Bélier avec des cornes au front (figure sous laquelle il apparut aussi à Hercule): c'est ce qui a été tiré de l'Histoire de Moïse (3), (mêlée avec celle de Noé,) lorsqu'il descendit de la montagne, où Dieu lui avait donné les Tables de la Loi, le visage éclatant des rayons de lumière qui ressemblaient à des cornes (4): il parut ainsi au peuple, et c'est comme on le dépeint. La fontaine que Dieu fit naître pour Moïse dans le désert, est assez connue. Les ennemis des Hébreux débitaient qu'elle leur avait été découverte par un animal sauvage.

La Ville de Jupiter, en Egypte, appelée par les Grecs *Diospolis*, était appelée en Hébreu *la Ville d'Amon.* (5)

Le nom propre Grec de Jupiter est *Zeus*, du même sens que celui de Cham; l'usage des Grecs étant de conserver la signification des noms qu'ils prenaient des autres nations, comme nous le ferons voir dans la suite, par l'aveu même de leurs Auteurs. Ce nom Grec veut dire *chaleur*, du verbe *zeô*, chauffer, brûler; ce que signifie Cham et Ham en Hébreu.

Nous avons vu Saturne mutilé par Jupiter son fils, parce que Cham découvrit la nudité de son Père, et que le mot Hébreu, qui signifie découvrir, est presque le même que celui qui signifie mutiler.

Les habiles ne croyaient qu'un Jupiter; mais, comme on rassemblait en lui le pouvoir de diverses fonctions, on en fit plusieurs dieux, et on lui donna différens noms. Cicéron (6) en compte trois, l'un né de l'Air, l'autre du Ciel, et le troisième fils de Saturne, dont on voyait le tombeau dans l'Ile de Crète, où il avait régné. Il y en

(1) *Terra Ammonis*, dans Alexandre Polyhistor.
(2) Pline, liv. 6. ch. 19.
(3) Au ch. 34. de l'Exode. v. 29, 30 et 31.
(4) *Qui videbant faciem egredientis Moysi esse cornutam.* Ibid. v. 35.
(5) No-Amon, ville d'Amon. Bochard, liv. 4. ch. 1. du Phaleg.
(6) Cicero, liv. 3. de natura deorum, n. 53.

a qui en comptent jusqu'à trois cents. Chaque Nation voulait en avoir un de son pays, et lui donner des noms en sa langue.

On le croyait et il était appelé le premier des Dieux, comme Nemrod ou Bélus, descendant de Cham, fut le premier homme adoré comme un Dieu. Bélus était aussi le Jupiter des Babyloniens et des Assyriens. (1)

Sanchoniathon, dans la Théologie des Phéniciens, compte Bélus parmi les enfans de Saturne, et assure que c'était Jupiter; et comme Nemrod est connu dans l'Ecriture sous le nom de Puissant sur la terre et de vigoureux Chasseur (2), on a fait Jupiter grand dans le monde, et on l'a appelé le Chasseur. (3) Les conquêtes des enfans de Cham, qui les premiers portèrent leurs armes dans l'Asie sur le partage de Sem, le firent regarder comme le plus puissant, et firent appeler Jupiter *victorieux*, et *aimant le butin.* (4)

Ils l'appelèrent aussi *Père du jour* (5), de l'assurance que Dieu avait donnée à Noé, père de Cham, de conserver le jour et la nuit dans leur ordre immuable (6), et de ce que Noé ouvrit le jour à tout le genre humain en ouvrant l'Arche.

Les Grecs, outre le nom de *Zeus*, du même sens que celui de Cham, appelaient aussi Jupiter *Egyptien*, et quelquefois *le Nil*, (du partage de Cham;) Dieu de la guerre et de la *victoire* et *répandant la fureur* (7); ce qui convient à Cham et à sa famille.

Le nom *d'Aigiokos*, formé *d'Aigos* ou *Aigis*, *une chèvre*, et son bouclier de peau de chèvre, appelé *Ægide*, étaient pris d'un habit des habitans de la Libye, où Cham régna, et où il fut adoré sous le nom d'Hammon. Cet habit était appelé *Aigis*; sans doute la peau, ou le poil de chèvre y entrait, et en faisait partie.

Il fut aussi nommé *Laboureur* (8), et l'inventeur du labourage, et par les Phéniciens *Dagon*, du même sens; parce que la famille de Noé répandit la méthode de travailler la terre, qu'elle avait apprise de lui. (9) Les titres de *Libérateur* et de *Sauveur* (10), sous lesquels on dédia

(1) *Lilius Gerardus, de Diis gentium Syntagm.* 4.
(2) *Ipse cœpit esse potens in terra, et robustus venator coram Domino.* ch. 10. de la Genèse.
(3) *Cynethœus*, c'est-à-dire, Chasseur.
(4) *Prædator.*
(5) *Diespiter, id est, dici pater.*
(6) *Nox et dies non requiescent*, dit Dieu à Noé, ch. 8. de la Genèse.
(7) *Stratios* (martial, militaire), *Nicephoros* (qui remporte la victoire), et *Maimactes* (furieux): tous ces noms sont recueillis dans Lilius Gérald. Syntag. 2.
(8) *Aratrius.*
(9) *Cœpit Noë vir agricola exercere terram.* Au ch. 9. de la Genèse.
(10) *Eleutherius*, Libérateur et Sauveur.

des Temples à Jupiter, n'ont jamais mieux convenu qu'à Noé père de Cham. On lui a donné divers autres noms, pris des lieux où il était adoré, et des sujets pour lesquels il était honoré ou invoqué.

On voit dans les violences, les usurpations et les désordres des guerres, qui ont commencé par Cham et par sa famille maudits par Noé, l'original de ce que la Fable a feint, que l'âge de fer avait succédé, sous Jupiter, à l'âge d'or qui était sous Saturne.

VIII. NEPTUNE.

De Japhet fils de Noé, la Fable fit Neptune, Dieu des Mers, parce qu'une grande partie du partage de Japhet furent les Iles, les Péninsules, les Côtes des Mers et les lieux maritimes sur les Côtes de l'Asie, la Grèce, l'Archipel et l'Europe. Aussi les enfans de Japhet, partageant entre eux les pays échus à leur père, sont dits dans l'Ecriture avoir partagé les Iles de sa domination (1); et Evhemère, qui avait composé en Grec une Histoire des Dieux, prise des inscriptions des anciens Temples, traduite en Latin par Ennius, et rapportée par Lactance, enseigne que les Iles et tous les lieux voisins des Mers furent le partage de Neptune (2) comme de Japhet.

On a aussi formé le nom de Neptune du même sens de celui de Japhet, qui en Hébreu veut dire *étendu*, *dilaté*, suivant la bénédiction que Noé lui donna (3), ou du terme Hébraïque, *Phata*, qui signifie la même chose; ou plutôt du terme Egyptien, *Nephthyn* (4), c'est-à-dire des promontoires et des côtes des mers. Le nom Grec de Neptune (*Poseidon*), *Possidonius*, veut aussi dire, répandu et étendu, en langage Syriaque et Phénicien, d'où les Grecs l'ont transporté dans le leur.

On l'a appelé un second Jupiter, comme ayant dans son partage le même pouvoir que Jupiter dans le sien; mais Jupiter avait beaucoup usurpé, comme Cham, du partage de ses frères.

On l'appelait *Taureau*, du mugissement des flots de la mer; *Dompteur des chevaux*, par la comparaison de la

(1) *Ab his divisæ sunt insulæ gentium in regionibus suis.* Au ch. 11e de la Génèse.

(2) *Neptuno maritima omnia eum insulis obvenerunt.* Lactant. de falsâ religione, l. 1.

(3) *Dilatet Deus Japhet.* Au ch. 9. de la Genèse.

(4) On a appelé Nephthyn les bords de la terre et les promontoires, les côtes et les voisinages des mers. Plutarque, dans Isis.

course des navires avec celle des chevaux. On célébrait sous les mêmes noms ceux qui avaient enseigné à dompter les flots de la mer, dont le premier fut Noé père de Japhet; et après lui Japhet qui avait les îles et les côtes des mers en partage. On peint Neptune porté sur les flots dans un char traîné par des chevaux.

IX. PROMÉTHÉE.

On a pris de la famille de Japhet la fable de Prométhée, qu'on fait fils de Japet, sous le nom duquel on a toujours reconnu Japhet fort peu déguisé, quoiqu'on l'ait dit frère de Saturne, par la facilité de confondre quelques degrés dans des généalogies aussi anciennes et prises sur des traditions altérées. On lui a donné pour femme une Fille de l'Océan, comme des Iles avaient été données en partage à Japhet.

Diodore de Sicile conte que du temps de Prométhée, il arriva un grand déluge en Egypte, où presque tous les hommes de ce pays périrent. (1) Le nom de Prométhée signifie *Prévoyance*, qui fut le caractère éclatant de Noé, et par laquelle il sauva dans sa seule famille tout le genre humain. On dit que Prométhée le forma, comme Noé le rétablit; qu'il fit descendre le feu du Ciel, comme Noé le fit descendre sur le sacrifice qu'il offrit à Dieu après le Déluge, Dieu voulant lui témoigner qu'il l'agréait. Les Poètes ont attaché Prométhée au Mont Caucase, qui fait partie des montagnes d'Arménie, où Noé s'arrêta; et la particularité d'un oiseau qui déchire continuellement les entrailles de Prométhée, n'est que l'explication du nom de *Magog*, fils de Japhet, qui signifie en Hébreu *un cœur qui se déssèche*, ou qui se fond, *une ame déchirée.* (2)

X. PLUTON.

Le troisième fils de Saturne et de Rhée est Pluton, à qui l'on donne pour son partage l'Empire des Morts et des Enfers. Son nom vient du Grec *Ploutos*, qui veut dire *richesses* (3), parce que, dit Cicéron, toutes choses retournent dans la terre comme elles en sont sorties.

(1) *Quo omnes penè ejus ditionis homines periere.* Diodore, liv. 1.
(2) Bochard, ch. 2. du liv. 1. du Phaleg.
(3) Cicero, de natura deor. lib. 2. n. 66.

Par la même raison les Latins l'ont appelé *le Père des richesses*. Il est l'auteur et le Dieu de toutes les cérémonies religieuses qui regardent les morts. Pindare lui donne une verge, avec laquelle il introduit les morts dans les Enfers. Son nom Grec est *Adés*, ou *Aëidés*, qui veut dire *triste* ou *ténébreux*, on l'appelle aussi le noir Jupiter. Plutarque (1) enseigne qu'en Egypte on l'appelait Sérapis, et Diodore dit que Sérapis, Osiris, Denys ou Bacchus, Ammon, Jupiter et Pluton ne sont qu'un même Dieu sous tous ces divers noms. Telle est la vanité et la confusion des Fables, prises des traditions anciennes, qui ont confondu et défiguré les originaux de l'Histoire.

Pluton est la copie de Sem troisième fils de Noé, qui avait eu l'Asie pour son partage. Le nom de *Sem*, en Hébreu, veut dire *destruction et désolation*. (2) Les noms Phéniciens de Pluton et de Proserpine sont de la même signification ; *Axiokersos* et *Axiokersa* (3), c'est-à-dire *destruction* et *mort*. C'est sous ces noms qu'ils étaient honorés dans l'Ile de Samothrace ; on les y nommait aussi *Dieux Cabires*, c'est-à-dire, en Phénicien, *grands et puissans*.

La famille de Sem, bénie en sa personne par-dessus celle de ses frères, conserva le culte du vrai Dieu et se déclara contre les cultes des Démons, ce qui lui attira l'envie et l'inimitié des autres peuples plongés dans l'idolâtrie, qui affectèrent de noircir cette famille et d'appeler son Auteur le Dieu des morts et des enfers, suivant la remarque de Bochart. (4) Sa postérité régla les cérémonies de la Religion. Sa discipline austère parut triste aux autres Nations ; elle vivait séparée de tous les peuples, dans l'obscurité. Ainsi les descendans de Sem furent traités d'obscurs et ténébreux, et leur chef en fut surnommé *Adés*.

« Moïse, dit Tacite (5), institua des cérémonies et des » lois opposées à celles de tous les autres hommes; les » mœurs de ses sectateurs détruisaient toute raison et » toute honnêteté; des villes illustres de leur pays furent » même consumées par le feu ; l'air, les eaux et la » terre, les moissons et tous les fruits y étaient pesti-

(1) Dans son Traité d'Isis.

(2) *Sem*, et *Semama* ou *Semma*, destruction et désolation. liv. 1. ch. 1. du Phaleg de Bochard.

(3) Bochard, au liv. 1. chap. 12. du Chanaan.

(4) Ch. 1. du Phaleg.

(5) *Moses novos ritus contrarios cæteris mortalibus indidit ; eorum mos absurdus sordidusque ; in eorum regione urbes inclytæ igni flagravere ; halitu lacus infici terram, corrumpi aërem, fœtus segetum et Autumni putrescere reor, solo cœloque juxta gravi.* Tacite, au liv. 5. de son Histoire.

» lens ; le ciel et la terre étaient déclarés contre ce » pays ; ils semblaient une bouche de l'Enfer. » Voilà donc les descendans de Sem habitans et maîtres de l'Enfer.

L'Asie, qui, en Hébreu, signifie *bourbeuse*, tenue par Sem, et sa vaste étendue jusqu'aux extrémités de l'univers, alors impénétrables, la firent regarder comme en partie souterraine, au-delà et au-dessous du monde connu ; et ses richesses prodigieuses avec sa fécondité donnèrent le nom de Pluton à celui qui y régnait. La Fable fait l'Asie fille de l'Océan et de Téthys, femme de Japet et mère de Prométhée ; c'est que l'Asie était sortie des eaux du déluge avec Japhet père de Magog, qui est Prométhée. Son limon en conservait les marques et la mémoire. On ne doit pas être surpris de tous ces mélanges qui confondent divers endroits de nos Livres saints, après ce que nous avons vu de Diodore, que Pluton est le même que tous les Dieux de l'Egypte, de l'Afrique, et de l'Asie.

XI. MERCURE.

De Chanaan, qui en Hébreu signifie *Marchand*, on a composé Mercure Dieu du commerce. Il fut condamné à être le Serviteur de ses frères ; ainsi Mercure fut le Ministre et le Serviteur des autres Dieux. On le fit aussi le Dieu des chemins et des voyages, parce que les Chananéens entreprirent les premiers de grands voyages et de longues navigations dans les pays éloignés. Mercure a été reconnu pour le Dieu de l'éloquence, parce que les Grecs avaient appris les Lettres des Phéniciens ou Chananéens. On lui offrait du lait, parce que Chanaan habitait une terre où l'on disait qu'il coulait des ruisseaux de lait. Pour orner et relever Mercure sous ce nom, ou sous celui *d'Hermès*, la Fable a encore tiré ses qualités des aventures et des prodiges de Joseph et de Moïse. Les traits de leur Histoire sont si connus, et sont si souvent rappelés dans ce livre, qu'il serait inutile de les rassembler dans un chapitre particulier.

Bochard (1) croit que *Puth*, qui est aussi dans la famille de Cham, est *l'Apollon Pythien.*

(1) Chap. 1. du liv. 1. du Phaleg.

XII. VULCAIN.

Le nom et la profession de *Tubalcain*, fils de Lamech et de Sella, inventeur de l'art de fondre et de travailler le fer et les métaux (1), l'ont fait aisément reconnaître, peu travesti par la Fable sous le nom de Vulcain, Dieu des forgerons et de tous ceux qui travaillent sur les métaux. La fonte des métaux par le feu, et le bruit qui se fait en les travaillant, sont exprimés par le sens du nom de *Sella* (2) mère de Tubalcain; et les Grecs l'ont appelé *Ephaistos*, c'est-à-dire, *le feu, ou Vulcain.*

Mais ce qui fait un rapport particulier et sensible avec Vulcain, c'est que le nom de *Sela*, qui approche si fort de celui de *Sella* mère de Tubalcain, signifie la marque qui distingue proprement Vulcain, celle d'être boiteux, tel que Junon dit qu'il est né d'elle. (3) Toutes les explications et les allégories que les Mythologistes en ont voulu donner, ne sont nullement satisfaisantes; mais on conçoit aisément que ce nom *Sela*, signifiant *la démarche des boiteux*, l'idée d'avoir fait Vulcain boiteux doit en avoir été prise.

On sait que Vénus, sa femme, était la Déesse des grâces et de la beauté, et qu'elle était née de l'agitation et de l'écume de la mer. *Noëma* sœur de Tubalcain, veut dire *belle et gracieuse*, et dans un autre sens, *fort agitée.*

On n'a jamais pu penser d'où la fiction avait puisé l'idée bizarre, qui emploie Vulcain jaloux du commerce de Mars avec Vénus sa femme, à forger des filets, dans lesquels il les prend ensemble, pour faire voir son ignominie à toute la Cour céleste. Mais on trouve la source de cette idée dans le sens Hébreu du nom de *Tubalcain*, qui signifie *une jalousie qui pousse à chercher sa honte;* comme ces traditions avaient passé aux Grecs par les Egyptiens, qui les tenaient des Hébreux, on faisait Vulcain Egyptien; et les Prêtres d'Egypte disaient qu'il avait été leur premier Roi.

(1) *Sella* (*ex Lamech*) *genuit Tubalcain, qui fuit malleator et faber in cuncta opera æris et ferri.* Au ch. 4. de la Genèse. v. 19. et 22.

(2) *Sella*, en Hébreu, signifie l'action du feu, ou le bruit des marteaux et des enclumes.

(3) *Filius meus Vulcanus mutilis pedibus quem peperi ipsa.* Homère, dans son Hymne sur Apollon.

XIII. JAPET.

De Japhet la Fable a aussi formé Japet, ce qui n'est qu'un même nom, la lettre *Pi* des Grecs répondant au *Phe* des Hébreux, et le *Pi* et le *Phi* étant aisément confondus dans le Grec. Elle l'a fait Fils du Ciel et de la Terre, et puissant dans la Thessalie, comme fut Japhet sorti de l'Arche. On ne voyait rien au-delà de ce temps : ainsi les Grecs ont reconnu Japet, ou Japhet, pour leur premier père. Ses descendans occupèrent l'Europe, la Grèce, et une partie de l'Asie. La Fable s'accorde en ce point avec l'Histoire.

XIV. MINERVE.

Minerve est la Déesse de la Sagesse, et la Sagesse elle-même, engendrée et sortie du cerveau de Jupiter, véritablement semblable à lui, point différente de l'esprit et de l'intelligence de ce Dieu Souverain. Elle est sans mère, et unique; elle est avant tout ce qui a été fait. Elle est la puissante, la terrible, et l'invincible Déesse des armées. C'est elle seule qui inspire, conduit et fait exécuter tous les desseins sages, justes et vertueux. Les personnes sages et prudentes ne font et ne peuvent rien sans son assistance immédiate et continuelle. Elle est l'inventrice et la Déesse des sciences, des arts, de toutes les connaissances; elle seule peut les enseigner, et l'on ne peut les apprendre que par elle.

Tous ces attributs méritent d'être considérés et justifiés dans le détail, et ne peuvent mieux l'être que par les significations des divers noms donnés à cette Déesse pour les désigner, et par tout ce que nous en ont enseigné les premiers et meilleurs Auteurs de la Théologie Païenne.

Hésiode, dans sa Généalogie des Dieux (1), conte que Jupiter, qui est le Dieu souverain, produisit de sa seule intelligence, qui n'avait encore rien produit, et engendra de son cerveau Minerve, appelée aussi *Tritone*, ou *Tritogénie*, du mot Grec *Trito*, qui veut dire *la tête;*

(1) Depuis le vers 886 jusqu'au 924e.

forte, puissante, terrible, aussi puissante, aussi sage et intelligente que lui-même. (1)

Pindare, dans l'Ode septième de ses Olympiques, pour chanter l'Ile de Rhodes favorisée de Minerve par les beaux-arts qui y florissaient, dit que le grand Roi des Dieux y avait tomber une pluie d'or, lorsque, par un coup de hache donné par Vulcain, il avait fait sortir du plus haut de son cerveau la Déesse Minerve. (2) C'est de ce rare accouchement que Lucien s'est joué dans un de ses Dialogues entre Jupiter et Vulcain.

Pindare explique la fiction de la pluie d'or tombée à la naissance de Minerve dans l'Ile de Rhodes, quand il ajoute que les Rhodiens, par un don de cette Déesse, surpassaient tous les autres mortels par les beaux ouvrages de leurs mains (3), que leurs rues étaient chargées de Statues qui paraissaient animées et prêtes à marcher; que la gloire de cette Ile en devint si éclatante, qu'il semblait, (disait une antique tradition,) que Rhodes, autrefois cachée et ensevelie dans les profonds abîmes de la mer, eût été, par la force d'une parole de Jupiter, élevée au-dessus des flots et des autres Iles. (4)

Cette pluie d'or dans Rhodes, lorsque Minerve sortit de la tête de Jupiter, est aussi marquée dans Strabon (5); et le Poète Claudien (6) la chante comme une ancienne tradition, qu'il croit fabuleuse. On avait dit de ce don d'exceller dans les arts fait à cette Ile, qu'il y avait plu de l'or, comme on a dit d'un pays fertile et abondant, qu'il y coulait des ruisseaux de lait et de miel; et de la protection de cette Déesse, comme il avait été écrit, que l'acquisition de la Sagesse surpassait le prix de tout l'or qu'on pouvait acquérir. (7)

Il ne faut pas attendre d'avoir parcouru tous les attributs de cette Déesse, pour en marquer les rapports avec le Divin original dont elle est une image; ces rapports saisissent l'esprit au premier coup d'œil qu'on jette

(1) *Primam ex capite virginem, Tritogeniam par habentem patri robur et prudens consilium.* v. 895 et 896. *Aerem ducem exercitus, indomitam.* v. 924 et 925.

(2) *Quando Vulcani arte æreo bipenni, Minerva ex supremo patris vertice prosiliit.* Pindare, Olymp. Ode 7.

(3) *Ipsa cæsiis oculis dea præbuit illis ut in omni arte præstantissimâ operâ manuum suarum mortales reliquos superarent.* Dans la même Ode.

(4) *Viæ urbis ferebant opera similia hominibus vivis et gradientibus, unde fuerat gloria ingens; narrabant verò prisci hominum sermones in profundo maris Rhodum fuisse salsis profunditatibus occultatam, tandem verbo caput extulisse.* Dans la même Ode.

(5) Au 14. liv. de sa Géographie.

(6) Au 3. liv. des louanges de Stilicon. v. 226.

(7) *Et attulit sapientiam super aurum electum.* Ch. 3. v. 30 du Prophète Baruch.

sur cette copie, quelque imparfaite et défigurée qu'elle soit. Dès le premier trait, où l'on voit Minerve sortir du cerveau du Dieu suprême sans aucune mère, dès lors dans toute sa perfection (comme elle était représentée dans une Statue qu'on honorait à Athènes) (1), et qu'on la reconnaît pour l'Intelligence et la Sagesse de ce Dieu, avant et après être sortie de sa tête, il n'est pas possible que d'abord la génération du Verbe éternel, Sagesse incréée, émanée du Père par voie de connaissance, Lumière de la Lumière, Dieu de Dieu, ne se présente à l'esprit, et ne se fasse reconnaître dans cette image.

Ce que les Poètes y ont ajouté, que Jupiter s'était fait fendre la tête d'un coup de hache par Vulcain (2), montre seulement qu'ils n'ont pu concevoir cette génération véritablement ineffable (3), et ne fait que confirmer la vérité de l'original, qui s'est conservée dans leur copie, sans qu'ils en aient pu comprendre le mystère.

Cette naissance de la tête de Jupiter, est même prise de nos saints Livres, où la Sagesse divine dit elle-même qu'elle est sortie du visage, de la bouche ou de la tête du Très-Haut, avant tout ce qui a été créé. (4)

Le nom de Minerve, que les Grecs donnèrent à cette Déesse, signifie *puisée, tirée*, (comme l'eau, d'une fontaine, et le rayon, du Soleil) et *demeurant une même chose* avec celui duquel elle est puisée; il est composé des mots Grecs, *Eruon*, qui veut dire *puisé*, et *Min* qui veut dire *être le même, la même chose.*

Son autre nom Grec était *Athéné*, que quelques-uns ont dit être pris *d'Athélé*, pour dire qu'elle n'avait pas eu besoin d'être allaitée; parce qu'elle était sortie de son père aussi grande que lui et dans un âge parfait: mais Platon, dans son Dialogue de la juste raison des noms (5), dit que les Anciens, qui avaient porté plus haut leur intelligence, avaient appelé Minerve, *Athènes*, c'est-à-dire, *l'Esprit et la Pensée de Dieu même*, *l'Intelligence divine*, et qu'ils avaient formé ce nom *d'Atheon* ou *Atheoné*, qui veut dire *la Connaissance divine.*

Le même Platon, dans le Philèbe, ou du souverain Bien, dit que cette Intelligence n'est autre que la Vé-

(1) *In Atheniensium arce inter alia signa est Minerva de Jovis vertice prodiens.* Pausanias, in Atticis.

An quia de capitis fertur sine matre paterni
Vertice cum clypeo prosiluisse suo. Ovide, au 3. liv. des Fastes.

(2) *Vulcanus Jovis caput securi percussit, deque illius vertice armata Pallas exsiluit.* Apollodore, liv. 1. de sa Bibliothèque, n. 8.

(3) *Generationem ejus quis enarrabit.* Isaie, ch. 53. v. 8.

(4) *Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam.* Eccli. ch. 24. c. 5.

(5) *In Cratylo.*

rité (1), qu'elle en est l'expression la plus parfaite et la plus vraie.

Phornutus, dans son Traité de la nature des Dieux, dit, conformément à la pensée de Platon, que Minerve est l'Esprit et l'Intelligence de Jupiter, et la même que la propre Sagesse et prudence de ce Dieu sans aucune distinction. (2) La Sagesse divine, dans le Livre qui porte son nom (3), est appelée le miroir de la Majesté et l'image de la Bonté de Dieu; comme saint Paul (4) appelle le Fils de Dieu la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance.

Platon, dans le Dialogue de l'Ame (5), ajoute que cette Intelligence a produit et orné tout l'univers. La Sagesse éternelle est représentée de même dans les Saintes Ecritures, on peut le voir au Chapitre troisième de Baruch déjà cité.

Lilio Grégorio Giraldi, célèbre par son érudition, a ramassé dans son Traité des Dieux des Gentils, un grand nombre de noms qu'on avaient donnés à Minerve pour ses différens attributs, et qu'il a recueillis de Pausanias, qui rapporte le culte rendu à Minerve dans les divers lieux de la Grèce. Ces noms sont tous tirés des divers noms et attributs de la Sagesse divine.

Celui de *Tritonia*, ou *Tritogenia*, était un des plus ordinaires et des plus universels. C'était un monument de cette naissance singulière de la tête de Jupiter, du Grec *Trito*, la tête. Le lac Tritonide dans la Libye en avait pris son nom, parce qu'on disait que c'était là que cette Déesse, après être sortie de la tête de son père, avait paru pour la première fois sur la terre. (6) Démocrite a remarqué qu'on lui avait aussi donné ce nom du mot Grec, *Tres* ou *Tria*, qui veut dire *Trois*, pour marquer trois dons qu'elle a faits aux hommes : la prudence dans les conseils, la droiture dans les jugemens, et la justice dans les actions; ce qui convient très-particulièrement et uniquement à la véritable Sagesse éternelle.

Pausanias dit qu'on voit à Patras, dans le Temple de Jupiter, une Statue qui le représente assis sur son trône

(1) *Mens aut idem est quod veritas, aut omnium certè simillima atque verissima.* Vers la fin de ce Traité de Platon.

(2) *Minerva est Jovis intellectus, diversa non existens prudentiæ quæ Jovi inest.* Phornutus, de natura deor.

(3) Sap. ch. 7. v. 26.

(4) Chap. 1. de l'Epître aux Hébreux, v. 7.

(5) *Mentem omnia exornare, omniumque causam esse.* Plato, in Phædone.

(6) *Hanc et Pallas amat, patrio quod vertice nata,*
Terrarum primam Libyen, (nam proxima cœlo est,
Ut probat ipse calor) letigit, etc. Lucanus.

avec Minerve à ses côtés (1) ; et ailleurs, le même Auteur fait mention d'une Statue de Minerve, sous un titre qui veut dire, *assise auprès de Jupiter.* (2)

Elle est aussi appelée d'un nom Grec *Ametor*, qui veut dire *sans mère ;* et dans les hymnes d'Orphée, *Monogenés*, ou *Fille unique du Dieu Souverain, sortie de sa tête ;* la Prudence, *et l'Inventrice des arts.* Elle était aussi appelée *Polyochos*, c'est-à-dire, la *Maîtresse qui conduit tout l'univers.* (3)

Le premier de ces noms est celui du Verbe éternel Fils unique de Dieu (4), et le dernier ne lui convient pas moins, puisqu'il soutient et gouverne toutes les créatures par sa seule parole. (5) Il y avait aussi à Erythrée, dit Pausanias (6), un Temple de Minerve *Poliade*, c'est-à-dire *Gardienne de la Ville*, avec une fort grande Statue, qui la représentait assise sur un trône et soutenant le ciel avec sa tête.

L'invention des Arts attribuée à Minerve l'avait fait appeler par les premiers Athéniens *Ergane* (7), qui signifie *Présidente et Protectrice des ouvrages ;* nom qui convient particulièrement à la Sagesse divine ; de ce nom Grec sont venus le nom et la fable de la célèbre ouvrière *Arachné*, par la transposition d'une lettre, et sa métamorphose en Araignée par Minerve. La Ville d'Athènes, qui semblait être la première de l'univers pour les sciences et pour les beaux-arts, en avait pris le nom de cette Déesse.

Le titre de *Ugeia* et *Soteira*, *Conservatrice de la santé et de la vie des hommes* (8), que l'on donnait à Minerve, a un rapport assez sensible avec le Divin original. Elle était aussi appelée *Niké* (9), *la Déesse de la victoire ;* Virgile la nomme *la Déesse des armes, la Conductrice des armées.* (10) Jephté appelait Dieu *le Victorieux* (11), et lui attribuait la victoire ; David et les Juifs le chantaient de même (12), et il est appelé en plusieurs endroits le Dieu des armées. (13)

(1) *In foro Jovis Olympii templum est, sedet ipse in solio prope adsistente Minerva.* In Achaïcis.
(2) *Signum Minervæ Parcæ id est assidentis sub Jove.* In Laconicis.
(3) Pausanias, in Laconicis.
(4) *Unigenitus Dei Filius.*
(5) *Portans omnia verbo virtutis suæ.* Epitre aux Hébreux, ch. 1. v. 3.
(6) Pausanias, in Achaïcis.
(7) Pausanias, in Atticis.
(8) Pausanias, in Atticis.
(9) Pausanias, in Atticis.
(10) *Armipotens belli præses Tritonia virgo.* Æneis.
(11) *Dominus Deus noster victor.* Judic. c. 11. v. 24.
(12) *Tua est Domine potentia, et gloria, atque victoria.* 1. Paralip. c. 29. v. 11.
(13) *Dominus Deus exercituum.* Exod. 12. v. 41. et 4. Reg. cap. 3. v. 4.

Pausanias raconte qu'il y avait à Tégée, ville de l'Arcadie, un Temple de Minerve sous le titre de *Patrone de la Ville*, dans lequel il n'était permis au Prêtre d'entrer qu'une fois l'année (1) : cet usage n'est-il pas pris de ce qu'il n'était permis au Grand-Prêtre d'entrer dans la partie du Tabernacle appelée le Saint des Saints, qu'une fois l'année ? (2)

Il y avait aussi, dans l'antiquité, des Temples dédiés à Minerve *la Providence* (3) ; c'est de même qu'au Verbe la Sagesse et le Providence éternelle.

Proclus et Marsile Ficin, et Lilio Giraldi après eux, ont écrit qu'en Egypte, au frontispice des Temples de Minerve on avait gravé cette inscription en caractères d'or : *Je suis ce qui est, ce qui sera, et ce qui a été ; personne n'a pu lever et pénétrer le voile qui me cache ; et si l'on veut savoir mes ouvrages, c'est moi qui ai fait le Soleil.* (4)

A la vue de cette inscription on en reconnaît l'original. La première partie est tirée du nom que Dieu se donna lui-même parlant à Moïse, et dont il voulut être appelé par cet ambassadeur qu'il envoyait au Roi d'Egypte. *Vous lui direz*, lui ordonna-t-il, CELUI QUI EST *m'a envoyé vers vous.* Ce qui est ajouté dans cette première partie de l'inscription (*ce qui a été et sera*) est aussi ce que le Saint-Esprit avait dicté, parlant de la Sagesse incréée : *J'étais avant tous les siècles, et je ne cesserai d'être jusqu'à la fin des siècles.* (5) Ainsi dans saint Paul : *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles.* (6)

Ces autres parties de l'inscription : (*personne n'a découvert le voile qui me cache, et le soleil est mon ouvrage*) sont aussi prises du même endroit de l'Ecclésiastique, où la Sagesse de Dieu dit elle-même : *C'est moi qui ai fait paraître et qui ai allumé dans le Ciel cette lumière qui luit et qui luira toujours* (7) ; et elle ajoute : *Mon trône est au milieu d'une colonne de nuages.* Le Prophète Isaïe avait dit : *Vous êtes véritablement un Dieu caché* (8) ; et Dieu dit à Moïse : *Vous ne pourrez voir mon visage, et nul homme ne*

(1) *Minervæ Poliatidi dedicatum, eò singulis annis semel tantùm ingreditur sacerdos.* Pausan. in Arcadicis.

(2) Exod. 30. v. 10. et Levit. 16. v. 34.

(3) Προνοιας. Pausanias, in Phocicis.

(4) *Ego sum quæ sunt, quæ erunt, et quæ fuerunt : velum meum revelavit nemo : quem ego fructum peperi ? sol est natus.* Giral. D. Syntagm. 11.

(5) *Ab initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam.* Eccli. c. 24. v. 14.

(6) *Jesus-Christus heri, et hodie ; et ipse in sæcula.* Epist. ad Hebr. ch. 13. v. 8.

(7) *Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens ; et thronus meus in columna nubis.* Eccli. ch. 24. v. 6.

(8) *Verè tu es Deus absconditus.* Isaiæ c. 45.

me verra sans mourir. (1) Il était honoré à Athènes dans l'Autel consacré *au Dieu inconnu*, dont personne n'avait levé le voile avant saint Paul, qui le fit connaître pour le Créateur et le Seigneur du ciel et de la terre, qu'il annonçait aux Athéniens. (2)

Aussi dans la ville de Saïs en Egypte, on avait gravé sur les portes d'un Temple de Minerve des Sphinx pour inscription (3) ; comme il y en avait un sur le haut de son casque dans une statue décrite par Pausanias. (4) C'était pour marquer les mystères et les énigmes sous lesquels les choses divines étaient représentées. Le grand nom même donné à Dieu, dans l'Hébreu (5), était inexplicable, et il était défendu de le prononcer. D'ailleurs le nom de Sphinx est Phénicien, de *Sphikh*, qui signifie *intelligence* (6) ; ce qui convient au Verbe Eternel, et marque l'origine Phénicienne de la fable de Minerve.

On lit dans Plutarque (7) quelque chose de bien singulier, et qui paraît bien marquer ce que nous cherchons ; c'est que les Pythagoriciens, qui ont honoré les nombres et les figures géométriques des noms des Dieux, ont appelé *le triangle équilateral, Minerve née du cerveau de Jupiter*, ou *Tritogénie*, parce qu'il se divise en trois espaces égaux par trois lignes tirées de chacun des trois angles. D'où peuvent-ils avoir puisé cette idée, que du triangle, qui de tout temps a été un symbole hiéroglyphique des trois Personnes de la Divine Trinité, égales en tout, dont le Verbe éternel, ou la Sagesse incréée, est une, et qui ne font qu'un seul Dieu. Ce Symbole de l'adorable Trinité est bien marqué par Piérius dans son recueil des Hiéroglyphes. (8)

Macrobe (9) place Jupiter dans la moyenne région de l'air, Junon dans la plus basse, et Minerve dans la plus haute ; comme ils avaient trouvé dans nos saints Livres, que *le Verbe de Dieu, source de la Sagesse, est dans le plus haut des Cieux.* (10)

On donne à Minerve l'invention des sciences et des

(1) *Non videbit me homo et vivet, et faciem meam videre non poteris.* Exode, ch. 33. v. 20 et 23.

(2) *Inveni aram in qua scriptum erat* IGNOTO DEO ; *quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis.* S. Paul parlant aux Athéniens dans l'Aréopage, chap. 17. des Actes des Apôtres.

(3) Giraldi, au lieu cité.

(4) Pausanias, in Atticis.

(5) JEHOVA.

(6) Bochart, in Chanaan, liv. 1. ch. 16.

(7) Sur la fin de son traité d'Isis et d'Osiris

(8) Liv. 39. ch. 38, 39 et 40 de ses Hiéroglyphes.

(9) Dans ses Saturnales, liv. 3. ch. 4.

(10) *Fons sapientiæ verbum Dei in excelsis.* Eccli. ch. 1. v. 5.

beaux-arts ; elle avait à Mégalopolis un Temple avec ce titre. Elle protége et inspire les Savans et les Ouvriers habiles (1) ; c'est d'elle qu'ils reçoivent leurs connaissances et leurs idées. Nulle vertu et nul grand talent sans elle et que par elle. Ni la nature, ni les maîtres, ni l'étude ne peuvent enseigner les sciences et les vertus ; c'est par son inspiration et son influence seules qu'on peut les acquérir ; on y travaille vainement sans le soutien et en dépit de Minerve ; comme c'est de la Divinité seule que la science et la vertu peuvent nous venir, c'est à elle seule que nous devons les demander. (2) Les Poètes recommandent de n'entreprendre aucun ouvrage, si l'on n'y est inspiré et conduit par Minerve. (3)

Rien n'est plus propre à la Sagesse Divine, au Verbe Eternel ; il est le Père des lumières, qui éclaire tous les hommes (4) ; il les enseigne lui-même, et leur donne les connaissances, il en est le Dieu et le Maître ; c'est lui qui prépare et qui forme les pensées, comme la Lumière universelle et unique des esprits.

Aussi saint Augustin en plusieurs endroits de ses ouvrages, mais particulièrement dans son Traité intitulé *du Maître* (5), prouve qu'il n'y a point de maître sur la terre qui puisse enseigner les sciences et la vertu ; que les hommes n'enseignent que les signes, et non les choses ; et que l'unique Maître qui peut nous enseigner, c'est la Sagesse qui est dans le Ciel ; que Jésus-Christ seul est cette Sagesse et ce Maître, comme il nous l'apprend lui-même dans son Evangile. (6) Il avait fait dire par Isaïe, que pour apprendre à instruire les autres, il faut être attentif aux instructions de cet unique Maître, et recevoir plutôt de lui ce qu'on veut enseigner. (7) L'illustre P. Malebranche (8) a travaillé à rendre sensible cette importante vérité, que Dieu est notre seule Lu-

(1) Pausanias, in Arcadicis.

(2) *Virtutem doceri non posse per præceptores, neque naturâ neque doctrinâ illam acquiri, sed divinâ sorte adesse cuicunque adest; et quia à Deo solo esse possunt et peti debent virtus et sapientia.* Plato, in Menone seu de virtute.

(3) *Tu nihil invitâ facies dicesve Minervâ.* Horat. de arte poëticâ.

(4) *Pater luminum et qui illuminat omnem hominem.* S. Jean, ch. 1. v. 9 et 17.

Qui docet hominem scientiam. Psaume 93. *Deus scientiarum Dominus est, et ipsi præparantur cogitationes.* 1. Reg. c. 2. v. 3.

(5) De Magistro.

(6) *Unus est Magister vester;* et *magister vester unus est Christus.* S. Matthieu, 23. v. 8 et 10.

(7) *Dominus dedit mihi linguam eruditam, mane erigit mihi aurem ut audiam quasi magistrum.* Isaïæ c. 50. v. 4.

(8) Dans la seconde partie, ch. 6. du liv. 3e de sa Recherche de la vérité ; et en d'autres endroits de ses ouvrages.

mière, l'unique Maître que nous devons consulter et écouter ; que c'est la Minerve qu'il faut toujours suivre, si l'on ne veut pas s'égarer.

On voit dans les Histoires du Peuple Juif, et surtout dans ses guerres, que Dieu y paraît partout : il inspire et concerte les desseins ; il conduit les armées, dont les chefs ne font que le suivre ; il détourne d'eux les coups que les ennemis leur portent, il dirige et pousse les leurs sur leurs ennemis ; s'ils les battent, c'est parce que Dieu les leur livre ; quand ils sont défaits, c'est parce qu'ils ont obligé par leur ingratitude de les livrer à leurs ennemis. Cela règne si fort dans toutes leurs Histoires, qu'elles sont moins l'Histoire des hommes que celle de Dieu, qui les favorise, ou les châtie, suivant qu'ils l'ont mérité.

Les anciens Poètes ont si exactement copié ce modèle, que tous leurs personnages sages, prudens, braves et habiles sont inspirés, conduits et soutenus par l'assistance visible et immédiate des Dieux, et particulièrement de Minerve. Ce ne sont pas les Grecs, qui forcent, qui détruisent Troie, ce sont les Dieux eux-mêmes en personne qui la livrent aux Grecs ; c'est Minerve, qui se rend maîtresse des forteresses. (1) C'est elle, qui dans Homère conduit le sage Ulysse ; et qui dans cet excellent ouvrage, dont Homère lui-même aurait admiré les beautés, assiste Télémaque dans ses merveilleuses aventures.

Il ne paraît pas hors de propos de placer ici une vieille tradition, rapportée comme fabuleuse par Diodore (2), au sujet de l'Ile de Rhodes, dont nous avons parlé, et d'une Statue de Minerve, qu'on y honore d'un culte qu'il appele singulier. Cette Ile, dit-il, est consacrée au Soleil, et ses anciens habitans ont excellé dans les grandes connaissances, particulièrement de l'Astrologie. Apollon y avait eu sept enfans, d'une Nymphe qui donna son nom de Rhodes à cette Ile. Un de ces sept enfans, nommé *Tenages*, qui se faisait estimer plus que tous ses frères, périt par leur jalousie ; et les autres ayant été obligés de quitter le Pays, un d'eux se retira en Egypte, où il bâtit la Ville d'Héliopolis, et enseigna aux Egyptiens l'Astrologie et les autres Sciences, avec la connaissance des Lettres. Dans la révolution des années, les Sciences et les Lettres s'étant perdues à Rhodes et dans toute la Grèce, par les déluges et par les autres accidens qui en avaient détruit et fait perdre tous les monumens, les Egyptiens, qui les avaient conservées et cultivées, et qui s'en attri-

(1) *Jam summas arces Tritonia, respice, Pallas*
Insedit, Au 2. liv. de l'Enéide.
(2) Liv. 5. de sa Bibliothèque historique.

buaient l'origine par l'antiquité, les rendirent à la Grèce, qui a passé depuis pour les avoir reçues des Egyptiens, ou, par Cadmus, des Phéniciens, qui les tenaient eux-mêmes des Egyptiens.

Qui ne voit dans cette copie fabuleuse l'original de l'Histoire de Joseph, perdu par la jalousie de ses frères, lesquels, ayant été forcés de se retirer en Egypte, s'y établirent, y bâtirent des villes, et y portèrent toutes les anciennes et belles connaissances de l'univers, de sa création, de la véritable Religion, et de l'Astronomie, qu'ils avaient apprises de leurs ancêtres, et qui durant leur long séjour en Egypte en instruisirent si bien les Egyptiens, qu'elles passèrent pour les Sciences de cette nation, nées et cultivées chez elle, et qu'ils passèrent eux-mêmes pour Egyptiens ? Ils leur en laissèrent, avec les traditions, d'illustres monumens sous le nom d'Hermès, ou de Mercure; sous lequel nom ils cachaient ceux de Joseph ou de Moïse. Ils ont aussi confondu ces deux Patriarches dans le nom et la personne de *Tenagés*; auquel ils ont donné l'aventure de Joseph, exposé et vendu par ses frères jaloux, et celle de Moïse sauvé des flots du Nil; d'où a été formé son nom de *Tenages*, qui en Grec veut dire *sorti du limon*. Ce fut de ces prétendus Egyptiens et Phéniciens, de la race desquels étaient Joseph et Moïse, que les Grecs apprirent ensuite ces mêmes connaissances; et c'était chez eux que les Grecs curieux et savans allaient les apprendre, comme dans leur source.

XV. BACCHUS OU DIONYSIUS.

La singularité de la naissance de ce Dieu, son nom, la grande variété de ses surnoms, pris de ceux que nos Saintes Ecritures ont donnés au vrai Dieu, et la ressemblance de ses plus considérables exploits avec ceux qui sont rapportés dans ces saints Livres, ont fait apercevoir à tous ceux qui ont voulu y faire attention (1), que la Fable a puisé dans cette source toutes les merveilles dont elle a composé son Bacchus. Il est copié, en partie sur Noé, et sur Nemrod; mais pour la plus grande partie, sur Moïse et sur ses prodiges, dont la mémoire était récente et célèbre, lorsque Cadmus, se retirant de la

(1) S. Justin, dans sa seconde Apologie pour les Chrétiens, et dans son Dialogue avec Tryphon; Bochard; Vossius, *de idololat. lib.* 1. *c.* 30. M. Huet; le P. Thomassin, et autres.

Phénicie dans la Grèce, y porta le culte de Bacchus (1), que les Phéniciens avaient reçu de l'Assyrie.

On a compté plusieurs Bacchus. Diodore et Philostrate en reconnaissent trois : l'un de Thèbes en Egypte, l'autre Indien, le troisième Assyrien. Cicéron (2) en compte cinq, dont l'un était né du Nil, suivant Orphée dans ses Hymnes ; mais suivant l'opinion commune Bacchus était né sur les bords de ce fleuve, de Jupiter et de Sémélé Thébaine. La Fable feint que s'étant abandonnée à Jupiter, elle eut l'ambition de vouloir être visitée de ce Dieu, dans toute sa majesté et avec ses foudres ; qu'elle en fut brûlée ; que Jupiter tira l'enfant, au milieu des éclairs, du corps de la mère morte, et le cousut à sa cuisse ; d'où il le fit naître quand le terme naturel fut accompli ; sur quoi l'on dit qu'il avait eu deux mères (3), ou qu'il était né deux fois. Après qu'il fut né, on l'enferma dans une caisse pour le sauver, et on l'exposa sur le fleuve ; d'où il est appelé *Nil* dans Diodore et dans Macrobe ; Orphée l'appelle *Myses* (4), qui veut dire *sauvé de l'eau.* Il fut aussi nommé *Dionysius.* On disait qu'il avait été porté et élevé par des Nymphes, dans la ville de Nysa, en Arabie (5), dont les habitans, issus d'Abraham, s'appliquaient volontiers, pour flatter leur vanité, les Histoires des autres descendans de ce Patriarche. On ajoute qu'il fut mutilé. On le peignait fort beau et toujours jeune ; il se rendit illustre dans les armes, et parcourut l'Arabie avec une armée nombreuse composée d'hommes et de femmes (6) ; il fut grand Législateur, et donna ses Lois en deux tables, comme nous l'apprenons d'Orphée. (7) On le représentait en Taureau avec deux cornes, comme Osiris, et on l'appelait *Cornu* et *Taureau.* (8)

Il avait à la main une verge, entourée de serpens entortillés, appelée Thyrse (9), qui faisait des prodiges fréquens, et qu'on portait dans la célébration de ses Mystères : il était toujours accompagné d'un chien ; on lui attribuait d'avoir le premier planté la vigne, et donné

(1) Bochart, in Chanaan, lib. 1. c. 18.
(2) Cicer. liv. 3. de nat. deorum.
(3) *Bimater*, ou *Dithyrambus*, et *Bisgenitus.* Nonnus, au commencement de son Poème des Dionysiaques.
(4) Mysès, dans les Hymnes d'Orphée.
(5) Pausanias, in Laconicis.
(6) Idem, in Corinthiacis ; et Diodor. liv. 1.
(7) Orpheus, in Hymnis.
(8) *Tauriformis, bicornis, corniger.* Plutarque, dans Isis : Orphée ; Euripide, *in Bacchis* ; d'où Ovide a dit : *Accedant capiti cornua, Bacchus eris.*
(9) Du mot Hebreu *Thirza*, qui signifie une branche de Pin.

le vin aux hommes, après le Déluge universel (1); il planta la vigne sur le mont Liban, dans la Palestine, où il étendit ses conquêtes.

On voit clairement, dans ce que nous avons rapporté, les aventures de Moïse, aussi Egyptien, dont la naissance et le berceau, devenus célèbres, ont été l'original de la naissance ridicule de Bacchus et de son berceau, qui le fit appeler par les Grecs, *Licnites*, de *Licnon*, qui veut dire *Berceau*. On fut obligé de cacher Moïse, dès qu'il fut né : il fut exposé sur le Nil, et il en fut sauvé par la fille de Pharaon, qui fut si charmée de sa beauté, qu'elle le fit élever, et l'adopta pour son fils. Philon conte qu'elle feignit même d'être grosse, et ensuite de s'en être accouchée; d'où vient qu'on a donné deux mères à Bacchus, et qu'on a dit qu'il était né deux fois. Moïse était si beau, qu'on ne pouvait le voir sans en être charmé, dit Josèphe (2), comme le fut la fille du Roi d'Ethiopie.

La manière de parler, dont l'Ecriture se sert lorsqu'elle dit *Ceux qui étaient sortis de la cuisse de Jacob* (3), pour dire *ses enfans*, a donné lieu à l'imagination qui fait sortir Bacchus de la cuisse de son père. (4) Moïse passa une partie de sa jeunesse dans l'Arabie, et s'y maria. Ce qu'on a feint de la mutilation de Bacchus, n'est qu'une altération de la circoncision ordonnée au Peuple Juif, que Moïse avait subie, et dont il reçut un ordre particulier pour son fils; ce qui fit dire à sa femme, *Vous m'êtes un époux de sang*. (5)

La naissance fabuleuse de Bacchus, au milieu des éclairs et des foudres de Jupiter, est une corruption de la tradition de l'Histoire de Moïse, qui fut quarante jours avec Dieu, sur la montagne de Sinaï, enveloppé dans les flammes et les éclairs que les Hébreux voyaient, où ils le crurent consumé, et du milieu desquels ils le virent sortir comme un homme nouveau. C'est ce qui fit nommer Bacchus *Ignigena*, c'est-à-dire, *enfant du feu*. C'est aussi de cette montagne qu'on prit occasion de dire qu'il fut élevé à Nysa, par un petit changement dans le mot de Sina où Moïse reçut les instructions et la Loi de Dieu en deux tables qu'il porta au peuple. Vossius a re-

(1) Nonnus, dans ses Dionysiaques, liv. 6. sur la fin. *Et genialis consitor uvæ;* dans Ovide, Metamorph. l. 4.

(2) Josèphe, liv. 2. de son Histoire, chap. 5.

(3) *Qui egressi sunt de femore Jacob.* Genèse, ch. 46. v. 26. et Exod. ch. 1. v. 5.

(4) *E Phœnicibus eadem vox femora et verenda significat.* Bochart, Chanaan, liv. 1. c. 18.

(5) *Sephora circumcidit præputium filii sui, et ait illi : Sponsus sanguinum tu mihi es.* Exod. ch. 4. v. 25 et 26.

marqué, que dans la Chronique d'Alexandrie, on confond *Nysa* et *Sina* dans l'Arabie, comme la même montagne. Les deux tables des lois que Bacchus donna à Béroé, près du mont Liban (1), ne sont qu'une copie de celles de Moïse, comme aussi les cornes qui parurent au front de celui-ci lorsqu'il descendit de la montagne (2), en ont fait donner à Bacchus.

Le nom de Bacchus, comme Bochard l'a observé (3), est pris de *Bar-chus*, c'est-à-dire *fils de Chus*, appelé aussi *Chuséen*, qui fut *Nemrod;* d'où Bacchus fut aussi appelé *Nebrod* (4) par les Grecs. Un de ses anciens noms était *Zagréus*, c'est-à-dire *grand et vigoureux Chasseur;* c'est le nom par lequel l'Ecriture désigne Nemrod. (5)

On ne doit pas être surpris que Bacchus soit composé de plusieurs personnages de l'Histoire Sainte; mais la plus grande partie en est copiée sur Moïse, comme l'a remarqué Vossius, qui croit que le Bacchus des Indes avait été formé sur Noé; et celui d'Egypte et d'Arabie sur Moïse. Dans la suite, les aventures de l'un et de l'autre furent confondues, et encore plus altérées.

On a pris de Noé l'invention de planter et de cultiver la vigne, et de l'usage du vin. On avait dit que Bacchus en avait planté près du mont Liban, joignant l'Arménie où Noé séjourna quelque temps après le déluge.

Bacchus, célèbre par ses conquêtes, avait reçu de Jupiter l'ordre de défaire les Rois d'Arabie et des Indes, d'exterminer leurs peuples, et de faire avec son Thyrse, des exploits dignes du Ciel. (6)

Avec ce Thyrse et une suite de gens sans armes, il mit en pièces des Géans (7); il défit de puissantes armées; il déliait la langue de ceux qui ne pouvaient parler (8); il passa au travers de la Mer rouge (9) et des fleuves dont les eaux se retiraient pour lui donner passage. Ce fut en fuyant les Egyptiens qu'il traversa de même l'Oronte et l'Hydaspe, où les Indiens furent submergés (10), lorsqu'il eut frappé du Thyrse l'eau de ces fleuves. (11) Rien ne résistait à cette verge.

(1) Orphée, dans les Hymnes; et Nonnus, liv. 41. Dionysiac.
(2) Exod. ch. 34 et 34.
(3) In Phaleg. lib. 1. c. 2. *Bar-chus, Chusi filius, Chusæus in Arabia natus.*
(4) *Nebrodem.* cod. c. 2. Phaleg.
(5) Genèse, c. 10.
(6) *Cœlo digna perfice.* Nonnus, Dionysiac. lib. 13. in princ.
(7) Idem, lib. 3. cap. 25 et 48.
(8) Idem, lib. 26. v. 288.
(9) *Flavum rubri subiit fluctum maris persequente Lycurgo.* Idem, lib. 20. et Homère au 6. liv. de l'Iliade.
(10) *Fugiens Ægyptios Orontem et Hydaspen fluvios Thyrso trajecit, in quibus Indi submerguntur.* Nonnus, lib. 24 et 25.
(11) Diodore, liv. 3. et Plutarque dans Isis.

Etant exilé de l'Egypte, il eut affaire au Roi d'Arabie (1), ennemi puissant et cruel. Il se laissa une fois séduire, et se livra sans précaution à ce Roi, qui défit ses troupes avec un aiguillon dont on pique les bœufs, auprès du mont Carmel dans la Palestine; mais Bacchus, favorisé des Dieux, défit dans la suite tous ses ennemis, et se rendit maître de leur pays; le Roi d'Arabie fut pris. De tous les Indiens, il n'en resta qu'un seul pour porter la nouvelle à leur Roi, que tous les autres avaient péri, ou dans le combat, ou sous les eaux, par le Thyrse de Bacchus.

Malgré les altérations inévitables, dans les traditions, par le laps de temps et par le passage d'une Nation à une autre, on ne peut méconnaître dans cette copie l'Original de l'Histoire miraculeuse de Moïse, ni désirer une ressemblance plus sensible.

Moïse fut redoutable et célèbre par ses grandes conquêtes dans l'Arabie même, où l'on a placé celles de Bacchus. Il la traversa au milieu des plus grands obstacles (2); il y défit et passa au fil de l'épée plusieurs nations: il tailla en pièces le Géant, roi de Basan (3), ses enfants et tout son peuple, les Moabites et les Madianites. (4) Il conduisit les Israélites au bord du Jourdain; et après lui Josué (qui l'avait suivi, qui lui succéda, et dont on confondait aisément les exploits avec ceux de Moïse,) conquit la Palestine, en chassa ou extermina les habitans. On appelait anciennement Indes tous les Pays reculés vers l'Orient.

Tous ces succès étaient l'effet d'un ordre exprès du Ciel: *Je vous ordonne*, (lui dit Dieu,) *de tirer mon Peuple de l'Egypte, pour aller se saisir des Pays des Chananéens, des Héthéens* (5); *et ne craignez pas tous ces Rois* (lui dit-il ensuite); *je les ai livrés entre vos mains avec tout leur peuple.* (6) Dieu leur ordonna encore de faire des prodiges avec sa verge (7), pour faire voir qu'il était envoyé du Tout-puissant; sur quoi on a feint des ordres pareils, donnés par Jupiter à Bacchus. (8) Ainsi, avec peu de combattans et sans perte, Moïse, par cette verge, défit des armées nombreuses; il prit des villes très-fortes; il abattit les Géans de la race d'Enac. Rien n'est comparable aux prodiges de son Histoire. Il avait

(1) Homère, au 6. liv. de l'Iliade; et Dionysiac. liv. 20. v. 235 et 290.
(2) Exod. c. 17.
(3) Numer. c. 21.
(4) Numer. c. 21 et 31.
(5) Exod. c. 3.
(6) Numer. c. 21.
(7) *Virgam hanc sume in manu tua, in quâ facturus es signa.* Exod. c. 4. v. 17.
(8) *Cœlo digna perfice.* Sup.

naturellement de la peine à parler ; Dieu lui délia la langue, et lui dit : *Je ferai qu'on vous entendra.* (1)

Il n'est pas nécessaire de faire observer que le passage de la mer rouge par Bacchus, à la sortie de l'Egypte, et celui des fleuves mis à sec, où les ennemis qui le poursuivaient étaient submergés par un coup de sa verge, sont pris du passage de la même mer et de celui du Jourdain, divisés par la verge de Moïse. Les Poètes, qui ne cherchent qu'à briller par tout ce qu'ils peuvent imaginer de merveilleux, n'ont eu dans cet endroit qu'à suivre l'original, dans toutes ses circonstances.

A la sortie de l'Egypte, d'où les Egyptiens publiaient que Moïse et les Israélites avaient été chassés, il eut affaire à de puissans et cruels ennemis, les Rois d'Arabie et du Pays de Chanaan. Le Peuple qu'il conduisait, sur le point d'entrer dans la terre qui lui était promise, voulut, contre les ordres que Moïse lui annonçait de la part de Dieu, combattre les Amalécites et les Chananéens (2) ; et Dieu le livra à ses ennemis ; il fut taillé en pièces. Mais Dieu s'étant apaisé en faveur de ce même Peuple, le rendit enfin vainqueur ; les Nations et les Rois furent exterminés. La Fable a pris de Samgar, qui défit les Philistins avec un soc de charrue (3), l'aiguillon à piquer les bœufs, avec lequel elle attribue à Lycurgue d'avoir défait Bacchus. *Lycurgue* est ici un nom forgé de deux pour signifier *un loup furieux et enragé.*

Le Thyrse de Bacchus, orné de pampres de vigne ou de feuilles de lierre, qui jeté, par terre, s'était changé en serpent (4), et ceux dont les Bacchantes se couronnaient, sont une imitation de la verge de Moïse, convertie de même en serpent, quand il la jeta à terre en présence de Pharaon. Ils peuvent l'être aussi du Serpent de bronze que Moïse fit élever, pour guérir les morsures des serpens dont les Israélites furent affligés dans leur voyage.

L'armée avec laquelle Bacchus parcourut l'Arabie et les autres Pays qu'il subjugua, a été composée et mêlée de femmes et d'hommes (5), comme était composé le grand Peuple que Moïse conduisit de victoire en victoire dans le désert de l'Arabie et dans la Palestine.

Bacchus et les femmes de sa suite faisaient sortir de l'eau des rochers, en les frappant avec le Thyrse (6) ; ils firent aussi sortir des flammes de la terre, en la frap-

(1) *Vade, congrega, et audient vocem tuam.* Exod. c. 3. v. 16, 18.
(2) Numer. c. 14. in fine.
(3) Judic. c. 3. v. 31.
(4) Euripide, *in Bacchis*, Nonnus, *in Dionysiac.* S. Clément d'Alexandrie, *in Gentiles*, Arnob. lib. 5.
(5) Nonnus, Bochart, et les autres.
(6) Pausanias, in Phocicis, in fine.

pant de même (1) ; voilà les eaux du rocher frappé par la verge de Moïse, et les flammes qu'il fit sortir de la terre, pour consumer Coré, Dathan et Abiron. (2) On a aussi dit que Bacchus changea en vin l'eau d'un fleuve, en le touchant de sa verge (3), pour copier le changement de l'eau du Nil en sang (4), par la verge de Moïse.

D'où aurait-on putirer l'imagination que les ennemis de Bacchus étaient dans les ténèbres, pendant que lui et son armée jouissaient d'une claire lumière (5), si ce n'est des ténèbres dont l'Egypte fut couverte, pendant qu'il faisait un jour fort clair pour tout le Peuple d'Israël (6), et de la colonne de nuée lumineuse du côté de ce Peuple, et obscure du côté de ses ennemis ? (7)

D'où aurait-on imaginé que le Pays où Bacchus conduisait toute sa suite, découlait de lait, de vin, et de miel (8), si ce n'est de ce qu'il avait été dit, qu'il découlait des ruisseaux de lait et de miel dans la Terre où Moïse conduisit les Israélites ? (9)

De ce que le Seigneur, dans une colonne de nuée, conduisait son Peuple et marchait à sa tête durant le jour et durant la nuit (10), les Poètes ont dit que Jupiter en aigle conduisait l'armée de Bacchus dans l'Arabie et dans les Indes. (11)

On mettait à la suite de Bacchus des chantres, des tambours, des danseurs, des flutes et autres instrumens ; ce qui lui fit donner le nom de *Sabazius* (12) ; comme Tacite dit (13) que suivant les Lois de Moïse, les Prêtres des Juifs chantaient et jouaient du tambour et de la flute.

Ce qu'on a chanté de Bacchus, qu'il arrêta le Soleil, et l'obligea de retarder sa course pour prolonger le jour (14), ne peut avoir été imaginé que sur la tradition du Soleil arrêté par Josué, successeur de Moïse, et souvent confondu avec lui.

La Fable rapportée par Pausanias (15), d'Euripyle puni par Bacchus, pour avoir par curiosité ouvert une caisse,

(1) Nonnus, in Dionysiac. et Euripides, in Bacchis.
(2) Numer. c. 16. et Deuteron. c. 11.
(3) Nonnus, lib. 14. in fine ; lib. 15. in princ. et lib. 48. v. 618.
(4) Exod. c. 7.
(5) Nonnus ; Pausanias ; et Bochart, in Chanaan.
(6) Exod. c. 10.
(7) Exod. c. 14.
(8) Euripides, in Bacchis.
(9) Numer. c. 13.
(10) Exod. c. 13. in fine.
(11) Nonnus, Dionysiaques.
(12) De Σαβάζειν, *bacchari*, *tripudiare*, sauter, danser.
(13) Tacite, liv. 2. de son Histoire.
(14) *Ducem astrorum solem exoravit extendere dulcem lucem ut tardus in occasum veniret.* Nonnus, au commencement du liv. 42.
(15) Pausanias, au liv. des Achaïques.

où l'effigie de ce Dieu était renfermée, a un rapport sensible avec l'Histoire des Bethsamites (1) punis pour avoir voulu trop curieusement voir l'Arche sainte, comme il sera observé dans un autre endroit.

Bacchus, irrité contre les Athéniens qui n'avaient pas reçu son culte avec assez de respect, les châtia, dit-on, dans les parties secrètes de leur corps, par des maladies auxquelles ils ne trouvèrent d'autre remède que d'offrir à ce Dieu (2), avec toutes les marques d'un culte respectueux, suivant l'avis de l'Oracle, des effigies de ces mêmes parties; nous verrons aussi ailleurs, que c'est l'Histoire assez connue des habitans d'Azot.

L'enlèvement d'Ariane, fille de Minos roi de Crète, par Bacchus, rapporté par Pausanias (3), a été apparemment pris de ce que la fille du roi d'Ethiopie s'était livrée à Moïse. (4)

Les Arabes, au rapport de saint Epiphane (5), adorèrent Moïse comme un Dieu, après avoir vu les prodiges qu'il opérait et son pouvoir sur les élémens et sur toute la nature; ainsi a-t-on dit qu'ils adoraient Bacchus, dont la Statue n'était qu'une pierre noire non polie (6), posée sur un piedestal d'or; conformément à ce que la Loi de Moïse ordonnait, que les autels fussent faits de pierres non polies. (7) Strabon (8) assure que les Arabes ne connaissaient que deux divinités, Jupiter, et Bacchus: et Pausanias (9) représente celui-ci porté dans le Ciel par Mercure. Aussi Tacite dit que quelques-uns avaient cru que les Juifs adoraient Bacchus (10); mais il rejette cette opinion par la différence de leurs cultes. C'est que ceux-là croyaient que les Juifs adoraient Moïse, qu'ils confondaient avec Bacchus.

Bacchus, qui bâtit un Temple à Jupiter Ammon, n'y mit aucune effigie; ce qui se rapproche encore de la Loi de Moïse, qui le défendait (11); et les Phocéens avaient un temple de Bacchus de même sans statue ni effigie. (12)

Caleb, envoyé par Moïse pour aller visiter la Terre promise, (d'où il rapporta sur un levier, un raisin d'une

(1) Au 1. liv. des Rois, ch. 6. v. 19.
(2) Bochart, in Chanaan, lib. 1. c. 18.
(3) Pausanias, dans les Phociques.
(4) Josèphe, liv. 1. chap. 5.
(5) Hérésie 55.
(6) Bochart, in Phaleg, lib. 1. c. 9.
(7) *De saxis informibus et impolitis.* Deuteron. c. 17.
(8) Strabon, liv. 6.
(9) Pausanias, dans les Laconiques.
(10) *Liberum patrem coli domitorem Orientis quidam arbitrati sunt, nequaquam congruentibus institutis.* Livre 5, ch. 5. de son Histoire.
(11) *Non facies tibi sculptile.* Exode c. 20 v. 4. Lévitique, c. 26. et Deutéron. c. 27. v. 15.
(12) Pausanias, dans les Phociques.

grosseur prodigieuse pour faire voir la fécondité du pays,) signifie en Hébreu, *un Chien*. De là la Fable a donné à Bacchus *un Chien* fidèle, qui l'accompagne; et en mémoire de ce beau raisin, elle a ajouté que Bacchus transporta son Chien au Ciel, et qu'il en fit une constellation dont l'emploi est de faire grossir et mûrir les raisins. (1)

Saint Justin (2) fait voir comment la Fable a horriblement défiguré et corrompu la Prophétie de Jacob, sur la postérité de Juda, d'où devait sortir le Messie, appelé en Hébreu, *Silo*, pour en composer la fiction ridicule de *Silène*, compagnon de Bacchus, toujours porté sur un âne, et toujours plein de vin, avec des cornes au front.

La Prophétie porte (3) que « le Sceptre et le Chef du » Peuple de Dieu demeureraient dans la postérité de Juda » et de ceux qui seraient sortis de sa cuisse (c'est-à- » dire, de sa race,) jusques à ce que Silo (c'est-à-dire, » Celui qui devait être envoyé) en viendrait; qu'il serait » l'attente des Nations : qu'il attacherait l'ânon à la vi- » gne, et l'ânesse au cep de la vigne, qu'il laverait sa » robe dans le vin, et son manteau dans le sang du rai- » sin ; que ses yeux sont plus brillans que le vin, et ses » dents plus blanches que le lait. »

C'est pour corrompre cette prédiction, dit saint Justin, que les Démons inspirèrent ces fictions, que Bacchus était sorti de la cuisse de Jupiter, et qu'il enseigna à planter et à cultiver la vigne; qu'ils employèrent les ânes dans ses Mystères; qu'on représentait Silène avec Bacchus toujours pleins de vin, et leurs vêtemens aussi arrosés de vin; l'un et l'autre portés sur des ânes et inséparables; qu'on le représentait d'un visage brillant et toujours jeune; mais portant des cornes (ce qui était pris de Moïse); ce fut du nom de *Silo*, qu'on forma celui de *Silène*.

Le nom d'*Akbir* (4) qu'on donne souvent à ce Dieu, et qui en Hébreu signifie également *Taureau* et *Puissant*, peut avoir aussi contribué à peindre Bacchus en taureau, et à l'appeler de ce nom.

De la même source viennent tant de mots qui paraissent barbares dans le culte et les cérémonies de Bacchus, et tant de noms du vrai Dieu que la Fable lui a transportés de nos saints Livres. (5)

Le nom de *Dionysus* composé de *Dios*, Jupiter, et de

(1) *Ut uvam maturam reddat racemi in ubertatem, jaculans splendorem.* Dans les Dionysiac. liv. 16. v. 200.

(2) Dans sa seconde Apologie pour les Chrétiens; et dans son Dialogue avec Tryphon.

(3) Genèse, ch. 49. v. 9, 10, 11 et 12.

(4) *Akbir*, en Hebreu, *puissant* ou *taureau*.

(5) Bochard, liv. 1. du Chanaan, c. 18.

Nysa, où la Fable a placé son éducation, a été pris, suivant Bochard, de l'inscription que Moïse avait érigée à Dieu : *Jéhova nissi*, ou *nissan ;* c'est-à-dire ; *Le Seigneur est mon étendard et ma protection.* (1) On mit, au lieu de *Jéhova*, qui est le nom propre du vrai Dieu, celui de *Jupiter*, ou *Dios*, et de là *Denys*, qui est Bacchus. C'est ce qui fit ensuite interpréter qu'il avait été élevé à Nysa.

D'*Adonaï*, Bacchus fut appelé *Adonæüs* ; de *El*, *Eliel* et *Eleloe*, autres noms du vrai Dieu, *Elelæus* ; de ce que Dieu est dit un feu consumant (2), un Dieu jaloux, en Hébreu, *Hu-es*, on a donné à Bacchus ce même nom *Huès*, ou *Hyés*.

Le nom de *Thyades*, donné aux Bacchantes, et celui de *Thyan*, donné à un Temple de Bacchus (3), viennent de ce que les devins Chaldéens étaient appelés *Thyes*.

On a appelé les Fêtes et les Mystères de Bacchus, *Orgies*, du Chaldéen *Arzaia*, qui veut dire *Mystères*. (4)

On l'a appelé en Grec *Hyés*, (5) comme l'on appelait aussi Jupiter, c'est-à-dire, *le maître de la pluie*, sur ce que Moïse levant sa verge vers le ciel, fit pleuvoir en Egypte, et fit ensuite cesser la pluie quand il le lui ordonna (6) ; *Narthecophorus, portant toujours la verge* ou *le Thyrse*, qui est le symbole propre de Moïse ; et *Mixobarbaros*, parce que Bacchus conduisait des troupes mêlées de nations de barbares, comme Moïse conduisait un grand peuple que les autres nations appelaient barbare, et qui était en effet souvent indocile et barbare.

Le nom de *Libérateur* et de *Sauveur* (7), donné en plusieurs endroits à Bacchus, convient parfaitement et proprement à Moïse, connu pour avoir délivré le Peuple de Dieu de la servitude de l'Egypte.

Bacchus était honoré dans l'Achaïe sous le nom d'*Æsymnetés* (8), c'est-à-dire *caché et exposé dans le panier* qui lui servait de berceau ; ce qui désigne uniquement Moïse : sous le nom de *Mésateus*, formé du nom de Moïse et de celui de *Dieu* ; et sous celui d'*Anthéus* (9), c'est-à-dire, *qui fait fleurir*, pris de la verge d'Araon, mise par l'ordre de Moïse son frère avec celles des autres Tribus d'Israël, pour discerner le choix de Dieu, laquelle

(1) Exode, ch. 17. v. 15.
(2) *Deus ignis consumens ;* en Hébreu, *Hu-es*. Au ch. 4. du Deutéron.
(3) Pausanias, au livre des Eliaques.
(4) Bochard, dans son Chanaan, liv. 1. ch. 18.
(5) Dans Aristophane ; et dans Plutarque, Traité d'Isis.
(6) *Extendit Moyses virgam in cœlum, pluitque Dominus ; extendit manum, et cessaverunt tonitrua et grando, nec ultra stillavit pluvia.* Exod. c. 4.
(7) Eleutherius, *Sauveur*.
(8) Pausanias, dans les Achaïques.
(9) Pausanias, dans les Achaïques, et dans les Attiques.

quoique entièrement sèche, fleurit dans une nuit. (1)

Il fut aussi appelé *Cadméen* (2), parce que Cadmus apporta dans la Grèce les Histoires de Moïse. Le nom de *Mysés* qu'Orphée lui donne au commencement de ce Chapitre comme nous avons dit, est visiblement celui de Moïse. Nous avons marqué l'origine de celui de *Dithyrambus*, *ayant deux mères*, et de celui de *Licnités*, pris du prodige de son berceau.

On lui a donné pour père Jupiter, père des Dieux, et régnant dans les Cieux; le père de Moïse était *Amram*, dont le nom en Hébreu signifie *père haut et élevé*. Le nom de sa mère *Jocabed*, qui signifie *ambitieuse* (3), a donné lieu de faire périr la mère de Bacchus, par l'ambition d'être visitée par Jupiter dans tout son éclat, comme il visitait Junon.

Pausanias nous enseigne qu'auprès de Thèbes il y avait un Temple de Bacchus, surnommé *Ægobolus* (4), en mémoire de ce que Dieu y avait envoyé et fait trouver un chevreau, au lieu d'un enfant qu'on était sur le point d'y sacrifier; ce qui ne peut être qu'un reste de tradition du bélier que Dieu envoya pour être immolé au lieu du jeune Isaac. Nous verrons dans la suite d'autres imitations bien marquées de ce sacrifice.

XVI. LES HÉROS ET DEMI-DIEUX.

Ceux qu'on appelait Héros, ou demi-Dieux, suivant la propre signification de leur nom, comme Platon l'a observé (1), étaient ceux qu'on disait nés des amours, ou d'un Dieu pour une mortelle, ou d'une Déesse pour un homme mortel. Ils étaient ainsi appelés du Grec, *Eros*, qui signifie l'*Amour*. Platon ajoute que ce nom marque encore que ces demi-Dieux étaient puissans en paroles comme en œuvres, d'un autre mot Grec *Eiro* qui veut dire *savoir parler*, *avoir le don de la parole*.

Mais comment a-t-on pu penser que les Dieux immortels vinssent se mêler avec des femmes mortelles, et des Déesses avec des hommes mortels, pour en avoir des enfans? Comment pouvait-on concevoir ce composé demi-Dieu, demi-homme, qui naissait de ces unions? D'où

(1) *Turgentibus gemmis eruperant flores.* Numer. c. 17. v. 8.
(2) *Liberum Cadmæum.* Pausanias, dans les Béotiques.
(3) *Jocabed*, orgueilleuse.
(4) *Qui jette un chevreau.* Dans les Béotiques de Pausanias.
(5) Dans son Dialogue intitulé *Cratyle*, ou *De la véritable raison des noms.*

cette imagination a-t-elle pu tomber dans l'esprit des Poètes, et s'être communiquée jusques dans les Histoires ? Elle a été sifflée et trouvée ridicule dans les Poètes ; les Historiens sérieux et exacts ne l'ont proposée que comme une flatterie excessive des peuples pour des Princes et pour de grands personnages redoutés ; et ceux-ci ne l'ont soufferte et ne s'y sont prêtés, que parce que cette opinion populaire leur assujettissait les esprits, et facilitait le succès de leurs grandes entreprises, ou quelquefois pour cacher une naissance obscure et peu honorable. Ainsi Romulus trouva avantageux d'être cru fils du Dieu Mars ; Alexandre laissa croire à ceux qui le voulurent, que Jupiter était son père : et les Romains, pour s'attirer de la vénération par l'opinion d'une origine céleste, adoptèrent la Fable chantée par les Poètes, qu'Enée leur premier fondateur était fils de la Déesse Vénus et d'Anchise.

L'origine de cette idée se trouve dans le texte même de Moïse, où il a écrit : « Que les enfans de Dieu, épris » de la beauté des filles des hommes, choisirent les plus » belles pour leurs femmes ; et qu'on vit dans ce temps-» là sur la terre des Géans que ces femmes unies à ces » enfans de Dieu mirent au monde. Ce furent des hom-» mes puissans, forts, entreprenans, et qui se rendi-» rent célèbres. » (1) Josèphe (2) dans son Histoire, met les Anges, au lieu des Enfans de Dieu. Il y a eu même des interprètes de l'Ecriture qui ont traduit, des Enfans *des Dieux*, au lieu des Enfans *de Dieu*.

On n'a pas à chercher ailleurs l'original et la première idée de ces unions des Dieux avec les filles des hommes que ces Dieux avaient trouvées belles, et d'où étaient sortis des demi-Dieux puissans, ambitieux, et fameux parmi les hommes, des Titans fils du Ciel et de la Terre, dont l'origine était mêlée de l'un et de l'autre.

Il est vrai que c'est une erreur produite par un mauvais sens donné aux paroles du texte de Moïse ; mais ce sens paraissait naturel, et cette erreur était d'autant plus pardonnable aux Poètes et aux Théologiens du Paganisme, qu'elle leur était commune avec plusieurs Théologiens Juifs, et même avec quelques-uns des premiers Ecrivains et Théologiens illustres de la naissance du Christianisme. Josèphe, Lactance, saint Justin, et Tertullien, avec d'autres, ont cru que Moïse avait voulu

(1) *Videntes filii Dei filias hominum quòd essent pulchræ, acceperunt sibi uxores ex omnibus quas elegerant ; Gigantes autem erant super terram in diebus illis. Postquam enim ingressi sunt filii Dei ad filias hominum, illæque genuerunt, isti sunt potentes à seculo viri famosi.* Genes. c. 6. in princ.

(2) Livre 1. ch. 3.

dire que des Anges ou Démons, touchés de la beauté de quelques femmes, avaient eu commerce avec elles, et étaient les pères de ces hommes d'une grandeur, d'une force et d'une audace extraordinaires, qu'on appela Géans, Titans, ou demi-Dieux. Tertullien (1) dit assez clairement qu'il entend par-là les Démons ou mauvais Anges condamnés.

Cette opinion partagea quelque temps les esprits qui ne l'avaient pas assez examinée, jusques à saint Ambroise même. Il est vrai que ce Père, dans un traité (2) où il recherche les causes qui portèrent Dieu à punir le monde par le déluge, et où il explique ce texte de Moïse que nous avons rapporté, convient que le terme d'Enfans de Dieu dont cet Historien sacré s'est servi, signifie ordinairement, dans le style de l'Ecriture, les Enfans des Princes (3), ou des Puissans, ou les gens de bien; il entend même par ce terme dans cet endroit les Enfans de Seth qui étaient demeurés attachés aux lois et au culte de Dieu, et qui sont par-là opposés aux filles des hommes, c'est-à-dire, de la race maudite de Caïn, qui avaient perdu la crainte de Dieu, et qui vivaient suivant les inclinations de la nature humaine corrompue; mais saint Ambroise ne combat pas cependant l'opinion erronée qui, par les Enfans de Dieu, touchés de la beauté des filles des hommes, et qui eurent commerce avec elles, entendait les Anges.

Les paroles du texte engageaient en quelque sorte à donner dans cette erreur, contre toutes les lumières et les raisons qui s'opposaient à ce sens forcé, que ne pouvaient concevoir ceux mêmes qui s'y laissaient entraîner; ce qui fait voir qu'il n'y avait que ce texte qui fût capable d'en donner l'idée. Gobart Trithéïte, (dont Photius rapporte, dans sa Bibliothèque (4), un traité tout composé de questions problématiques) propose celle-ci dans un Chapitre où il ramasse les raisons dont on peut se servir pour défendre cette opinion et pour la combattre.

Saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostôme, et tous ceux qui sont venus après eux, ont corrigé et condamné cette explication comme très-fausse et qui ne peut convenir aux Anges de Dieu. Ils ont fait voir que, dans cet endroit, l'Ecriture n'avait entendu que les Enfans de Seth, desquels elle avait dit qu'un d'eux, savoir Enos, (5) avait commencé de faire des assemblées, et de

(1) De l'Idolâtrie, ch. 9. et des habits des femmes, ch. 2.
(2) De Noë et arca, ch. 4.
(3) Filii Elohim.
(4) Code 132. de sa Bibliothèque.
(5) *Seth natus est filius, quem vocavit Enos; iste cœpit invocare nomen Domini.* Genes. c. 4. v. ult.

régler le culte de la Religion pour invoquer le nom du Seigneur. Elle avait aussi marqué qu'un autre, nommé Henoch (1), marchait en la présence de Dieu, et était attaché à son service ; ce qui se maintint dans cette famille jusqu'à Noé, qui conserva les mêmes sentimens ; d'où ils méritèrent le nom d'Enfans de Dieu. Ainsi en divers endroits de l'Ecriture les gens de bien et les hommes pieux, les Princes et les Magistrats, à qui Dieu a communiqué quelque portion de son autorité, sont appelés *des Dieux, et des Enfans de Dieu.* (2) Dieu dit à Moïse qu'il *l'établissait le Dieu de Pharaon* (3) ; il est aussi dit de Moïse qu'il était puissant en œuvres et en paroles (4), comme une étymologie du nom Grec de *Héros*, que nous avons rapportée, le signifie ; il est encore dit que *Dieu préside dans l'assemblée des Dieux* (5), c'est-à-dire des Juges ; et ensuite parlant à eux, *Vous êtes tous des Dieux et les enfans du Très-Haut.* (6) Ces endroits, avec ce que Dieu dit dans le premier chapitre de la Genèse ; *Faisons l'homme à notre image ;* et ensuite (7) : *Venez, et descendons pour confondre le langage des hommes* (qui bâtissaient la Tour de Babel), peuvent avoir donné occasion d'imaginer et d'introduire la pluralité des Dieux.

Les mêmes hommes ont été appelés des Anges (8), comme saint Jean et le prophète Malachie ; parce qu'ils vivaient plus selon l'esprit que selon le corps : et par les filles des hommes, tous les Pères, et après eux les interprètes de l'Ecriture, ont entendu les filles de la race de Caïn, qui ayant négligé la connaissance et le culte de Dieu, cherchaient plus à plaire aux hommes qu'à lui.

Saint Augustin, dans son merveilleux ouvrage de la Cité de Dieu, Chapitre 4 du Livre 3, propose, en passant et sans la traiter, la question si les mauvais Anges, ou Démons, ont pu avoir des enfans de leur commerce avec des femmes ; et dans le Chapitre 23 du Livre 15. il ne décide pas encore si ces Esprits condamnés, en se servant du corps des hommes comme d'un instrument, ou se faisant de l'air un corps, peuvent être capables d'un tel commerce ; (telle était la difficulté de le concevoir :) mais il établit que cela ne peut être pensé des saints Anges, incapables d'un tel déréglement ; et il

(1) *Et ambulavit Henoch cum Deo.* Genèse, c. 5. v. 22.
(2) *Filii Elohim.*
(3) *Constitui te Deum Pharaonis.* Exod. c. 7.
(4) *Potens opere et sermone.* Aux Actes des Apôtres, ch. 7. v. 22.
(5) *Deus stetit in synagoga Deorum.* Psalm. 81.
(6) *Ego dixi : Dii estis vos, et filii excelsi omnes.* Ibid.
(7) Genes. c. 1. v. 26.
(8) *Ecce mitto Angelum meum ante faciem tuam.* Matth. c. 11. v. 10. et Malach. c. 3.

fait voir que l'Ecriture explique clairement qu'elle n'a entendu parler que des hommes qui s'abandonnèrent à l'amour des femmes, puisqu'elle ajoute que Dieu prononça sur cela, que son esprit ne demeurerait plus dans ces hommes qui s'étaient livrés aux désirs et aux inclinations de la chair (1), et qu'il se détermina par cette raison à perdre le genre humain. (2)

Mais, quoiqu'on ait reconnu que par ces Enfans de Dieu, l'on doit entendre des hommes descendans de Seth, et par ces filles des hommes, des filles de la race de Caïn, comme nous l'avons déjà dit, l'opinion de l'union des Dieux avec des femmes mortelles, et des Déesses avec des mortels, établie dans les Poètes et les Auteurs des Fables Païennes, n'en a pas moins pris naissance de cet endroit de Moïse, suivant le sens qu'il présentait d'abord. Puisque ce sens avait été suivi par les Juifs et par les premiers Ecrivains même du Christianisme, l'origine en est visible, et l'idée ne peut en être venue d'ailleurs.

Saint Augustin (3) l'a reconnue comme sortie de cet endroit de la Genèse; et saint Clément d'Alexandrie (4) convient aussi que c'était là l'original de ces Fables, des amours des Dieux pour des femmes mortelles, et des enfans qui en étaient nés.

Le docte Varron se moquait de cette opinion, que des hommes fussent engendrés par des Dieux; il la recevait néanmoins pour l'utilité du genre humain, auquel il était avantageux que des hommes qui se sentaient du courage et de l'inclination pour les grandes choses, fussent plus portés et plus animés à les entreprendre par la confiance, quoique vaine, d'une naissance divine; qu'ils y fussent soutenus contre les travaux et les difficultés, et qu'ils en vinssent à bout à force de ne rien craindre et de se croire supérieurs à tout ce qui s'opposait à leurs entreprises. C'est aussi vraisemblablement d'après les conversations que Moïse avait avec Dieu, et d'après les Lois qu'il en reçut pour le Peuple d'Israël, qu'on a publié les mêmes merveilles en faveur des plus célèbres Législateurs Païens. Sur ce modèle on fait converser familièrement pendant neuf ans Minos avec Jupiter qui lui donne des Lois pour les Peuples de Crète. C'est d'Apollon que Lycurgue reçoit celles qu'il a établies à Sparte. Solon compose celles des Athéniens, dans

(1) *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.* Genèse, ch. 6. v. 3.

(2) *Delebo hominem.* Ibid. v. 7.

(3) *Etiam de Scripturis nostris oboritur.* Au susdit ch. 4. du livre 3. de la Cité de Dieu.

(4) Au liv. 5. de ses Stromates.

de longues conférences avec Minerve Déesse de la Sagesse. Enfin Numa, pour donner le même crédit aux siennes et leur attirer le même respect de la part des Romains, suppose des entretiens secrets avec la Nymphe Egérie.

17. JASON ET LES ARGONAUTES.

Critias (dans un Dialogue de Platon) (1) redisant ce que Solon avait raconté à son aïeul des belles connaissances et des plus anciennes Histoires du monde, enseigne que les Prêtres Egyptiens, de qui Solon les avait apprises, avouaient les tenir par tradition de leurs ancêtres, qui les avaient reçues de ceux qui étaient instruits de l'origine et des premières Histoires de l'Univers. Il dit que les premiers hommes et leurs enfans, occupés de la recherche des choses nécessaires et du défaut des commodités de la vie, n'avaient eu ni le soin, ni le loisir de conserver par des Histoires ou par d'autres monumens étendus et réglés, la mémoire exacte et fidèle de ce qui s'était passé de considérable. Ils avaient seulement sauvé de l'oubli, par des traditions confuses, quelques faits éclatans et des lambeaux des aventures les plus remarquables, avec quelques noms de personnages illustres. C'est ce qui s'était conservé dans leur postérité: ces noms et un souvenir confus ou des restes altérés des faits les plus célèbres des premiers temps. Aussi Solon se souvenait que dans le récit des plus anciennes Histoires, ces Prêtres nommaient plusieurs personnages des mêmes noms qu'on n'avait connus dans la Grèce que par ceux qui les avaient portés depuis.

Solon remarquait encore que les premiers Egyptiens, qui avaient écrit ces Histoires, et qui les avaient prises d'un autre peuple, et d'une langue différente de la leur, avaient transporté et traduit en leur langue ces mêmes noms en d'autres à peu près du même sens, comme Solon leur avait aussi conservé dans la langue Grecque la même signification qu'ils avaient dans les langues d'où il les avait tirés.

Hérodote, dans son second Livre, nous apprend que cette observation des noms et de leur signification, était même un point de Religion pour les Grecs, à qui l'Oracle de Dodone avait ordonné d'employer, pour les Dieux de leur Théologie et pour ce qui y avait du rapport, les

(1) Dialogue intitulé *Critias.*

mêmes noms qu'ils avaient reçus des Egyptiens et de toutes ces nations qu'ils appelaient barbares. Josèphe, dans son Histoire des Juifs, livre 1. chapitre 5, rapporte que quelques-uns de ces premiers noms s'étaient conservés chez les Nations, et que d'autres y avaient été changés, principalement chez les Grecs, qui avaient voulu abolir dans la suite les anciens noms qui leur paraisaient barbares, pour leur en substituer d'autres en leur langue, en leur conservant néanmoins la signification des anciens.

Ainsi les Grecs, si curieux, dont les Savans allaient puiser dans de longs voyages en Egypte les connaissances de l'antiquité des premiers temps, et qui regardaient les Bibliothèques des anciens écrits, recherchés et ramassés de toutes parts, comme un des plus précieux ornemens de leur pays (1), avaient composé leurs premières et leurs merveilleuses Histoires fabuleuses, des Histoires les plus éclatantes des Hébreux, qu'une tradition défigurée avait fait passer dans la Grèce, des Egyptiens et des Phéniciens chassés de leur pays par les Hébreux. De ce nombre étaient particulièrement les aventures mémorables de Moïse, de Josué, et du peuple Hébreu sous leur conduite, dans la sortie de l'Egypte, dans le long voyage du Désert, et dans la conquête de la Palestine.

Démétrius, dans Eusèbe (2), raconte au Roi Ptolémée Philadelphe, que des Orateurs Grecs avaient travaillé à travestir en leur langue quelques endroits de l'Ecriture des Juifs : et qu'un Poète tragique de sa connaissance, nommé Théodote, avait voulu accommoder quelques aventures de la même Ecriture, à une Fable de ses Tragédies; mais qu'il n'avait pu la finir, et qu'il avait été obligé de la laisser imparfaite.

L'économie de la longue suite des aventures de Moïse et de Josué, avec l'imitation des noms, fut rapportée et conservée dans la plus ancienne expédition fabuleuse célébrée par les Grecs, qui est celle de la Toison d'or, par laquelle ils ont voulu immortaliser leurs premiers Héros sous le nom d'Argonautes. Ces aventures avaient passé dans la Grèce, comme nous l'avons dit: premièrement, de l'Egypte, par Orphée ; et depuis, de la Phénicie par Cadmus et par ceux de sa suite ; car après que Josué se fut rendu maître de la Palestine, Cadmus, avec une troupe de Phéniciens ou Chananéens, fuyant Josué et les Israélites, se sauva en Grèce dans la Béo-

(1) *Bibliothecæ, qui proprius est Athenarum ornatus.* In Aristidis orat. Panathenaicâ.

(2) Chap. 3. du livre 8. de la Préparation Evangélique.

tie (1), et y apporta les Histoires de Moïse et de Josué, fort défigurées, telles qu'elles étaient répandues dans leur pays.

Saint Augustin (2) dit aussi que c'est au temps que les Hébreux étaient gouvernés par des Juges, après Josué, que la fable de Phrixus et de Hellé, (qui est le commencement de celle des Argonautes,) est rapportée par les Grecs, avec plusieurs autres de leurs fables. Hésiode en fait mention sur la fin de sa Théogonie, environ mille ans avant Jésus-Christ.

Epiménide de Crète, établi à Athènes vers la XLVIIe Olympiade, avait décrit cette expédition des Argonautes sous la conduite de Jason, en six mille cinq cents vers, (comme Diogène Laërce nous l'apprend en la vie de ce Philosophe,) du temps de Solon, environ 596 ans avant Jésus-Christ.

Nous en avons encore, sous le nom d'Orphée, le reste d'un Poème d'un autre Orphée de Crotone, ou d'Onomacrite, qui parut au temps du tyran Pisistrate, 560 ans avant Jésus-Christ ; ce Poème fut suivi de quelques autres, d'un Denys Milésien et d'Antimaque. Le même sujet fut célébré par Pindare, dans ses Odes (la 4e de ses Pythiques,) 500 ans avant Jésus-Christ. Trogue Pompée, sous l'Empire d'Auguste, en rapporta dans son Histoire universelle ce qu'il en avait recueilli des Grecs ; nous le trouvons dans l'abrégé que Justin en a fait, au livre 42e.

Les plus illustres circonstances de ces Histoires, conservées par une longue tradition, mais défigurées par les narrations passionnées des Egyptiens et des Phéniciens, et déguisées par les différens génies des Peuples et des Auteurs, suivant leurs vues particulières, et suivant le style de la Poésie, furent recueillies en un beau corps de Poème Grec par Apollonius, natif d'Alexandrie, dit Rhodien, Intendant de la Bibliothèque de Ptolémée Evergètes, Roi d'Egypte, frère et successeur de Ptolémée Philadelphe, 246 ans avant Jésus-Christ. Ce Poète y ramassa tout ce que les traditions et les monumens des Egyptiens, les relations des Phéniciens, les contes des Grecs, et les Ecrits de cette curieuse et magnifique Bibliothèque pouvaient lui fournir pour composer son ouvrage.

Valérius Flaccus, sous l'Empire de Vespasien, en composa un Poème héroïque latin fort estimé, tiré des Auteurs que nous avons cités, et particulièrement d'Apollonius.

Cette fameuse expédition des Argonautes, sous Jason

(1) Bochard, dans son Chanaan, liv. 1. ch. 18. après Vossius.
(2) Chap. 12. du livre 18. de la Cité de Dieu.

leur chef, est placée par Diodore de Sicile (1), et par le P. Pétau, dans sa Chronologie, vers l'an du monde 2740, ou 2759, qui est 1245 ans avant Jésus-Christ, répondant au temps que Gédéon gouvernait les Hébreux : ce qui commença en l'an du monde 2730, et dura 40 ans, environ 300 ans après que les Hébreux furent sortis d'Egypte, 240 années après les merveilleuses expéditions de Josué qui les avait introduits dans la Palestine, et environ 40 années avant l'époque de la guerre de Troie. (2)

Ce que le temps, la diversité des nations, l'ignorance des peuples, et les différens génies ont mis de changemens, de transpositions, de confusion dans cette copie de l'Histoire sainte du Peuple de Dieu, y a cependant laissé une conformité de traits considérables, et un fond de ressemblance, jusques dans les noms, qui font bien reconnaître l'Original divin, dans la Fable qui en est la copie. Elle a aussi été le premier fond de l'Histoire fabuleuse des Grecs, et elle a fourni aux Poëtes Grecs et Latins les plus riches idées pour l'invention et pour la conduite de leurs plus célèbres Poèmes, et pour toutes leurs fictions, soit en vers, soit en prose.

On ne peut pas demander, dans tous les endroits de cette Fable séparés, une conformité égale avec l'Histoire ; mais liés ensemble ils font un corps dont le rapport brillant et sensible frappe les yeux, et jette sa clarté sur tout l'ouvrage.

La Fable commence, comme notre Histoire sainte, par les Chefs de la race de ses Héros. Au lieu d'Abraham, elle met *Athamas*, qu'elle dit Fils d'Eole roi des vents, nom Phénicien fait de celui d'*Aolin* (3), c'est-à-dire *vents et tempêtes*, comme celui de *Tharé*, père d'Abraham, signifie, en Hébreu, *qui souffle*. On peut aussi avoir formé Athamas du Grec Αθανασια, *immortalité*, sur ce que Abraham, en Hébreu, signifie, *père d'une postérité innombrable et sans fin*.

Cet Athamas fut roi de Thèbes dans la Béotie, après Cadmus Phénicien, ou Chananéen, qui avait fondé cette ville, et qui lui avait donné ce nom d'une autre ville de son Pays de Chanaan, dans lequel Abraham s'était aussi établi et avait fini ses jours. (4)

(1) Livre 4. de sa Bibliothèque historique.

(2) Josèphe, ch. 5. du 1. liv. de sa Réponse à Apion, confirme, par des témoignages irréprochables, que ceux qu'on nommait Pasteurs, c'est-à-dire, les ancêtres des Juifs, sortirent d'Egypte 293 ans avant que Danaüs allât à Argos ; quoique les Argiens se vantent tant de l'antiquité de ce Prince, près de mille ans, disent-ils, avant la guerre de Troie.

(3) Bochart, in Chanaan, l. 1. c. 33.

(4) Genèse, chap. 12 et suivans, et 25.

Athamas eut deux femmes en même temps, et en renvoya une. On a nommé la première dont il eut des enfans, *Néphelé*, c'est-à-dire, *tombée des nues*, ou *étrangère;* qui est le même sens du nom d'*Agar*, Egyptienne, la première dont Abraham eut des enfans. L'autre femme d'Athamas fut *Ino* fille de Cadmus Chananéen, qui en Grec veut dire *forte et puissante*, comme *Sara* autre femme d'Abraham, veut dire en Hébreu, *puissante et maitresse.*

Cadmus, comme nous l'avons déjà observé, conduisit dans la Grèce les Phéniciens chassés de leur pays par Josué, et la remplit du bruit des merveilles de Moïse et de Josué fort défigurées et même corrompues malignement. Les Cadméens, ou Hévéens, connus sous le nom d'habitans du mont *Hermon*, vers l'Orient de la terre de Chanaan (d'où la femme de Cadmus fut nommée *Hermione* ou *Harmonie*), et le nom Grec de Cadmus père d'Ino, est de la même signification que celui d'*Aran* père de Sara, qui veut dire, en Hébreu, *habitant des montagnes.*

Nous voici à l'entrée de la Fable et de l'Histoire, où leur ressemblance se fait, comme dans la suite, sentir aux moins attentifs.

Le fils d'Athamas le plus connu fut nommé *Phrixus*, qui veut dire *Ris*, de même que le nom du célèbre *Isaac* (1) fils d'Abraham. Il y eut une violente jalousie entre les deux premières femmes d'Athamas : Ino et Néphelé ; comme entre Sara et Agar, à l'occasion de leurs enfans. Néphelé fut renvoyée par Athamas, comme Agar par Abraham. La Fable fait arriver une grande disette et famine dans le pays d'Athamas, comme elle est dans l'Histoire d'Abraham. Athamas fit mourir, ou chassa Mélicerte, qu'il avait eu d'Ino ; ayant quitté le pays qu'il habitait, il alla s'établir ailleurs par ordre du Ciel, et il y épousa une troisième femme, comme Abraham. Ce Mélicerte est un nom Phénicien. (2) Aussi les Grecs tenaient tous ces contes des Phéniciens.

La Fable confond ensuite l'ordre du Sacrifice d'Isaac, dans sa copie, qui est Phrixus. Elle n'a pu comprendre cet ordre de Dieu et la foi merveilleuse d'Abraham. Elle a mis les choses selon son génie ; mais les traits qu'elle a conservés ne peuvent s'y méconnaître. Ceux qui avaient été envoyés, dit-elle, pour consulter l'Oracle, corrompus par la marâtre, en rapportèrent la réponse, qui ordonnait la mort de Phrixus. Son père Athamas le conduisait à l'autel, tout prêt à l'y immoler lui-même, mal-

(1) Chap. 21. de la Genèse.
(2) Bochard, Chanaan, liv. 1. ch. 34.

gré sa répugnance naturelle, lorsqu'un Bélier envoyé par Jupiter se présenta, et leur parla. Il découvrit la fourberie, il inspira et donna à Phrixus le moyen de se sauver, il s'offrit lui-même pour l'emporter.

Il n'est pas besoin de rapporter ici l'histoire du Sacrifice d'Isaac, pour les confronter. Il n'y a personne qui ne le reconnaisse dans le tableau du Sacrifice de Phrixus.

Ce Phrixus, (ou Isaac,) quitta son pays; il passa la mer avec son Bélier : et il s'arrêta dans un pays de l'Asie appelé Colchide, aujourd'hui la Mingrelie, entre la Mer noire, l'Arménie, et le Caucase. Les premiers habitans de ce pays étaient venus d'Egypte (1), et quelques-uns étaient ensuite allés de la Colchide occuper une partie de la Phénicie, ou Terre de Chanaan, qu'ils possédaient déjà ayant le temps d'Abraham.

Ainsi les Colques avaient pour pères les Egyptiens, avec lesquels ils avaient aussi bien des rapports et beaucoup de choses communes; et ils étaient pères d'une partie des Philistins. Leur langue était fort semblable à la Phénicienne : mêmes noms, mêmes mœurs. Le Roi de Colchos se disait fils du Soleil, comme le Roi d'Egypte; et la Colchide était appelée une autre Ethiopie. L'un et l'autre pays de Chanaan et de Colchos, tenu par les mêmes Peuples, étaient fameux par leurs richesses et par leur fertilité, qui faisaient dire, de l'un, par les Grecs, dans leurs manières figurées, que les rivières y roulaient du sable d'or; comme, de l'autre, par les Phéniciens, qu'il y coulait des ruissaux de lait et de miel. (2)

La Fable avait donc changé la scène, de la Palestine, à Colchos, habitée par les mêmes peuples. Elle y avait aussi fait prendre des alliances par les enfans d'Eole et d'Athamas, prédécesseurs de ceux qui vinrent y conquérir la Toison d'or, Phrixus avant épousé une fille du roi de Colchos; comme les prédécesseurs des Hébreux qui allèrent conquérir la Palestine, Abraham et Isaac avaient fait des alliances avec les rois des Philistins. (3)

Il semble même que dans les noms de *Chalciope*, femme de Phrixus, et d'*Æétés*, roi de Colchos, son père, on ait voulu conserver la force des noms de *Rebecca*, femme d'Isaac, et de *Bathuel*, son père : car comme *Rebecca*, en Hébreu, signifie *contention et dureté*, de même, en Grec, *Chalkeos* ou *Chalkeios* veut dire, *qui est d'airain et dur*. Et l'on disait qu'*Æétés* était fils du Soleil, le premier Dieu de Colchos, sur ce que *Bathuel* veut dire, *qui tire son origine de Dieu*.

(1) Hérodote, liv. 2. Diodore, liv. 1. Bochard, dans le Phaleg. liv. 4. ch. 31. avec tous les anciens Historiens et Poëtes, sur l'origine des Colques. Apollonius, liv. 4. v. 278.
(3) Chap. 3. v. 8. de l'Exode.
(3) Ch. 20 et 26. de la Genèse.

La même Fable transporta l'Egypte dans la Grèce, d'où elle voulut faire partir, comme pour les rendre siens, les Héros de cette fameuse expédition, mais elle y porta aussi les noms des lieux et des fleuves de l'Egypte. Non-seulement elle conserva le même nom au Chef; mais encore elle appela les Grecs qui allèrent à cette conquête, *Minyes* (1), du nom d'un pays qui fait partie de l'Arabie heureuse, situé sur les bords de la Mer rouge, dont les habitans étaient les Minyens, et d'où Hérodote (2) et d'autres ont fait venir les Juifs qui occupèrent la Palestine.

Les descendans d'Eole, par un autre frère d'Athamas, établis dans la Thessalie que les Grecs ont choisie pour y placer les aventures de l'Egypte, furent redoutés par *Pélias* qui en était roi, et dans lequel ils ont représenté Pharaon, roi d'Egypte. On l'a feint fils du Dieu des eaux, et son nom veut dire *noir et livide*, Pharaon est aussi qualifié de Dieu des eaux, et son nom, en Arabe, veut dire figurément, *crocodile*, et, en Syriaque, *vengeur et envieux*.

Les Oracles avaient fait craindre à ce Roi, qu'il était en danger par des descendans d'Eole (3), dont les prédécesseurs avaient gouverné ce pays, y avaient bâti des villes, et y servaient à présent. (Les ancêtres des Hébreux avaient aussi gouverné autrefois l'Egypte. Les Historiens Egyptiens convenaient que des étrangers étaient venus s'établir dans l'Egypte, y avaient régné ou demeuré environ cinq cents ans, sous le nom de *Pasteurs*. C'étaient certainement les Juifs, qui y avaient régné quelque temps, et y avaient servi dans la suite. Aussi sont-ils appelés tantôt *Rois pasteurs*, tantôt *Pasteurs captifs*, par Manethon Egyptien et par Josèphe dans sa Réponse à Apion; ils y avaient aussi bâti des villes, Phithom et Ramessés, dans la région de Gessen; et ils y étaient dans la servitude sous Pharaon, auquel ses Docteurs avaient également prédit qu'il devait naître un enfant Hébreu qui releverait la gloire de sa nation et qui humilierait l'Egypte, comme Josèphe (4) nous l'apprend.

Pélias ayant donc pris des mesures et donné des ordres précis pour faire mourir tous les descendans d'Athamas et d'Eole dans ses Etats, les parens de Jason encore enfant, qui était de cette race, ne voyant d'autre moyen de le dérober à la fureur de ce Prince, firent

(1) Bochard, dans le Phaleg, liv. 2. ch. 22.
(2) Hérodote, liv. 7.
(3) *Sed non ulla quies animo, fratrisque paventi*
Progeniem divûmque minas. Valer. Flaccus, lib. 1.
(4) Chap. 5. du liv. 2. de l'Histoire des Juifs.

semblant de l'enterrer comme mort (1); cependant par une nuit obscure ils l'emportèrent enfermé dans une boite, à la campagne, dans l'antre de Chiron, où il fut élevé par ce sage Précepteur, travaillant la terre et gardant les troupeaux sur les bords du fleuve Anaure. On a donné à ce fleuve un nom qui ne convient qu'au Nil, pour conserver l'idée et les noms de l'Egypte, d'où l'Histoire était transportée par la Fable dans la Thessalie. *Anaure*, en Grec, veut dire, *sans vents et sans exhalaisons.* (2) Hérodote, Diodore, Pline, Héliodore et Solin Polyhistor assurent que le Nil est le seul fleuve du monde à qui cela convient; et le Scholiaste d'Apollonius justifie par plusieurs autorités, qu'il n'y avait dans la Thessalie aucun fleuve de ce nom, et que c'était un nom de figure et de ressemblance. Ce fut après avoir ainsi sauvé cet enfant, qu'on l'appela *Jason.*

Toutes ces conformités ne laissent pas douter que la Fable ne soit tirée de l'Histoire, dans laquelle Pharaon ayant donné des ordres pour faire mourir tous les enfans mâles des Hébreux, les parens de Moïse enfant, après l'avoir caché quelque temps, l'exposèrent dans un panier sur les eaux, d'où il fut sauvé par un miracle de la Providence divine qui le déroba à Pharaon; ce qui le fit nommer *Moïse.* Quand il fut grand, il fut obligé de se retirer dans la terre de Madian, et de là auprès de Jéthro, roi d'Arabie, dont il garda les troupeaux. (3)

En cet endroit le Seigneur lui apparut au milieu d'un buisson ardent. Il lui ordonna de se déchausser, de se mettre à la tête de son Peuple, et de le conduire hors de l'Egypte dans la Terre de Chanaan, où coulaient des ruisseaux de lait et de miel. (4) Nous allons voir la copie de cet endroit dans la Fable.

Mais la Fable, confondant les deux Chefs, a rassemblé les aventures de Moïse et de Josué seulement sur celui-ci qui eut la gloire d'introduire le Peuple de Dieu dans la Palestine et d'en faire la conquête, Moïse étant mort en chemin, sans y entrer. Aussi a-t-elle conservé le même son et le même sens du nom de Josué, dans celui de *Jason* (c'est-à-dire, *Sauveur*,) qui fut le Chef et qui eut la gloire de l'expédition de la Toison d'or, dont il est le Héros sur le modèle de Josué; Hercule (Moïse) qui était parti avec lui, et qui ne lui cédait en rien, s'étant perdu en chemin.

(1) Pindar. Pyth. Ode 4. Tzetzes, Chiliad. 6. histor. 96. Natalis Comes, Mythol. lib. 6. c. 8.

(2) *Quique nec humentes nebulas, nec vore madentem*
Aëra, nec ventos tenues suspirat Anauros. Lucanus, lib. 6.

(3) Suivant le témoignage d'Artapan, dans Eusèbe, liv. 9. ch. 27. de la Préparation Evangélique.

(4) Chap. 3. de l'Exode.

Pélias fut averti et pressé de nouveau de se défier et de se défaire de celui qui lui paraîtrait adorant et sacrifiant sans chaussure et les pieds nus. (1) Ce qui représente ce que nous avons vu de Moïse, et ce qui est aussi rapporté de Josué (2), qui reçut un pareil ordre de se déchausser, quand un Ange lui parla devant Jéricho. D'où cet usage, dans les Sacrifices, passa à tous les Prêtres des Hébreux (3), et était si connu pour leur être propre, qu'il suffisait pour les désigner. (4)

Peu de temps après, Jason traversant à pied l'Anaure (qui est le Nil), pour assister à un Sacrifice qu'on faisait, au-delà de ce fleuve, au Dieu de la mer, (et non pas aux Dieux du Pays,) y laissa sa chaussure, en sortit avec un pied nu (5), et parut en cet état devant le Roi, qui en fut très-étonné. Jason demanda au Roi la restitution du Royaume, avec une hardiesse qui l'étonna encore plus. Pélias surpris la lui promit avec serment, mais avec l'intention de n'en rien faire et de chercher à le perdre. Pour le jeter dans des dangers dont il ne pût échapper, il l'engagea dans une navigation et une expédition où sa perte paraissait inévitable (6) ; c'était le voyage par mer à Colchos, et la conquête de la Toison d'or.

D'autres disent, (car il n'est pas étrange que les Fables varient,) que Jason, pour échapper à Pélias, et pour aller acquérir de la gloire, lui demanda la permission de ce voyage et de cette entreprise, et que Pélias la lui accorda, dans l'espérance qu'il y périrait.

C'est l'imitation des promesses faites et de la permission accordée par Pharaon à Moïse, d'aller avec le Peuple dans le désert (7), et de l'emploi qui lui fut donné, suivant Josèphe (8), d'aller faire la guerre contre les Ethiopiens, où l'on espérait qu'il périrait.

Les Egyptiens, pour ménager la gloire de leur roi et de leur nation et pour diminuer celle des Hébreux, avaient caché, autant qu'ils avaient pu, les prodiges que Moïse fit pour obliger Pharaon à laisser sortir avec lui le Peuple de Dieu ; ils ont voulu faire passer cette sortie,

(1) *Illius per viri consilia, quem publicitus esset visurus uno indutum calceo esse occidendum.* Apollonius, in princip.

(2) Chap. 5. de Josué, v. 15 et 16.

(3) Theodoret, sur l'Exode.

(4) *Observant ubi festa nuero pede Sabbata Reges.* Juvenal. Sat. 6.

(5) *Alterum reliquit calceum, interfuturus sacro epulari, quod Neptuno parenti fiebat, ignoratâ Junone Pelasgicâ.* Apollonius, in princip.

(6) *Eique negotium œrumnosæ instruxit navigationis, ut in mari aut in terra perimeretur.* Apollonius.

(7) Chap. 12. de l'Exode, v. 31, 32 et 33.

(8) Liv. 2. de son Histoire, ch. 5.

comme faite par l'ordre de Pharaon, par qui cette grande troupe (comme ils l'ont publié, et comme leurs Auteurs l'ont dit) fut renvoyée sous ce Chef et comme chassée de l'Egypte à cause du culte particulier de Dieu, dont elle faisait profession. (1) Néanmoins ils ont conservé et placé dans un autre endroit, et en la personne d'un autre Roi que nous trouverons dans la suite, les plaies dont ce Roi d'Egypte fut frappé. (2) Mais ils ont copié la demande de Moïse à Pharaon, les promesses et les sermens de celui-ci tant de fois violés, et tous ses prétextes pour les éluder.

Après cet ordre ou cette permission de s'en aller, un nombre considérable des plus illustres Héros vinrent se joindre à Jason pour l'accompagner dans son voyage. On y voyait des Prêtres, des gens instruits des choses divines, des devins qui prédisaient l'avenir le plus caché, de vaillans hommes capables des plus grandes entreprises : Lyncée, dont la vue perçante pénétrait au travers des montagnes et dans les entrailles de la terre ; Orphée, dont le chant faisait suivre les forêts et les rochers, et arrêtait le cours des fleuves ; d'autres personnages habiles en toute sorte d'arts et d'une prudence consommée, jusqu'au nombre d'environ soixante, qui n'avaient pas leurs égaux, et tous enfans des Dieux.

Voilà à peu près les Chefs du Peuple de Dieu, qui sortirent de l'Egypte, et dont Moïse composa le Sénat, par le conseil duquel il voulut gouverner ce Peuple. La Fable y a encore marqué Moïse, mais d'une manière obscure, quoique sensible, dans le trait que nous allons rapporter.

Le grand Hercule voulut être de cette illustre Compagnie, qui s'en tint extrêmement honorée ; et comme ils furent assemblés pour choisir un Chef, Hercule fut nommé d'une commune voix, par Jason comme par les autres, pour les conduire et leur commander. Lui seul s'y opposa, et leur remontra que le Ciel avait destiné et réservé à Jason la gloire de cette expédition, à la fin de laquelle Hercule ne devait pas même se trouver. (3)

C'est ici certainement la copie de la mort de Moïse, dans le voyage, et avant l'entrée dans la Terre promise,

(1) Diodore, liv. 40. de sa Bibliothèque, dans l'extrait que Photius en a donné dans la sienne.

(2) Numénius, Pythagoricien, cité par Eusèbe, ch. 8. du liv. 9. de la Préparation Evangélique, a fait mention de ces plaies infligées par Moïse, Chef des Juifs, favorisé de Dieu ; auquel les Egyptiens opposèrent leurs Magiciens, Jannés et Labrés, qui employèrent en vain leur art pour les combattre.

(3) . . . . . *Nam fata vetabant*
Alcidem indomitum contingere Phasidis undas. Orpheus, Argonaut.

laissant à Josué l'honneur d'y introduire les Hébreux. Mais on n'a conservé que le nom de ce dernier dans celui que la Fable a fait le Chef de cette expédition. Si cet endroit de la Fable n'était par tiré de l'Histoire, comment aurait-on mis dans cette Compagnie, Hercule, que tous reconnaissaient devoir en être le Chef, pour ne l'être pas, et pour le faire quitter et disparaître en chemin, sur le point d'arriver au terme de l'expédition ? Il paraît difficile d'y trouver quelque sens, si ce n'est par rapport à l'Oracle que la Fable a voulu copier.

Ils firent construire sur les bords du fleuve Anaure (que nous avons vu être le Nil), suivant les ordres et sous la conduite de la Déesse de la Sagesse Minerve, le grand et célèbre Navire qu'ils appelèrent *Argo* (1), d'un nom Phénicien, *Arca*, ou *Arco*, qui veut dire un grand et long vaisseau (2) ; on lui a attribué les fameux prodiges du voyage des Israélites, et particulièrement ceux de l'Arche que Moïse fit faire suivant les ordres et le modèle qu'il en reçut de Dieu : car, d'un côté, avec le Navire Argo, ils parcoururent les mers, les fleuves et les terres ; et comme elle portait ces Héros sur les eaux, eux aussi le portaient sur leurs épaules au travers des terres qui se trouvaient sur leur route. (3) Ainsi la Fable a renversé et corrompu le miracle du passage des Israélites dans la Mer rouge et dans le Jourdain. D'autre part, la Fable a fait mettre dans le navire Argo, par la main de Minerve même, un mât de chêne de la forêt de Dodone, auquel était attaché un Oracle qui apprenait à cette troupe les volontés du Ciel sur sa conduite. (4) Ils le consultaient, et il leur répondait sur ce qu'ils devaient faire ou éviter ; comme Dieu parlait et répondait de l'Arche, à Moïse, sur les doutes qu'il avait pour la conduite de son Peuple. (5)

Cette illustre Troupe d'Enfans des Dieux s'embarque donc sur le fameux Vaisseau ; et comme on les vit prêts à mettre à la voile, le Roi et les Sages de sa Cour avaient beaucoup de peine à laisser partir tant de Héros. (6) Ainsi, quand les Israélites sortirent de l'Egypte, le Roi et ses serviteurs firent réflexion qu'ils avaient eu tort de

(1) Apollonius Rhodius. Orphée dit que cette Déesse même le bâtit.

At Dea fagineam celeri struit ordine puppim, etc.

(2) Bochart, in Phaleg. lib. 1. c. 3. et in Chanaan, lib. 2. c. 11.

(3) Pindar. Pyth. Ode 4. str. 2.

(4) *Ipsi divina fuerat trabes impacta, quam mediæ carinæ Minerva è Dodonæ quercu adaptaverat.* Apollon. lib. 1. v. 526.

. . . . Resonans vocem dat concita fagus,
Argolicæ Pallas secuit quam diva bipenni. Orpheus, Argonaut.

(5) Chap. 5. de l'Exode.

(6) *Quo tantum heroum globum explodit terrâ Græcia !* Apollonius.

laisser ainsi aller ce grand Peuple. Pélias fut encore plus consterné et enragé, quand il ne retrouva pas Acaste son fils, qui était parti secrètement et déguisé avec les autres Argonautes. (1) Voilà la copie défigurée du fils aîné de Pharaon, mort la nuit du départ des Israëlites, avec tous les autres aînés des Egyptiens.

Après tous les préparatifs du voyage, et avant de mettre à la voile, Jason ordonne un Sacrifice solennel au Dieu dont il descend, qui doit les conduire, et qui est révéré dans le Pays où ils vont. (2) Chacun s'empresse de porter des pierres non taillées (3); on en dresse un Autel qu'on couvre de branches d'olivier; après s'être lavé les mains, et avoir répandu sur cet Autel de la fleur de farine assaisonnée de sel et d'huile (4), on immole deux bœufs à l'honneur de ce Dieu, en invoquant sa protection. Le souverain Dieu du Ciel invoqué par Jason lui promet par la voix du tonnerre et des éclairs son heureux secours (5); et tout le Ciel fut attentif sur cette Troupe héroïque, et à ce voyage de ses illustres Enfans.

Au reste le voyage sur les mers, sur les fleuves, et dans les terres, qu'on fait faire à ces célèbres Voyageurs, est si mal entendu et si peu raisonnable, que personne n'a pu le concevoir et y trouver quelque suite qui satisfît. Il n'est point d'imagination assez déréglée d'où pussent sortir des rêveries si extravagantes, si l'on n'y eût suivi les traditions altérées et confuses du long pélerinage des Hébreux errans dans le désert. (6) Comme eux, nous verrons les Argonautes s'écarter du lieu où ils veulent aller; nous les verrons prendre des routes opposées, et parcourir des mers et des terres inconnues, pour arriver dans un Pays assez voisin de celui d'où ils étaient partis.

Comme Jason était sérieux et pensif, un de la Compagnie, nommé Idas, blasphème contre la Divinité et se moque de la protection des Dieux. (7) Tous les autres s'élèvent contre lui et le menacent. Orphée chante des Hymnes à la louange de ces mêmes Dieux, qui ont créé

(1) *Mox advertunt Acastum*, etc. *qui humeros amiciverat.* Apollonius.

(2) *Proavitum invocans cum prece Apollinem.* Idem.

(3) *Ex lapidibus rudibus et non cœduis.* Idem, lib. 1. v. 403, comme il est ordonné au ch. 20. v. 25. de l'Exode, au ch. 27. du Deutéron. et au 8. de Josué.

(4) *Fruges salsas.* Apollon. lib 1. 425. comme au liv. 1. ch. 2. du Lévitique, v. 14.

(5) Pindar. Pyth. Ode 4. *Eo die omnes cœlo Dii despexerunt navim*, etc. Apollon. lib. 1. v. 547.

(6) *Populus non ducitur per viam Philistiim vicinam, sed circumducitur per viam deserti juxta mare rubrum.* Exod. cap. 13. v. 17, 18.

(7) *Non enim Jovi adscripsero victorias justius quam hastæ meæ.* Apollonius, lib. 1. à v. 465 ad 495.

et tiré du chaos l'univers (1) ; il chante leurs ouvrages et leurs bienfaits. (2) »

Ils étaient déjà en mer, et ils sortaient du port à force de rames et de voiles ; Chiron, chez qui Jason avait été sauvé et élevé jusqu'à ce qu'il allât se présenter à Pélias, courut au rivage sur leur route, avec sa femme qui portait entre ses bras le petit Achille, fils de Pélée, un des Chefs compagnons de Jason ; il leur donna des avis, anima leur courage, et fit des vœux pour l'heureux succès de leur entreprise. (3) Ainsi Jéthro, beau-père de Moïse, qui s'était retiré chez lui jusqu'à ce qu'il allât se présenter à Pharaon, ayant appris les merveilles de sa sortie d'Egypte et du commencement de son voyage, vint le trouver à l'entrée du désert, avec la femme et deux enfans de Moïse, où il lui donna d'excellens avis, et fit avec lui des Sacrifices à Dieu qui le protégeait si visiblement. (4)

Le Vaisseau s'éloigna bientôt des bords de la Thessalie, et après avoir côtoyé avec un vent favorable la Macédoine et ensuite la Thrace, qui est aujourd'hui la Romanie, il aborda à l'île de Lemnos, à présent nommée Stalimène, dans l'Archipel. Ce fut la première station des Argonautes, que le Poète appelle funeste (5), dans laquelle la Fable a copié des traits éclatans et qui ne peuvent être douteux, de la fameuse et funeste station du Voyage des Israélites, et de leur commerce avec les femmes Moabites et Madianites. Il n'y a qu'à considérer cette aventure, dans la copie, depuis son origine.

On conte que par une vengeance de la Déesse Vénus, tous les hommes de cette Ile ayant pris de l'aversion et du mépris pour leurs femmes, ces femmes se défirent d'eux (6), et qu'il n'y resta qu'un seul homme, qui était Thoas, fils de Bacchus, père de la Reine, sauvé de la perte générale par la piété de sa fille (7) ; qu'à l'arrivée des Argonautes, qui ne voulaient que passer, ces femmes allèrent au-devant d'eux avec leurs plus belles parures ; qu'elles employèrent leurs charmes et toute leur

(1) *Quomodo terra et cœlum, prætereaque mare...* Eod. lib. 1. v. 496.
(2) *Mane videbitis gloriam Domini ; audivit enim murmur vestrum contra Dominum.* Exod. c. 16. v. 7.
(3) *Chiron multa hortatus manu viriti tutum discedentibus reditum precari non desinebat.* Apollonius, lib. 1. v. 555.
(4) Exod. cap. 18.
(5) *Noxiam Lemnum.* Apollonius, lib. 1. v. 605.
(6) *Ubi totus universè populus abnormi culpâ fœminarum anno priùs fuerat crudeliter contrucidatus*, etc.
A puellaribus quidem conjugibus alienati viri secubuerunt. Apollonius.
(7) *Ex omnibus sola seni pepercit patri Thoanti Hypsipyla.* Idem.

adresse pour les faire entrer dans leurs villes, et ensuite pour les y retenir; qu'après s'en être légèrement excusés, ils suivirent ces enchanteresses (1); qu'ils prirent de la passion pour elles, et qu'oubliant leur devoir et les promesses du Ciel, ils demeurèrent avec elles, malgré les remontrances de plusieurs des plus sages des principaux Chefs, et particulièrement d'Hercule; qu'ils s'établirent là avec ces femmes, comme s'ils eussent dû y passer leur vie, jusqu'à ce que les reproches d'Hercule (2) et des autres qui étaient demeurés avec lui, réveillassent en eux des mouvemens de honte et de crainte, leur donnassent la force de rompre leurs chaînes, malgré les gémissemens et les cris de ces femmes (3), et leur fissent prendre brusquement la fuite pour se rembarquer et pour s'éloigner de ce rivage funeste.

On voit dans ces aventures, premièrement l'origine des Moabites défigurée, mais certainement copiée; l'éloignement malheureux des habitans du Pays de Loth pour leurs femmes, qui leur attira la punition du Ciel; enfin comme après cette punition les filles de Loth crurent que leur père fût le seul homme resté dans le monde (4), et l'aînée lui ayant fait boire du vin jusqu'à l'enivrer, en eut un fils, dont le nom conserva la mémoire de sa naissance; car elle l'appela *Moab*, (5), c'est-à-dire, *né de mon père.* Ce Moab fut le père des Moabites, sur lesquels a été forgée la Fable des Lemniens et de Thoas, seul homme demeuré dans tout ce peuple. Elle fait aussi Thoas, fils de Bacchus (6), qui l'eut d'Ariane dans une île déserte; parce que Moab était venu de l'ivresse de son père, qui, enseveli dans le vin, eut commerce avec sa fille dans la caverne où ils s'étaient retirés. (7)

On a aussi donné à l'île où l'on a transporté ces aventures, le nom phénicien de *Lemnos*, c'est-à-dire *éclatante des feux* qui paraissent en sortir (8); à cause de l'état où fut réduit le pays de Loth (9), qui conserve, par

(1) *Ipsum et reliquos quotquot sunt, ut in agrum urbemque fidenter se benevolcque receptent, invitant. Idem in littus subvectæ multa perferebant xenia, et cæteros ut irent suas domos induxerunt.* Apoll.

(2) *Ex uno semper die in alterum revcrastinabatur cursus, et longum ibidem hæsissent, imò senuissent, nisi socios seorsim mulieribus convocatos Hercules tali quâdam voce castigasset.* Idem.

(3) *At illæ, re cognitâ, currebant in medios*, etc. *ac circa viros profusæ quærebantur.* Idem.

(4) Chap. 19. de la Genèse, v. 31 et 32.

(5) Au même chap. 19. v. 37.

(6) Ovide, liv. 7. des Métamorphoses.

(7) Chap. 19. de la Genèse, v. 33.

(8) Bochart, in Chanaan, lib. 1. c. 12.

(9) Ch. 19. de la Genèse, v. 28. et ch. 10. de la Sagesse, v. 7.

la fumée qui en sort encore, les marques et les restes du feu du Ciel qui consuma ses Villes. C'est aussi sur cela que la Fable a fait précipiter du Ciel dans cette même île, Vulcain qu'elle a fait le Dieu du feu, et qu'elle appelle en Grec d'un nom Syriaque qui veut dire le Père du feu. (1)

Comme les Israélites passaient dans le voisinage des Moabites, à l'Orient de la Judée, le long de la Mer morte et du Jourdain, sans avoir néanmoins aucun dessein contre eux, Balac leur roi, qui craignait les Israélites, après avoir cherché vainement d'autres moyens de les défaire, prit la résolution, suivant le conseil de Balaam, d'envoyer vers leur camp les plus belles filles Moabites avec tous leurs ornemens, et avec ordre d'employer tous leurs charmes et leurs artifices pour leur donner de l'amour et se rendre par-là leurs maîtresses. Elles y réussirent, et pervertirent la plus grande partie des Israélites, auxquels elles firent perdre le désir et le souvenir de la Terre qui leur était promise, interrompre leur voyage, et abandonner leur honneur, leur Religion, et tous leurs devoirs. Moïse, avec quelques-uns des Chefs les plus zélés qui lui étaient demeurés fidèles, les en retirèrent par des reproches sanglans, animés de l'esprit de Dieu, et par des punitions terribles qui leur firent maudire et déclarer pour ennemis les Moabites et les Madianites leurs alliés, et les obligèrent à reprendre incontinent leur route vers la Terre dont la conquête leur était destinée. (2)

Peut-on voir ces deux peintures, sans être convaincu, (malgré tous les changemens causés nécessairement par la diversité des traditions, des temps, des langues et des génies,) que la Fable est la copie défigurée de de l'Histoire? Cet épisode historique des Israélites ainsi arrêtés par ces femmes, est le vrai et premier modèle de Circé, de Calypso, qui arrêtèrent Ulysse, de la Didon d'Enée, et de toutes les erreurs et semblables aventures des grands voyages imaginées par les Auteurs qui ont voulu faire des Poèmes et des Romans comme ceux d'Homère et de Virgile.

De là les Argonautes sont conduits presque directement dans une île qu'on appelle *Electride* (3), sans que l'on sache si elle était dans la Mer noire, dans l'Archipel, ou dans la Mer Adriatique, et qui ne se trouve nulle

(1) *Ephaistbos*, Syriacè, *af-esto*, id est, *père du feu.* Bochart, Chanaan, lib. 1. c. 12.

(2) Chap. 25. des Nombres, et chap. 6. du liv. 4. de l'Histoire de Josèphe.

(3) *Orphei monitu appulerunt vesperi in insulam Electræ*, etc. Apollonius.

part. Elle est ainsi nommée, d'un arbre qui y produit et distille l'ambre; ce qui n'a jamais été dans aucun de ces pays, et ce que la Fable a forgé sur la tradition de l'arbre d'où distille le baume, qui est dans le Voyage et dans le Pays des Israélites. (1) Elle n'a pas voulu négliger cet ornement, d'un arbre qui produit une liqueur si précieuse. Aussi Pline (2) assure que ces Iles Electrides ne sont qu'une fiction de la vanité Grecque. Ce qui prouve, comme les autres erreurs et irrégularités de ce Voyage, que ce n'est ni une histoire véritable, ni une pure invention des Poètes, qui n'auraient eu garde de choquer ainsi et la Géographie et toute vraisemblance, mais que c'est une copie altérée et rendue bizarre par l'assujettissement à ce que les traditions avaient retenu de la vérité de l'Histoire.

Ils entrent dans le Bosphore de Thrace, et ils abordent à une île de la Propontide, dont une partie était habitée par des Géans effroyables, qui avaient chacun six bras et six jambes, et qui étaient la terreur de tous leurs voisins. (3) Voilà les Géans affreux, dont parlèrent ceux que Moïse avait envoyés (4) pour considérer la Terre promise; ils rapportèrent avoir vu des Enfans d'Enac (5) d'une hauteur et d'une figure monstrueuse, auprès desquels ils ne paraissaient, disaient-ils, que comme des sauterelles.

L'autre partie de l'Ile était habitée par les Dolions, sur lesquels régnait Cyzicus qui vint avec les siens au-devant des Argonautes (6), et leur donna tous les témoignages d'une bonne amitié, suivant l'avis et l'ordre qu'il en avait reçu d'un Oracle. (7) Jason et plusieurs autres sortirent du Vaisseau, et suivirent le Roi dans sa Ville. Cependant les Géans voisins étant venus attaquer ceux des Argonautes qui étaient demeurés dans le Navire, Hercule et ceux qui s'y trouvèrent les défirent et les tuèrent tous. (8) C'est comme Moïse avait tué le Géant

(1) Pline, liv. 12. ch. 25; et Justin, liv. 36. de son abrégé de l'Histoire de Trogue Pompée.

(2) Liv. 3. ch. 26.

(3) *Et eum quidem habent injuriosi efferique Gigantes, qui à finitimis nunquam sine ingenti terrore visuntur.* Apollonius.

(4) Chap. 13 des Nombres.

(5) De ces Enfans d'Enac les Savans conviennent qu'a été formé le nom Grec *Anax*, qui signifie Puissant, Roi, Maître, d'où Castor et Pollux célèbres par leur force étaient nommés *Anakes*.

(6) *Illis pacatè Doliones simul cum ipso Cyzico accedebant obviam*, etc. Apollonius.

(7) *Etenim oraculo fuerat præmonitus ut facilem se atque obvium præberet.* Idem.

(8) *Aggressi cædem gigantum heroës bellicosi, donec omnes vi confecissent.* Idem.

Og, roi de Basan (1) qui était venu avec tout ce qui restait de la race des Géans, l'attaquer sur son passage ; mais les peuples descendans de Loth et d'Esaü (2), ni même les Gabaonites, ne prirent les armes contre les Israélites, et ne furent attaqués par eux.

Bientôt après que nos Héros eurent quitté ce Port, un orage violent les y reporta dans une nuit obscure, durant laquelle les habitans, ne les reconnaissant pas, les prirent pour des ennemis. Et comme ils ne savaient non plus eux-mêmes où ils étaient, on se battit de part et d'autre jusqu'au jour. Le roi Cyzicus fut trouvé parmi les morts, au grand regret de ses sujets et des Argonautes qui l'avaient tué par ignorance après en avoir reçu tant de témoignages d'amitié. Ils firent, pour expier ce meurtre involontaire, des Sacrifices sur le mont de Dindyme à la Mère des Dieux (3), qui fit alors sortir en leur faveur une fontaine dans un endroit sec où il n'y avait jamais eu d'eau. (4) Après quoi ils s'éloignèrent, et abordèrent dans la Mysie aux extrémités de la Phrygie.

Ce carnage involontaire, et ce meurtre de ce Roi ami, avec les Sacrifices pour l'expier, ont été forgés sur la tradition des ordres donnés à Moïse (5), au sujet des meurtres commis sans dessein et sans inimitié, et des Sacrifices pour les expier. Ainsi Adraste, Prince Phrygien (6), ayant tué par imprudence son frère, se réfugie chez Crésus Roi des Lydiens, et se fait purifier par ce Roi, pour expier ce meurtre involontaire. Ce qui a aussi rapport aux Villes de réfuge dont il est fait mention dans le chapitre 29. du Deutéronome.

La fontaine nouvellement produite tout d'un coup dans un lieu aride, est une imitation de la source que Dieu accorda à Moïse, et que celui-ci fit sortir d'un coup de verge du rocher d'Oreb dans le désert de Raphidim. (7)

Dans la Fable, Hercule ayant rompu sa rame par trop d'efforts, va pour en couper une dans une forêt (8), et dans le temps qu'il y était enfoncé, le vent s'étant rendu favorable, les Argonautes pressés se rembarquent avec

(1) Chap. 21. des Nombres, et ch. 3. du Deutéronome.
(2) Chap. 2. du Deutéronome.
(3) *Aram è lapide juxta aggerarunt, et frondibus redimiti invocarunt Matrem Dindymenam.* Apollonius, et Orpheus Argonaut.
(4) *Aliud creavit portentum Dea : cùm enim nullo antea manasset latice Dindymus, illis tunc scaturiebat ex sicco cacumine perennis.* Apollonius.
Saxis fons vitreus inde è mediis manat, etc. Orpheus.
(5) Chap. 4. du Lévitique ; ch. 35. des Nombres, v. 22 et suivans.
(6) Hérodote, liv. 1.
(7) Ch. 17. de l'Exode.
(8) *Sic ut tonsam è medio dirumperet, et alterum ipse fragmen retinens caderet, alterum mari auferretur, in sylvam abire cœpit Rius Jovis, quo maturiùs ipse sibi commodum daret remum.* Apollonius.

précipitation dans l'obscurité de la nuit, et s'éloignent de la terre. Ils avaient déjà passé le Promontoire de Posidée dans l'Ionie, lorsqu'au retour de l'aurore ils aperçurent qu'Hercule leur manquait. (1) Ils voulaient rebrousser chemin ; mais les vents opposés ne le leur permirent pas ; et comme ils faisaient des efforts pour revenir le chercher, un Dieu marin leur prédit que tous leurs soins seraient inutiles, parce que les Destins (2) avaient réglé qu'Hercule ne mettrait jamais le pied dans la Colchide (3) ; qu'ainsi ils devaient s'en consoler.

C'est ce que la Fable a retenu de la mort de Moïse, arrivée dans le Voyage des Israélites, et avant leur entrée dans la Terre promise. Elle a même conservé quelque trace de la cause pour laquelle Dieu ne voulut pas que Moïse y entrât, parce qu'au lieu d'un seul coup de verge sur le rocher pour en faire sortir de l'eau, il frappa deux grand coups (4), par quelque défiance de l'ordre et de la promesse de Dieu. Ce qui a fait donner pour occasion à la perte d'Hercule, d'avoir rompu sa rame par de trop grands efforts. De plus ils font Hercule perdu, et non pas mort, sur ce que Moïse fut enseveli sans que personne le sût (5), et sans qu'on ait pu découvrir le lieu de sa sépulture.

Les Argonautes parcourent encore des mers et des climats différens : ils essuient divers combats, et arrivent vis-à-vis de la Bithynie (6), dans le Pays du malheureux Phinée, descendant de Phénix frère de Cadmus. (7) Ce Prince, par une punition des Dieux, avait été rendu aveugle, et il était persécuté par les Harpies, oiseaux horribles envoyés du Ciel, qui avec leur bec et leurs griffes lui enlevaient presque tout ce qu'il voulait manger, et répandaient sur ce qu'elles en laissaient des ordures et une odeur si insupportable, qu'il ne pouvait y toucher ; de sorte qu'il mourait de faim et de langueur, dans les ténèbres et dans cette persécution continuelle.

N'est-ce pas un reste de la tradition des ténèbres et

(1) *Jam sublucebat aurora, cùm ecce sentiunt se destituisse illum per imprudentiam.* Idem.

(2) *E mari emicat Glaucus, et inclamat : Cur præter magni numen Jovis nitimini in Æetæ urbem transportare animosum Herculem?* Idem.

(3) . . . . *Nam fata vetabant.*
Alcidem indomitum contingere Phasidis undas. Orphée ; et Hérodote, en son livre septième.

(4) Chap. 20. des Nombres.

(5) Chap. dernier du Deutéronome.

(6) Bochard, Chanaan, liv. 1. ch. 10.

(7) *Phineus Ageuore satus incolabat, qui atrocissimis conflictabatur ærumnis, jucundo luminum lumine adempto, neque ei quidquam cibi Harpyiæ relinquebant, aut id fetrum adflabat odorem, nec sustinuit quis non modo admovere gutturi, sed ne procul quidem adstare.* Apollonius.

des autres plaies dont Dieu frappa Pharaon par la main de Moïse, et singulièrement des insectes qui remplissaient sa maison, son lit, les fours, et toutes les viandes de ce Prince et des Egyptiens, lorsqu'il ne voulait pas laisser aller le Peuple de Dieu avec Moïse? On y voit bien clairement les sauterelles qui mangaient tout, et qui, par les prières de Moïse et sur les promesses que Pharaon fit d'obéir à Dieu, furent emportées par le vent dans la mer. (1) Car Phinée fut délivré des Harpies par Zéthès et Calaïs, enfans du vent Borée, qui les chassèrent dans la Mer Ionienne, jusqu'aux Iles qui de cet événement furent appelées Strophades (2), après que Phinée les eut assurés par serment que les Dieux seraient contens qu'ils l'eussent délivré de ses infortunes.

Ils quittent Phinée, et après avoir élevé un Autel sur le bord de la mer à douze Divinités (3), en témoignage de cette aventure, ils se rembarquent, et arrivent au fameux détroit des Iles Symplegades, autrement Pierres Cyanées, près du canal de la Mer noire. (4) Ces Iles, dont la proximité avait donné lieu de feindre qu'elles se choquaient continuellement, avec un mouvement et un bruit effroyables, occupaient ce passage du Pont, et le rendaient absolument impraticable. Mais, suivant l'instruction qu'ils en avaient reçue de la part des Dieux, ils lâchèrent une Colombe qui devait servir de guide au Vaisseau pour ce passage si elle volait au-delà, et qui devait le faire rebrousser si elle revenait, ou périssait sans passer. (5) Ils luttèrent en même temps de toutes leurs forces avec les rames contre les flots et les écueils, et par le secours de Minerve (6), qui vint élever elle-même le Vaisseau par-dessus ces rochers mouvans et sur les montagnes des flots, sans perdre de vue la route de la Colombe, ils passèrent sans perte, et furent transportés au-delà du détroit et de ces rochers, qui dès lors se rejoignirent et ne se sont plus séparés. (7) Ils reconnurent l'assistance du Ciel, et que par son secours rien après cela ne leur serait impossible. (8)

(1) Chap. 8, 9 et 10 de l'Exode.

(2) *Illas Zethes et Calaïs Aquilone sati propellunt supra mare usque ad Plotas insulas, (quæ deinde Strophades sunt nominatæ.)* Apollonius, lib. 2. v. 222.

(3) *Ædificatâ duodecim Diis arâ in objecto littore maris, et impositis donis, in navim celerem se revocant.* Apollonius, et Orpheus.

(4) Pline, liv. 6. c. 10.

(5) *Auspicialè columbâ è navigio præmissâ, si per ipsa saxa in pontum evolaverit integra, vos quoque secate iter per angiportum maris; quod si pereat inter volandum, navigate retro.* Apollonius.

(6) *Minerva, manu lævâ solidæ adnixâ rupi, dextrâ navim protrusit in procursum, eaque erupit sublimiter.* Apollonius, et Orpheus.

(7) *Saxa verò unum in locum, etc.* Apollonius.

(8) *Cùm saxa nobis exire permisit Deus, diutiùs formidare mitte.* Apollonius.

Cet Autel élevé à douze Divinités est une copie de l'Autel élevé par Moïse au pied du mont Sinaï, composé de douze pierres, portant chacune le nom d'une des douze Tribus d'Israël. (1) Ces pierres fabuleuses qu'on a feint se mouvoir et se choquer, au travers desquelles il fallait et l'on ne pouvait passer, et au-dessus desquelles le Vaisseau est porté miraculeusement par la main d'une Divinité, avec quelques autres endroits et écueils qui paraissaient insurmontables, sont pris de pareils obstacles du Voyage des Israélites, et entre autres de ce qui est rapporté au sujet du fleuve ou des torrens d'Arnon (2), qui sépare les Moabites des Amorrhéens. « Le » Seigneur fera pour son Peuple dans les torrens d'Ar» non, ce qu'il a fait dans la Mer rouge ; les rochers de » ces torrens se sont abaissés pour laisser passer le Peu» ple du Seigneur. » On y a aussi marqué les prodiges de l'Arche, qui était portée au travers des eaux comme au-dessus des terres et des rochers, et l'assistance continuelle de Dieu, dont les Hébreux ne devaient jamais douter, après les expériences qu'ils en avaient faites.

La Colombe lâchée par l'avis et les ordres du Ciel, pour indiquer et assurer la route des Argonautes, est prise de la Colombe que Noé avait lâchée de l'Arche lors du déluge. C'est sur la foi et sur la conduite de cette Colombe, que Dieu voulut qu'il sortît de l'Arche, pour revenir sur la terre déchargée des eaux, lorsque la Colombe s'éloigna et ne revint plus.

Cependant le Chef était agité de soucis, dans la crainte de voir sa troupe rebutée par les nouveaux périls qui se rencontraient à chaque pas, et où elle devait encore être exposée. (3) Il l'encourageait, il lui montrait et lui inspirait une entière confiance. (4)

Les Argonautes côtoyèrent la Bithynie, appelée autrefois Mariandyne, aujourd'hui l'Anatolie, et ils abordèrent à une Ile déserte appelée Thyniade (5), autrement Apollonie, où sur le point du jour Apollon leur apparut en Voyageur. (6) Ils lui sacrifièrent, et de là ils passèrent devant l'embouchure des fleuves Sangar et Lycus. Ils furent reçus en amis par les habitans du pays ; ils y perdirent deux des leurs, dont un fut Tiphys, leur Pi-

(1) Chap. 24. de l'Exode, v. 4.
(2) Chap. 21. des Nombres, v. 14 et 15.
(3) *At ego ne minimâ quidem mei urgeor sollicitudine, sed istius et aliorum vicem sum anxius comitum*, etc. Apollonius.
(4) *In futurum, nec si per orci voragines sit eundum, præportem ullum pavoris signum*, etc. Idem.
(5) Pline, liv. 6. ch. 12. parle de cette île.
(6) *Ad insulam desertam Thyniadem ubi illis Latonæ filius planè apparuit è Libyâ rediens*, etc. *et dixit Orpheus : Apollini faciamus quæ suppetunt excitatâ littorali arâ.* Apollonius.

lote ; Ancée, fils de Neptune, en prit la place, et ils rendirent solennellement les derniers devoirs aux morts. (1)

Ancée était Phénicien (2) et petit-fils de Phénix, frère de Cadmus, c'est-à-dire Chananéen. Les Argonautes, sous sa conduite, continuèrent leur voyage ; ils passèrent sur les côtes de la Cappadoce, en plusieurs autres Pays, auprès de l'Ile Arétiade (3) ou de Mars : et après une rude tempête qui mit leur Navire à deux doigts de sa perte, il rencontrèrent sur les bords de cette Ile les Enfans de Phrixus qui venaient d'y être jetés par le même orage, et que Æète, roi de Colchos, leur aïeul maternel, envoyait dans la Grèce pour y recueillir les biens et les états de leur père. (4) Ils se racontèrent de part et d'autre leurs aventures, après s'être reconnus comme descendans des mêmes aïeux ; ils coururent tous d'abord à un Temple de Mars (5), et ils lui sacrifièrent. Jason instruisit les Enfans de Phrixus de son dessein (6) ; il les exhorta de revenir avec lui à Colchos, et de lui donner leurs avis et leurs secours pour y enlever de concert la Toison d'or du Bélier de leur père. Argus, l'aîné de ces Enfans, lui remontra les forces et la cruauté d'Æète, les difficultés et les dangers insurmontables de cette entreprise. (7) Pélée rassura l'illustre Troupe par les promesses et les expériences qu'ils avaient de l'assistance des Dieux. (8) Ils firent voile de là tous ensemble au point du jour, et après avoir passé plusieurs Iles et des Terres habitées par divers Peuples, et avoir traversé le Pont, ils découvrirent les Monts du Caucase (9), et ils entrèrent de nuit dans la rivière du Phase (10), au-delà de la mer, entre le Caucase et la Ville capitale de la Colchide, nommée Æa, d'un côté ; et de l'autre, le Champ et le Bois de Mars où était la Toison gardée

(1) *Et ipsos funerarunt magnificè.* Idem.

(2) Bochart, in Chanaan, lib. 1. c. 8.

(3) Apollonius, et Orpheus. *Et inde in insulam Aretiadem.*

(4) *Ipsis occurrunt Phrixo nati filii ad urbem Orchomenum ab Æea profecti, ut acciperent patris patrimonium, hos fluctibus jactatos et naufragos unda ejecerat in littus insulæ.* Apollonius.

(5) *Tum sacra fecerunt ad aram Martis*, etc. Idem.

(6) *At vos aventibus nobis in Græciam avehere pellem auream adjutores adeste et cursûs monstratores.* Idem.

(7) *Ipsis Argus exponit labores, et ingentia pericula subeunda*, etc. Idem.

(8) *Peleus fidenter respondit ne timeant, qui magnam sint partem à Divis prosati*, etc. Idem.

(9) *Ponti se sinus in conspectum dat pergentibus, protinùs Caucasiorum se montium aperiunt ruinæ*, etc. Idem.

(10) *Venerunt noctu ad latum Phasidem et ultimas ponti metas, remisque subeunt patentem alveum fluvii*, etc. Idem.

Le mot *Phasis*, syrien, signifie simplement un fleuve.

par le Dragon veillant sans cesse. (1) Jason fit d'abord des libations en l'honneur du Dieu du Fleuve et des Dieux du Pays (2), et après avoir jeté les ancres, ils délibérèrent durant la nuit sur ce qu'ils avaient à faire (3), et sur la manière d'aller trouver Æète.

Ainsi les Israélites errèrent long-temps ; ils parcoururent divers Pays et divers Peuples ; ils perdirent Aaron et Marie, frère et sœur de Moïse auxquels ils rendirent les derniers devoirs (4) avec beaucoup de solennité ; ils trouvèrent des obstacles prodigieux : Moïse craignit souvent de les voir rebutés, et il eut souvent besoin de les rassurer et de leur redonner de la confiance par les expériences des secours miraculeux qu'ils avaient reçus, surtout lorsque ceux qui étaient allés observer la Terre promise leur eurent étalé comme invincibles les obstacles et les périls d'y entrer. (5) Ils rencontrèrent sur leur chemin les Moabites et les Ammonites, descendans de Loth neveu d'Abraham leur père, qu'il leur fut défendu de troubler (6), et qu'ils ménagèrent comme leurs alliés. Enfin, avec l'assistance continuelle de Dieu, qui s'était même laissé voir à eux, ils parvinrent au fleuve du Jourdain, qui était l'entrée de la Terre qu'ils allaient conquérir. Ils le passèrent miraculeusement et à pied sec, et ils bâtirent sur le bord et au milieu un Autel de douze pierres non taillées.

Junon et Minerve, les divinités de la Puissance et de la Sagesse, qui favorisaient les Argonautes, cherchant les moyens de leur aplanir les difficultés presque insurmontables de leur entreprise (7), n'en trouvèrent point de meilleur que de mettre l'habile Médée, fille du Roi Æète, dans leurs intérêts, en lui faisant inspirer de la passion pour leur chef par la Déesse et par le Dieu de l'amour. (8) Après en être convenus, elles conduisirent Jason avec deux de ses compagnons, enveloppés d'un nuage (9), jusqu'au palais du Roi. Là le nuage se dissipa, comme il allait se présenter à ce Prince ; et dès

(1) *Ex alterâ parte Campus Martius et sacer Deo Lucus, ubi Draco pervigil servat pellem*, etc. Idem.

(2) *Jason in flumen vini defundit libamenta, tum Telluri, tum Diis loci supplicitèr orans auxilium eorum*, etc. Idem.

(3) *Inter nos ipsos consultemus*, etc. Idem.

(4) Chap. 20. des Nombres, et Josèphe, liv. 4. chap. 4.

(5) Chap, 13. et 14. des Nombres.

(6) Chap. 2. du Deutéronome.

(7) *Juno et Minerva his faventes inter se consultant quâ ratione et quibus auxiliis illi auratam Æetæ pellem*, etc. Apollonius, lib. 3.

(8) *Communi consilio Venerem orant ut Æetæ virginem ad Jasonis redigat desiderium, ut illa cum eo conspirans benevolè raptum pellis auræ et reditum conciliet.* Idem.

(9) *Progredientibus benevola Juno caliginem aëriam circumfudit.* Idem.

que Médée l'eut aperçu, blessée par une flèche de l'Amour, elle en devint passionnée, et disposée à le secourir. (1)

Ce grand ressort de cette Fable et ce dénouement, qui n'avait aucun fondement chez les Grecs et qui y passait pour une pure invention des Poètes, soit d'Euripide, soit des autres, comme l'enseigne Ælien (2), et comme le remarque Bochard (3), est pris assez visiblement du Chapitre second du Livre de Josué, et de l'Historien Josèphe. (4)

La puissance et la sagesse de Dieu prirent en cette occasion un soin particulier de la conduite de Josué et des Israélites, et elles éclatèrent dans les succès miraculeux, qu'ils ne pouvaient attendre que d'elles. Josué, sous ces divins auspices, envoya deux des siens à Jéricho, où ils entrèrent malgré la garde exacte qu'on y faisait. (5) Ils furent adressés et conduits, sans être vus ou connus, chez une femme, nommée *Rahab*, qui recevait tous les étrangers, peu réglée dans sa conduite, *qui faisait du bruit et résolue* (6), comme son nom en hébreu le signifie, mais capable de bons conseils et de secours, que Dieu avait prévenue en leur faveur et mise dans leurs intérêts : si bien qu'elle s'exposa à la fureur du Roi, qu'elle le trompa, sauva ces gens, et leur livra Jéricho, après leur avoir fait jurer qu'ils la sauveraient. (7)

Le nom de *Médée* (8) n'est aussi qu'un nom feint et accommodé à cette aventure, soit de la Fable, soit de l'Histoire, et veut seulement dire, une personne *qui conseille, qui conduit et qui prend soin.*

Les Poètes n'ont eu garde d'oublier dans leur Fable ce que l'Histoire et la tradition des Juifs apprenaient et ce que Josèphe (9) conte à l'avantage de Moïse, que la nécessité des affaires et les pertes de l'Egypte l'ayant fait nommer général des Egyptiens contre les Ethiopiens (10), après les avoir chassés de l'Egypte, il les poursuivit chez eux : qu'après la prise de plusieurs villes, il assié-

(1) *Puellam telum imo sub corde perrodebat in ignis vicem*, etc. *et ad istam faciem latenter sub pectore coarctatus gliscebat pestilens amor.* Apollonius.

(2) Ælianus, Variæ Historiæ, lib. 5. cap. ult.

(3) Bochart, in Phaleg, lib. 4. cap. 31.

(4) Josèphe, liv. 2. chap. 5. et liv. 5. chap. 1. de son Histoire.

(5) *Misit Josue duos exploratores in abscondito, qui pergentes ingressi sunt domum mulieris meretricis nomine Rahab.* Chap. 2. de Josué.

(6) *Rahab*, id est *fortis et tumultuans.*

(7) Chap. 2. de Josué.

(8) *Medeo*, en grec, signifie *rego, curo, consilium do.*

(9) Chap. 5. du liv. 2. de son Histoire des Juifs.

(10) Nous avons vu qu'on appelait Colchos une autre Ethiopie. Bochard, dans le Phaleg, chap. 31.

gea leur Capitale, et que durant le siége la fille du Roi d'Ethiopie, qui de dessus les murailles avait vu faire à Moïse des actions surprenantes de valeur et de conduite, passa de l'admiration à un violent amour pour lui, et lui offrit de l'épouser. Il accepta cette proposition, à condition qu'elle lui remettrait la place. Ils se jurèrent une foi mutuelle, et après l'avoir accomplie, Moïse ramena les Egyptiens victorieux dans leur pays. Voilà ce que Josèphe l'Historien des Juifs, dit de Moïse; c'est plus qu'il n'en dit lui-même; et cela convenait trop au génie et à l'héroïsme poétique, pour n'être pas adopté et employé par les Poètes Grecs dans leur Fable, comme il a été du goût de toutes les Poésies et des Romans de tous les pays faits sur le même modèle.

La Fable met au-devant du Palais d'Æète des fontaines de lait, de vin, et d'huile (1), comme dans l'Histoire sacrée il coulait dans le Pays de Chanaan des ruisseaux de lait et de miel.

Le Roi Æète, déjà prévenu et troublé des frayeurs et des présages d'un songe funeste que les Dieux lui avaient envoyé (2), instruit aussi par la renommée, des merveilles plus qu'humaines que ces étrangers avaient faites dans leur Voyage, dès qu'il eut appris d'eux-mêmes ce qu'ils venaient chercher, consterné et ne doutant plus de sa ruine, il fut saisi de rage, et il proposa à Jason des conditions qui devaient le faire périr. (3)

C'est ce que Rahab avait dit aux espions de Josué (4), que la terreur de leur approche avait saisi le Roi et tous les habitans, consternés et persuadés de leur ruine infaillible : qu'ils savaient quels prodiges Dieu avait faits en leur faveur, et qu'il leur avait livré cette Terre. Aussi le Roi ayant su que deux étrangers ou espions étaient entrés dans Jéricho et chez cette femme, il y envoya pour les prendre, et les fit chercher partout pour les faire périr.

Les conditions (5) qu'Æète proposa à Jason pour avoir

(1) *Vivi fontes quatuor manabant, quorum unus scatebat lacte, sequens vino*, etc. Apollonius.

(2) *Tunc etiam Juno ferri per somnia jussit*
Æetæ exitium; vehemens hinc protinùs omnem
Regalem cum mente domum concusserat horror.
Orpheus, Argonaut.

(3) *Exulceratus altè extumescit mente iracundâ*, etc. *Et dedero, inquit, tibi pellem, si placuerit conditio.* Apollonius.

(4) Chap. 2. de Josué, v. 9.

(5) *Pares mihi Campum tondent Martium æripedes Tauri, qui flammas exhalant ore. Eos agito junctos per sarposum Martis novale quatuor amplum jugera; quo perarato inspergendi sunt diri serpentis dentes qui pullulant viros corpore armato; hi dilaniandi, hastâque demetendi undique lateram impetentes; mane jungendi boves, vespere messis absolvenda*, etc. Apollonius.

la Toison d'or furent de mettre sous le joug deux Taureaux qui avaient les pieds et les cornes d'airain et qui jetaient des flammes par la bouche : de labourer avec ces Taureaux quatre arpens du Champ de Mars, qui n'avaient jamais été défrichés : d'y semer ensuite des dents de Dragon, d'où devaient sortir à l'instant des hommes tout armés et prêts à combattre : de mettre en pièces tous ces soldats sans qu'il en restât un : de tuer le dragon veillant qui gardait la Toison ; et d'accomplir tous ces travaux dans un seul jour.

Les Poètes ont voulu par ces fictions représenter les obstacles naturellement insurmontables que Dieu fit vaincre aux Israélites, et les prodiges qu'il opéra pour leur livrer la Terre de Chanaan, (dont la vérité s'était altérée par les traditions et par le passage en diverses Nations et en différens Auteurs.) Ils ont peint sous ces figures les grands fleuves, les fortes armées, les murailles avec des portes de fer et des serrures d'airain (1), les fortifications bien gardées qui défendaient ce Pays, l'Ange que Josué trouva dans le voisinage de Jéricho (2), qui se présenta à lui sur le chemin avec une épée nue à la main, dont il fut effrayé et qui lui déclara être envoyé pour son secours. Les idées de ces fictions étaient aussi toutes Phéniciennes ou Chananéennes, et quelques-unes même tirées de l'Histoire Sainte. Bochard (3) nous apprend que tout cela est pris de l'Hébreu, de ce que le même mot Syriaque signifie *des richesses* et *une Toison ;* qu'un autre mot signifie de même *des murailles* et *des Taureaux ;* et que, dans la même langue, le même terme dont on se sert pour dire *des piques d'airain*, veut dire *un Dragon.* Ainsi l'on a feint une Toison dont on fait la conquête, des Taureaux et des Dragons qu'il faut combattre et vaincre.

Le même Bochard (4) nous apprend que la Fable des hommes qui naissent tout armés des dents de Dragon, s'est formée du double sens et de la mauvaise interprétation de ces paroles Chaldaïques : *Il assembla une armée de soldats armés de piques d'airain, prêts à combattre :* qu'on a expliquées ainsi : *Il vit naître des dents de serpens une armée de cinq hommes :* ou pour mieux dire, *des soldats rangés cinq à cinq ;* comme on voit au chapitre 13 de l'Exode (5), *armés ou rangés cinq à cinq ;* qui était la manière *de ranger et de faire marcher* les troupes chez

(1) Ainsi que le porte la Paraphrase Chaldaïque du chap. 6. de Josué.
(2) Chap. 5. de Josué.
(3) In Phaleg, lib. 4. cap. 31.
(4) In Chanaan, lib. 1. c. 19.
(5) Vers. 18. du Texte Hébreu, *Quintati*, ou *Chamuschim.*

les Egyptiens. Ainsi Ménélas, au retour de Troie, voit en Egypte le Roi Protée (1), c'est-à-dire, le Roi d'Egypte, représenté comme un Dieu Marin au milieu de ses eaux et de ses fleuves, qui fait la revue et le compte de ses troupes cinq à cinq. Et les Troyens marchent en cinq compagnies (2), pour attaquer le mur que les Grecs avaient élevé devant leur flotte. Cette mauvaise interprétation vint de ce qu'en Hébreu les mêmes mots qui signifient des piques d'airain, signifient des dents de Serpent ou de Dragon, comme nous l'avons vu : et le même mot *Chamuschim*, veut dire *cinq*, ou *rangé par cinq*, *et prêt à combattre*. C'est ce qui a donné lieu à la Fable de Cadmus, d'où celle-ci est copiée ; aussi dit-elle que c'étaient des dents des restes de celles du Serpent tué par Cadmus. (3) Ainsi tout est ici Phénicien.

C'est encore une copie défigurée de ce que rapportèrent les espions envoyés du désert de Pharan par Moïse (4) pour reconnaître la Terre promise, qu'ils y avaient vu des fleuves profonds, des montagnes inaccessibles, des monstres horribles : que cette Terre dévorait ses habitans ; à quoi l'on avait pu ajouter assez naturellement, qu'elle en produisait en même temps d'autres tout armés ; ce qui est une manière de parler ordinaire, pour marquer de nouveaux soldats qui prennent d'abord la place de ceux qui ont péri. Cette idée peut aussi être venue des soldats qui s'étant cachés en embuscade ventre contre terre, s'élèvent tout d'un coup sur les ennemis qui avaient passé presque sur eux sans les voir, comme firent les Israélites contre les habitans de la Ville de Hai. (5)

Ce rapport des espions avait fort effrayé et rebuté les Israélites (6) ; Moïse, Caleb et Josué eurent bien de la peine à les rassurer. Ainsi les Compagnons de Jason furent consternés des conditions proposées pour la conquête de la Toison ; quelques-uns cependant étaient d'avis de la tenter (7) ; et ils s'y offraient eux-mêmes. Argus les encouragea, sur les assurances du secours de Chalciope sa mère, et de Médée, sœur de sa mère, très-

(1) Au 4. de l'Odyssée.
(2) Livre 12. de l'Iliade.
(3) *Dedit in certamen Rex Æetes suspectos dentes Aonii serpentis quem Cadmus, cùm venerat quæsitum Europam, interemit.* Apollonius, lib. 3. v. 1176.
(4) Chap. 13. des Nombres.
(5) Chap. 8. de Josué ; et ch. 1. du liv. 5. de l'Histoire de Josèphe.
(6) Chap. 8. des Nombres.
(7) *Hæc ubi prolata, cunctis labor videbatur inexhaustus*, etc. *Peleus tamen frequentes inter proceres fortis animi edit sententiam*, etc. *Tertius tum Idas, et deinde alii firmitate animi*, etc. Apollonius, lib. 3. v. 502 et seq.

habile Enchanteresse, qui savait arrêter l'activité des flammes, le cours des fleuves et des astres. (1) Il leur dit qu'il tâcherait de les mettre dans leurs intérêts. Ils eurent en même temps un heureux augure de quelque oiseau, et ils se souvinrent que Phinée leur avait prédit que le succès de leur entreprise viendrait du secours d'une femme. (2)

Voilà Josué et Caleb (3) qui, dans la consternation du Peuple presque soulevé, le raniment par la considération de la fertilité de la Terre promise, et par l'assurance qu'ils lui donnent que par le secours infaillible de Dieu, qui a promis de ne point les abandonner, ils surmonteront tous les obstacles et vaincront tous les monstres qu'on leur faisait craindre. Ensuite Dieu met la célèbre et habile Rahab dans leurs intérêts, comme nous l'avons vu, et sur-le-champ l'armée eut un présage heureux et certain, par l'éclat de la gloire du Seigneur, qui parut aux yeux de tous sur le Tabernacle, et qui leur remit dans l'esprit toutes les prédictions et les promesses qui leur avaient été faites. Æète cependant résout avec ses confidens de perdre tous les Argonautes après Jason, comme des brigands ravisseurs du bien d'autrui (4); de brûler leur Vaisseau, et de se défaire aussi des Enfans de Phrixus ses petits-fils (5), mais qui étaient du même sang que Jason. Ce dessein connu alarma Chalciope leur mère, qui engagea plus fortement Médée à la conservation de Jason (6), à laquelle le salut de ses Enfans était désormais attaché. Médée, dont la passion déjà maîtresse de son cœur fut soutenue par les prières de sa sœur (7), après quelques combats entre son devoir et son amour, se détermina enfin à donner à Jason le secours de ses enchantemens contre les flammes des tau-

(1) *At Argus : Confido idoneam vobis opem meæ fore parcutis*, etc. *Ejus soror herbis actuosi ignis sedat flammam, sonoros fluviorum cursus sistit, tùm astra et præclaræ iliuera Lunæ retardat*, etc. Eod. lib. 3. l. 521 et seq.

(2) *Dii præsentes dederunt ipsis augurium placidæ avis*, etc. *Nempe puella est conciliandæ, ut Phineus in Cypride conceuit spem locandam.* Eodem lib. 3. v. 540 et seq.

(3) Au chap. 14. des Nombres.

(4) *Inter hæc Æetes fraudes Minyis et molestias molitur, qui ut grassatores in suam ditionem alieno manus peculio admoveant.* Apollonius, lib. 3. v. 576 et seq.

(5) *Eam à Phryxi et Chalciope sobole instructam esse pestem.* Ibid. v. 605.

(6) *Chalciopa ad Medeam; Per ego te Deos oro, perque te ipsam et parcutes, ne illos evidente sinas exitio sub oculis tuis obrui lugubriter.* Ibid. v. 701.

(7) *Medea tandem dolosum erumpit sermonem, perurgente cupidinum turba; Chalciopa, tuæ sobolis res meum perfluctuat animum; ne cernas me vivere diutiùs*, etc. Apollonius, lib. 3. v. 25 et seq.

reaux (1) et le fer des combattans qui devaient sortir armés de la terre. La nuit suivante, elle lui met en main le baume enchanté, dans un Temple hors de la Ville, où il s'était rendu avec deux de ses compagnons (2); elle lui enseigne le moyen de se défaire de ces soldats naissans, en jetant seulement au milieu d'eux une pierre, qui les obligera à tourner leurs armes contre eux-mêmes (3), et à s'entre-tuer tous, sans qu'il ait besoin de les combattre. Elle lui demande seulement et lui fait promettre de ne pas l'oublier (4), et de lui tenir les paroles qu'il lui donnait d'une reconnaissance éternelle. Jason alla conter aux siens les assurances qu'il venait de recevoir; il fit un sacrifice qui lui avait été prescrit, et qui fut suivi de bruits souterrains qui l'assuraient d'un heureux succès. (5).

Après avoir frotté son corps et ses armes de la liqueur enchantée (6), il va dans le Champ de Mars; il reçoit d'Æète la semence fatale; il attaque en la présence de ce Roi et de toute sa cour effrayée les Taureaux furieux qui lui portaient des coups terribles de leurs cornes d'airain, et qui vomissaient contre lui des torrens impétueux de flamme; il les saisit l'un après l'autre, les arrête, les met sous le joug d'airain, les attèle à une charrue de diamant, et leur fait fendre et labourer le champ; il y sème les dents; les sillons poussent des Géans, enfans de Mars (7), tout armés et animés au combat. Jason jette au milieu d'eux une grosse pierre. (8)

(1) *Ubi dilucidabit in templum Hecatæ, portabo herbas deliniendis tauris*, etc. Ibid. 738.

(2) *Hecatæ fanum invehitur Jason ab Argo edoctus; huc etiam contendit, Mopso comite, et Argo. Medea ex fasciâ exemplum prodigè obtulit medicamen.* Ibid. v. 1013.

(3) *Nunc attende quid auxiliabunda tibi consulam; ubi meus jam pater tradiderit dentes ad serendum è draconis maxillis*, etc. v. 1027. *Lapidem solum latenter projecito, et illi, de eo tanquam asperi de cibo canes, cædibus se occident mutuis*, etc. Apollonius, lib. 3. v. 1057.

(4) *Et dexsâ prehensum manu appellans: Memineris saltem nomen Medeæ, sicut et ego vicissim meminero absentis*, etc. *At Jason, nec ulla connubium nostrum res divellet alia quam mors.* Ibid. v. 1128. et præced.

(5) *Tum suis redditus declarat rem totam*, etc. *Ovem immolat*, etc. *Hecatem invocat*, etc. *Subterranei canes latrant, tremunt prata, ululant paludum Nymphæ.* Ibid. v. 1220.

(6) *Jason de Medeæ præceptis, succu liquato clypeum perfricat, et hastam et gladium*, etc. Apollonius, lib. 3. v. 1278.

(7) *Hic verò cervices ritè illigavit, et in medios sublatum æreum temonem coaptavit*, etc. *Et gravidam dentibus galeam recipit, et aratam in terram spargit dentes*, etc. *Jam universum per agrum expullabant Gigantes, et circumquaque horrebat scutis, hastis et cassidibus ager Martis*, etc. Ibid.

(8) *Jason arripuit magnum saxum, et procul in medios abjecit; illi instar canum alii alios interemerunt.* Ibid.

Dès lors ceux qui étaient déjà nés se jettent comme des chiens enragés les uns sur les autres, ils se déchirent et s'entre-tuent ; Jason perce et abat les autres à demi nés ; les sillons regorgent de leur sang ; enfin il en achève la moisson fatale avant la fin du même jour (1), et Æète se retire tout consterné, pour chercher, mais sans espoir, quelque autre moyen de le perdre.

Nous voyons dans Æète les mouvemens qui agitaient le Roi de Jéricho (2), prévenu que Dieu avait livré son Pays aux Israélites ; dans Médée, les conseils et les secours de Rahab ; enfin, dans les promesses que les Argonautes font à Médée, celle que Rahab exigea aussi des Israélites. (3)

Nous avons déjà vu comme les Poètes Grecs ont mêlé dans cet endroit ce que Josèphe (4) conte de la passion que la fille du Roi d'Ethiopie prit pour Moïse.

Nous avons aussi rapporté l'explication et l'origine Phénicienne de ces travaux par lesquels Jason fut obligé de conquérir la célèbre Toison.

Les deux espions envoyés par Josué étant revenus au camp, rendirent compte de leur voyage et de leurs découvertes ; sur quoi Josué (5) ayant invoqué le Seigneur, et ordonné au Peuple de se sanctifier, le Seigneur l'assura de nouveau d'un heureux succès. Il marche ensuite intrépide vers le Jourdain avec tout le Peuple qui suit l'Arche d'alliance. Les eaux de ce fleuve se retirent des deux côtés ; les Israélites le passent après l'Arche au travers du Canal à sec.

Ce passage miraculeux du Jourdain est ce qu'on a copié en langage poétique, par les Taureaux aux cornes d'airain et qui vomissaient des flammes, domptés par le Héros dont la Fable a fait la copie de Josué. On sait qu'elle représentait les fleuves par des Taureaux, que leurs canaux et leur cours rapide en étaient les cornes, que l'impétuosité de ces fleuves était figurée par la fureur de ces Taureaux, et que ceux qui détournaient ces fleuves, ou qui trouvaient de nouveaux moyens de passer, étaient peints et célébrés comme ayant dompté ces Taureaux. Ces allégories sont connues, et sont justifiées par le combat fabuleux d'Hercule contre le Taureau dans lequel le fleuve Achéloüs était transformé ou représenté.

(1) *Jason metebat plerosque, ventris tenus et ilium dimidiatos in aëre exstantes, alios humerorum tenus prominentes, alios ruentes in prælium, unde sulci sanguine implebantur ; die labescente certamen erat ab illo finitum. Æetes revertit in oppidum, meditabundus viam quâ illis occurreret diriùs.* Ibid.

(2) Au chapitre 2. de Josué.

(3) Chap. 5. du liv. 2. de son Histoire des Juifs.

(4) Chap. 3. de Josué.

(5) Chap. 7. des Juges, v. 22.

La défaite de ces combattans nés de la terre, qui tournant leurs armes les uns contre les autres s'entre-tuent eux-mêmes, sans qu'il en coûte à Jason que d'avoir fait rouler une pierre au milieu d'eux (comme il lui avait été suggéré), et que d'être le spectateur de leur carnage, est empruntée de la défaite des Madianites et des Amalécites par Gédéon (1) : ce Général se présenta contre leur armée nombreuse, avec trois cents hommes seulement sans autres armes que des trompettes et des lampes, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de Dieu, et il vit, sans combattre, les ennemis se troubler, tourner leurs armes les uns contre les autres, et s'entre-tuer. Ce qui avait été prédit par un soldat Madianite (2), qui conta à ses camarades avoir vu comme un pain d'orge cuit sous la cendre rouler du camp de Gédéon dans le leur, renverser une tente, et mettre tout leur camp en déroute. C'est ce que la Fable a copié par la pierre que Jason fait rouler parmi les enfans de Mars armés, et qui les oblige à se défaire eux-mêmes.

Après le passage des Israélites, les eaux du Jourdain reprirent leur cours ordinaire (3) ; l'entrée de la Terre promise et la conquête de Jéricho ne furent plus qu'un effet et une suite de prodiges et de miracles de la main du Tout-puissant. Rien ne résiste, les ennemis des Israélites sont vaincus sans combat, et les murs de Jéricho tombent d'eux-mêmes (4) à la seule vue de ce Peuple et au seul bruit de ses trompettes. Le Roi et les habitans, bien loin de repousser les Israélites, ne savent comment se sauver eux-mêmes. Au bruit de ces merveilles (5) tous les Rois de Chanaan perdent cœur ; il ne leur reste aucune force pour s'opposer à l'entrée et aux conquêtes des Enfans d'Israël.

Ce passage de l'Arche et des Israélites qui la suivaient, dans le Jourdain, dans la Mer rouge, et au travers des eaux et des terres, la Fable, ainsi que nous l'avons remarqué, l'a copié par le passage de son Navire Argo au travers des terres et des eaux, où tantôt il portait les Argonautes, et tantôt ils le portaient eux-mêmes.

Diodore rapporte que les habitans de certaine région de l'Arabie voisine de la mer, ont chez eux une tradition de plusieurs générations, que la Mer de leurs côtes, qui paraît verte, se retira autrefois tout entière

(1) Chap. 7. des Juges, v. 21.
(2) Ibid. v. 13 et 14.
(3) Chap. 4. de Josué, v. 18.
(4) Chap. 6. de Josué.
(5) Au commencement du ch. 5 de Josué.

fort loin de ses rivages, et laissa voir le fond sec et à découvert, et qu'elle y revint bientôt après comme auparavant. Ce qui est visiblement une tradition du Passage miraculeux de la Mer rouge.

Médée jugeant bien que son père ne lui pardonnerait pas les secours qu'elle avait prêtés à Jason (1), prit la résolution de se sauver avec les Argonautes. Les Enfans de sa sœur et de Phrixus l'y conduisirent (2) avec Jason, qui lui donna de nouveau sa foi en présence des Dieux et de ses Compagnons. (3) Elle leur fit conduire le Vaisseau près du bois sacré, où la Toison fatale était suspendue (4) et gardée par un Dragon toujours veillant; Médée l'endormit avec ses drogues (5), et fit prendre la Toison d'or par Jason sans aucun obstacle; il n'eut qu'à la recevoir des mains de Médée, et il la porta dans le Vaisseau (6), où elle fut admirée de tous avec les actions de grâces dues à Médée (7), à qui ces Héros devaient le succès de leur expédition et leur glorieux retour dans leur Pays.

Dans la consternation générale de Jéricho et de tout le Pays (8), cette Ville était encore bien fermée, fortifiée et gardée; mais par une suite de prodiges, à l'approche de l'Arche, au seul bruit des trompettes et du cri de la multitude, les murs de Jéricho tombent avec toutes ses fortifications : les soldats qui la gardaient sont comme endormis : les Israélites se rendent maîtres de cette Ville sans combat et sans résistance. Tout y est saccagé, rien ne se sauve, hors Rahab avec ses frères et ses parens, que les Israélites prennent au milieu d'eux, par les ordres de Dieu, et comme ils le lui avaient promis pour leur avoir livré le Pays que Dieu leur avait destiné. (9) Josué confirme les promesses qu'on lui avait faites; il la prend en sa protection; il lui donne ensuite des terres, et continue de la traiter avec toute la faveur qu'elle pouvait souhaiter.

(1) *Augurabat Medea, Æetem non latere auxiliationem, atque ideo totam esse noxiam ulturum.* Apollonius, lib. 4.

(2) *Turbatam Medeam cum Phrixi natis aufugere impulit Juno*, etc. *Raptim per aviam semitam extra mœnia Urbis venit.* Ibid. v. 95. et seq.

(3) *Jason Jovem jurat et testatur et Junonem pronubam*, etc. *Et eum dicto dextram cum dextra copulat*, etc. Ibid. v. 95 et seq.

(4) *Ibi tum illa jubet eos ad augustum nemus citam agere navem, ut de noete pellem captam adsportent.* Ibid.

(5) *Monstrum Medea sopit venenis lethalibus cum carmine*, etc. Ibid.

(6) *Et revertuntur ad navem cum magnâ pelle, quam Jason portabat*, etc. Ibid.

(7) *Coram omnibus Jason spondet Medeam uxorem sibi sumpturum*, etc. v. 194. *Vos quoque tanquam totius Achaïæ vestrique ipsorum strenuam adjutricem servabitis.* Ibid.

(8) Chap. 6. de Josué.

(9) Au même chap. 6. de Josué, et chap. 1. du liv. 5. de l'Histoire des Juifs, par Josèphe.

Æète furieux court au rivage, escorté de tous les siens; il invoque les Dieux pour sa vengeance; il fait partir des troupes sur ses vaisseaux pour suivre les Argonautes. Ceux-ci sont secourus par Junon (1), qui pousse le Navire Argo vers la Grèce.

Comme ils étaient déjà avancés, ils se souvinrent qu'il leur avait été déclaré (2) qu'ils devaient s'en retourner par une autre route, qui avait été marquée par les Prêtres Thébains ou Egyptiens (3), le plus ancien des Peuples et déjà connu avant que la Grèce fût habitée (4); que de ce Pays fertilisé par le Nil était autrefois sorti un Chef qui avait parcouru l'Europe et l'Asie, qui avait conquis une grande étendue de Pays et fondé quantité de Villes, et entre autres Æète capitale de la Colchide qui subsistait encore. Ils se souviennent que chez ces Peuples on voyait gravés sur des colonnes très-antiques (5) les chemins et les situations de tous les endroits de la terre et de la mer où l'on pouvait voyager; et qu'on y voyait au-delà de la mer un grand fleuve d'un cours très-étendu, appelé Danube (6), qui prend sa source dans les Alpes et va passer chez les Thraces et chez les Scythes, etc.

C'est ici dans l'Histoire Sainte les Peuples et les Rois voisins de Jéricho, qui se soulèvent et se joignent pour combattre et pour arrêter les Israélites, que la puissance de Dieu pousse dans le Pays et qu'elle soutient toujours miraculeusement. Ce sont les détours et les longueurs de leur voyage. C'est Abraham, Jacob et Joseph, les Auteurs et les anciens Chefs des Egyptiens, reconnus par eux sous le nom de Pasteurs, fondateurs et maîtres du Pays (7) et des villes que les Israélites sortis d'Egypte étaient allés conquérir. Ce sont enfin ces

(1) *Feroxque Rex solem Jovemque fœderum arbitros fœinorum testatus*, etc. *Eodem Colchi die navibus Pontum ingressi*, etc. *Isti verò flante violentius vento, providentiâ Deæ Junonis, ocissimè feruntur in agrum Pelasgicum.* Apollonius, lib. ii.

(2) *In mentem venit Phineus, qui utium dixerat cursum ex Æea fore*, etc. Ibid.

(3) *Est alia navigatio quam Deorum sacerdotes monstrarunt Thebâ Tritoniâ orti.* Ibid. v. 253 et seq.

(4) *Nondum augustum genus Danaorum licebat comperire; quemdam dicunt ex Ægypto ortum, quæ celebrabatur priorum mater virorum, peragratis Europâ et Asiâ incolas dedisse Æeæ, quæ in hodiernum diem stat cum posteris eorum.* Ibid.

(5) *Atque hi sacerdotes scriptas majorum suorum pietate servant columnas, in quibus omnia sunt itinera et fines muris terræque circumquaque profecturis*, etc. Ibid.

(6) *Ac nonnullus est fluvius, ultimum Oceani cornu, latus et continuæ profunditatis, quem dixerunt Istrum, cujus fontes Riphæis in montibus, deinde Thracum et Scytharum oras superscendit.* Ibid. v. 280 et seq.

(7) Justin, liv. 36. ch. 2. de son Histoire abrégée.

célèbres colonnes de Mercure (1), où les Prêtres Egyptiens avaient, dit-on, gravé les grandes connaissances de Dieu, de ses ouvrages, du ciel et de la terre, qu'ils avaient apprises d'Abraham et de sa famille, et ensuite de Moïse, durant leur séjour en Egypte. Ces colonnes sont célébrées par plusieurs Auteurs.

Plusieurs Savans ont aussi prouvé que les Egyptiens avaient formé et composé leur Mercure, (dont ils avaient donné le nom à ces fameuses colonnes,) de Joseph et de Moïse auxquels ils devaient, ainsi qu'à Abraham, leurs belles connaissances si supérieures en antiquité à toutes celles des Grecs; c'est ce qu'Eusèbe (2) établit sur l'autorité des Historiens Chaldéens et Egyptiens, de Diodore de Sicile, et ce qu'enseignent les vers d'Orphée sur le Verbe Divin (3), rapportés par saint Clément d'Alexandrie (4), où il dit que Dieu n'était connu qu'à Abraham et à sa famille.

Pendant que les Argonautes discouraient sur l'Egypte, ils furent interrompus par un prodige que Junon fit paraître. (5) Une flamme céleste leur marqua la route qu'ils devaient suivre; ils voguèrent à pleines voiles; et cette flamme céleste accompagnée d'un vent favorable, ne les quitta point, jusqu'à ce qu'ayant traversé toute la mer du Pont, ils fussent portés dans le Danube.

Voilà l'imitation de la Colonne de flamme durant la nuit, et de nuages durant le jour, qui conduisait les Israélites (6) et leur servait de guide dans les vastes solitudes du Désert, comme Moïse l'avait demandé à Dieu.

Cependant les Colques commandés par Absyrte, fils du Roi Æète (7), après avoir traversé les roches Cyanées et le

(1) Jamblique, au commencement de son livre sur les Mystères des Égyptiens; Augustinus Steuchus; Manethon rapporté par le Syncelle, et par Eusèbe, Chronic. lib. 1. et M. Huet en sa Démonstration Evangélique, proposition 4. ch. 2. n. 14.

(2) Liv. 3. de sa Préparation Evangélique.

(3) *Unum præterquàm, cui derivatur origo*
Chaldæum ex genere. Is noscebat sidera cœli
Illorumque vias, et qui movcatur in orbem
Sphæra, et telluris circumvertatur in axe
Spiritus, et regat hanc, etc. Orpheus.

(4) Stromat. lib. 5.

(5) *Juno prodigio monstravit Minyis viam; ducebatur tractus flammæ cœlestis quò verum erat iter, et læti velis passis mare incurrebant. Flatus verò et cœlestis fulgur flammæ mansit donec magnum Istri fluentum essent invecti*, etc. Apollonius, lib. 4. v. 302.

(6) Chap. 4. des Nombres, v. 14.

(7) *Colchorum alii quibus præerat Absyrtus, Cyaneas ponti rupes pervadebant, et quà Istrus vergit in mare venerunt; et transitum intersepierunt.* Apollonius, lib. 4. v. 328.

Le Scholiaste d'Apollonius, et Strabon, liv. 1. de sa Géographie, ch. 33. disent que la tradition enseignait qu'anciennement il y avait un canal de communication du Danube à la mer Adriatique, dont il ne paraissait plus rien de leur temps.

Pont, arrivèrent à une petite Ile près d'une des Bouches du Danube qu'ils remontèrent. Ils entrèrent de là dans la mer Adriatique, dont ils investirent l'entrée, afin que les Argonautes qui devaient y passer, ne pussent leur échapper. Comme ceux-ci qui venaient après eux, ne pouvaient éviter d'en venir aux mains, Jason, pendant une trève qui fut ménagée, poignarda dans les ténèbres Absyrte (1) qui venait conférer avec Médée; et après quelques expiations il couvrit son corps de terre. (2) Les Argonautes tuèrent tous ceux qui étaient sur le vaisseau d'Absyrte (3), et profitant de la nuit, ils s'éloignent dans la mer à force de rames, et ils arrivent à l'Ile Electride, près de l'endroit où le Pô s'y dégorge. Les Colques ne sachant, après la perte de leur Prince, quel parti prendre, et n'osant retourner vers leur Roi et s'exposer à sa fureur, se dispersèrent dans les Iles et les Terres voisines de l'Illyrie et des frontières de l'Epire près des monts Cérauniens. (4)

La Fable, qui confond et altère l'Histoire, et qui a voulu ramener ses Héros dans leur Pays, a copié ici comment les Egyptiens poursuivirent les Israélites jusques sur les bords de la Mer rouge (5), où ils comptèrent qu'ils ne pouvaient leur échapper, enfermés comme ils étaient entre la puissante armée des Egyptiens et la mer; ce qui fit que les Israélites eux-mêmes se crurent perdus. Les Egyptiens qui n'avaient pas voulu débiter sincèrement la nouvelle de la mort de leurs enfans et du fils du Roi, arrivée la veille du départ des Israélites, ni le passage miraculeux de ce peuple dans la Mer, ni la perte de Pharaon et de toute son armée avec lui dans les abîmes des eaux, avaient donné lieu par leurs déguisemens à dire que le fils du Roi avait été surpris en trahison et massacré par ce peuple qu'il poursuivait, que ce meurtre avait mis l'armée des Egyptiens en déroute, et les avait obligés à se disperser et à s'établir en divers Pays, parce qu'ils n'osèrent retourner dans le leur.

Les Argonautes poursuivant librement leur route, abordèrent chez les Hylléens dans la Liburnie qui fait

(1) *Jason è latebrâ irruens elato manu gladio, Absyrtum mactat*, etc. Ibid.

(2) *Tum Jason primitiis cadaveris obtruncatis*, etc. *Ut fas est percussori clandestinam expiat cædem, et obruit humo cadaver.* Ibid. v. 480.

(3) *Heroës Colchorum stragem fecerunt; deinde incubuerunt assiduè remis, donec in Electridem aspirarunt insulam omnium postremam prope flumen Eridanum.* Ibid.

(4) *Reliqui Colchi, iram Æetæ veriti, patriam horruerunt, et illicò alii alio appulsi habitatum ierunt, quidam illas tenuerunt insulas ubi habent ab Absyrto nomen.* Ibid.

(5) Au chap. 14. de l'Exode.

partie de l'Illyrie, aujourd'hui Croatie. Ils virent plusieurs Iles de la mer Ionienne, celles de Corcyre, de Malte et de Nymphée, où l'on a fait régner Calypso. (1) Ils furent surpris par une tempête effroyable, où ils crurent périr ; ils entendirent une voix distincte qui sortant de la poutre de Dodone, placée par Minerve au milieu du Vaisseau, leur annonça la colère de Jupiter pour le meurtre d'Absyrte (2), et leur prédit qu'ils ne se tireraient jamais des périls de leur longue navigation, s'ils n'expiaient ce parricide inhumain par le moyen de Circé (3), chez laquelle Castor et Pollux, après avoir imploré le secours du Ciel, devaient les conduire.

Ce sont des imitations de la colère et des menaces de Dieu contre les Israélites pour leurs crimes, leurs murmures et leurs révoltes (4), avec les moyens d'en obtenir le pardon, et de fléchir la clémence de Dieu irrité, par les prières et l'intercession de Moïse et de Josué : ceux-ci, par les expiations que Dieu leur prescrivait, apaisaient sa colère, et ensuite, secourus du Ciel, conduisaient ce Peuple heureusement et glorieusement au travers d'un pays ennemi et de dangers affreux. La voix de la poutre qui était au milieu du Vaisseau des Argonautes, et qui leur prédisait ce qu'ils avaient à craindre et leur enseignait ce qu'ils devaient faire, est une copie, comme nous l'avons déjà observé, du Propitiatoire qui était au-dessus de l'Arche (5), et d'où Dieu parlait aux Israélites et leur donnait ses ordres.

Le Vaisseau, sous la conduite des deux frères Castor et Pollux, est emporté sur la route qu'il venait de faire, jusques dans le Po, où l'on a feint que Phaéton avait été

(1) *Corcyram, exinde Melitam et Nymphæam ubi Regina Calypso sedit.* Apollonius, lib. 4. v. 571 et seq.

(2) *Irâ Jovis ob cædem Absyrti excitatæ sunt procellæ.... Subitùm clamat articulatè loquax eavæ navis lignum, quod mediam ad earinam Minerva ex Dodonæa aptaverat quercu, et non evasuros cecinit, nisi Circe immane Absyrti parricidium piaverit,* Ibid. v. 580.

Dat vocem concita fagus,
Argolica Pallas secuit quam diva bipenni, etc.
Atque utinam collisa et perdita dudum
Cyaneis petris Euxini in fluctibus essem ? etc.
Me fera semper Erynnis,
Absyrti effuso cognati sæva eruore,
Insequitur, neque vos patriis succedere tectis
Fas est pollutos, etc.
Ni prius invisum maleæ in littore justa
Purgetis per sacra nefas, etc. Orpheus, Argonaut.

(3) *Vias ergo Ausonium ad mare Deos orent, in quo sint Circem inventuri Persæ Solisque filiam*, etc. Apollonius.

(4) En plusieurs endroits de l'Exode, au temps de Moïse, et chap. 7. de Josué, v. 12 et 13.

(5) Au ch. 5. de l'Exode.

précipité du char de son père (1) par la foudre de Jupiter. Cette Fable de Phaéton est aussi prise des livres de Moïse, comme il sera montré ailleurs. (Art. XXII.) De là les Argonautes ayant gagné le Rhône (2), furent portés avec violence vers le détroit et jusqu'à l'entrée de l'Océan, d'où ils n'auraient pu revenir et se sauver; mais Junon avec un grand cri les retint et les porta sur les côtes des Celtes et des Liguriens. Ils passèrent près des Iles de Provence; ils gagnèrent de là les côtes de la mer de Toscane, et ils arrivèrent au port d'Éée, séjour de la fameuse Circé sœur d'Æète Roi de Colchos, où ils furent purifiés par les expiations convenables.

Courses, écarts, détours, qui ne sont ni croyables, ni possibles, par lesquels la Fable a voulu imiter la longueur, les détours et les difficultés du Voyage des Israélites, surtout dans le Désert, et les dangers dont ils furent si souvent délivrés par des effets sensibles de la toute-puissance de Dieu. La Fable n'a pas voulu non plus omettre les expiations solennelles prescrites dans la Loi de Moïse et pratiquées en plusieurs occasions pour purifier le Peuple qui avait irrité Dieu, et qui s'était souillé par des crimes et par des révoltes contre lui.

Junon, par le secours d'Eole, les fit porter rapidement et heureusement dans l'Ile des Phéaciens (3), aujourd'hui Corfou, dont le Roi les garantit d'une autre armée navales des Colques qui les y joignit, et où Jason et Médée furent mariés en présence de Junon. De là ils avaient, le septième jour, passé la Sicile; mais les Destins avaient réglé qu'ils devaient être portés sur les côtes de la Libye, et souffrir beaucoup. (4) En effet, lorsqu'ils étaient déjà à la vue des terres de la Grèce (5), une tempête furieuse, qui dura neuf jours et autant de nuits, les porta sur les côtes d'Afrique.

(6) *Orantibus illis, sic procurrit navis ut in ipsum Eridani penetrarent fluxum in quem Phaëton*, etc. Apollonius, lib. 4. v. 600.

(2) *Exinde in altum Rhodani fluentum invehuntur, et auferebantur versus Occani sinum, in quem imprudentes erant illapsuri, unde neque redire, neque servari quivissent; verùm Juno intonuit, ac tandem invenerunt viam*, etc. *In Stœchades evaserunt insulas, et pernavigato Pelago Ausonio littus Hetruscum contuente, in inclytum Æeæ portum appulerunt. Ibi in Circen ineidunt, quæ ipsos lustrat libamentis sacrisque*, etc. Ibid. à v. 627 usque ad 740 et seq.

(3) *Juno itidem mittit ad Thetidem et Æolum, ut Minyis navigantibus faveant. Scyllam inter et Charybdim præterlabuntur, et ad Phæaces Argo varuis jactata periculis penetrat, ubi Colchicos assequuntur.* Ibid.

(4) *Sed fata nequaquam permittebant ut heroës inferrent Achææ pedem priusquam in Libyæ oris fuerint passi*, etc. Ibid.

(5) *Et jam apparebat tellus Pelopis, cùm procella novem dies et totidem noctes ipsos aufert, donec attingant Syrtim, ubi nulla domum reversio restat navigii.* Ibid. usque ad vers. 1235.

Continuation des mêmes embarras dans la Fable, pour copier les longueurs et la route extraordinaire du Voyage des Israélites.

Orphée (1) fait passer les Argonautes chez des Peuples appelés *Macrobies*, à cause de la longueur de leur vie ; ils vivaient mille ans dans l'abondance, la tranquillité et toutes les prospérités. « Ils étaient, dit-il, pleins de justice » et de sagesse, et ils menaient une vie aussi exempte » de tous crimes, qu'elle était longue ; ils se nourris- » saient d'une rosée délicieuse que le Ciel faisait distiller » continuellement dans leur Pays. »

Les Géographes ont vainement cherché un Pays pour y placer ces Macrobites. Quoi qu'on ait dit des Ethiopiens, de quelques Indiens, et d'autres, il n'y a point eu de Peuple connu qui ait porté ce nom ni où les gens aient communément vécu si long-temps et de cette sorte. On a voulu suivre dans cet endroit ce qu'on apprenait par la Tradition et par nos saints Livres des longues vies des anciens Patriarches, Mathusalem, Noé, Abraham, et autres de leurs temps, connus par l'Histoire Sainte et célèbres par leur innocence, leur sagesse et leur justice, chez les Egyptiens et chez les autres Peuples voisins.

La mémoire de la Manne dont Dieu avait nourri son Peuple dans le Désert, de cette rosée que le Ciel faisait distiller tous les matins pour le nourrir (2), s'était aussi conservée dans la tradition de cette rosée que la Fable fait distiller dans le Pays de ces Macrobies pour leur nourriture. On trouve cette même tradition, dans ce qu'Hérodote (3) et Solin (4) content du lieu appelé la Table du Soleil dans l'Ethiopie, vers Méroé, où ils placent aussi leurs Macrobies. (5) « C'était, disent-ils, une cam- » pagne qui toutes les nuits était garnie et couverte de » viandes exquises, toutes préparées, de tous les goûts » et de toutes les espèces de ce que l'on peut manger de » plus excellent ; le Ciel les renouvelait chaque nuit, et » tous pouvaient en prendre et en manger dès que le » Soleil était levé. »

(1) *Venimus ad dites omnique ex parte beatos*
Macrobios, facilem qui vitam in longa trahentes
Secula millenos implent feliciter annos,
Immunes vitiique omnis, etc.
Ambrosiumque bibunt succum de rore perenni. Orpheus, Argonaut.

(2) Au chap. 16. de l'Exode.

(3) Hérodote, liv. 3.

(4) Solin, ch. 33, de l'Ethiopie.

(5) *Apud Æthiopes Macrobios locus est dictus Helioutrapeza, seu Mensa Solis, opiparis epulis semper refertus, et omnium quadrupedum assâ refertus carne quibus indiscretè omnes vescuntur ; nam et divinitus eas augeri ferunt.* Solinus, et Herodotus, dd. locis.

Ces deux traits de l'Histoire de Moïse n'étaient pas perdus dans le temps du Poème d'Orphée, comme nous venons de voir; mais ils s'étaient dissipés ensuite ou ils furent négligés par Apollonius; ainsi la mémoire des faits s'est affaiblie, et s'est perdue par le temps, par le passage d'un Peuple à un autre, et par le différent génie des Auteurs. Si nous avions ce Poème d'Orphée en son entier et ceux des Poètes qui avaient avant lui célébré le même sujet, nous y trouverions sans doute bien plus de traits des Histoires de Moïse et de Josué; ils nous en fourniraient de plus entiers, de mieux suivis et de moins défigurés que ceux qui n'ont été conservés que par une tradition affaiblie et confuse, et qui du débris des anciens ouvrages ont passé dans ceux qui ont été composés si long-temps après.

Le Navire Argo fut porté par la tempête dans les Syrtes, ou sables, bien avant dans les terres, d'où il était impossible de retirer les Vaisseaux qui s'y enfonçaient(1), et qui manquaient tellement d'eau pour se mouvoir, qu'à peine la quille du Vaisseau y était-elle trempée. (Ce sont les sèches de Barbarie entre les Royaumes de Barca et de Tripoli.) Les Argonautes descendent tristement à terre (2); ils n'aperçoivent que de vastes campagnes de sable, sans eau, sans apparence de chemins et sans habitations. Ni la valeur ni la prudence ne pouvaient les sauver (3), et ils étaient perdus sans ressource, s'ils n'eussent été secourus par les Génies du Pays, qui, touchés de compassion pour ces Héros, se firent voir et connaître à Jason. Ils lui donnèrent de l'assurance, lui enseignèrent et lui ordonnèrent de porter avec ses compagnons leur Vaisseau sur leurs épaules au travers des terres, en suivant les traces d'un cheval miraculeux, qui, sortant de la mer, et traversant les terres d'une course aussi rapide que le vol des oiseaux, les conduirait en quelque lieu où ils pourraient remettre le Navire à l'eau. Ils le prirent dont sur leurs épaules, et le portèrent avec tout ce qui était dedans, durant douze jours et douze nuits, au travers des vastes sables de l'Afrique, avec des fatigues et des difficultés insurmontables à tous autres qu'à des Enfans des Dieux (4), et autrement que par leur secours tout-puissant.

(1) *Huc projicit eos procella inter ingentes arenas juxta littus, ut perexigua carinæ pars relinqueretur in aquis, et unde nulla navigandi et exeundi spes superesset.* Apollonius, lib. 4. v. 1240 et seq.

(2) *Hic deraunt è navi, ac dolentissimè contemplantur aëra et vastæ dona tellaris, ac nihil aquationis, nullam callem, nullam procul pastoritiam videbant villam*, etc. Ibid.

(3) *Indignissimis modis occidimus, neque effugium patet mali.* Ibid. v. 1247 et seq.

(4) *Heroïnæ Africæ Deæ terrestres familiares Jasoni apparent*, etc.

Après cette narration, le Poète, pour s'excuser de son peu de vraisemblance comme s'il avait peur et honte qu'on lui en attribuât l'invention, ajoute (1) que c'est un conte de l'invention des Muses ; qu'il est obligé de le rapporter, comme étant leur interprète, et comme une de leurs plus anciennes traditions qu'il ne lui a pas été permis de rejeter.

C'est ainsi que, pour suivre un peu la tradition obscure sur le passage de l'Arche et des Israélites au travers des mers et des fleuves comme au travers des terres, et l'accommoder à leurs manières, ils avaient achevé de la défigurer, et n'avaient fait qu'une imitation ridicule, contre toute vraisemblance et toute possibilité, pour avoir travaillé sur le fond d'une vérité qu'ils voulaient altérer.

Les Egyptiens et leurs voisins ne voulurent pas d'abord célébrer le Passage miraculeux du Peuple de Dieu dans la Mer rouge ; mais ils ne purent en abolir le souvenir parmi eux, comme ils tâchèrent de déguiser ce fait. La tradition confuse et fort affaiblie, à mesure qu'elle s'écartait du temps où cela s'était passé, fit de l'Arche miraculeuse un Navire aussi miraculeux qui portait ces Héros au travers des Mers inconnues, qui leur faisait parcourir des Pays immenses, dont même quelques-uns n'ont jamais été ; Navire qui à son tour était porté au travers d'espaces immenses au milieu des terres, avec tout ce qu'il contenait, sur les épaules de ces Voyageurs, qui dans toute leur vigueur n'auraient jamais pu avoir assez de force seulement pour le lever (2), comme leurs Auteurs mêmes l'avouent. Aussi le Poète, assez hardi d'ailleurs pour les fictions, s'est cru obligé de s'excuser de celle-ci sur la nécessité de suivre une Tradition qui passait pour certaine, et qu'il n'osait ni démentir ni supprimer, comme si elle eût eu quelque chose de religieux, qu'il n'était pas permis de détruire même après l'avoir défiguré. Nous avons vu comme la Déesse de la Sagesse avait fabriqué ce Navire, et y avait mis un bois qui rendait des oracles ; ce qui est sur le modèle de l'Arche, aussi-bien que la vénération religieuse con-

quarum monilis et consilio heroës navem, et quidquid in eâ erat, humeris impositam duodecim dies noctesque portarunt per arenosæ tellaris Africæ spatia, etc. *Multis ærumnis et laboribus, quibus non suffecissent nisi Deûm sati sanguine, per iter quod equi portentum in aëre percurrens ipsis signaverat, ad sinum maris Tritonium lacum*, etc. Ibid. v. 1309 et seq.

(1) *Musarum hæc fabula est ; ego ut internuntius Pieridum succino ; atque hanc certo certius accepi dictionem.* Ibid. v. 1381 et seq.

(3) *Extra omnem verisimilitudinem, cùm vix eam in mare detrusissent viribus integris. Fictio non minus absurda, quàm si quis hominum volare dicat.* Apollonii Scholiastes in v. 1381. lib. 4.

servée pour ce Navire, que les Poètes transportèrent au Ciel (1) pour en faire une constellation.

Les Génies qui apparurent à Jason pour l'encourager et le secourir, sont encore copiés sur l'Ange qui apparut à Josué (2) entre le Jourdain et la Ville de Jéricho. Il se présenta à lui avec une épée nue à la main, et lui dit qu'il était le Prince de l'armée du Seigneur, envoyé là pour le secourir.

Le Cheval dételé du char de Neptune, et qui volait au travers des déserts pour y tracer la route que les Argonautes devaient suivre, est une nouvelle représentation de la Colonne de nuage durant le jour, et de feu durant la nuit, qui était donnée aux Israélites pour les conduire dans le Désert. Nous en avons vu d'autres images, que les Poètes ont voulu diversifier à leur manière.

Les Argonautes, dans cet effroyable trajet et sous ce terrible fardeau, souffrirent de la soif tout ce qu'on peut souffrir, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au fameux verger des Hespérides dans la Mauritanie (3), où les pommes d'or avaient été jusqu'alors gardées par un Dragon qui avait été depuis peu blessé par Hercule.

Ce Pays de Barbarie avait été fort connu et fréquenté par les Phéniciens, qui y avaient souvent voyagé, qui y avaient laissé plusieurs monumens et établi des habitations. Saint Augustin (4) dit qu'encore de son temps les paysans interrogés de leur origine, répondaient en langage Punique, qu'ils étaient Chananéens. L'Historien Procope (5) rapporte qu'on voyait aussi de son temps sur ces côtes de Barbarie, près de Tanger, deux colonnes bâties par les Chananéens qui s'y étaient établis, dont l'inscription gravée marquait qu'ils avaient été chassés de leur pays par Josué fils de Navé, brigand ou usurpateur. Et Salluste (6) enseigne que des Colonies de Phéniciens chassés de leurs pays étaient venues peu de temps après Hercule s'établir sur les côtes d'Afrique, où elles avaient bâti des Villes; ce qu'il dit avoir été tiré des archives des Rois de Numidie. Ainsi toutes ces Fables sont d'origine Phénicienne, transportées dans la Grèce par le commerce des Phéniciens.

On voit dans les Livres de Moïse combien les Israélites souffrirent de la soif dans le Désert. L'idée de ce Dra-

(1) *Argo, servando Dea facta Deos.*
(2) Chap. 5. de Josué, v. 13.
(3) *Sicca exceperat sitis perpessionem ærumnæ dolorumque, donec contigerunt campum in quo ad hunc diem aurea custodit Hesperidum mala terrestris serpens.* Apollonius, lib. v. 1394 et seq.
(4) In expositione inchoatâ Epistolæ ad Romanos, art. 13.
(5) Vandalic. lib. 2.
(6) Dans la guerre de Jugurtha.

gon du jardin des Hespérides, et de celui qui gardait la Toison d'or, peut bien avoir été prise des serpens brûlans que Dieu irrité envoya contre les Israélites dans leur Voyage (1), qui en tuèrent quantité, et dont Moïse les délivra. Ces Pommes d'or sont une pure fiction, comme le remarquent Pline (2), et Solin (3) Polyhistor.

Les Hespérides, pressées par les prières d'Orphée de lui enseigner de l'eau, pour les empêcher lui et ses compagnons de périr de soif, leur racontèrent qu'un téméraire, qu'elles dépeignirent, fait et armé comme Hercule, était venu la veille; qu'il avait tué leur Dragon, qu'il s'était chargé de leurs Pommes d'or, et que cherchant aussi de l'eau pour se désaltérer, et désespérant d'en trouver, il avait frappé du pied sur un rocher avec tant de force, qu'il en était sorti une source abondante (4), qu'elles leur montrèrent. (5) Ils y coururent, et se désaltérèrent avec avidité.

C'est une suite des traditions que les Chananéens avaient répandues. Cette seconde source, sortie d'un prodigieux coup de pied d'Hercule pour soulager la soif mortelle des Argonautes dans les déserts arides de la Libye, est une imitation de la seconde source que Moïse fit sortir du rocher par des coups redoublés de verge, dans le désert de Sin ou de Pharan (6), pour guérir la soif mortelle des Israélites, vers la fin de leur Voyage; elle peut l'être aussi de la source que Dieu fit sortir, pour Samson, de la mâchoire avec laquelle il avait défait mille Philistins. (7) La Libye, par son nom Arabe, *Lub*, ne veut dire qu'un pays sec (8), altéré et sans eau.

C'était près du Marais ou du Lac Tritonien, qu'ils avaient porté leur Vaisseau (9), et de là sur un fleuve qui en sort et qui en prend son nom. Un Triton les fit rentrer par un détroit dans la Mer du Péloponèse (10); il les conduisit jusqu'à la vue de l'Ile de Crète, d'où un Géant monstrueux, qui paraissait être d'airain, monté sur un

(1) Chap. 21. des Nombres.
(2) Pline, chap. 1. et 5. du liv. 2. de son Histoire.
(3) Solin, chap. 27.
(4) *Hesperides docent ut nuper Hercules huc pertransiens, arensque siti, calce pedis imam rupem sic pulsasset, ut ubertim scateret latex, et è fissili saxo bibisset ductim.* Apollonius, liv. 4. v. 1455. et seq.
(5) *Et scatebram illis indicant, quâ inventâ saxatili aquâ saliantur.* Ibid. v. 1455.
(6) Chap. 25. des Nombres.
(7) Chap. 15. des Juges, v. 18 et 19.
(8) Bochart, in Phaleg, lib. 4. ch. 33.
(9) Pline, liv. 5. ch. 4.
(10) *Ducente Tritone et monstrante Paludis ostium et transitum in mare, veniunt ad navigandum in Peloponesum, et Cretam adeunt.* Apollonius, lib. 4. v. 1571 et seq.

rocher élevé, fut sur le point de les accabler (1), en leur jetant des pierres d'une grosseur épouvantable. Mais il fut renversé et précipité dans la mer (2) par les enchantemens de Médée.

C'est la mémoire et la copie d'Og Roi de Basan, seul resté de la race des Géans (3), que Dieu livra avec son peuple entre les mains de Moïse, et qui fut taillé en pièces. Le lit de ce Roi était d'airain ; il avait neuf coudées de long, et quatre de large. (4)

Après avoir passé la nuit en cet endroit, ils sacrifièrent à Minerve (5) ; et se trouvant le lendemain surpris par une nuit et par un orage horrible (6), ils eurent recours à Apollon pour lui demander leur retour dans leur Pays. Ce Dieu leur apparut sur un rocher noir et élevé, d'où par l'éclat de son arc il leur découvrit une petite Ile de la mer Egée (7), à laquelle ils allèrent aborder ; ils y élevèrent un autel à Apollon, qu'ils nommèrent *Eclatant* (8), et ils appelèrent cette Ile *Anaphe ;* de là, après plusieurs jours de navigation, ayant côtoyé une partie de la Grèce, ils entrèrent sains et glorieux dans le Golfe et le Port de Pagase (9), dans la Thessalie leur patrie.

Les Israélites furent toujours conduits visiblement par la Sagesse Divine ; et quand ils tombèrent dans la défiance de pouvoir entrer dans la Terre qui leur était promise, la gloire de Dieu parut à toute l'armée au-dessus du Tabernacle de l'Alliance (10), et tous en virent l'éclat ; alors ils furent résolus d'aller où Dieu leur ordonnait.

Bochard (11) montre que les Phéniciens avaient fort fréquenté ces Iles de la mer Egée, qu'ils y avaient laissé quantité de monumens de leur passage et de leur séjour ; et qu'entre autres ils avaient donné à cette Ile le nom

(1) *Verum aheneus cos Talus à duro scopulo refractis lapidibus vetuit religare funes à terrâ.* Ibid. v. 1638.

(2) *Iste, cum æreus esset, cessit tamen et succubuit*, etc. Ibid. v. 1670 et seq.

(3) Chap. 21. des Nombres.

(4) Chap. 3. du Deutéronome.

(5) *Orto recèns die, delubrum Minervæ Minoæ excitant.* Apollonius, lib. 4. v. 1690.

(6) *Utrum in orco navigent, minimè noscentes.* Ibid. v. 1699.

(7) *Tu Latonæ fili secundissimus de cœlo venisti, et dextrâ aureum altè sustulisti arcum, qui candidum quoquo versus spargebat jubar, quo illis una ex Sporadibus brevis apparuit insula, quo appulerunt*, etc. Ibid.

(8) *Ibi pulchrum Apollini sacellum faciunt, Ægletem vocantes Phœbum, splendoris causâ, et insulam nuncuparunt Anapham.* Ibid. à v. 1706 ad 1718.

(9) *Ibi tum tellurem Ceeropiam, tum Aulidem prætermearunt Euboïcam, tum opuntias Locrensium urbes, gratabundi littora Pagasica intrarunt.* Ibid. in fine lib. 4.

(10) Chap. 14. des Nombres, v. 10.

(11) Bochard, Chanaan, liv. 1. ch. 14 et 15.

d'*Anaphe*, qui veut dire, en Phénicien, *couverte de bois et de forêts.*

Ainsi cette Fable est toute composée des traditions que les Chananéens ou Phéniciens avaient répandues dans leurs voyages. On y voit des traits défigurés par ces traditions, mais certainement pris de l'Histoire des Israélites sous Moïse et sous Josué. Cette Histoire a été le fond et l'original de la Fable, et elle s'y reconnaît d'une manière sensible.

XVIII. HERCULE.

Les Poètes, pour former à leur manière un Héros qui fût un prodige de force et de valeur, composèrent leur Hercule sur le fond et sur le modèle de la vérité des Histoires Saintes, qui étaient la source commune où ils puisaient. Ils la défigurèrent par leurs fictions; et comme par son origine et par ses exploits ce Héros se trouva élevé au-dessus de la nature, il fut mis par ces mêmes Poètes, et reçu par les peuples, au rang de leurs Dieux, même du premier ordre. Ils lui attribuèrent les merveilles de plusieurs illustres Chefs du Peuple de Dieu, qu'ils trouvaient décrites dans nos Histoires Saintes, plus anciennes que leurs plus anciens ouvrages, ou qu'ils apprenaient par la tradition et par le commerce des Egyptiens et des Phéniciens, fort répandus en divers Pays, et surtout dans la Grèce.

C'est aussi au temps de ces Chefs et du gouvernement des Israélites par les Juges, que les Héros et les grands événemens de la Fable doivent leur origine, et qu'ils sont rapportés par le sentiment commun des Auteurs sacrés et profanes.

Chaque Nation ancienne qui eut des Ecrivains, et qui a laissé des monumens de sa gloire, voulut avoir un Hercule de son Pays, forgé sur ce même modèle. Varron en comptait plus de quarante. Cicéron (1) en compte six, dont le second est Egyptien, sorti du Nil, un Phénicien, et un Grec, fils de Jupiter, non pas, dit-il, du plus ancien, mais du troisième Jupiter, et d'Alcmène; et il est en peine de savoir lequel de ces six on honorait à Rome comme un de leurs Dieux.

Hérodote, en son second livre, ne parle que de l'Egyptien et du Grec; et ce Père de l'Histoire, (comme Cicéron l'appelle,) le plus voisin des temps qu'il décrit,

(1) Au liv. 3. *de naturâ deorum.*

nous apprend, tout Grec qu'il est, que la Grèce avait emprunté son Hercule de l'Egypte, et qu'Amphytrion son père et Alcmène sa mère étaient Egyptiens. Ainsi malgré l'affectation des Grecs de faire passer Hercule pour leur compatriote, ils n'ont pu effacer son origine Egyptienne ou Hébraïque; car les Grecs et les Phéniciens traitaient d'Egyptiens les Israélites établis dans le pays de Chanaan ou de Phénicie, dont les ancêtres étaient effectivemens venus d'Egypte, où ils avaient demeuré plusieurs siècles.

Diodore de Sicile parle au long de l'Hercule Grec, et en a ramassé presque tout ce que les Poètes en avaient conté dans leurs différens ouvrages. Plusieurs de ceux qui ont examiné ce fantôme de l'imagination de tant de Poètes, y ont trouvé bien des traits sensibles de Moïse, de Josué, et de quelques autres.

M. Jacquelot, dans son Traité de l'Existence de Dieu (1), croit que l'Hercule Tyrien, le plus ancien de tous, (comme dit Arrian, dans son second livre,) pourrait bien être Josué.

Mais saint Augustin (2) a reconnu que c'était particulièrement d'après Samson, (à cause de sa force prodigieuse et incomparable,) qu'ils avaient forgé leur Hercule, premièrement en Egypte, de là dans la Phénicie; et qu'enfin les Ecrivains et les Peuples de la Grèce avaient ramassé dans le leur les exploits et les merveilles de tous les autres Hercules.

Il paraît en effet que Samson, Juge des Hébreux, (à peu près depuis l'an du monde 2867 jusques en 2887,) célébré dans le Livre des Juges de l'Ecriture Sainte, et dans le Chapitre 10 du Liv. 5 de l'Histoire des Juifs de Josèphe, est l'original du fond et de l'essentiel de l'Hercule de la Fable; et quoiqu'on y ait rassemblé bien des traits de Moïse et de Josué, et qu'on y en ait aussi ajouté de l'invention des Poètes, les traits principaux et les plus considérables appartiennent à Samson, et sont marqués par des caractères si particuliers, qu'il est impossible de ne l'y pas reconnaître.

Considérons le nom, la naissance, et la mort si singulières de Samson, ses caractères les plus propres, particulièrement sa force et ses faiblesses, avec quelques-uns de ses plus considérables exploits, et des merveilleux prodiges de son Histoire.

Hérodote, dans son second livre, enseigne que les Grecs ont pris des Egyptiens le nom même de leur Her-

(1) Chap. 12. De la communication que les Nations avaient les unes avec les autres.
(2) Au ch. 19. du liv. 18. de la Cité de Dieu.

cule, qu'ils faisaient fils d'Amphytrion et d'Alcmène, et qu'ils lui en ont donné un de la même signification qu'avait chez les Egyptiens ou Chananéens, le nom du Héros sur lequel ils ont copié leur Hercule : ce qui est conforme à la remarque de Platon dans le Critias, rapportée ailleurs.

Le nom de Samson, en Hébreu, veut dire, *Soleil*, et en Syriaque, *subjection à quelqu'un*, et *service*. Macrobe nous apprend que le nom d'Hercule ne veut dire que le Soleil (1); car, en Grec, *Héraclés*, dit-il, c'est *la gloire de l'air*, ou *la clarté du Soleil*.

Les Grecs et les Egyptiens ont aussi exactement suivi la signification Syriaque, par la nécessité qu'ils ont imposée à leur Hercule, de la part même des Destins, et par la loi de sa naissance, d'être toute sa vie et dans tous ses exploits soumis à Eurysthée, et d'en dépendre pour tous ses fameux travaux.

Il n'y a qu'à voir la naissance de Samson dans l'Histoire Sainte (2), et dans l'Histoire des Juifs. (3) Manué, qui était le premier homme de sa tribu, avoir épousé une belle femme qu'il aimait fort; comme ils demandaient à Dieu des enfans, un jour que cette femme était seule à la campagne, un Ange lui apparut sous la figure d'un beau jeune homme, et lui promit de la part de Dieu un fils d'une force extraordinaire, qui relèverait la gloire de sa Nation, et en humilierait les ennemis. Lorsque son mari vint, elle lui fit part de cette ambassade et de ce discours; il en prit de la jalousie; et pour l'en guérir, l'Ange revint lorsque ces deux époux étaient ensemble dans leur maison. Manué le vit de ses yeux, et pour calmer entièrement sa peine et ses soupçons, l'Ange s'éleva à leur vue dans les Cieux, après leur avoir confirmé les promesses qu'il avait faites à la femme, qui devint bientôt grosse, et accoucha de Samson.

La naissance d'Hercule, singulière et prodigieuse dans la Fable, est la même, avec une petite altération prise de l'idée que les Païens avaient de leurs Dieux. Amphytrion, le plus considérable et le Chef des Thébains, avait épousé Alcmène, qu'il aimait éperdument, et n'en avait point encore d'enfans; Jupiter voulant en faire naître Hercule, se rendit durant la nuit chez Alcmène en l'absence et sous la figure du mari; au retour

(1) *Heracles quid aliud est nisi Heras, id est aëris; Cleos, id est gloria; quæ porrò alia aëris gloria, nisi Solis illuminatio.* Macrob. 1. Saturn. c. 20.

(2) Chap. 11. du Livre des Juges.

(3) Chap. 10. de l'Histoire de Josèphe.

d'Amphytrion, elle lui conta qu'elle l'avait déjà vu; Amphytrion transporté de jalousie et de chagrin contre sa femme, (quelque bonne opinion qu'il eût de sa vertu,) ne put être apaisé et consolé, que lorsque Jupiter revint pour la justifier, qu'il parut ce qu'il était, et s'éleva dans le Ciel à la vue d'Amphytrion. Ce Dieu l'assura que lui seul avait vu Alcmène, il lui répondit de sa vertu, et lui promit un fils distingué par sa force, et dont la gloire honorerait sa maison et son pays, humilierait leurs ennemis, et serait immortelle.

On peut aussi remarquer dans cette figure de Samson, comme Dieu a permis qu'on y conservât les traits de celui dont Samson était lui-même la figure. De saints Personnages (1) ont observé que par ces origines fabuleuses de quelques hommes extraordinaires qui n'avaient aucun homme pour père, comme Hercule, Persée, etc. Dieu a voulu accoutumer et disposer ceux qui avaient reçu ces Fables, à croire la naissance de Jésus-Christ d'une Vierge, sans avoir aucun homme pour son père.

L'Esprit de Dieu, qui fut d'abord dans Samson, lui fit produire dès sa première jeunesse des prodiges de force. Il trouva sur son chemin un jeune Lion furieux qui vint à lui; Samson, sans se détourner et sans aucune arme dans ses mains, déchira ce Lion (2), comme il aurait déchiré un Agneau. Il prit la résolution de faire tout le mal qu'il pourrait aux Philistins qui accablaient les Israélites sous le joug d'une dure domination (3); il en fit de grands carnages; il les affaiblit prodigieusement, et commença à délivrer Israël de leurs mains (4), comme l'Ange l'avait prédit.

De même la Fable fait faire à Hercule des exploits d'une force prodigieuse; mais comme elle exagère sans bornes, elle lui fait saisir étant encore enfant, deux Serpens monstrueux qui se jetaient sur lui; et le premier et plus illustre travail de sa jeunesse fut la défaite d'un Lion affreux dans la forêt de Némée, qu'il abattit et déchira de ses mains, sans le secours d'aucune arme; il en porta sur lui la dépouille toute sa vie. Il forma et exécuta le dessein de délivrer son Pays de la domination tyrannique des Minyens; il les vainquit, et mit sa patrie en liberté.

On ne doit pas être surpris que la Fable, qui déguise

(1) Saint Justin martyr, dans son beau Dialogue avec Tryphon Juif, p. 226 et 231, croit que les Poètes ont pris cette idée de la Prophétie d'Isaïe : *Ecce Virgo in utero concipiet*, etc. *Idipsum*, dit-il, *serpentem æmulatum esse intelligo.*

(2) Chap. 14. des Juges.

(3) Chap. 20. des Juges.

(4) Vers. 5. du ch. 13. des Juges.

et qui veut faire des ouvrages de sa façon, altère les autres aventures de Samson, et qu'elle y en ajoute de son invention; qu'elle lui en attribue de plusieurs autres Chefs, et en applique aussi de Samson à d'autres qu'à Hercule. Ainsi trouvons-nous dépaysée, mais conservée, l'Histoire des trois cents Renards que Samson prit et lia les uns aux autres par leurs queues, en y attachant des flambeaux allumés, et qu'il poussa ensuite dans les champs des Philistins, au milieu des blés, des vignes, et des oliviers (1), qui furent entièrement consumés.

C'est l'origine de la cérémonie rapportée par Ovide, dans laquelle, tous les ans, à Rome, on faisait paraître et courir dans le cirque des Renards liés ensemble avec des torches attachées à leurs queues. Cela venait, dit ce Poète, d'un Pays où des Renards attachés dans de la paille et du foin qu'on avait allumés, avaient porté le feu dans les moissons, et les avaient consumées; de là s'était établi l'usage de faire périr, tous les ans à la vue du Peuple, des Renards, de la même manière qu'ils avaient fait périr les blés de ce Pays. Cette cérémonie avait été transportée à Rome avec les religions et les superstitions de tous les Pays que les Romains avaient subjugués. Il ne restait d'autre preuve de cet événement, que cette fête annuelle et une vieille tradition. Voilà ce qu'Ovide en conte, et ce qui attestait la vérité de l'Histoire de Samson. Mais la Fable a aussi mêlé cette aventure de Samson déguisée, parmi celles d'Hercule; car elle a conté, qu'à la considération d'Omphale, Reine des Méoniens, il prit et lui amena attachés un grand nombre de certains brigands qui ravageaient ses terres, et qu'il brûla toutes leurs vignes. Elle appelle ces brigands, *Cercopes*, qui veut dire, *rusés et malins*, et *animaux à longue queue*, tels que sont les Renards. C'est ainsi qu'on travestit les Renards liés par Samson, avec le dégât des fruits des champs et des vignes. La Fable, dans Ovide (2), fait métamorphoser ces Cercopes en Singes.

Ensuite la Fable a emprunté en faveur d'Hercule la merveille que Dieu fit en faveur de Josué, lorsqu'il com-

(1) Chap. 15. des Juges.
Cur igitur missæ junctis ardentia tædis
Terga ferunt vulpes, causa docenda mihi est, etc.
Quâ fugit, incendit vestitos messibus agros;
Damnosis vires ignibus aura dabat:
Factum abiit, monumenta manent; nam dicere certam
Nunc quoque lex vulpem Carseolana vetat.
Ulque luat pœnas genus hoc, Cerealibus ardet;
Quoque modo segetes perdidit, ipsa perit. Ovide, au 4. liv. des Fastes.

(2) Au 14. liv. des Métamorphoses.

battait pour les Gabaonites contre les cinq Rois Amorrhéens. (1) Le Ciel fit tomber sur ceux-ci de grosses pierres épaisses comme de la grêle, qui tuèrent tous ceux qui avaient échappé aux Israélites, en plus grand nombre qu'il n'en avait péri par l'épée.

Ainsi, parmi les merveilles de la vie d'Hercule, on a inséré (2) que dans un combat contre les Liguriens, Jupiter lui envoya le secours d'une pluie de cailloux; et la quantité de ces pierres qu'on voit encore dans la Plaine de Crau (3) en Provence, a donné lieu aux Poètes de regarder cette Plaine comme le théâtre de ce prodige.

La fameuse mâchoire d'âne avec laquelle Samson défit mille Philistins (4), a été changée en la célèbre massue d'Hercule, avec laquelle il abattit les Géans et défit tant d'autres ennemis contre lesquels il avait à combattre. La ressemblance des noms Grecs peut y avoir donné lieu; *corré* veut dire *mâchoire*, et *cormos*, *massue*; le passage d'un de ces noms à l'autre n'a pas été difficile; et l'on y a été porté par la liberté de la tradition et de la Fable, d'autant qu'il a paru plus convenable d'armer Hercule d'une massue, que d'une mâchoire d'âne.

Mais la Fable à conservé plus clairement la merveille de la fontaine que Dieu fit sortir d'une dent de cette mâchoire (5) pour empêcher Samson de périr de la soif qui le pressait, après la défaite des Philistins. Quand Hercule eut défait le Dragon qui gardait les pommes d'or du jardin des Hespérides, et qu'il se vit en danger de périr de soif dans les ardeurs de la Libye, les Dieux firent sortir une fontaine d'un rocher qu'il frappa de son pied. (6)

Le caractère de la force prodigieuse de Samson était accompagné d'une faiblesse surprenante et continuelle pour les femmes. Ces deux caractères composent son Histoire et règnent également dans toute sa vie. Le dernier l'emporta; et après l'avoir souvent exposé, il causa enfin sa chute et sa perte.

La Fable n'a pas oublié ce même caractère de faiblesse pour les femmes, dans son Hercule. Il en avait pour toutes celles qui se présentaient; elle le porta à des bassesses indignes, et après l'avoir précipité en plusieurs occasions dangereuses, elle le fit enfin périr misérablement et dans la fureur.

Samson de qui la force était attachée à ses cheveux (7),

(1) Chap. 10 de Josué, v. 11.
(2) Pline, liv. 3. ch. 4. Pomponius Mela, de situ orbis, lib. 2. c. 5.
(3) Appelée par les Anciens *Campi lapidei*.
(4) Au ch. 15. des Juges, v. 25 et 16.
(5) Vers. 18 et 19 du même chap. 15. des Juges.
(6) Apollonius, liv. 4. de ses Argonautes, v. 1446.
(7) Chap. 16. des Juges, v. 19, 20 et 21.

et qui devait la perdre si on les lui coupait, ayant confié ce secret à Dalila sa maîtresse, elle le trahit, lui coupa les cheveux pendant qu'il dormait, et le mit, dépouillé de toute sa force, entre les mains des Philistins, qui lui ôtèrent la liberté et la vue, et le firent servir comme le plus vil et le plus misérable des esclaves.

La tradition qui met en lambeaux les Histoires anciennes et des pays éloignés, a transporté cette aventure à Nisus roi de Mégare et à Scylla sa fille; (Mégare était aussi le nom d'une des femmes d'Hercule, fille de Créon roi de Thèbes;) le nom de Scylla est pris du crime et de l'impiété de cette fille de Nisus, du verbe Grec *Scylao*, qui veut dire *dépouiller avec impiété.* La fortune de Nisus était attachée à un cheveu couleur de pourpre; Scylla ayant pris de la passion pour Minos qui assiégeait Nisus dans sa capitale, trahit son père, lui coupa ce cheveu fatal dans le temps de son sommeil, et le livra entre les mains de son ennemi. Nisus (1) perdit la raison et la vie; suivant les Fables, il fut changé en oiseau.

Le trait de l'Histoire de Samson, le plus éclatant et le plus singulier (2), est celui par lequel il finit sa vie: lorsque les Philistins, faisant des sacrifices solennels en l'honneur de leur Dieu, pour lui rendre grâces de leur avoir livré leur redoutable ennemi, le firent amener de la prison pour s'en divertir, Samson pria ceux qui le conduisaient de le laisser s'appuyer, pour prendre quelque repos, sur l'une des deux colonnes qui soutenaient l'édifice, rempli d'une grande multitude de peuple et des Princes des Philistins. Alors ayant invoqué le Seigneur, et ramassant ses forces, qui lui étaient revenues avec ses cheveux, il prit ces colonnes de ses deux mains, et les ébranla si vigoureusement, que l'édifice tomba sur toute la multitude qui y était assemblée. Samson fit mourir de ce seul coup beaucoup plus de Philistins qu'il n'en avait tué pendant toute sa vie.

La Fable ou la tradition n'avait pu effacer ce trait dans la copie de Samson, qui est Hercule. Hérodote le rapporte comme une tradition fabuleuse de l'invention des Grecs, et le rejette comme n'ayant point de fondement dans l'Histoire ni dans les mœurs des Egyptiens, chez qui les Grecs contaient qu'elle s'était passée. Ils rapportent, dit cet Historien dans son second livre, qu'Hercule étant entre les mains des Egyptiens, ils l'avaient destiné à être sacrifié à Jupiter; qu'ils l'avaient orné comme une victime, et fait amener avec pompe

(2) Au livre 8 des Métamorphoses d'Ovide.
(1) Chap. 16. des Juges, du vers. 23. jusqu'à la fin.

au pied de l'autel; que s'étant laissé conduire jusques là, et s'y étant reposé un moment pour ramasser ses forces, il avait massacré tous ceux qui étaient assemblés, au nombre de plusieurs milliers, pour être les acteurs ou les spectateurs de la pompe et du sacrifice.

La ressemblance de ces aventures de Samson et d'Hercule est visible, et fait sentir, à n'en pouvoir douter, que la Fable de l'un a été composée d'après l'Histoire de l'autre. Ce qu'Hérodote y remarque de l'impossibilité de cette dernière aventure, suivant la tradition des Grecs, et de la ridiculité de l'attribuer aux Egyptiens, confirme qu'elle est empruntée, et qu'elle n'est qu'une copie défigurée dont il faut chercher ailleurs l'original.

XIX. ORPHÉE ET EURYDICE; ET LE POÈTE SIMONIDE.

L'ORIGINAL d'où cette Fable a été tirée, est l'Histoire de Loth (1), fils d'Aram et neveu d'Abraham, avec lequel il demeurait dans la terre de Chanaan; mais ayant été obligés de se retirer pour quelque temps en Egypte, à leur retour ils se séparèrent. Loth s'établit dans le Pays du voisinage du Jourdain, le plus agréable et le plus fertile de tout Chanaan. Là était la Ville de Sodome, dont les habitans étaient plongés dans les débauches et dans les crimes; Loth y conserva cependant la piété, la justice, et les autres vertus qu'il avait chez ses parens.

Les Rois de Babylone et du Pont ayant porté leurs armes contre ce Pays, le saccagèrent, et enlevèrent Loth et sa femme avec leurs troupeaux. Abraham les délivra, et Loth vint de nouveau résider à Sodome. Il y reçut et logea deux Anges, qui lui déclarèrent être envoyés pour perdre Sodome et les autres Villes voisines aussi criminelles, et pour le sauver de cette ruine avec sa famille, en considération de sa piété et des prières d'Abraham son oncle. Les Anges le firent sortir de Sodome avec sa femme et ses enfans, et les conduisirent à quelque distance au dehors, où les ayant quittés, ils leur dirent: Sauvez-vous en diligence, et gardez-vous de regarder derrière vous pour voir la Ville, avant que vous soyez arrivés sur la montagne, si vous ne voulez vous perdre avec les autres. Dès qu'ils furent éloignés, Dieu fit tomber sur ces Villes et sur le pays d'alentour

(1) Du ch. 13. de la Genèse jusqu'au 19.

une pluie de soufre et de feu, qui les brûla, et qui consuma entièrement leurs habitans et tout ce qui était sur la terre.

La femme de Loth n'ayant pu retenir sa curiosité, et, contre la défense des Anges, s'étant tournée vers la Ville, avant d'être sur la montagne, fut changée en une statue de sel. (1) Loth et ses filles, de la montagne où ils s'étaient sauvés, virent tout ce Pays embrasé, couvert d'une épaisse et ardente fumée, qui semblait sortir d'une ouverture de l'Enfer. Ils se retirèrent dans une caverne, où ses filles croyant être restées seules sur la terre avec leur père, lui firent prendre du vin jusques à l'enivrer. Quand il eut perdu la connaissance elles couchèrent avec lui, en eurent chacune un fils, Moab, et Ammon, Chefs de deux grands Peuples qui furent toujours ennemis irréconciliables du Peuple de Dieu. C'est où finit l'Histoire de Loth.

Quantité d'Auteurs attestent ce terrible et fameux prodige. Strabon (2) le rapporte; Tacite (3) décrit à peu près comme l'Historien sacré ces campagnes jadis si fertiles et si peuplées dont les Villes furent consumées par le feu du Ciel. « Les marques du courroux céleste, dit-il, » y durent encore; la terre est comme brûlée et n'a plus » la force de produire; on y voit un lac comme une mer » dont les eaux sont d'une odeur et d'un goût pestilen- » tiels. » Solin Polyhistor (4), Pline (5), Bochard, et Adricomius (6) en disent autant; ces derniers ajoutent, comme Josèphe (7) le dit aussi, que de leur temps on voyait encore cette Statue de sel entre la mer morte et la montagne où Loth se retira, et Tertullien (8) assure qu'on la voyait également de son temps. Ces Auteurs représentent cet endroit qu'ils ont vu, comme une bouche de l'Enfer.

Tournons à présent les yeux sur la Fable d'Orphée et d'Eurydice, par laquelle les Grecs ont voulu, à leur ordinaire, transporter de la Palestine dans leur Pays la scène de ces prodiges.

Leurs Poètes font naître Orphée dans la Thrace, tantôt de Jupiter, tantôt d'OEagre et d'une Muse. Ils ont conservé dans son nom la signification de celui de Loth;

(1) Du sel de pierre, comme il y en a en divers lieux.
(2) Strabon, liv. 16. de sa Géographie.
(3) Tacite, liv. 5. de son Histoire, vers le commencement.
(4) Solin, ch. 38. de la Judée.
(5) Pline, liv. 3. de l'Histoire naturelle.
(6) Adricomius, en sa description de la Terre Sainte.
(7) Josèphe, liv. 1. ch. 11. des Antiquités Judaïques, et liv. 4. de la Guerre des Juifs, ch. 27.
(8) Dans son Traité *de Pallio*, c. 2.

car *Orphée* (1), en Grec, veut dire, *noir* et *obscur*; comme Loth (2), *enveloppé*, *obscurci*. Ils lui donnent pour mère, les uns *Calliope*, les autres *Polymnie*, qui veut dire *hymne* et *chants*; comme le nom *d'Aram* (3), père de Loth, signifie *Chantre*, ou *Panégyriste*. Orphée est connu sous le nom seul de Chantre de la Thrace.

Cette Fable est rapportée dans Pausanias (4); dans Diodore de Sicile (5); par Conon, dans Photius (6); par Ovide (7), dans ses Métamorphoses; elle est élégamment décrite par Virgile (8); et tous la reconnaissent comme une pure Fable: aussi n'a-t-on donné à Orphée qu'une généalogie de la fantaisie des Poètes, et purement allégorique par rapport à celle de Loth. On a aussi nommé sa femme *Eurydice* (9), c'est-à-dire, *deux fois trouvée* et autant de fois perdue, comme la femme de Loth.

Orphée est placé dans la Thrace, peuple brutal, barbare, qui sacrifiait les étrangers, ennemi de toute soumission; comme les habitans de Sodome aussi brutaux, barbares, haïssant les étrangers et les traitant avec outrage, dit Josèphe. (10) Orphée avait voyagé dans l'Egypte, d'où il porta le premier aux Grecs les Cérémonies et les connaissances des Egyptiens, avec plusieurs de leurs lois (11), comme nous l'avons vu ailleurs. Ce furent particulièrement ces belles connaissances qui lui attirèrent tant d'admiration, et qui faisaient venir à lui les peuples encore ignorans, sauvages et sans mœurs. Il leur inspirait l'amour et la crainte des Dieux, avec l'horreur de tout ce qui est contre la justice et la raison, ce qui a fait dire, en langage poétique, qu'il apprivoisait les lions et les tigres, et se faisait suivre des forêts. (12)

Les infames débauches des habitans de Sodome sont assez connues et décriées. Les Poètes, Ovide (13) parmi

(1) *Orphaios* ou *Orphos* signifie *niger*, *obscurus*, *lucis expers*.
(2) *Loth*, en Hébreu, *cooperius*, *involutus*.
(3) *Aram*, en Hébreu, *cantans* aut *præco*.
(4) Pausanias, dans ses Béotiques.
(5) Au liv. 4. de sa Bibliothèque.
(6) Code 186. narration 45. de Photius.
(7) Liv. 10 et 11. des Métamorphoses.
(8) Sur la fin du 4. liv. des Géorgiques de Virgile.
(9) *D'Eurein*, trouver, et de *dis*, double ou doublement.
(10) Au chap. 1^r. du liv. 1. de son Histoire des Juifs.
(11) Dans Denys d'Halicarnasse, vers le commencement de son 1. liv.
(12) *Silvestres homines sacer interpresque Deorum*
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones. Horatius, in Arte Poeticâ.
(13) . . . . . *Refugerat Orpheus*
Fœmineam Venerem. etc. Ovidius, Metamorph. lib. 18.

les autres, en noircissent Orphée. Cet horrible trait ne convient nullement à Loth, mais il peint ses concitoyens. Lorsque l'on compare la Fable avec l'Histoire, le rapport consiste tantôt dans une ressemblance directe de la copie avec l'original, tantôt dans une ressemblance qui roule sur des circonstances. Celle-ci est si singulière, et d'ailleurs quadrant si peu avec les autres parties du caractère d'Orphée, représenté sous le langage figuré de la Poésie comme un Législateur respectable, occupé du soin de détourner les hommes du vice et de les porter à la vertu, qu'on ne peut la prendre pour l'ouvrage de l'invention des Poètes, mais plutôt pour un assujettissement à recueillir les restes d'une tradition qui en s'affaiblissant était devenue également désavantageuse à tous les citoyens d'une même Ville.

Comme les Rois du Pont et de Babylone avaient enlevé la femme de Loth, et qu'après avoir été délivrée de leurs mains elle alla à Sodome, qui est une vive image de l'Enfer, on a feint qu'un Aristée, roi d'Arcadie, voulut enlever la femme d'Orphée, et qu'elle fut, dans sa fuite, piquée par un serpent dont la morsure la conduisit aux Enfers.

La Fable d'Orphée a deux parties; la première est sa descente aux enfers: il perça les horreurs qui en défendent l'entrée (1), et il obtint la liberté de ramener sa chère Eurydice de ces abîmes affreux dont il est défendu de sortir; mais on joignit à cette faveur la condition de ne se point tourner pour la voir jusques à ce qu'ils fussent assez hors des vallées infernales pour ne pouvoir y porter leur vue. (2) En contrevenant à cette loi, il devait perdre le fruit de la grâce qu'on lui avait accordée.

Dans la seconde partie du tableau, on représente Eurydice déjà sortie des barrières de l'abîme, sur le point d'être rendue en sûreté à la lumière du jour, à la suite de son mari, lorsque celui-ci, par une imprudente curiosité, tourne la tête, pour s'assurer de l'exécution de la promesse qu'on lui avait faite. Dans l'instant qu'il s'est tourné vers sa femme, il lui voit reperdre la vie qu'il venait de lui faire rendre (3); ce n'est plus qu'une ombre qui le fait s'épuiser en regrets inutiles.

(1) *Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,*
Et caligantem nigrâ formidine lucum
Ingressus, Manesque adiit regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda. Virgil. lib. 4. Georg.

(2) *Ne flectat retrò sua lumina, donec Avernus*
Exierit valles, aut irrita dona futura. Ovide, lib. 10. des Métamorphoses.

(3) *Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras*

Ces fictions sans fondement ne peuvent avoir été forgées que sur un fond de vérité, dont on voit l'original dans l'Histoire de Loth et de sa femme.

Elle était enfermée dans Sodome, qui n'a paru qu'un Enfer à ceux qui ont vu le lieu où fut cette Ville infortunée; les vertus et la justice de son époux, bien éloigné des déréglemens qui y régnaient, furent si agréables à Dieu, qu'avec l'union et le concert de la piété et des prières d'Abraham son oncle, il trouva grâce devant lui. Le Seigneur envoya des Anges pour le retirer avec sa femme de cette Ville condamnée, avant que la pluie de feu et de soufre la réduisît en l'état décrit par tant d'Auteurs, après l'Historien sacré.

Mais cette grâce avait été accompagnée de la défense de tourner la tête vers cette demeure infernale, jusques à ce qu'ils eussent gagné la montagne et fussent hors de cet orage de feu et de soufre. La femme fut trop curieuse et trop impatiente; elle se tourna vers ce séjour malheureux, où elle entendait un bruit effroyable; et sur-le-champ elle perdit le sentiment et la vie; son corps fut transformé en une statue immobile que tant de gens ont vue plusieurs siècles après. Loth en fut accablé de douleur, et se retira sur la montagne qui lui avait été indiquée.

Sur la fin de la fiction on représente Orphée qui haïssait toutes les femmes (2) et qui détournait les hommes de leur commerce : c'est une peinture des débauches infames des concitoyens de Loth, comme il a été remarqué.

Ce fut par l'instigation de Bacchus, que des femmes dans leur fureur et dans les ténèbres déchirèrent (3) Orphée; en quoi la Fable semble avoir retenu quelque chose de la dernière aventure de Loth, lorsque ses filles se servirent de son ivresse pour abuser de lui, et pour concevoir à son grand regret deux enfans qui faisaient son supplice, dont la vue et le souvenir déchiraient son cœur, et dont les descendans furent toujours les ennemis irréconciliables du Peuple sorti de la même race que lui.

Ponè sequens, (namque hanc dederat Proserpina legem,)
Cùm subita incautum dementia cœpit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.
Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa,
Immemor, heu! victusque animi respexit,
. . . . En iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus. Virgil. l. 4. Geor.

(6) *En, ait, En hic est nostri contemptor, etc.* dit une de ces femmes, dans Ovide, à l'entrée du livre 11. des Métamorphoses.

(5) . . . *Spretæ Ciconum quo munere matres,*
Inter sacra Deûm nocturnique orgia Bacchi,
Discerptum latos juvenem sparsere per agros. Virgil. lib. 4. Georgi.

Voilà le fond qui a servi de canevas sur lequel les Poètes ont travaillé, et qu'ils ont brodé de toutes leurs fictions.

Nous pouvons assez à propos joindre ici une autre Fable qu'on reconnaît aisément avoir aussi été prise de l'Histoire de Loth sauvé de Sodome par l'avis et le ministère des Anges, en considération de sa piété envers Dieu. C'est la fable du Poète Simonide, rapportée par Valère Maxime (1), par Cicéron (2), par Quintilien. (3) Ils content que Simonide soupait chez un nommé Scopa, homme considérable et opulent, pour qui il avait composé un panégyrique en vers, dans lequel il avait mêlé bien des louanges des Dieux Castor et Pollux, pour en relever celles de son Héros et pour orner son Poème. Cet homme avare en prit occasion de lui retrancher la moitié du salaire qu'il lui avait promis, en lui disant d'une manière sordide qu'il s'en fit payer par Castor et Pollux qui y avaient autant de part que lui. Ils n'avaient pas achevé de souper, qu'on avertit Simonide que deux jeunes hommes l'attendaient à la porte du logis pour une affaire fort pressante ; il y court : dès qu'il est dehors les deux jeunes hommes disparaissent, et dans le moment le logis où l'on soupait est abîmé ; l'hôte avec toute sa compagnie furent écrasés sous sa ruine, et Simonide seul fut sauvé.

Qui ne voit la piété de Loth récompensée, l'impiété, l'injustice et les insultes de ses concitoyens punies, l'envoi des Anges sous la forme de deux jeunes hommes pour sauver Loth, qu'ils font sortir de la Ville, laquelle d'abord après est abîmée en la manière que nous l'avons vu dans son Histoire ?

Il n'est pas besoin d'autres réflexions.

XX. PHILÉMON ET BAUCIS.

La Fable de Philémon et Baucis a assez de rapport avec l'Histoire de Loth sauvé de la ruine de son Pays, et avec la Fable de Simonide que nous venons de rapporter, pour leur être jointe ; on y a mêlé cependant tant de circonstances particulières de l'Histoire d'Abraham, qu'elle paraît y avoir plus d'affinité, et qu'elle mérite de

(1) Valère Maxime, liv. des Exemples mémorables, ch. 8. des Miracles, art. 8. des Etrangers.
(2) Cicer. de Oratore, n. 352 et 353.
(3) Quintilien, liv. 11. de ses Institutions, ch. 2. de la Mémoire.

lui être confrontée séparément, pour se convaincre qu'elle en a été tirée.

Nous allons mettre ici simplement un extrait de la narration qu'Ovide (1) en fait faire par un homme qui en était instruit, pour justifier et inspirer le respect et la crainte qui sont dus aux Dieux.

« On voit, dit-il, au pied d'une colline de la Phrygie, » deux arbres qu'on a enfermés d'une muraille. J'ai été » sur les lieux; je les ai vus, (dit celui qui fait ce ré- » cit.) Il y a auprès un lac, qui était autrefois une terre » habitée. Jupiter et Mercure, sous la figure d'hommes, » vinrent visiter ce Pays. Ils furent à la porte de mille » maisons voir si l'on voudrait les y reçevoir. Ils furent » rebutés partout; il n'y eut qu'une seule petite maison » d'un bon vieillard, appelé Philémon, et d'une bonne » vieille sa femme, appelée Baucis, où ils furent reçus » avec joie. Ces bonnes gens avaient passé ensemble » une vie sage et pieuse; ils étaient sans enfans, et se ser- » vaient eux-mêmes, sans chagrin et sans murmure. » Ils marquèrent à leurs hôtes leur empressément, et » dès que ces Dieux déguisés furent entrés dans leur » cabane, ils leur présentèrent les meilleurs siéges » qu'ils avaient; ils allumèrent du feu; ils préparèrent » ce qu'ils purent cueillir de meilleur dans leur jardin, » et s'empressèrent de tuer quelque volaille qu'ils avaient » conservée; ils les entretenaient cependant pour leur » faire attendre plus doucement le repas; ils l'apprêtè- » rent eux-mêmes le mieux qu'ils étaient capables de le » faire; ils ajustèrent et couvrirent les lits de ce qu'ils » avaient de plus propre; ils firent chauffer de l'eau » pour leur laver les pieds. Tout cela était accompagné » d'un air qui marquait la bonne volonté de ces sages » vieillards.

» Après le repas, les Dieux se firent connaître pour » ce qu'ils étaient; ils déclarèrent au mari et à la femme » qu'ils allaient châtier et faire périr tout le Pays de » leur voisinage, à cause de l'impiété de ses habitans, » et qu'ils seraient les seuls sauvés de cette ruine géné- » rale; qu'il fallait promptement sortir de leur maison, » et les suivre sur une montagne voisine. Ils ne perdi- » rent pas le temps. A peine étaient-ils arrivés vers le » milieu de la montagne, qu'ils virent tout le Pays sub- » mergé et devenu un lac, à l'exception de leur petite » habitation. Ils étaient, d'un côté, pénétrés de douleur, » pour la perte des gens de leur Pays; et de l'autre, » ravis d'admiration et de reconnaissance pour leur » conservation. Ils craignaient encore et se répandaient

(1) Au 8. liv. des Métamorphoses.

» en prières, lorsque Jupiter changea leur chaumière
» en un Temple. Il dit ensuite à ces pieux vieillards de
» lui demander ce qu'ils souhaiteraient ; ils lui deman-
» dèrent de pouvoir le servir, et d'être chargés du soin
» de son culte dans ce Temple ; d'y vivre et d'y mourir
» ensemble : ce qui leur fut accordé. Ils y furent conser-
» vés en paix pendant leur vie ; et parvenus à une ex-
» trême vieillesse, ils furent tous deux changés en ar-
» bres, qu'on y voit encore, que l'on révère, et dont les
» branches sont chargées de bouquets, que ceux qui les
» vont voir y portent. Je les ai vus, (ajoute celui qui fait
» ce récit,) et j'ai appris toute cette aventure des vieil-
» lards du Pays, gens sincères, qui disaient la bien sa-
» voir, et qui n'avaient nul intérêt à me tromper. »

Voilà la Fable rapportée par Ovide ; voyons l'Histoire telle qu'elle est décrite dans la Génèse, et par Josèphe dans son Histoire des Juifs. Abraham, âgé de cent ans, et sa femme, âgée de quatre-vingt-dix, seuls et sans enfans, demeuraient sous des tentes dans la vallée de Mambré, près d'Hébron, qui fut aussi appelé Arbée, dans la Palestine. On sait combien ils étaient recommandables par leur charité. Un jour qu'Abraham était assis à la porte, près d'un chêne célèbre qu'on appelait le chêne de Mambré, il vit venir vers lui trois Anges sous la figure d'hommes (1) ; il courut au-devant d'eux, il se prosterna, et leur demanda en grâce de vouloir entrer et s'arrêter dans sa tente. Il courut à sa femme, et lui recommanda de faire cuire d'abord des pains sous la cendre. Ils apportèrent cependant de l'eau à leurs hôtes, pour leur faire laver les pieds, et les invitèrent à se reposer sous le chêne, pendant qu'ils préparaient de quoi manger. Abraham courut en même temps à son troupeau, il y tua un veau tendre et gras ; il donna à ses hôtes tout ce qu'il pût leur offrir de meilleur, et il les servit à table.

Après le repas, ces hommes tournèrent les yeux vers Sodome, et parlant au nom du Seigneur, dont ils firent connaître qu'ils étaient les Ministres, ils déclarèrent de sa part à Abraham le sujet pour lequel ils étaient envoyés : que le cri des crimes de Sodome et de Gomorrhe, qui étaient dans ce voisinage, s'était fortifié ; et que leurs péchés étaient parvenus à leur comble ; qu'il avait voulu descendre pour voir lui-même de près ce qui en était, et s'il y restait quelque homme de bien ; mais qu'il n'y en avait point trouvé. Alors deux de ces Anges travestis en hommes prirent le chemin de Sodome ; ils y arrivèrent le soir. Loth, neveu d'Abraham, alla au-devant

(2) Josèphe, au chap. 4. de son Histoire des Juifs.

d'eux, les reçut chez lui avec empressement et piété, et les régala. Ils lui découvrirent leur commission, comme à Abraham ; ils le firent sortir de la ville avec sa femme ; et le firent sauver sur la montagne, d'où il vit tout le Pays inondé par une pluie de soufre et de feu, et changé en un lac affreux. La petite ville de Ségor, où il s'était retiré, fut sauvée en considération d'Abraham, qui, du lieu où il avait auparavant vu le Seigneur, vit les tristes restes de l'embrasement et cette épouvantable destruction.

Tout ce Pays fut changé en un lac plein de bitume, jusques à la petite ville où Abraham s'était lui-même réfugié, appelée Hébron, ou Arbée, qui fut miraculeusement conservée. Sara y mourut quelques années après, et y fut enterrée dans une caverne, près de la vallée de Mambré : Abraham y fut aussi enterré. Ils avaient été tous deux religieusement attachés au vrai culte du Seigneur, et ils le laissèrent à leur postérité. L'arbre sous lequel ils avaient reçu les Anges et près duquel ils avaient été enterrés, se voyait encore plusieurs siècles après, du temps de saint Jérôme, sous l'Empire de Constance ; c'est ce qu'atteste ce saint et grave Docteur (1), soit que cet arbre, dit-il, se soit conservé si long-temps, soit qu'il ai péri, et qu'il en ait poussé d'autres des mêmes racines. Ce saint Docteur enseigne, avec les Historiens Ecclésiastiques, que cet arbre étant révéré des Peuples qui venaient y faire des libations et brûler de l'encens, le grand Constantin, pour arrêter le cours de ce culte superstitieux, y fit bâtir un Temple superbe. (2) Cela a suffi pour faire dire à la Fable, que ces deux époux avaient été changés en arbres, qui étaient près de leur tombeau, et qui furent l'objet de la vénération publique.

La conformité de la Fable avec l'Histoire est aussi grande et aussi sensible que peut l'être celle d'une copie avec son original.

(1) Dans son livre *de situ et nominibus locorum Hebraïcorum.*

(2) Eusèbe, au troisième livre de la vie de Constantin, ch. 50 et 51, où il donne la lettre que cet Empereur écrivait sur ce sujet à tous les Evêques de la Palestine ; et Histoire Ecclésiastique de Fleury, liv. 11.

XXI. NIOBÉ.

Les adversités de Job et de sa famille, après ses grandes prospérités, décrites dans le livre de l'Ecriture Sainte qui porte son nom, ne peuvent être une fiction inventée pour insinuer une vérité morale. Il a été reconnu, par des caractères décisifs, que c'est une Histoire véritable. Le nombre des circonstances suivies, les noms propres des personnes et du lieu de cette Histoire, la citation qui en est faite dans d'autres livres de la même Ecriture (1) pour la donner en exemple de justice et de patience, en établit la vérité; ce que nous en allons voir peut aussi servir à la confirmer.

Elle fut rendue célèbre, vers le temps de Moïse, par cet ouvrage, véritable Poème, où l'on trouve que les entretiens de Job et de ses amis, qui en font la plus grande partie, sont tous en vers dans la langue originale.

Eusèbe (2) nous apprend qu'Aristée, dans son Histoire des Juifs, a parlé de Job comme notre livre de Job; il le fait aussi habitant de l'Idumée et descendant d'Esaü.

Il était difficile qu'un événement si singulier, si tragique et si éclatant par lui-même, arrivé en la personne d'un Roi, d'une Reine et de toute leur nombreuse famille, et chanté par ce grand Poème, ne fût porté dans tous les lieux où les Israélites, les Arabes et les Phéniciens se répandirent.

Plusieurs siècles après, les Grecs passionnés pour les choses extraordinaires, ayant reçu par la tradition cette Histoire défigurée par le temps et par la diversité des génies, l'attribuèrent en partie à leur Nation, la placèrent dans leurs premiers temps, et en composèrent une de leurs anciennes Histoires fabuleuses.

C'est leur fameuse Fable de Niobé (qu'ils font (3) cependant originaire de la Lydie dans l'Asie mineure), sœur de Pélops, fille de Tantale, et femme d'Amphion, un des premiers Rois de Thèbes. On y reconnaît l'Histoire véritable de Job, son original; illustre et semblable monument l'une et l'autre des grandes prospérités suivies des adversités les plus terribles.

Le nom de Niobé, qui est celui de la Fable, en est

(1) En Ezéchiel, ch. 14. v. 14. En Tobie ch. 2. v. 12. Epître de S. Jacques, ch. 5. v. 11.

(2) Préparation Evangélique, liv. 9. ch. 25.

(3) Dans Ovide, liv. 6. des Métamorphoses. Hygin. fab. 9. Homère, et tous les Mythologistes.

d'abord un témoignage qui frappe et qui a quelque chose de convaincant. Les Grecs, suivant leur usage de conserver la ressemblance ou la signification des noms dans les Histoires qu'ils empruntaient des Nations plus anciennes qu'eux, ont composé ce nom de deux mots Grecs qui ne veulent dire autre chose que la femme de Job; *Nuos*, c'est-à-dire *épouse*; à quoi l'on a joint le nom même de *Job*, dont on fait *Nuiobou*, *femme de Job*. (Νυος Ιωβου.)

Aussi le caractère qu'on a donné à Niobé est le même que celui de son original, où l'on voit la femme de Job pressant son mari de maudire Dieu (1), et parlant, (ainsi qu'il le lui reproche lui-même,) comme une insensée, une furieuse. (2) Ce sont les mêmes traits qui représentent Niobé impie, emportée et blasphémant contre les Dieux.

Suivant le témoignage de Dieu même, Job était véritablement bien éloigné d'être méchant et impie; mais comme les jugemens des hommes sont souvent injustes et précipités, l'impression de jalousie qui restait de sa grandeur passée, et la vue de ses souffrances présentes portaient ses amis mêmes à prononcer contre lui; quelques-uns de ses discours les y autorisaient en quelque sorte. Sa femme, moins maîtresse de ses emportemens, allait plus loin qu'eux; mais enfin ils le firent également passer pour un homme méchant, impie, enorgueilli par ses prospérités. C'est aussi comme la Fable représente Amphion.

Les caractères et les traits particuliers de blasphèmes et d'impiété sont les mêmes dans la Fable que dans l'Histoire,

On a conservé de la ressemblance jusques dans leurs familles et leurs ancêtres. Job, suivant la plus commune opinion, descendait d'Esaü, race maudite de Dieu, dont le nom signifie *haï* et *détesté*. Il est connu de tous, combien de même la race de Tantale était impie et détestée des Dieux.

La terre de Hus, Pays de Job, était dans l'Idumée et l'Arabie. Celle-ci avait été le partage et le séjour d'Esaü, qui y avait épousé, malgré son père, des femmes de Chanaan. Les Iduméens, ou Nabathéens, dit Strabon (3), sont des Peuples de l'Arabie pétrée. Il dit aussi qu'Amphion, avant de régner à Thèbes, habitait un petit village de la Béotie appelé *Copés*, qui est le nom d'un village de l'Arabie nommé *Copar* chez Ptolomée.

Job est dit (ch. 1.) grand parmi les Orientaux; il est

(1) Job, ch. 2. v. 9.
(2) Au même endroit de Job.
(3) Liv. 16. de sa Geographie. ch. 5 et 8: et liv. 9.

représenté (ch. 29.) présidant aux jugemens, assis sur un trône dans la place publique, environné, comme un Roi, d'une nombreuse garde ; les jeunes gens et les vieillards, les Prince même n'osant parler ni s'asseoir en sa présence. C'était donc un Roi : la Fable fait de même d'Amphion mari de Niobé, un puissant Roi.

L'Histoire et la Fable ont peint des mêmes couleurs la réputation et les prospérités de ces deux Princes : riches, puissans, respectés, craints, admirés, à qui tout réussissait ; heureux surtout l'un et l'autre par une nombreuse et florissante famille, mais plus célèbres ensuite par l'éclat de leurs adversités.

La Fable a copié dans le portrait d'Amphion, les jugemens que les amis de Job faisaient de lui. Elle a suivi les idées que présentent les reproches dont ils l'accablaient, fondés en apparence sur quelques-uns de ses discours, ainsi que nous l'avons remarqué. Sophar (ch. 11.) l'un d'eux, le traite d'homme orgueilleux, rempli d'iniquité, de cœur endurci, qui voulait être indépendant de Dieu. Eliphaz (ch. 15.) l'accuse de s'être élevé contre Dieu, de ne le point craindre et de le blasphémer, de s'égaler à lui, et d'avoir élevé son bras contre le Tout-puissant. Ils réitèrent ces accusations et les aggravent (ch. 20, 22, 34 et 35.) par l'imputation de toute sorte de crimes et d'impiétés.

Il est vrai que ces sentimens des amis et de tout le Pays de Job étaient injustes et mal fondés, puisqu'ils reposaient sur cette fausse idée, que Dieu n'afflige point les gens de bien et ne châtie que les impies ; d'où l'on concluait qu'il devait être très-méchant et très-impie, puisque Dieu le punissait par des maux si terribles et si extraordinaires. On ne concevait pas que Dieu affligeât les justes pour exercer leur vertu, pour leur donner des sujets de mérite, pour en faire des exemples de force et de patience, et pour montrer que c'est principalement après cette vie qu'il récompense la vertu et punit les crimes. L'opinion générale faisait juger suivant les maux apparens.

D'ailleurs les malédictions que Job donne au jour de sa naissance et à la nuit de sa conception (1), le soin qu'il prend de se justifier, où il semble accuser Dieu d'injustice, donnaient lieu à ces jugemens.

Pour la femme de Job, on ne peut douter de son impiété et de ses blasphèmes, qu'elle exprime hautement et avec fureur, jusqu'à exhorter son mari à maudire Dieu, et jusqu'à traiter la soumission à ses volontés

(1) *Pereat dies in quâ natus sum, et nox in qua dictum est : Conceptus est homo.* Job, ch. 3. v. 3.

de simplicité et de folie ; ce qui obligea Job à lui dire (1) ; qu'elle avait perdu, non-seulement la piété, mais la raison.

La Fable n'a pu faire plus méchans, plus orgueilleux, plus impies Niobé et Amphion ; elle n'a pu leur mettre plus de blasphèmes dans la bouche ni plus d'insolence dans le cœur contre leurs Dieux.

Et comme la femme de Job paraît bien plus coupable que son mari, la Fable a conservé cette distinction ; elle a chargé Niobé, beaucoup plus que son mari, des emportemens impies et des blasphèmes qui méritèrent l'indignation des Dieux, et qui furent punis par les calamités dont l'éclat effaça celui de leurs prospérités passées.

Ces imprécations, ces malédictions de Niobé contre Latone, contre Apollon et contre Diane, l'emportement avec lequel elle veut décrier et abolir le culte qu'on leur rendait (2), qui ont des traits si singuliers, sont des copies exactes de ce qui se voit dans l'Histoire de Job ; leur parfaite ressemblance, qui ne peut être l'effet du hasard, fait voir qu'elles en ont été tirées.

Job y souhaite la destruction du jour où il est né (3) et de la nuit où il a été conçu : « qu'on ne fasse aucun » compte de la lune qui y a paru ; que bien loin d'être ho- » norée, elle soit oubliée, obscurcie et maudite ; qu'elle » soit laissée seule et désolée ; que personne ne la loue, et » ne la bénisse jamais. » Après avoir invité généralement tout le monde à maudire ce jour et cette nuit, il unit en particulier ses sentimens et ses imprécations avec celles de certains Peuples qui haïssent le Soleil, et qui lancent avec fureur des flèches contre cet Astre, pour l'obscurcir, s'ils ne peuvent le détruire. Il les exhorte à redoubler avec lui leurs imprécations contre le Soleil et contre la Lune.

C'est le sens naturel et unique de ce verset 8, en ces termes (4) : *Que ceux qui ont la résolution de susciter et d'attaquer Léviathan, maudissent la Lune comme ils maudissent le Soleil.* Ce sens est suivi par le Père Dom Calmet, dans son savant Commentaire sur le livre de Job et sur les autres livres de l'ancien Testament (4) ; et ceux qui ne l'ont pas aperçu, sont obligés d'avouer qu'ils n'y en trouvent aucun.

Pour le comprendre, il faut savoir que quelques habitans de l'Ethiopie et de la haute Egypte, dans laquelle était la Ville de Tentyre, ne pouvant supporter les ardeurs du Soleil, qui les brûle, ne haïssent rien tant

(1) *Quasi una de stultis mulieribus locuta es.* Job. ch. 2. v. 10.
(2) Au 6. liv. des Métamorphoses d'Ovide.
(3) *Dies ille vertatur in tenebras*, etc. Job. ch. 3, v. 3. et suiv.
(4) *Maledicant ei qui maledicunt diei, qui parati sunt suscitare Leviathan.* Job. ch. 3. v. 8.

que cet Astre, qu'ils le détestent, qu'ils vomissent contre lui toutes les injures et les imprécations que la rage peut suggérer, dès qu'ils le voient paraître sur leur horizon. Ces peuples étaient connus et distingués par cet usage de leurs emportemens contre le Soleil. C'est ce que nous apprennent Hérodote, Pline, et Strabon. (1).

Ces mêmes habitans de Tentyre, bien loin de craindre les crocodiles, dont leur pays est rempli, les cherchent (2), les poursuivent, les tuent et les mangent; ce sont les crocodiles qui les craignent. C'est à quoi fait allusion le verset 14. du Psaume 73. *Vous avez brisé les têtes du Dragon, et vous l'avez livré aux Peuples d'Ethiopie pour leur nourriture.*

Il est enfin assez connu que le nom de *Leviathan* signifie *une Baleine* et toutes sortes de monstres marins; on les trouve désignés sous ce nom en plusieurs endroits de l'Ecriture et dans le même livre de Job, comme *Behemot* est l'éléphant. (3)

Tel est donc le sens de ce verset où Job dit : *Que les Peuples qui ont accoutumé et qui ne craignent pas d'attaquer les crocodiles, ces monstres marins, et qui font également profession de vomir des imprécations contre le Soleil, s'unissent avec moi pour vomir de concert nos imprécations et nos malédictions contre cet Astre et contre la Lune.*

Job fournit ensuite à la Fable un autre trait bien marqué, lorsqu'il déteste l'usage des Peuples qui adoraient le Soleil et la Lune (4), et tout le culte de ces Astres déjà établi dans l'Orient et dans l'Assyrie. « Il proteste » qu'il a toujours été bien éloigné de sacrifier et de don- » ner aucune marque de vénération religieuse à ces As- » tres, comme faisaient ceux qui baisaient leur main » droite (5) lorsqu'ils le voyaient lever; » ce qu'il traite de la plus grande impiété. (6)

Dans une vision d'Ezéchiel (ch. 8. v. 16.) des hommes tournaient le dos au Temple, et regardant vers l'Orient ils adoraient le Soleil à son lever; ce qui se faisait en portant la main droite à la bouche. Pline (liv. 28. c. 1.) dit, Quand nous voulons adorer, nous portons la main » droite à la bouche, et nous la baisons. »

(1) Hérodote, liv. 4. Pline, liv. 5. ch. 8. Strabon, liv. 17. ch. 15.

(2) *Tentyritæ crocodilos contemptu et temeritate superant.* Pline, liv. 8. ch. 25. et liv. 28. ch. 3. Hérodote, liv. 2. ch. 69. Sénèque, liv. 4. des Questions naturelles, ch. 2. Strabon, liv. 17. Solin Polyhistor, ch. 35. de l'Egypte et des crocodiles.

(3) Job, ch. 40, v. 10 et 20.

(4) *Si vidi Solem cum fulgeret, et Lunam incedentem clarè.* Job, ch. 31, v. 26.

(5) *Et lætatum est in abscondito cor meum, et osculatus sum manum meam ore meo.* Ibid. v. 27.

(6) *Quæ est iniquitas maxima.* Ibid. v. 28.

La Fable n'a pu rien ajouter à ces imprécations contre le Soleil et contre la Lune, que ces Peuples adoraient particulièrement, et n'a pu prendre d'ailleurs celles qu'elle a mises dans la bouche de Niobé (1), avec ses emportemens pour décrier et anéantir le culte de ces deux Astres. C'est le même dans la copie et dans l'original.

Les châtimens et les pertes se ressemblent aussi dans l'un et dans l'autre. Job avait sept garçons et trois filles, ce qui faisait sa grande force et la plus belle partie de ses prospérités. Ce fut aussi le coup qui l'accabla. Un vent véhément qui s'éleva du côté du désert, suscité par le Démon, à qui Dieu en avait donné la permission, ébranla et renversa jusques aux fondemens la maison où ces enfans étaient assemblés (ch. 1. v. 16 et 19.), et ils y furent tous écrasés.

Le plus grand sujet d'orgueil de Niobé et d'Amphion dans toutes leurs prospérités, était leur nombreuse famille; on y compte aussi ordinairement sept garçons et sept filles; (2) Homère ne dit cependant que six garçons et six filles; d'autres Auteurs en font le nombre inégal, et ne comptent que trois filles. Aulugelle (3) a fait un chapitre exprès des variations de la Fable sur le nombre de ces enfans, où il dit que, dans les Poètes Grecs, elles sont surprenantes jusques au ridicule.

Dans tous les Auteurs ces enfans furent tués dans le même temps et dans le même lieu, percés ou accablés de flèches d'Apollon et de Diane, sans qu'un seul en échappât.

Après ces terribles accidens de Job, quand ses amis furent venus auprès de lui, ils pleurèrent, ils crièrent, ils déchirèrent leurs vêtemens et se couvrirent la tête de poussière, ensuite ils demeurèrent assis durant sept jours et sept nuits, sans qu'un d'eux ouvrît la bouche pour lui dire un seul mot de consolation. (ch. 2. v. 13.) C'était un deuil où ils le pleuraient comme mort; après quoi ils reprirent la parole.

Ainsi dans la Fable, après le massacre des enfans d'Amphion et de Niobé, Jupiter rendit pendant neuf jours les hommes de leur voisinage comme morts, sans parole et sans mouvement. Homère (4) dit qu'il les changea en pierres, pour célébrer ce deuil durant cet es-

(1) . . . . *Cur colitur Latona per aras?*
Ite sacris, properate sacris, laurumque capillis
Ponite. Ovid. Métam. lib. 6. v. 171. 201.

(2) . . . . *Natas adjice septem,*
Et totidem juvenes. Ibid. v. 182.
Et Tantalis hæc ipsa, hæc bis septem pignora eodem
Ventre tulit. Antipater, Poète Grec.

(3) Chap. 7. du liv. 20. de ses Nuits Attiques.

(4) Sur la fin du 24. liv. de l'Iliade.

pace de neuf jours qu'on avait accoutumé de donner aux gémissemens et aux pleurs avant d'enterrer les morts ; et qu'après ces neufs jours ils recouvrèrent la vie et la forme humaine, pour rendre les derniers devoirs à ces victimes de la colère des Dieux.

L'Histoire, après les malédictions prononcées par la femme de Job (ch. 2.), ne fait plus mention qu'elle ait parlé ni qu'elle ait paru ; et la Fable feint que Niobé fut transformée en une statue de marbre. Tous les Auteurs ont jugé, comme Cicéron (1), qu'elle est représentée pétrifiée, parce qu'elle était devenue muette et comme immobile par l'accablement de ses douleurs. Ainsi la Fable a feint Hécube transformée en chienne, à cause de ses emportemens enragés et continuels. Le changement de la femme de Loth en statue de sel peut aussi avoir donné l'idée de cette métamorphose de Niobé en statue de pierre.

A ces rapports on peut ajouter une conjecture qui ne paraîtra peut-être pas mal fondée. Si nous faisons attention aux éloges de Job dans son Histoire, nous y trouverons de nouveaux traits propres et singuliers qui caractérisent Amphion dans la Fable. Les Poètes ont chanté de lui qu'il apprivoisait les lions et les tigres ; que par la douceur de son chant il faisait mouvoir et attirait les rochers, et qu'il avait bâti des Villes au son de sa lyre. (2) On a bien compris que ce langage figuré signifiait qu'il avait ramené des hommes sauvages à une vie civile, qu'il avait adouci leurs mœurs et les avait soumis aux règles de la justice ; qu'il leur avait appris à vivre en société et à s'entre-secourir ; enfin qu'il leur avait fait observer les lois de l'humanité,

Telles étaient les occupations de Job, comme nous venons de le voir dans son Histoire. Elle nous le représente élevé sur un Tribunal à la porte de la Ville ; les Grands et les Princes, les jeunes gens éloignés par respect et les vieillards debout, qui l'écoutent et sont charmés de l'entendre. Tous reçoivent ses paroles et ses jugemens comme la rosée qui tombe du Ciel. (Ch. 29.) Il secourait, il soutenait, il relevait ceux qui étaient abandonnés et sur le point de périr. Il servait d'œil aux aveugles, de pied aux boiteux, de main aux manchots,

(1) *Niobe fingitur lapidea, propter æternum, credo, in luctu silentium.* Cicéron, Tusculanes, liv. 3. ch. 63.

(2) *Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,*
Saxa movere sono testudinis, et prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno. Horat. Art. Poët. v. 394, et seq.

de langue aux muets. Il distribuait à tous sa sagesse, et leur faisait connaître, aimer et observer les règles de la justice.

Il est encore expressément dit de lui, qu'il entretenait et réglait la joie publique par le son et la mélodie de ses instrumens de musique (chap. 30. v. 31.), qui se changèrent en lamentations par l'excès des maux dont il fut accablé. Ainsi, soit qu'on regarde le sens propre ou le sens figuré de la Fable, on trouve dans l'Histoire de Job le fondement de toutes les merveilles qu'elle a racontées d'Amphion.

Quand on lit cette belle réflexion de Sénèque sur les adversités des gens de bien : « (1) Voici un spectacle qui » mérite l'attention de Dieu sur son ouvrage, voici un » combat digne de Dieu même : Un homme courageux » aux prises avec la mauvaise fortune ; je ne conçois » pas qu'il puisse rien voir de plus beau sur la terre, etc.» n'est-on pas porté à juger que cette pensée est une copie ou un commentaire du premier et du deuxième chapitre du livre de Job, où Dieu dans l'assemblée de sa Cour céleste, semble en quelque sorte animer la jalousie du Démon contre Job, et lui abandonne tous les biens de ce saint Homme, dont il voulait exercer et faire éclater la vertu déjà éprouvée dans l'usage des prospérités ? Dans la suite il fait à ce cruel adversaire, des reproches de sa faiblesse, et lui livre même le corps de son athlète. Après quoi il étale avec complaisance le spectacle de ce Héros victorieux sur son fumier de toutes les adversités dont il l'avait laissé frapper ; il le couronne de gloire, en prononçant que Job n'a point péché, qu'il est toujours demeuré juste et inébranlable dans ce combat, et il accorde à sa prière la grâce de ses amis.

XXII. PHAÉTON.

On fait communément Phaéton fils du Soleil ; quelques Auteurs, comme Hésiode dans sa Généalogie des Dieux, après lui Pausanias dans ses Attiques, et Hygin dans ses Fables, le font fils de l'Aurore, et petit-fils du Soleil. C'est aussi un nom, ou une épithète du Soleil même. (2) Ainsi les Fables varient en s'éloignant de l'unité de l'Histoire qu'elles défigurent.

(1) *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo Deus ; ecce par Deo dignum : Vir fortis cum malâ fortunâ compositus ; non video quid habeat in terris Jupiter pulchrius.* Senèque, dans le livre *de Divinâ Providentiâ.*

(2) *Quem dixere Phaneta.* Orpheus, in Hymnis.

Quand on lit dans cette Fable célèbre, que Phaéton, pour avoir voulu conduire le Char du Soleil son père, ou son aïeul, fut brûlé d'un coup de foudre par Jupiter, et qu'au milieu d'un grand embrasement qu'il causa, il fut précipité dans l'Eridan, on conçoit aisément que les Poètes ont voulu enseigner par cet exemple, combien les projets téméraires de l'ambition sont dangereux et pernicieux à ceux qui s'y abandonnent, et souvent à bien d'autres que ceux-ci entraînent et enveloppent dans leur ruine. On le voit, pour insinuer cette morale, dans les emblèmes d'Alciat. (n° 56.) Mais on ne saurait comprendre qu'une fiction si extravagante eût pu tomber dans l'imagination de ceux qui ont voulu donner cette leçon, pour laquelle ils pouvaient employer ou composer assez d'aventures naturelles et vraisemblables; ni que celle-là eût été suivie et adoptée si généralement qu'elle l'a été, si elle n'avait eu quelque fondement dans des traditions et des histoires véritables, altérées à l'ordinaire par le temps et par la diversité des Peuples et des Auteurs.

Lucien a fait sur ce sujet un Dialogue entre Jupiter et le Soleil, pour faire voir, suivant son génie, le ridicule et de la Fable et des Dieux. Diodore de Sicile (1) la rapporte pour la réfuter; et après lui Strabon (2) fait aussi voir que dans les lieux dont elle a fait la scène de cette catastrophe et de ses suites, il n'y a rien qui puisse lui servir de fondement.

Les premières traditions ont bien pu être ainsi altérées et défigurées, mais non pas être entièrement effacées jusques dans leur fond, par les ornemens et le merveilleux que la liberté et la magnificence poétiques ont tâché d'y répandre. Voyons d'en démêler l'origine dans l'Histoire Sainte.

Les descendans de la tribu de Lévi furent destinés au service du Temple et du Tabernacle (3) sous Aaron et ses Enfans préposés à la tête des autres Lévites et consacrés par l'onction d'une Huile sainte composée exprès pour les principales fonctions du Sacerdoce; mais pardessus tous Aaron fut établi grand Sacrificateur et souverain Prêtre, auquel seul il était permis d'entrer une fois l'année dans la partie intérieure du Tabernacle, appelée le Saint des Saints.

Les Colonnes, les Tables, les Vases, le Chandelier, les Lampes, et les Chérubins d'or, d'un ouvrage au-dessus du prix de la matière, ornaient ce saint Lieu;

(1) Livre 4. de sa Bibliothèque.
(2) Livre 5. de sa Géographie.
(3) Au ch. 3. des Nombres, et au ch. 8. du Lévitique.

les voiles et les tapisseries dont il était couvert, y brillaient des plus belles couleurs de pourpre, de hyacinthe et d'écarlate, travaillées avec l'art le plus exquis; elles le rendaient si éclatant, que les Poètes n'ont su rien dépeindre de plus brillant, quand ils ont épuisé leur imagination pour les descriptions du Palais du Soleil et des charmes de l'Aurore.

Cet endroit auguste, qui était dans le milieu du Tabernacle, représentait le Ciel où Dieu habite, d'où effectivement il parlait et rendait ses oracles, et qui était souvent éclatant et couvert de sa gloire : « Lorsqu'on » découvrait le Tabernacle, ceux qui le voyaient de loin » croyaient voir le Ciel, dit Josèphe.(1) Les autres par- » ties, continue-t-il, qui étaient ouvertes, représentaient » le Ciel et la terre avec leurs ornemens. Les douze » mois de l'année, les douze signes du Zodiaque, les » sept planètes, les quatre élémens y étaient figurés; les » éclairs et les tonnerres y étaient aussi représentés, » tout en or, ou en argent, ou en pierreries. »

Les habits du Grand-Prêtre surpassaient encore en richesse, en pierreries, et par l'art dont tout était mis en œuvre, toute la somptuosité de ce saint Lieu.

L'Ephod et le Rational, qui faisaient un troisième vêtement que le grand Sacrificateur portait sur sa poitrine, attachés par une grosse pierre précieuse sur chaque épaule, étaient garnis de douze pierres inestimables, émeraudes, diamans, escarboucles, et autres qui paraissaient jeter du feu, et répandaient une lumière dont l'éclat éblouissait. « Toute la nature (dit encore Josèphe) y était aussi figurée, la terre, la mer, le Soleil et la » lune, les douze mois, la lumière, le Ciel et la Majesté » de Dieu. » C'est ce qu'on voit décrit (2) dans l'Exode, et dans Josèphe qui en était bien instruit, étant lui-même de la race des Sacrificateurs, et qui en donne précisément toutes les explications que nous venons de rapporter.

Cela donne si naturellement l'idée du Palais et du Char du Soleil, qu'il n'est pas difficile de l'y prendre; aussi trouve-t-on les même images employées dans la description pompeuse qu'Ovide en fait. Ayant ramassé tout ce qu'on en avait pu dire, il n'ajoute rien de considérable à ce que nous venons de voir, soit qu'il ait puisé ces idées dans Moïse même, soit qu'il les ait prises ou reçues d'ailleurs. « Ce Palais, dit ce Poète (2), élevé sur

(1) Histoire des Juifs, liv. 3. ch. 5 et 8.
(2) Chap. 25, 26, 35, 36, 37, 38 de l'Exode. Et dans Josèphe, liv. 3. de son Histoire des Juifs, ch. 5, 6, 7 et 8.
(3) *Regia Solis erat sublimibus alta Columnis,*
Clara micante auro flammasque imitante pyropo, etc.
Ovid. Metamorph. lib. 2. v. 1. et seq.

» de hautes colonnes est brillant d'or, d'argent, et de
» pierreries qui semblent jeter du feu. L'ouvrage néan-
» moins en est plus précieux que la matière. On y voit
» gravées la Terre et la Mer, avec ce qu'elles contien-
» nent, et le Ciel au-dessus orné de ses signes. Les jours,
» les mois, les années avec les heures y sont représen-
» tées en pierres précieuses ; on y a aussi gravé les
» quatre saisons : tout y est or, ou argent, ou pierreries,
» qui augmentent la lumière qu'elles reçoivent. » Il n'y a pas non plus oublié les charmantes couleurs de l'Aurore.

L'élévation si distinguée d'Aaron et de sa famille leur attira la jalousie des autres membres de la même Tribu, et même des autres Tribus. Ceux qui n'osaient pas se mettre à la tête d'un soulèvement, piquèrent ceux qui leur paraissaient les plus ambitieux et les plus hardis : Coré (1), dont le père Isaar était frère d'Amram père d'Aaron (l'un et l'autre petit-fils de Lévi) ; et Dathan, et Abiron, frères, fils d'Eliab qui descendait de Ruben frère aîné de Lévi. Faites voir, disait-on au premier, si vous voulez qu'on le croie, que vous êtes de la race de Lévi ; et vous, disait-on aux deux autres, que vous descendez du frère aîné de Lévi. Ces jeunes hommes, comme il est rapporté au Livre des Nombres (ch. 16.), sensibles à des reproches qui piquaient si vivement leur orgueil, s'abandonnèrent à la présomption de s'élever aussi haut qu'Aaron, et d'entreprendre les fonctions permises à lui seul, en offrant également les encensemens au Seigneur. Ils le demandèrent avec hauteur et s'y disposèrent ouvertement, sans que Moïse pût les en détourner ; quoiqu'il leur représentât de toute sa force les ordres de Dieu, qui ne permettaient ces fonctions qu'au seul Grand-Prêtre qu'il y avait établi, et menaçaient de perdre ceux qui voudraient les usurper.

Ils n'eurent pas mis tous trois le feu et l'encens dans les encensoirs, que la terre s'ouvrit sous leurs pieds et les engloutit dans un profond abîme avec leurs femmes et leurs enfans, d'où ils furent précipités vivans dans l'Enfer qui s'ouvrit pour les recevoir. Il en sortit en même temps une grande flamme, allumée par le Seigneur, qui se répandant aux environs consuma de plus deux cent cinquante hommes qui s'étaient joints à ces trois premiers. L'embrasement s'étendit ensuite si fort, que quatorze mille sept cents de ce peuple y furent enveloppés, et y périrent; le surplus en fut sauvé par les prières de Moïse et d'Aaron, et par les encensemens que celui-ci fit au milieu de toute la multitude ; on vit aussitôt

(1) Au chap. 6. de l'Exode

s'éteindre ce grand embrasement qui paraissait devoir tout consumer. Voilà l'exposition de l'Histoire Sainte.

Quelque temps auparavant, les enfans même d'Aaron, Nadab et Abiu, pour avoir mis, à l'insu de leur père, dans leurs encensoirs, du feu qui n'avait pas été pris sur l'Autel, et avoir offert au Seigneur de l'encens jeté sur ce feu, contre les défenses qui leur étaient faites, furent sur-le-champ consumés par un feu du Ciel. Ce sont là les textes de l'Ecriture, qui ont servi et suffi aux Poètes, pour en composer, avec les autres secours de leur imagination, la Fable de Phaéton.

Ce qui peut encore avoir contribué à donner cette idée, et qui marque même qu'on l'a prise de l'Histoire Sainte, c'est que le nom d'*Eliab* (1) père de Dathan et d'Abiron, qui, en Hébreu, signifie, *Dieu mon père*, signifie en Grec le *Soleil ;* ce qui a fait attribuer cette aventure au Fils du Soleil, qui voulut faire voir que ce Dieu était son père; et le nom Grec de *Phaéton*, qui veut dire *Placé dans un lieu élevé*, est de même sens que celui d'*Abiron*, qui en Hébreu, veut dire *Père d'élévation.*

Ce malheureux imprudent, victime de son ambition, est placé par les Poètes dans la Grèce, où ils ont transporté toutes les Fables ; ils le font cependant presser et pousser à cette funeste entreprise par la querelle et par les reproches d'Epaphus, qui régnait en Egypte, et qu'Hérodote assure être en langage Grec le même qu'Apis (2), qui était le Bœuf adoré à Memphis, aussi appelé Sérapis, sous la figure et le symbole duquel on adorait véritablement Joseph, comme le prouve après d'autres le savant Père Thomassin. (3) L'idée de l'adorer sous cette figure venait de ce que les Egyptiens avaient mis sur son tombeau la figure d'un bœuf, pour marquer en leur manière par ce monument hiéroglyphique, qu'il avait garanti l'Egypte de la famine, l'avait nourrie, et avait interprêté le songe mystérieux des vaches que Dieu avait envoyé au Roi Pharaon, et dont il avait donné l'intelligence à Joseph. Ainsi l'on a conservé la Fable dans ce Peuple établi en Egypte par Joseph, et dont les descendans passèrent pour Egyptiens, parce qu'ils vinrent de l'Egypte, après y avoir demeuré trois siècles. Tous les déguisemens de la Fable n'ont pu effacer ces traits de son origine.

C'est à ce fond et à ces idées qu'on a ajusté la Fable de Phaéton, représentée avec tant d'étendue et tant d'éclat par Ovide, qui a étalé avec tous les ornemens

(1) *Elios*, en grec, le Soleil.
(1) *Apis, Græcâ linguâ, Epaphus est.* Hérodote, liv. 2.
(1) Dans la seconde partie de la Lecture des Poètes, liv. 1. ch. 5.

de la poésie, tout ce qu'il en a trouvé dans les Auteurs précédens, et dans les différentes traditions : la voici.

Epaphus (1), Prince Egyptien, (d'origine Hébraïque, comme nous l'avons appris d'Hérodote,) pour piquer Phaëton, orgueilleux d'avoir le Soleil pour père, lui conteste cette naissance qui le rendait fier ; le Poëte feint que Phaëton en porte sa plainte à sa mère, et lui demande de lui justifier la qualité qu'elle lui a fait prendre. Elle entre dans sa douleur et dans une querelle qui leur était commune, et après lui en avoir donné toutes les assurances qu'elle pouvait, elle le renvoie à son père pour s'en faire avouer. Phaëton y court. Cela est suivi de la brillante description du Palais et du Char du Soleil, qui reconnaît Phaëton pour son fils.

Cette peinture est, comme nous l'avons vu, prise de celle du Tabernacle, au service duquel les Lévites étaient appliqués, et particulièrement de sa partie intérieure appelée le Saint des Saints, dont l'entrée n'était confiée qu'à Aaron grand Sacrificateur. Les Poëtes ont suivi dans le détail toutes les parties.

Après que le Soleil eut reconnu Phaëton pour son fils, et qu'il lui en eut promis, par un serment que les Dieux ne pouvaient violer, telle preuve qu'il plairait à son fils de souhaiter, celui-ci lui demande de remplir pour un jour ses fonctions, de monter sur son char, et de le conduire dans la course qu'il fait pour éclairer l'univers. Voilà les fictions ingénieuses dont le Poëte orne la Fable et défigure l'Histoire.

Le père emploie tous ses efforts pour détourner son fils de cette entreprise téméraire (2) qui en renversant un ordre immuable, le conduit à une perte certaine. C'est un beau champ à la Poésie pour décrire la course du Soleil, son étendue, sa rapidité, ses difficultés et ses dangers, avec la tendresse et la douleur d'un père qui ne peut détourner son fils de se perdre lui-même. Mais ces remontrances sont vaines et ne peuvent arrêter la fougue de ce jeune ambitieux. Il prétend, puisque le sang qui coule dans ses veines est celui du Dieu qui donne le jour au monde, que la même prérogative ne lui peut être refusée, et que ce que son père fait tous les jours ne peut avoir de danger pour lui : il veut en courir le risque. Son père ne pouvant l'en dissuader, l'oint d'une liqueur capable de le garantir d'être brûlé par les feux de son char. (3) Ce qui paraît bien une idée prise de l'onction d'Aaron et de ses Enfans.

(1) A la fin du 1. et au commencement du 2. liv. des Métamorphoses.
(2) *Magna petis, Phaëton, et quæ nec viribus istis*
Conveniunt, etc. Metamorph. lib. 2. v. 54.
(3) *Tum pater ora sui sacro medicamine nati*
Contigit, et rapidæ fecit patientia flammæ. Ibid. v. 122.

Phaéton monte sur le char; il prend les rênes en main; mais il n'est pas plus tôt entré dans la carrière, que les chevaux s'écartent; ils renversent le char et le malheureux conducteur; l'air et la terre sont enflammés du feu du Ciel. Le Poète peint ici au long et à son aise les désordres de l'univers qui s'embrase. Les campagnes et les villes sont brûlées, les hommes même y périssent. Enfin la Terre s'entr'ouvre jusqu'aux Enfers (1), pour demander la vengeance et le secours du Ciel, auquel elle adresse d'éloquentes plaintes de l'invention du Poète. (2) Jupiter touché de sa prière, après avoir foudroyé et précipité dans un abîme le téméraire Phaéton, arrête et éteint l'incendie qui semblait menacer de consumer l'univers. Ainsi, dans l'Histoire, l'incendie sorti de l'abîme de la terre entr'ouverte, où Abiron et ses complices avaient été précipités, fut arrêté et éteint par les prières de Moïse et d'Aaron.

La Fable fait précipiter Phaéton de ce coup de foudre dans *l'Eridan*, qu'on veut sans nulle raison être le Pô: mais Strabon (3) cité ci-dessus, assure qu'il n'y a dans l'univers aucun fleuve de ce nom, qui, en Grec, veut dire, *apprenez, considérez.* Les autres Auteurs, (comme nous l'avons remarqué,) ne le trouvent point non plus, et traitent cette Fable de ridicule, aussi-bien que le changement que les Poètes ont feint des sœurs de Phaéton en arbres, dont ils font découler une gomme qu'ils appellent de l'ambre, et qu'ils disent être les larmes de ces sœurs. C'est pour donner à la Fable une fin de leur façon, et pour ne pas dire naturellement, comme l'Histoire, que la famille de celui qui avait voulu témérairement s'élever à des fonctions qui lui étaient défendues par la Loi de Dieu, avait été enveloppée dans sa ruine.

L'Eridan, qui n'a jamais été dans aucun Pays, n'est qu'une manière hiéroglyphique de désigner l'Enfer (où les enfans d'Eliab dans l'original, et dans la copie Phaéton, furent précipités); c'est un endroit dont la vue crie à ceux que l'ambition peut tenter de s'élever au-dessus de leur état et de leurs forces: *Apprenez et instruisez-vous par cet exemple;* comme Virgile fait sortir la même leçon de ce lieu de tourmens. (4) Aussi les Poètes ont-ils mis sur le tombeau de Phaéton cette épitaphe: « C'est la

(1) . . . . . *Penetratque in Tartara rimis*
Lumen, et infernum terret cum conjuge Regem. Ibid. v. 260.
(2) *Si freta, si terræ pereunt, si regia cœli;*
In chaos antiquum confundimur; eripe flammis,
Si quid adhuc superest; et rerum consule summæ. Ibid. v. 298.
(3) Livre 5. de sa Géographie.
(4) *Admonet, et magnâ testatur voce per umbras:*
Discite justitiam moniti. Æneid. lib. 6. v. 629.

» grande ambition de Phaéton, qui pour l'avoir voulu » trop élever, l'a fait descendre ici-bas. (1) » C'est cette leçon qui a fait donner le nom d'Eridan au lieu dans lequel il fut abîmé.

Quelque point d'Histoire éclatant qu'on mette entre les mains des Poètes pour l'accommoder à leur art, ils le refondront, ils l'orneront de Fables de leur invention, ils y ajouteront, ils y changeront pour le moins autant que cette Fable a changé au fond véritable de l'Histoire.

XXIII. IPHIGÉNIE, ET IDOMÉNÉE.

La Fable d'Iphigénie sacrifiée par Agamemnon son père, chantée par tant de Poètes (2), rapportée par tant d'Historiens (3), et célébrée sur les théâtres Grecs et les Français (4), a été reconnue par tous ceux qui connaissent nos saints Livres, et qui ont voulu y faire attention, pour une copie de l'Histoire de la fille de Jephté, sacrifiée par son père. Ayons le plaisir d'en conférer les traits en détail ; ce que nous ne trouvons pas qu'on ait fait ; et commençons par l'exposition de l'original pris du Livre des Juges. (Chap. 11.)

L'Historien sacré nous apprend que Jephté, fils de Galaad, était très-vaillant et grand Capitaine, et que les Israélites, contre lesquels Dieu était irrité, étant forcés à la guerre contre les Ammonites, (à peu près dans le temps auquel on marque l'assemblée des Grecs contre Troie,) s'assemblèrent pour obliger Jephté de venir à leur secours, et le choisirent pour leur Chef contre les Ammonites. Il accepta le commandement, à condition que si Dieu lui donnait la victoire, ils le reconnaîtraient pour leur Prince. Ils lui en firent serment, et tout le Peuple l'élut dans la Ville de Maspha de la Tribu de Juda.

Aussi-tôt il envoya des Ambassadeurs au Roi des Ammonites, pour lui demander raison de ses injustices et du ravage qu'il était venu faire sur les terres d'Israël ; celui-ci prétexta quelque sujet de plainte et de représailles contre les anciens et premiers Israélites, et ne voulut pas se rendre aux justes propositions de ces Ambassadeurs. Jephté, après avoir invoqué le Seigneur, étant

(1) *Hic situs est Phaëton currus auriga paterni,*
Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis.
(2) Virgile, Ovide, etc.
(3) Hérodote, liv. 4. Pausanias, dans les Béotiques ; Dictys de Crète, sur la fin de son 1. liv. Hygin, fab. 98.
(4) En l'Hérésie 55. qu'on appela Melchidéchienne.

saisi de son Esprit, marcha contre les Ammonites ; et dans l'ardeur de répondre au choix qu'on avait fait de lui, et pour s'assurer le succès d'une si importante guerre, il fit vœu au Seigneur de lui offrir en holocauste le premier qu'il rencontrerait à son retour après la victoire, et qui sortirait de sa maison pour venir au-devant de lui.

Il combattit ensuite les Ammonites chez eux, et les défit entièrement ; mais lorsqu'il revenait victorieux dans sa maison, Dieu permit que sa fille unique vînt la première se présenter à lui et le recevoir, pour mieux faire éclater sa joie, au son des instrumens. Sa vue consterna Jephté, il déchira ses vêtemens, et lui dit : « Hé-» las, ma fille, faut-il que ce soit vous, pour mon mal-» heur et pour le vôtre ! » Il lui conta l'engagement du vœu qu'il avait fait au Seigneur. Sa fille, pleine de fermeté et de religion, l'exhorta d'accomplir sur elle ce qu'il avait promis à Dieu, qui pour prix de son offrande lui avait accordé la victoire ; elle lui assura qu'une mort qui rendait son père vainqueur et son Pays libre, lui serait très-agréable. Elle lui demanda seulement la liberté d'aller sur les montagnes durant deux fois, pour y pleurer avec ses compagnes le déshonneur dont la stérilité était pour lors accompagnée chez le Peuple d'Israël, parce que chacun espérait de voir naître le Messie de sa race.

Jephté ne put lui refuser cette faveur; il la laissa aller librement durant ces deux mois ; elle parcourut les montagnes en déplorant son infortune ; et elle revint au bout de ce terme entre les mains de son père, qui remplit l'obligation de son vœu.

Il y a des Rabbins, et même de savans Interprètes Chrétiens, qui croient qu'elle ne fut point réellement immolée, mais qu'elle consacra sa personne et sa virginité à Dieu le reste de sa vie, dans une retraite où elle s'enferma, séparée de toute société avec le monde ; ce qu'ils prétendent être un accomplissement suffisant du vœu de son père, par cette espèce de mort mystérieuse, qui lui faisait perdre l'espérance glorieuse d'une postérité d'où le Messie pouvait sortir.

C'est de là que s'est formée la coutume observée depuis régulièrement en Israël, qu'en certaine saison de l'année, les filles s'y assemblent pour pleurer la fille des Jephté durant quatre jours. On apprend même de saint Epiphane, qu'à Samarie et à Sichem on avait fait de la fille de Jephté une Déesse à laquelle on sacrifiait tous les ans. Voilà l'Histoire.

Voyons à présent, et mettons, vis-à-vis, la Fable d'Iphigénie dans les principaux traits qui la composent :

les temps conviennent à peu près; l'opinion que le nom d'Iphigénie est pris de la fille de Jephté, paraît très-bien fondée; la conformité en est sensible, puisqu'il n'y a eu qu'à changer *Iphtigénie* en *Iphigénie*, pour en faire précisément la fille de Jephté, qu'on appelait aussi *Iephté* ou *Iiphtah;* ainsi sa fille devait être appelée *Iphtigénie*, qui veut dire *fille de Jephté.*

Agamemnon, qui est dépeint comme un vaillant guerrier et un admirable Chef, fut choisi par les Grecs pour leur Général et leur Prince contre les Troyens, du commun consentement de la Grèce assemblée dans la Ville et le port d'*Aulide* dans la Béotie.

Dès qu'il eut accepté le commandement, il envoya des Ambassadeurs à Troie au Roi Priam, pour lui demander satisfaction sur l'enlèvement dont les Grecs se plaignaient; les Troyens ayant réfusé de leur donner cette satisfaction, Agamemnon, pour mettre dans son parti les Dieux qui paraissaient irrités contre les Grecs et opposés au succès de leur entreprise, après leur avoir sacrifié, eut recours à Calchas leur interprète, qui déclara de leur part que les Dieux, et particulièrement Diane, ne pouvaient être apaisés, ni accorder aux Grecs un heureux voyage, que par le sacrifice d'Iphigénie (1), fille d'Agamemnon.

D'autres, dont l'opinion est la plus vraisemblable (et elle est suivie par Cicéron) (2), ont dit qu'Agamemnon, pour s'attirer la protection des Dieux dans la guerre dont il était déclaré le Chef, leur avait dévoué ce qui naîtrait de plus beau dans son Royaume; et que sa fille Iphigénie ayant surpassé tout le reste en beauté, il se crut obligé de l'immoler; ce que Cicéron condamne, en jugeant qu'il y avait moins de mal à ne pas tenir sa promesse, qu'à commettre un parricide. Voilà ce qui rend la Fable entièrement conforme à l'Histoire.

Agamemnon fut frappé et troublé de cette obligation; il y consentit pourtant d'abord; il eut ensuite de grands regrets sur sa fille. On le représente délibérant et dans le doute, si les Dieux pouvaient demander un parricide, et s'il était obligé de croire l'Oracle, ou de tenir sa promesse.

Les Poètes (3) ont ici ajouté à cette résistance des

(1) *Sanguine virgineo placandam Virginis iram*
Esse Deæ. Ovid. Metamorph. lib. 12. v. 28.

(2) *Agamemnon, cùm devovisset Dianæ quod in suo regno pulcherrimum natum esset illo anno, immolavit Iphigeniam quâ nihil erat eo quidem anno natum pulchrius: promissum potius non faciendum, quàm tam tetrum facinus admittendum fuit.* Cicéron, au 3. liv. de ses Offices, n. 95.

(3) Ovide, au 13 livre des Métamorphoses; Euripide; Racine.

sentimens de la nature, des intrigues qui augmentent les difficultés de l'exécution de ce vœu ou de cet ordre du Ciel, pour former des nœuds qui ornent leurs Poèmes, et pour étaler l'éloquence qui ramena ce père à exécuter ce qu'il devait aux Dieux. Ils font enfin triompher Agamemnon des faiblesses de la tendresse paternelle, par les motifs de son devoir (1) et de sa gloire; il prononce l'ordre à sa fille, qui exhorte elle-même son père à l'exécuter, avec une fermeté et une soumission merveilleuses; elle le console, et se trouve trop heureuse de mourir pour une si belle cause, pour procurer la victoire et la gloire de sa Patrie : avec ces sentimens elle échappe à sa mère; elle se met entre les mains de son père, pour être conduite à l'Autel, au milieu des pleurs de ses compagnes, et pour y être immolée.

Quelques Auteurs ont dit qu'elle fut effectivement sacrifiée (2); d'autres plus humains ont conté qu'elle avait été sauvée et enlevée dans un nuage par les Dieux, contens de l'acceptation du Sacrifice (3), qui envoyèrent une biche pour être immolée au lieu d'elle. (Ils ont pris ce trait du Sacrifice d'Isaac.) D'autres ont imaginé qu'elle avait été changée elle-même par les Dieux en une Biche ou en une Ourse. (4) Le premier fond de cette fable était qu'elle avait été enlevée près de l'Autel dans un tumulte, et qu'on avait trouvé à sa place une biche avec laquelle le Sacrifice fut accompli. Dictys de Crète (5) dit que cet animal fut substitué pour sauver Iphigénie.

Le point dans lequel ces diverses traditions conviennent, est qu'Iphigénie ne parut plus dans son Pays; la Fable lui donne à peu de frais une machine qui l'enleva dans la Chersonèse Taurique, où elle consacra le reste de ses jours au service du temple de Diane, dans lequel on immolait à cette Déesse des hosties humaines (6), en mémoire du Sacrifice de la Prêtresse. Les Poètes ont substitué ces Sacrifices, plus conformes à leur art et à leur Religion, aux pleurs et aux fêtes lugubres par les-

(1) . . . *Postquam pietatem publica causa,*
Rexque patrem vicit, castumque datura cruorem
Flentibus ante aram stetit Iphigenia ministris. Ovid. Metamorph. lib. 12. v. 29 et seq.

(2) *Sanguine placastis ventos et Virgine cæsâ.* Virgile.
Aulide quo pacto Triviiaï Virginis aram
Iphianassaio turparunt sanguine jæde.

(3) *Victa Dea est; nubemque oculis objecit; et inter*
Officium turbamque sacri vocesque precantum,
Suppositâ fertur mutasse Mycenida cervâ. Ovid. Métamorph. lib. 12. v. 32 et seq.

Voyez aussi Hygin; et Pindare, dans ses Pythiques, Ode 11.

(4) Noël le Comte, au 1. liv. de sa Mythologie, c. 8.

(5) En son 1. liv. de la Guerre de Troie.

(6) *Dæmonem cui immolant ipsi Tauri aiunt esse Iphigeniam Agamemnonis filiam.* Hérodote, liv. 4.

quelles les Filles d'Iraël célébraient tous les ans la mort de la fille de Jephté.

Cette Biche ou cette Ourse ont été imaginées sur les courses que la fille de Jephté fit durant deux mois sur les montagnes et dans les forêts, qu'elle remplissait de regrets sur elle et sur sa famille, de mourir sans postérité.

Les Dieux, après cette obéissance rendue à leurs ordres, donnèrent aux Grecs un départ heureux (1) et une glorieuse victoire.

La raison et le succès du Sacrifice, ce Sacrifice même, ou l'enlèvement de ces Princesses sur le point d'être immolées, la figure de Biche courant dans les forêts et sur les montagnes, leur retraite dans un Temple pour y être consacrées le reste de leurs jours au service divin, sont d'une même origine; le fruit de ce Sacrifice fut également une grande victoire, et la raison en avait été un vœu imprudent, fait par les pères de ces célèbres victimes.

C'est ce qui a été copié aussi fidèlement dans la Fable d'Idoménée, Roi de Crète, moins diversifiée dans les différens Auteurs qui l'ont rapportée, et qui roule chez tous, d'une manière uniforme, sur un vœu tout-à-fait semblable à celui de Jephté. Rien ne peut approcher de la représentation qui est faite de cette Fable dans l'incomparable ouvrage des Aventures de Télémaque, qui s'est si fort élevé au-dessus de celui (2) des Aventures d'Ulysse son père.

La ressemblance de cette copie avec son original est si sensible, que plusieurs l'ont reconnue; nous n'en rapporterons que les traits essentiels, sur lesquels on peut aisément la conférer avec l'original.

Idoménée, Roi de l'Ile de Crète, et l'un des Princes Grecs qui étaient au fameux Siége de Troie, s'en retournant après le siége fini, fut surpris par une tempête si furieuse, que les plus habiles Pilotes désespéraient de pouvoir éviter le naufrage. En cet état, où l'on ne se voit aucune ressource humaine, on a recours au Ciel; chacun faisait des vœux, et Idoménée adressant les siens au Dieu de la mer, lui promit solennellement que s'il lui procurait le retour dans son Ile, il lui sacrifierait la première personne qui s'y présenterait devant lui.

Sur la nouvelle de son arrivée, le plus empressé, pour aller au-devant du Roi, fut son fils. Ce Prince infortuné

(1) *Accipiunt ventos à tergo mille carinæ,*
Mullaque perpessæ Phrygiâ potiuntur arenâ. Ovid. Metamarph. lib. 12. v. 37.

(3) L'Odyssée d'Homère.

se présenta le premier aux yeux de son malheureux père, qui ne pouvant le regarder, et fuyant sa vue, fut quelque temps sans oser lui apprendre le malheur commun, qui faisait sa tristesse : après l'avoir déclaré, il voulut se percer lui-même de son épée. Les assistans arrêtèrent sa main ; ils lui représentèrent ensuite que pour satisfaire a une promesse imprudente, les Dieux ne pouvaient agréer qu'un père donnât la mort à son fils, et qu'on pouvait les apaiser par d'autres sacrifices. Le fils cependant faisait voir une constante résolution de mourir pour dégager la promesse de son père ; et pour détourner de sa tête la vengeance du Dieu méprisé. Idoménée prend un moment qu'on le laissait libre, et plonge son épée dans le cœur de son fils ; on retient encore sa main qui tournait l'épée contre lui-même.

Après ce coup dénaturé, la fureur le saisit. Ce Roi auparavant très-sage ne sait pendant quelque temps ce qu'il fait ni ce qu'il dit. Les Dieux eux-mêmes se déclarent contre un sacrifice si impie, par une peste qu'ils envoient dans cette Ile ; le peuple frappé d'horreur pour cette barbarie, de pitié pour le fils poignardé, et de crainte pour les marques de l'indignation divine, ne reconnaît plus son Roi et ne veut plus lui obéir. Il n'y a de salut pour lui qu'à quitter la Crète et à remonter sur ses vaisseaux, accompagné de ceux qui lui étaient demeurés fidèles. Enfin revenu à lui-même, il aborde en Italie, où il fonde un nouveau Royaume, contraint de quitter celui que sa naissance et les lois de son Pays lui avaient donné après Minos et Deucalion son aïeul et son père.

Virgile a conté comme ce roi avait été chassé de son Royaume (1), et qu'Enée apprit que le Trône en était vacant. Télémaque parcourant les mers, pour chercher son père, trouva la Crète dans cet état, et les Crétois occupés à s'élire un Roi à la place d'Idoménée.

Otez les épisodes, les ornemens et les suites de ces Fables, le fond et l'essentiel ne sont que la copie de l'Histoire de Jephté.

(1) *Fama volat pulsum regnis cessisse paternis*
Idomenea ducem, desertaque littora Cretæ ;
Hoste vacare domos, sedesque adstare relictas. Æneid. lib. 3. v. 121.

XXIV. SENNACHÉRIB.

L'HISTOIRE de Sennachérib Roi des Assyriens, et la défaite miraculeuse de son armée sans combat et sans aucun accident naturel, sont si fort au-dessus du cours de la nature, que leur établissement sert à confirmer la foi due à l'Historien qui les rapporte avec toutes les merveilles de la toute-puissance de Dieu, opérées en faveur de son Peuple contre les ennemis de son culte.

Ce puissant Roi, dont le nom signifie *glaive et destruction*, après avoir détruit le Royaume d'Israël, fit des conquêtes dans la Syrie, dans l'Ethiopie et dans l'Egypte, fondit sur le Royaume du pieux Ezéchias Roi de Juda, en attaqua toutes les Villes fortes pour se rendre ensuite maître de Jérusalem. (1) Ezéchias, hors d'état de résister à une si grande puissance, subit les conditions que ce fier conquérant lui voulut imposer, afin qu'il se retirât, comme celui-ci le lui promit, moyennant trois cents talens d'argent et trente talens d'or : mais après qu'Ezéchias eut épuisé tous ses trésors et ceux de la Maison du Seigneur pour payer cette somme, Sennachérib, loin de tenir sa promesse, envoya une armée formidable assiéger Jérusalem et sommer Ezéchias de se rendre.

Il lui fit représenter que pour se défendre, il ne pouvait se confier ni en ses forces, ni en aucun secours humain ; que le Roi d'Egypte son allié, sur l'appui duquel il avait pu compter, n'était en comparaison du grand Roi des Assyriens que comme un roseau cassé, avec lequel il se briserait lui-même, s'il voulait s'y appuyer.

Ses envoyés ajoutaient qu'Ezéchias devait espérer aussi peu du secours de son Dieu, que de celui des hommes ; que ce Dieu n'avait pas plus de pouvoir de le protéger contre les forces de leur Roi, que les Dieux des nations en avaient eu pour les garantir du joug qu'elles avait subi ; enfin après bien des blasphèmes contre le Dieu des Juifs, ils conclurent, avec menaces, qu'Ezéchias et son Peuple n'avaient d'autres ressource, pour éviter leur entière ruine, que de se rendre à Sennachérib.

Ezéchias consterné avec tout son Peuple, s'étant couvert d'un sac pour implorer la miséricorde de Dieu qui

(1) Vers l'an du monde 3270 ou 3280.

était tout leur recours, entra dans le Temple, et députa ses plus considérables Officiers avec les anciens des Prêtres, revêtus aussi de sacs, vers Isaïe Prophète du Seigneur; ils lui exposèrent leur triste état, les menaces de Sennachérib et ses blasphèmes contre le Seigneur Dieu, et lui demandèrent de prier ce Seigneur tout-puissant, leur protecteur, pour le salut de son Peuple et pour la gloire de son nom.

Isaïe répondit à ces députés, que le Seigneur leur ordonnait de ne point craindre les forces, les menaces ni les blasphèmes du Roi des Assyriens, qui serait bientôt réduit à se retirer chez lui, où même il périrait par le glaive.

En effet, Sennachérib ayant dans le même temps appris des nouvelles de l'Ethiopie unie à l'Egypte, qui l'obligeaient de tourner ses forces de ce côté-là, voulut presser l'expédition contre Jérusalem; il députa de nouveau à Ezéchias, avec les mêmes menaces et les mêmes blasphèmes contre le Dieu auquel tout Juda se confiait. Ezéchias rentra dans le Temple, exposa à Dieu l'affliction de son Peuple, leur unique confiance en sa puissante protection si souvent éprouvée, et l'intérêt de la gloire de son Nom; il le pria de faire voir qu'il était le Dieu vivant, et le seul Dieu, assis sur les Chérubins, le Dieu des Rois aussi-bien que du reste des hommes: et non semblable aux faux dieux des nations que le Roi des Assyriens avait détruites.

Isaïe envoya dire à Ezéchias, que *Dieu avait entendu sa prière, qu'il abattrait bientôt celui qui osait, avec tant d'insolence*, lui insulter à lui-même et au Peuple qu'il protégeait (1); *qu'il ferait voir que cet orgueilleux tenait de lui sa puissance et tout ce qu'il était; qu'il le mettrait hors d'état de faire aucun mal à Jérusalem, et de tirer une seule flèche sur cette Ville;* et qu'enfin Sennachérib, sans y entrer, serait forcé de se retirer avec confusion.

L'effet suivit de près ces promesses; la même nuit le Seigneur envoya un Ange qui frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens dans leur camp. Sennachérib, au point du jour, ayant vu tous ces cadavres étendus sur la terre, se retira au plus vite à Ninive dans ses états, où peu de temps après il fut tué par deux de ses enfans, lorsqu'il sacrifiait dans le temple à son Dieu Nesroch.

Cette merveille de la toute-puissance du vrai Dieu est si éclatante et si magnifique, qu'étant établie elle ne laisse aucune ressource à l'incrédulité pour douter de

(1) Au 4. livre des Rois, ch. 18 et 19.

toutes les autres merveilles qui sont rapportées dans nos saints Livres.

Cette Histoire est confirmée par le monument authentique qui la représentait, et que le premier des Historiens (1) atteste qu'on voyait encore de son temps, près de trois cents ans après ce grand événement (2); c'était, dans un temple d'Egypte dédié à Vulcain, une Statue de pierre du Roi Sennachérib, qui tenait un rat en sa main, avec cette inscription : *Qui que tu sois, apprends, en me regardant, à craindre les Dieux.*

Tous ceux qui ont lu cet endroit d'Hérodote, ont été bien persuadés que c'était la même aventure de l'Histoire rapportée dans la Sainte Ecriture. C'est le même nom de Sennachérib Roi des Assyriens, le même temps, et une semblable déroute de l'armée de ce Prince. Hérodote fait le Prince assiégé Prêtre de son Dieu, parce qu'on l'avait confondu avec Isaïe, qui dans l'Histoire Sainte est uni au Roi Ezéchias. Ce sont dans l'une et l'autre Histoire, la piété, les prières et l'état de ces Princes, qui obligèrent leur Dieu à les délivrer miraculeusement. On voit même dans l'Histoire véritable les Egyptiens mêlés avec les Juifs. Une si parfaite ressemblance (avec la Statue et l'inscription) n'a pas laissé lieu de douter que dans l'original et dans la copie ce ne fût le même événement. Mais les traditions populaires ne conservent jamais la pureté de l'Histoire; elles ne manquent pas d'y mêler de quoi l'altérer et la corrompre.

Les Egyptiens, pour s'en faire honneur, l'avaient transportée chez eux; car, outre qu'ils étaient alliés des Juifs, et particulièrement unis à eux contre le Roi des Assyriens qui étendit ses conquêtes dans la même guerre sur les uns et sur les autres, ils avaient presque autant d'intérêt que les Juifs à cette défaite de Sennachérib, qui se disposait à marcher contre eux avec toutes ses forces, après qu'il aurait pris Jérusalem.

Hérodote rapporte donc, comme il l'avait appris des Prêtres Egyptiens, (suivant une tradition corrompue par l'intervalle de près de trois siècles, et par une mauvaise explication de l'inscription hiéroglyphique de la Statue,) que Séthon, Roi d'Egypte et Prêtre du Dieu Vulcain, se vit abandonné de tous les gens de guerre de son Royaume et sans aucun secours, lorsque le Roi Sennachérib vint envahir l'Egypte avec une armée nombreuse. Alors privé de tout moyen de se défendre, il se retira dans le Temple où était la Statue de son Dieu; il y fit ses lamentations sur son état déplorable, et demanda

(1) Hérodote, en son liv. 2.
(2) Vers l'an du monde 3549.

avec des gémissemens le secours de la Divinité qu'il servait : le Dieu, qui en eut pitié, lui apparut, et lui promit son secours. Avec cette confiance il s'avança, accompagné seulement d'un petit nombre de gens qui n'avaient jamais porté les armes ; et quand les ennemis furent près, une multitude innombrable de rats vinrent dans leur camp, et rongèrent toutes leurs flèches, leurs arcs et leurs boucliers ; si bien que le lendemain ce qui se put sauver de cette nombreuse armée (dont la plus grande partie avait péri) étant sans armes, fut obligé de prendre la fuite. Voilà ce qu'Hérodote conte de la tradition des Egyptiens, pour l'explication de la Statue de Sennachérib et de l'inscription qu'elle portait.

Cette Histoire, qui est la même que celle du Sennachérib de notre sainte Ecriture, est défigurée, parce qu'on n'a pas considéré ou entendu le symbole hiéroglyphique que la Statue tient dans sa main.

Il est assez connu que les Egyptiens, entre les autres Peuples, s'expliquaient, (particulièrement pour ce qui regardait la Religion,) dans des monumens publics et durables, par des caractères et des symboles hiéroglyphiques qui leur étaient propres. Diodore (1) enseigne que leurs premiers caractères n'étaient pas composés de lettres et de syllabes, mais de la représentation de divers animaux, ou des membres du corps humain, ou des instrumens des arts. Dans le traité de la Philosophie mystique des Egyptiens, donné sous le nom d'Aristote (2), il est attesté que c'était l'usage des Chaldéens et des Egyptiens. On trouve dans Phérécide de Syros (3), maître de Pythagore, et dans Hérodote (4), qu'un Roi des Scythes avait envoyé à Darius, qui avait passé le Danube avec une armée pour venir l'attaquer dans ses Etats, ces symboles au lieu de lettres : un Rat, une Grenouille, un Oiseau, et cinq Flèches ; ce qui fut expliqué par un Mage qui était auprès du Roi des Perses, en cette manière : Si nous ne nous cachons sous la terre comme des rats, ou sous les eaux comme les grenouilles, ou si nous ne nous envolons comme des oiseaux, nous serons percés par leurs flèches. On désignait notoirement la terre par le symbole des rats. (5) Ainsi ce Rat, dans les mains de la Statue de Sennachérib, signifiait probablement que son armée avait été

(1) *Apud eos litteraria, non compositione syllabarum, sed descriptarum imaginum significatu.* Vers le commencement du liv. 3. de la Bibliothèque historique de Diodore.
(2) Chap. 15. du livre 14.
(3) Rapporté par S. Clément, au livre 5. des Stromates.
(4) Au 4. livre d'Herodote.
(5) *Mures terram denotant.*

abattue et mise par terre, par la puissance du Dieu qu'il avait méprisé, et que son exemple enseignait de craindre, comme l'inscription le criait à tous ceux qui voyaient ce monument. C'est ce que la tradition populaire avait corrompu dans la succession des temps, en y mélant par l'ignorance, ou par l'oubli du hiéroglyphe, une multitude de rats pour ronger et rendre inutiles les armes de l'armée de Sennachérib. Dans le fond l'effet serait le même, mais une pareille explication change le sens véritable du monument, conforme à l'original de l'Histoire. Les rats signifiaient donc, ou être cachés dessous, ou être étendus sur la terre.

XXV. LES CHANGEMENS DU COURS DU SOLEIL.

Les Egyptiens avaient aussi conservé dans leurs antiques traditions la mémoire et les vestiges de deux grands prodiges arrivés l'un en faveur du Roi Ezéchias (1), et l'autre en faveur de Josué Chef des Israélites. Ce Roi étant si malade qu'on désespérait de sa vie, Isaïe, pour l'assurer de sa guérison miraculeuse, qu'il lui promettait de la part de Dieu, obtint que ce Roi, (comme il l'avait souhaité,) verrait le Soleil rétrograder de dix degrés, contre son cours ordinaire, et que son ombre retournerait en arrière d'autant de lignes sur les cadrans. Ezéchias fut en même temps guéri; il alla au Temple en rendre grâces à Dieu, et vécut encore en paix quinze années après.

Ce prodige put être remarqué partout; on aperçut le Soleil revenir et prendre son cours du couchant, comme s'il s'y était levé, et rebrousser vers le levant, comme s'il devait s'y coucher. (2) Le Soleil remonta de dix degrés, par lesquels il était déjà descendu. Le Roi de Babylone envoya des Ambassadeurs (3) à Ezéchias, pour s'instruire particulièrement avec lui du prodigieux changement qu'on avait vu dans le Ciel, et qui avait surpris toute la terre.

Dieu avait fait un prodige de même espèce en faveur et sur l'ordre de Josué (4), qui par sa seule parole arrêta le Soleil et la Lune pour avoir le temps d'achever la dé-

(1) Chap. 20. du liv. 4. des Rois.
(2) Isaïe, chap. 38. v. 8.
(3) *Ut interrogarent de portento quod acciderat super terram.* 2. Paralip. c. 32. v. 31.
(4) Chap. 10. v. 12. de Josué.

faite des Amorrhéens, contre lesquels il combattait à la tête du Peuple de Dieu; ces astres, alors immobiles durant douze heures, firent durer ce jour autant que deux jours ordinaires; si bien qu'il semblait que le Soleil, comme il fit depuis pour Ezéchias, eût de même reculé durant six heures, et fût revenu dans autant de temps au même point où il s'était arrêté; sans que cela apportât dans ces deux occasions aucun changement aux choses de la terre, qui semble cependant dépendre si fort du cours des astres.

La mémoire en est gravée dans les traditions anciennes des Egyptiens, qui confirment la foi de ces prodiges par l'attestation de témoins qu'on ne peut soupçonner de vouloir favoriser les Juifs et relever leur gloire.

Hérodote (liv. 2.) rapporte que ces traditions des temps reculés, que les Egyptiens donnaient à leur nation, portaient qu'on y avait vu le Soleil changer quatre fois son cours; c'est-à-dire, aller deux fois se coucher vers l'endroit où il se lève ordinairement, et se lever autant de fois du côté où il a accoutumé de se coucher, sans que ce renversement eût produit aucun changement sur la terre, ni sur les eaux, sans qu'il eût causé des morts ni des maladies; et il joint ce récit immédiatement à celui du monument de Sennachérib, comme ils se suivent dans l'Histoire Sainte.

Solin (1) Polyhistor dit de même que les Egyptiens tiennent des anciennes traditions de leurs ancêtres, qu'ils ont vu autrefois coucher le Soleil où il se lève, et se lever où il se couche. On ne peut souhaiter des témoignages plus authentiques, pour confirmer la vérité de ces prodiges et la foi de nos Saintes Ecritures.

XXVI. LE HÉROS DE LA CHARRUE.

Il y a d'autres traits particuliers des prodiges que la toute-puissance de Dieu avait opérés en faveur de son Peuple, dont la tradition, conservée parmi les nations, a été insérée par leurs Auteurs dans leurs Histoires fabuleuses, et qui n'ont pu être pris que de la source de nos Historiens sacrés, plus anciens que tous les profanes. Dans le Livre des Juges (2), il est rapporté que Samgar, Chef du Peuple de Dieu, (entre le Juge Ahod et la Prophétesse Débora (3),) tua dans un combat six cents Philistins avec un soc de charrue.

(1) Chap. 35. de l'Egypte.
(2) Chap. 3. v. dernier du liv. des Juges.
(3) Vers l'an du monde 2700.

Sur ce prodige l'on a débité qu'à la célèbre bataille de Marathon, où douze mille Athéniens, sous Miltiade, défirent cinq cent mille Perses (1), parut un homme inconnu vêtu en paysan, qui tua avec un soc de charrue un grand nombre de Perses, disparut d'abord après, et ne fut point vu depuis. On a facilement adopté, dans les actions extraordinaires, quelque merveille d'après celles que Dieu avait faites, dans les guerres qui étaient proprement ses guerres, en faveur de son Peuple.

Pausanias ajoute que les Athéniens, curieux de savoir quel était celui auquel ils devaient un si important service, consultèrent l'Oracle, qui leur répondit seulement de l'honorer sous le nom de *l'inconnu Héros de la charrue* (2); de même le nom de *Samgar*, Hébreu, sur lequel ce Héros est copié, signifie en sa langue, *l'étonnement* ou *l'admiration d'un étranger inconnu.*

Après cette victoire, (continue Pausanias,) les Athéniens élevèrent une pierre blanche, pour monument de cette merveille, dans l'endroit où cet inconnu avait défait tant de Perses avec le soc de la charrue. C'est un usage pris de nos Livres saints. (3) Ainsi Jacob en avait élevé dans le lieu où il avait eu la vision céleste, et Josué (4) en avait fait élever de même pour monument du passage miraculeux du Jourdain par les Israélites.

XXVII. LAOMÉDON.

La fameuse Troie a été choisie pour servir de théâtre à bien des fictions fondées dans des traditions altérées d'Histoires plus anciennes. Nous voyons dans Homère (5), dans Diodore de Sicile (6), dans Ovide (7), dans ceux qui ont recueilli les Fables, comme Noël le Comte, qu'au temps où les Dieux prenaient plaisir de visiter la terre, (qui est le temps des Patriarches, dont on a fait celui des Héros,) Apollon et Neptune se louèrent, par l'ordre de Jupiter, au service de Laomédon, Roi de Troie, père de Priam.

Homère conte cette Fable dans la plainte qu'il fait faire par Neptune (8) à Apollon, de ce qu'il est entré dans

(1) Pausanias, in Atticis.
(2) Ἐγκεκαλυμμένον Ἥρωα, Heroëm Aratorem.
(3) Chap. 28. de la Genèse, v. 18.
(4) Chap. 4. de Josué, v. 8, 9 et 10.
(5) Livre 21. de l'Iliade.
(6) Livre 4. de sa Bibliothèque historique.
(7) Au livre 11. des Métamorphoses.
(8) Iliade, liv. 21.

le parti des Troyens. « Avez-vous oublié, lui dit-il, ce » qu'ils nous firent souffrir, lorsque, par l'ordre de » Jupiter, nous étions au service de Laomédon ? Cet » injuste Roi nous accablait de travaux insupportables. » Je bâtis les murailles de sa Capitale, et vous vous sou- » venez bien que vous gardiez ses troupeaux sur le mont » Ida : quand le temps de payer le salaire de nos longs » services fut arrivé, il nous refusa le prix dont il était » convenu. Avez-vous encore oublié qu'il voulait même » nous lier, et nous vendre, pour être transportés en » des Pays étrangers ? Il nous avait fait mille sermens, » pour nous arrêter dans sa maison ; et il nous en chas- » sait tout nus, après tous nos longs, pénibles et utiles » services. »

La Fable ajoute que ces Dieux ainsi trompés, envoyèrent des fléaux sur la maison et sur tout le Pays de Laomédon ; que pour les apaiser il fut forcé d'exposer sur un rocher sa fille Hésione, qu'Hercule délivra sous la promesse d'une récompense que ce Roi lui refusa de même. Ensuite de quoi ce Héros indigné prit et saccagea Troie, en enleva tous les trésors, et Hésione même, qu'il donna en mariage à Télamon.

Le ridicule de ces contes est si sensible, qu'on n'a pu y concevoir aucune raison dans les Mythologistes ; car, quand on aurait voulu dire que Laomédon avait fait bâtir les murailles de Troie des dons consacrés à Apollon et à Neptune, le louage et les travaux de ces Dieux, avec le pillage de Troie et l'enlèvement d'Hésione, ne pouvaient pas venir par-là dans l'imagination.

Mais, quand on considère l'Histoire de Laban et de Jacob (1), on reconnaît qu'elle peut avoir donné l'idée de la Fable de Laomédon. Le temps auquel les Poètes font descendre les Dieux sur la terre (2), pour visiter les hommes et converser avec eux, est à peu près celui des Patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, et Joseph, soit parce que les Peuples parmi lesquels ces grands hommes avaient vécu, particulièrement les Egyptiens, les révérèrent comme des Divinités, soit à cause des visites que les Anges envoyés de Dieu rendaient à ces saints Personnages.

Jacob, par l'ordre de Dieu, alla de la Palestine dans la Mésopotamie ; il fut favorisé dans son voyage d'une vision céleste (3) et d'une conversation avec Dieu, qui fut toujours avec lui et le fit escorter par une compagnie

(1) Rapporté dans les chap. 28, 29, 30 et 31 de la Genèse.
(2) *Præsentes namque antè domos invisere castas*
Sæpius, et sese mortali ostendere cœtu
Cœlicolæ, nondum spretâ pietate, solebant. Catullus, carmin. 65.
(3) Chap. 28. de la Genèse. vers. 12 et suivans.

d'Anges (1) ; il lutta contre un Ange, et mérita le nom d'Israël, qui veut dire, *fort contre Dieu* (2); il donna à divers lieux où il avait passé, en mémoire de ce qu'il y avait vu, à l'un, le nom de *Béthel*, *Maison de Dieu* (3); à l'autre, celui de *Camp de Dieu* (4) ; et à un troisième, celui de *Face de Dieu.* (5) Il y en avait là de reste, pour mettre Jacob au rang des Divinités d'Apollon et de Neptune, et nous allons voir dans le détail de l'Histoire les traits que la Fable à conservés.

Jacob, arrivé au voisinage de Haran capitale de la Mésopotamie, rencontra près d'un puits Rachel fille de Laban ; il leva pour elle la pierre qui fermait le puits et qu'elle ne pouvait lever, et la suivit chez son père. Laban la lui promit en mariage, après qu'il l'aurait servi sept années. Jacob, au bout de ce terme, demanda, suivant leurs conventions, Rachel à Laban qui feignit de la lui accorder ; mais il mit la nuit dans le lit de Jacob Lia au lieu de Rachel, et en donna de mauvaises excuses à Jacob qui se plaignait de cette tromperie. Laban lui promit par de nouveaux sermens, de lui donner Rachel, à condition de le servir encore autres sept années. Jacob, pour avoir Rachel, fut obligé d'y consentir, et continua son service. Après quatorze années expirées, il demanda à Laban son congé, avec la récompense de ses longs services, par lesquels Laban reconnaissait que sa maison avait été bénie de Dieu. Mais, par une conduite pleine d'injustice et de perfidie, il ne put se résoudre à faire aucune part à Jacob des grands biens qu'il devait à ses soins et à ses travaux ; il voulait le renvoyer, sans aucune récompense, nu et dépourvu de tous moyens.

Il fallut faire de nouvelles conventions. Elles furent, que Jacob servirait encore à garder les troupeaux de Laban ; que tous les agneaux qui naîtraient d'une couleur appartiendraient à Laban, et que ceux qui naîtraient de diverses couleurs seraient le salaire de Jacob.

Laban employa de nouveaux artifices pour frustrer Jacob de ce qu'il lui promettait, et qu'il violait toujours par le renversement des traités qu'ils avaient faits : il les changea et rechangea jusqu'à dix fois toujours à sa propre perte et à sa confusion. (6) Quoi qu'il pût faire, le

(1) Chap. 32. de la Genèse, vers. 1 et 2.
(2) Au même chap. v. 34 et suivans.
(3) Genèse, ch. 28. v. 19.
(4) *Mahanaïm*, Camp de Dieu, chap, 32. v. 2.
(5) *Phanuel*, Face de Dieu, même ch. v. 30.
(6) Genèse, ch. 31. v. 7 et 41.

plus grand nombre des brebis naissaient de la couleur la plus bizarre, que Laban était convenu de laisser à Jacob.

Ainsi Jacob acquit des troupeaux sans nombre, avec des esclaves et toute sorte de bêtes de service. Laban et ses enfans en conçurent une mortelle envie contre lui; il comprit, par leurs entretiens, qu'ils étaient résolus de lui ôter tout ce qui lui appartenait si justement, et qu'il n'y avait plus auprès d'eux de sûreté pour lui.

Il prépara donc son départ, qui fut même pressé par un Ange; et ayant pris le temps de l'absence de Laban, il se mit en chemin, avec ses femmes, sa famille, et tout ce qu'il avait gagné par ses longs travaux.

Laban, averti de cette retraite, le poursuivit pour le dépouiller. Il le joignit. Mais Dieu s'étant toujours déclaré pour Jacob (1), il se contenta de lui faire des plaintes. Jacob lui en fit de mieux fondées, sur les torts qu'il en avait soufferts, et lui remontra les justes droits qu'il avait sur tout ce qu'il emmenait avec lui.

Laban fut enfin obligé de le laisser aller avec Rachel, tous les troupeaux, et toute la suite, que Jacob conduisit dans son Pays. Avant de se quitter, ils firent et jurèrent une alliance, en mémoire de laquelle ils dressèrent un monument d'un grand monceau de pierres, et appelèrent le lieu, *Galaad* (2), qui veut dire, *le monceau du témoignage.* Laban se retira, confus et puni de ses injustices.

Confrontons de près cette Histoire avec la Fable. Le caractère de Laomédon est le même que celui de Laban, dans toute leur conduite; son nom même a du rapport avec celui de *Laban*, qui, en Hébreu, signifie *une brique*, et *Laomédon*, en Grec, veut dire *une pierre.* Les Grecs avaient aussi donné à la fille de Laomédon le nom d'*Hésione*, du même sens que celui de Rachel; chacun, en sa langue, veut dire *une brebis.*

Jacob était visiblement assisté de Dieu; il en avait des communications si fréquentes, il recevait des escortes et des visites des Anges et de Dieu même si familièrement, qu'il n'est pas surprenant qu'il fût mis au nombre des divinités que les nations adoraient, comme son père, son aïeul, et son fils en ont été honorés en cette qualité; Jacob appelé Israël, c'est-à-dire, *fort contre Dieu*, après sa lutte contre l'Ange, est l'original sur lequel on a copié Hercule. De ce que Jacob leva pour Rachel la grosse pierre du puits, la Fable a imaginé qu'Hésione était attachée à un rocher, et qu'Hercule la délivra. Sur ce même original, a été prise la Fable d'An-

(1) Genèse, ch. 31. v. 24.
(2) Ibid. v. 47 et suiv.

dromède attachée à un rocher pour être exposée à un monstre et délivrée par Persée (1) ; avec d'autant plus d'apparence, que c'est à Joppé, ou Jaffa, ville de la Palestine (2), que la Fable a placé cette exposition d'Andromède.

Jacob venait de *Gérar*, Capitale de la Palestine, dont le nom veut dire, *Pélerinage* ; de même on fait voyager les Dieux Neptune et Apollon, en Pélerins, sur la terre.

Il se loua avec Laban, pour le servir ; il garda ses troupeaux ; il établit et enrichit sa maison par de longs travaux à son service, et fut frustré de la récompense qui lui avait été promise. C'est ce que la Fable a imité dans les longs travaux de ses Dieux au service de Laomédon ; l'un, dans la garde de ses troupeaux ; l'autre, occupé à bâtir et à fortifier la Capitale, et frustrés ensuite du salaire convenu.

Il fallut enfin que Laban se vît enlever sa fille Rachel, après l'avoir promise et avoir violé sa parole et ses sermens : c'est la même suite dans la Fable ; Hésione promise, refusée, et enlevée.

Les troupeaux, qui naissaient toujours de la couleur que Laban avait choisie pour Jacob, sont les fléaux et les pertes dont les Dieux châtiaient Laomédon. Jacob emporta ce qui lui avait été promis, et qu'il avait gagné, malgré l'injustice, la perfidie et tous les efforts de Laban pour l'en dépouiller. Laban perdit Rachel, que Jacob avait épousée, et ses troupeaux. C'est ainsi que dans la copie, Laomédon vit piller sa maison et sa ville par Hercule, emporter ses trésors, et enlever sa fille Hésione, qui suivit Télamon, auquel elle fut mariée. Neptune, Apollon et Hercule se firent faire justice de tant de fraudes et de perfidies, comme Jacob l'avait fait.

Neptune, dans l'endroit de l'Iliade que nous avons cité, ajoute, parlant à Apollon des mauvais traitemens qu'ils avaient reçus de Laomédon : « Avez-vous encore » oublié, qu'il voulait nous lier, et nous vendre en des » îles éloignées ? » C'est le mélange d'un trait tiré de l'Histoire des enfans de Jacob, qui, après avoir attaché leur frère Joseph, le vendirent à des marchands étrangers, pour le faire transporter en des Pays éloignés. Les originaux ne sont pas méconnaissables dans ces copies.

(1) Ovide, au 4. liv. des Métamorphoses.
(2) Pline, liv. 5. ch. 13 et 31.

XXVII. PARIS, FILS DE PRIAM:

SON JUGEMENT, ET LA RUINE DE TROIE.

Jamais aventures historiques ou fabuleuses ne furent plus célèbres que l'ont été celles du long siége de Troie par les Grecs, la destruction de cette superbe Ville, et la ruine entière du puissant Royaume et de toute la famille du Roi Priam, avec la dispersion des Troyens qui en échappèrent; on en a fait le sujet des plus grands Poèmes, et on a orné plusieurs autres des parties qu'on en a prises.

Mais on a si fort défiguré ce sujet par les fictions et les ornemens poétiques dont on l'a chargé, que ce qu'on y a laissé d'historique a été couvert et comme enseveli sous la quantité des épisodes fabuleux, qui sont devenus le fond le plus considérable de ces ouvrages.

Tels sont le Jugement de Pâris entre les trois Déesses, le Palladium fatal auquel les destinées de Troie étaient attachées, la fameuse machine de bois qui se fit ouvrir les murs de cette ville et qui y introduisit les Grecs, et quelques autres que les Poètes ont chantés.

Nous les trouvons dans Homère (1), dans Virgile (2), dans Ovide (3), et chez d'autres Poètes et Mythologistes: Lucien en a fait un de ses Dialogues; Apulée en a donné une représentation. Coluthus en a orné son Poème de l'Enlèvement d'Hélène. (4) Louis Godefroy en a composé un Poème tiré des Auteurs précédens.

On ne trouve rien de ces épisodes dans les Histoires; et même ce qu'on y a inséré des suites de la destruction de Troie, et des établissemens des Troyens en divers lieux, passe pour des traditions incertaines par lesquelles les Historiens ont voulu flatter la vanité et suivre les opinions des Peuples, qui se faisaient des origines fabuleuses pour y mêler quelque chose de divin.

Nous n'avons pas l'Histoire du siége de Troie par Dictys de Crète, qui, dit-on, en avait été le témoin; celle qui porte son nom est condamnée unanimement comme supposée; le Jugement de Pâris n'y est pas même inséré; il en est fait mention dans ce que nous avons sous le nom de Darès Phrygien, qui avait écrit l'Histoire de ce

(1) Livre dernier de l'Iliade.
(2) Livre 1. de l'Enéide.
(3) Dans ses Héroïdes.
(4) Au liv. 10. de ses Métamorphoses.

siége. Elien (1), qui vivait sous l'Empereur Adrien, dit que cet ouvrage existait encore de son temps. Celui qu'on voit aujourd'hui sous ce nom, de la traduction de Cornélius Nepos, passe pour supposé. On y conte le Jugement de Pâris comme un songe employé par ce Prince pour obtenir de son père le commandement d'une armée navale contre les Grecs. Homère le conte, en passant, pour rendre raison de la haine de Junon et de Minerve contre Pâris et contre toute sa maison; et Virgile en marque les sentimens gravés dans le cœur de Junon, comme la source de tous les malheurs des Troyens. (2).

Priam (3) s'était rendu un des plus puissans Rois de l'Asie; il avait plusieurs enfans légitimes, et d'autres en plus grand nombre de ses concubines; il avait orné et fortifié sa Capitale, où il avait bâti un Palais et des Temples somptueux, avec un autel sur lequel il consacra une Statue au Souverain des Dieux, et il avait placé dans la forteresse, l'effigie fatale de Pallas venue du Ciel. Les Grecs l'appelèrent *Priam*, c'est-à-dire, *racheté*, pour s'être racheté des mains de ses ennemis.

Pâris, ou Alexandre, (car il avait ces deux noms,) qui était un de ses fils, fut élevé parmi des bergers, et fut berger (4) lui-même. Dans cette profession il avait éprouvé son courage à la chasse contre les bêtes féroces. Il s'y était aussi acquis une si grande réputation de sagesse et de justice, qu'il fut choisi par Jupiter, pour arbitre du mérite et du prix de la beauté, entre la Déesse de la puissance, la Déesse de la sagesse, et la Déesse de la volupté. Ces trois Divinités se présentèrent devant lui, sur le haut mont Ida, (quelques-uns ont dit que ce fut en songe et dans le sommeil; les Poètes conteut qu'il était éveillé.) Elles lui étalent leurs attraits et leurs avantages, elles n'épargnent ni caresses ni promesses pour obtenir la préférence. Junon veut le gagner par la promesse d'un grand Empire, de richesses immenses et d'un grand pouvoir. Minerve l'assure qu'elle le remplira de sagesse, de connaissances, de prudence et de vertus. Vénus lui offre les plaisirs de l'amour, et la possession de la plus belle femme de l'univers. Pâris (5) écoute et

(1) Histoires diverses d'Elien, liv. 11. ch. 2.

(2) . . . . *Manet altâ mente repostum*
Judicium Paridis. Æneid. Et Hygin, liv. 1. Fab. 92.

(3) Darès Phrygien, au commencement de son Histoire. Cicéron au 1. liv. des Tusculanes, n. 85. Apollodore, liv. 3. de sa Bibliothèque.

(4) *Ab Jove demissum Palladium, et in Ilio expositum.* Apollodore, au liv. 3. de sa Bibliothèque.

(5) *Pastor cùm traheret per freta.* Horace, Ode 15. du liv. 1.

(6) *Hæsitat ergo animo juvenis perplexus et anceps*
Quid faciat, de qua judicium illeferat:

compare ces offres et ces avantages ; il hésite, il est retenu quelque temps par l'habitude de la sagesse, dans laquelle il avait vécu, et par l'ambition qu'il avait ressentie jusqu'alors ; mais enfin entraîné par les caresses de Vénus et par les charmes de ses promesses, il lui donne le prix. Il préféra la volupté à la sagesse et à la puissance, et s'attira l'indignation des Divinités méprisées.

Quand il fut reconnu fils de Priam, et dans la prospérité, il enleva Hélène femme de Ménélas Roi de Sparte, qu'il emmena par l'Egypte à Troie. Dès lors il perdit la sagesse, la justice, et le courage ; il causa la destruction entière de cette capitale, qui fut brûlée, de tout le Royaume et de toute sa maison, dont il ne resta que de misérables ruines et une triste mémoire. (1) Les enfans du Roi y furent massacrés sous les yeux de leur père. Les Troyens qui échappèrent aux fureurs de cette longue guerre, et qui survécurent à la ruine de leur Pays, furent exilés (2), captifs et dispersés chez leurs ennemis, comme il leur avait été prédit par les devins. Les Dieux conservèrent néanmoins des restes de ce Peuple, en considération de leur piété, pour rétablir la Religion de leurs Ancêtres et fonder un Royaume encore plus florissant que celui de Priam. (3)

L'esprit, la suite et l'assemblage de tous les traits de cette célèbre Fable, en font découvrir l'original dans la célèbre Histoire de Salomon, fils du Roi David ; il n'y a qu'à rapprocher ces traits et quelques autres endroits de l'Histoire Sainte ; nous dissiperons ensuite les scrupules de Chronologie qu'on pourrait y former.

La Fable a mêlé plusieurs traits de Priam avec ceux de Pâris, comme elle a pris de l'Histoire des traits de David et de ceux de Salomon.

David avait eu de plusieurs femmes et concubines quantité d'enfans, dans lesquels il fut malheureux ; il tomba dans le crime pour l'enlèvement d'une femme qu'il ravit à son mari ; il en fut puni, il vit tout Israël (4) révolté contre lui, ou ravagé par une peste (5) prodigieuse. Il avait été Berger dans sa jeunesse, ce qui a fait faire Pâris aussi Berger dans la Fable, et il donna à tout

Vincere erant omnes dignæ, judexque verebar
Non omnes causam vincere posse suam. Ovide, dans l'Epître de Pâris à Hélène.

(1) *Et campos ubi Troja fuit.* Au 3. liv. de l'Enéide.
(2) *Diversa exilia et diversas quærere terras,*
Auguriis agimur Divûm. Ibid.
(3) Dictys de Crète, vers la fin du 3. liv.
(4) Livre 3. des Rois, ch. 20. v. 2.
(5) Livre 1. des Rois, ch. 17.

son Peuple le nom de *racheté* (1), après avoir été chassé lui-même deux fois de Jérusalem.

Salomon, son successeur, et paisible possesseur de son Royaume, qui était alors entier et dans sa plus grande splendeur (2), épousa une fille de Pharaon Roi d'Egypte, et l'emmena à Jérusalem. Il agrandit cette ville; il bâtit des Palais magnifiques, et le superbe Temple pour y offrir des sacrifices à Dieu; il y fit porter l'Arche et le Tabernacle de l'Alliance, dont Dieu même avait donné le modèle.

Un jour, après qu'il eut sacrifié sur un autel de *Gabaon*, dont le nom signifie *lieu élevé*, pour demander à Dieu ce qui lui était le plus nécessaire, Dieu se fit voir à lui dans un songe; il lui représenta les avantages d'une longue vie abondante en richesses, et en toute sorte de commodités et de plaisirs; ceux d'un grand pouvoir et d'une vie glorieuse, qui lui soumettrait tous ses ennemis; et ceux de la sagesse, qui lui ferait gouverner son peuple avec justice et suivant les ordres de Dieu; (c'est l'original d'où la Fable a pris ses trois Déesses;) il lui donna le choix de ces avantages. Salomon choisit le cœur docile aux lois de Dieu, avec la sagesse pour conduire son Royaume, et pour discerner entre le bien et le mal. Cette demande plut au Seigneur, qui lui donna l'intelligence et la Sagesse qu'il avait préférée, et de plus les richesses et la gloire au-dessus de tous les Rois. Salomon (3) fit éclater cette sagesse dans ses jugemens et dans toute sa conduite. C'est sur quoi on a donné une pareille réputation à Pâris avant qu'il se laissât séduire par Vénus.

Après qu'il eut fini le Temple, son Palais et tous ses grands ouvrages, le Seigneur (4) lui apparut une seconde fois, et lui promit que s'il n'abandonnait pas la sagesse, la justice, et l'observation de ses Lois, il établirait son trône pour toujours dans sa postérité; si au contraire il s'en détournait, Dieu exterminerait sa maison et son Peuple, il rejetterait le Temple, et ferait de son Palais un exemple terrible de sa justice, qui ferait crier à ceux qui passeraient devant le lieu où il était bâti : *Comment le Seigneur a-t-il fait périr cette terre et cette maison* ?

Salomon demeura encore quelques années attaché à la sagesse; ensuite il se laissa gagner par l'amour des femmes (5); il en fit venir d'étrangères, non-seulement la fille de Pharaon, mais plusieurs autres de diverses

(1) Livre 2. des Rois, ch. 7. v. 23.
(2) Livre 3. des Rois, ch. 3 et 4.
(3) Au même chap. 3. des Rois.
(4) Livre 11. des Rois, ch. 9.
(5) Chap. 11. du même liv. des Rois.

nations, de Sidon, des autres Provinces de Chanaan, et d'ailleurs, auxquelles la Loi lui défendait de s'allier. (C'est d'où a été pris l'enlèvement d'Hélène par Pâris, après qu'il eut abandonné la sagesse.) L'amour de ces femmes acheva de faire perdre la sagesse à Salomon, et le pervertit jusqu'à lui faire suivre des Dieux étrangers, à adorer Vénus Déesse des Sidoniens (1), et jusqu'à lui bâtir des Temples. (Voilà Vénus, que Pâris dans la Fable préfère aux autres divinités.)

Ces crimes allumèrent la colère de Dieu contre Salomon; il lui fit annoncer (2) qu'il déchirerait son Royaume et le ferait passer en d'autres mains; il lui suscita bientôt des ennemis, qui firent séparer dix tribus des douze qui le composaient. (3)

Roboam son fils ne régna pas long-temps en paix sur les deux Tribus qui lui restaient. La cinquième année de son règne, Sésac, Roi d'Egypte, vint à Jérusalem. (4) Il y entra, emporta les trésors du Temple, ceux du Roi, et pilla toutes les richesses de cette Ville. Ses Successeurs (5), à peu d'intervalle près, furent presque tous malheureux. Le Peuple Juif fut dispersé, exilé et captif parmi les nations, comme il avait été prédit. (La Fable a copié ces prédictions et ramassé ces malheurs.)

Comme dans l'Histoire, Dieu irrité abandonna son Peuple, le rejeta avec le Temple et leurs Sacrifices; ainsi dans la Fable (6), tous les Dieux qui avaient soutenu l'empire de Troie, s'en retirèrent et abandonnèrent les Temples et les autels. (7) Les Divinités de la puissance et de la sagesse, et le Maître même des Dieux se déclarèrent contre ce Peuple et contre ses Princes.

Dieu avait aussi prédit en même temps à son Peuple, qu'en considération de la piété de David, des Rois sortiraient de la même race, qu'il en sortirait un nouveau Peuple et un nouveau Royaume, bien plus étendu et plus illustre que n'avait été celui de David et de Salomon; que la gloire de la dernière Maison effacerait celle de la pre-

(1) *Venus Syria Astarte vocatur, quem Adonidi nupsisse traditum est.* Cicero, de naturâ Deorum, lib. 3. n. 59.
(2) Par le Prophète Abias, liv. 3. des Rois, ch. 12. v. 29.
(3) Chap. 11. du même liv. 3.
(4) Au même liv. 3. ch. 14. v. 25.
(5) Livre 4. des Rois, ch. 15, 17 et 20.
(6) *Excessere omnes, adytis arisque relictis,*
Dii quibus imperium hoc steterat. Au 2. liv. de l'Enéide.
(7) *Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ*
Numina magna Deûm.
Hic Juno, etc.
Jam summas arces Tritonia, respice, Pallas
Insedit, etc.
Ipse Pater Danaïs animos viresque secundas
Sufficit. Ibid.

mière (1) ; que ce nouveau Royaume serait éternel, et assujettirait tous les Rois de la terre. Pour imiter ces Prophéties, la Fable a fait prédire de même, que les destins avaient réservé des descendans de ces Princes Troyens en considération de leur piété, pour rétablir ailleurs le culte de leurs Dieux, et fonder un nouvel Empire, bien plus puissant que n'avait été celui de Priam. (2) Le grand Jupiter leur promettait un Empire sans bornes et sans fin ; et tous les Dieux des Troyens firent la même promesse au pieux Enée.

L'esprit de la Fable est de représenter, comme a fait l'Histoire (3), les avantages de la sagesse, et les malheurs que son mépris et la passion des voluptés attirent; c'est ce que les Poëtes ont copié à leur manière, en suivant les traits du fond de l'Histoire. Ils ont même embelli leur Fable de plusieurs autres traits tirés d'autres endroits de l'Histoire Sainte.

La Chronologie de temps si reculés et si obscurs, ne peut être qu'incertaine, puisqu'on n'a point d'Historien qui ne soit postérieur de plusieurs siècles à ces aventures. Les Grecs et les Romains convenaient qu'ils n'avaient rien d'historique, rien que de fabuleux, avant la première Olympiade (4) qui ne commença que plus de 450 années après la ruine de Troie, de 240 après Salomon, et de 776 avant Jésus-Christ. Plutarque dit (5) qu'on ne trouve aucun monument certain des Grecs avant la Guerre de Troie.

Pour le temps de Salomon, rien ne peut être plus certain que ce qui en est rapporté au troisième Livre des Rois (chap. 6) : que, depuis la sortie d'Egypte sous Moïse, jusqu'au temps que ce Roi commença à bâtir le Temple, il y avait 480 ans.

Suivant la commune opinion, la prise de Troie est placée 180 ans avant le règne de Salomon ; mais ce règne a précédé Homère de trois siècles, suivant l'opinion de quelques Savans ; et toujours de plus d'un siècle suivant ceux qui en disent le moins. Ce que l'on a du supposé Dictys de Crète, ne fait aucune mention du Jugement de

(1) *Magna erit gloria domûs istius plus quàm primæ.* Au chap. 2 du Prophète Aggée. *Cujus regnum sempiternum est, et omnes Reges servient ei, et obedient.* Chap. 7. de Daniel.

(2) *His ego nec metas rerum, nec tempora pono :*
Imperium sine fine dedi. Au 1. liv. de l'Enéïde.

(3) *Nos te, Dardaniâ incensâ, tuaque arma secuti...*
Iidem venturos tollemus in astra nepotes,
Imperiumque urbi dabimus. Au 3. liv. de l'Enéïde.

(4) *Usque ad Olympiades nihil exploratum in historiâ Græcorum invenitur, sed omnia confusis conscripta temporibus.* Africanus. 3. Annal. in Eusebio, lib. 10. cap. 3. (Varron, de même.)

(5) Au commencement de la vie de Thésée.

Paris ; et l'on ne sait en quel temps était Darès Phrygien, ni dans quel temps a été supposé ce qui paraît sous son nom, où ce Jugement est rapporté comme un songe. Il y a autant d'incertitude à fixer le temps d'Homère. Pausanias (1) y a trouvé tant de variété dans les Auteurs, qu'il n'a su qu'en juger. Il nous suffit que l'on convient que Salomon était au moins plus d'un siècle avant Homère, qui a écrit plus de deux siècles après la prise de Troie, et qui est le plus ancien Ecrivain de ce fameux siége.

L'Arche d'Alliance qui était une espèce de coffre fait d'un bois incorruptible par l'ordre et suivant le modèle que Dieu même en avait donné, et dont les prodiges étaient célèbres, a fourni plusieurs idées à la Fable. Les Israélites la gardaient religieusement comme un gage précieux de la protection de Dieu ; mais après qu'ils eurent été battus par les Philistins (2), un mauvais conseil leur suggéra de la tirer du lieu où elle était gardée, pour la porter dans leur camp. Ils furent défaits pour avoir exposé l'Arche ; elle fut prise, et l'on compta dès lors, qu'Israël, en la perdant, avait perdu toute sa force et toute sa gloire.

De là s'est formé le fameux Palladium, (effigie de Minerve,) envoyé du Ciel (3), placé au haut du Temple qu'on avait bâti dans Troie à cette Déesse. Les Oracles avaient prédit que cette Ville serait imprenable tant qu'elle conserverait ce gage de la protection de la Déesse (4), et que les Troyens seraient perdus dès qu'ils le laisseraient emporter hors de leurs murailles. Les Grecs instruits de ces Oracles (5) détachèrent deux de leurs Chefs, qui, avec le secours de quelques Troyens, gagnèrent les gardes de cette effigie et se la firent livrer. Aussitôt les Devins (6) publièrent que la ruine de Troie était inévitable.

L'Arche, dont la prise avait si fort réjoui les Philistins, devint, quand elle fut parmi eux, le sujet de leurs afflictions. (7) Sa présence renversa leurs idoles ; les habitans de la Ville d'Azot où elle fut portée furent frappés de plaies et de douleurs horribles dans les parties secrètes du corps. La Ville et le voisinage étaient rava-

(1) Dans ses Béotiques.
(2) Livre 1. des Rois, c. 4.
(3) Dictys de Crète, liv. 11. de son Histoire.
(4) Apollodore, dans sa Bibliothèque, et Noël le Comte, dans sa Mythologie, liv. 4. c. 6.
(5) Au même liv. 5. de Distys de Crète, ch. 22. et au ch. 34. de Conon, rapporté dans le Code 186. de Photius.
(6) *Nempe capi Trojam, prohibebant fata sine illo.* Au 13 liv. des Métamorphoses d'Ovide.
(7) Liv. 1. des Rois, ch. 5.

gés par la mort, tous les lieux où on la promena en furent également frappés. Enfin les Philistins se virent forcés de renvoyer l'Arche chez les Israélites ; et par l'avis de leurs Prêtres et des Devins ils firent faire des figures d'or des parties dans lesquelles ils avaient été frappés, pour les offrir à Dieu et lui demander grâce en renvoyant l'Arche et ces figures avec tout l'honneur qu'ils purent imaginer. (2) Ils la firent porter jusques chez les Bethsamites, qui la reçurent avec les plus vives démonstrations de joie. Les fleaux des Philistins cessèrent ; mais les Bethsamites ayant voulu considérer l'Arche de trop près, le Seigneur en fit mourir cinquante mille. Voyons les copies dans la Fable.

Pausanias, dans ses Achaïques, conte que les Grecs trouvèrent dans Troie une Arche où l'effigie d'un Dieu était enfermée ; que cette effigie avait été donnée à Dardanus par Jupiter même, et qu'Eurypyle, petit-fils d'Hercule, un des Princes Grecs, ayant ouvert ce coffre, par la curiosité de voir l'effigie, en avait d'abord perdu l'esprit ; sur quoi l'Oracle de Delphes consulté avait répondu, que là où il trouverait des hommes qui sacrifieraient avec des cérémonies et un culte différens de ceux des autres Nations, (il ne pouvait entendre par-là que les Juifs,) il déposât cette Arche et la dédiât à la Divinité qui y serait représentée. Ce qu'Eurypyle ayant fait, il fut remis dans son bon sens. On a aussi attribué les infortunes des principaux Chefs des Grecs, persécutés des Dieux après la ruine de Troie, à l'enlèvement du Palladium fatal ; qu'on fait rendre à Enée par Diomède, poussé sur les côtes d'Italie, et garder ensuite religieusement à Rome par les Vestales. (3)

Les Fables ont ajouté, comme le remarque Bochard (4), que Bacchus irrité contre les Athéniens qui ne l'avaient pas reçu avec assez de pompe, lorsqu'il leur fut porté de la Béotie, les avait frappés de maladies et de douleurs violentes dans les parties secrètes de leurs corps, et que tous ceux qui en étaient attaqués périssaient, jusques à ce que, par ordre d'un Oracle, ils offrirent à ce Dieu des représentations des mêmes parties dans lesquelles ils avaient été frappés. Peut-on méconnaître dans ces copies l'original des maux envoyés aux habitans d'Azot et aux Bethsamites, et des remèdes que Dieu leur fit enseigner ?

La Fable semble aussi avoir emprunté des effets prodi-

(1) Chap. 6. du même liv. des Rois.
(2) Iu Achaïcis.
(3) Denys d'Halicarnasse, en son premier liv.
(4) In Chanaan, lib. 1. ch. 18. et Noel le Comte, liv. 5. de sa Mythologie, ch. 13. de Bacchus.

gieux de l'Arche, l'idée du fameux Cheval qui fit prendre Troie; ce n'était qu'un grand coffre de bois, que Paléphate, très-ancien et docte Grammairien Egyptien ou Grec, met au nombre des narrations fabuleuses qui ne méritent aucune foi. A la seule approche de l'Arche, les murailles de Jéricho tombèrent d'elles-mêmes, comme si les habitans eussent travaillé de leur côté à les renverser (1); les Israélites entrèrent dans la Ville sans résistance; ils firent un carnage horrible des habitans; ils réduisirent la Ville en cendres; la seule Rahab, avec ses parens réfugiés chez elle, fut exempte de la ruine générale, comme on le lui avait promis, pour avoir favorisé les Israélites.

Sur cela la Fable a imaginé ce Cheval suggéré par la Déesse de la Sagesse (2), comme l'Arche avait été ordonnée par la Sagesse Divine. Il avait aussi été prédit (3) aux Grecs, que le dernier coup fatal à la Ville de Troie, d'où suivrait sa prise et sa destruction, devait venir d'un Cheval de bois qui en renverserait les murs. Les habitans qui voyaient sans frayeur approcher cette machine, parurent aider eux-mêmes à détruire les murs de leur Ville (4) pour l'y recevoir; les Grecs entrés sans obstacle, la mirent à feu à sang : les maisons, les temples et tous les édifices ne furent qu'un bûcher pitoyable. Enée et Anténor seuls furent sauvés dans leurs maisons avec ceux des leurs qui s'y étaient réfugiés, parce qu'ils avaient été d'intelligence avec les Grecs. Le rapport de cette copie à l'original est sensible.

Jetons les yeux sur la punition d'Oza, frappé d'une mort subite pour avoir eu la témérité de porter la main sur l'Arche lorsqu'elle parut chanceler, dans le temps que David (5) avec tout le peuple jouait des instrumens et chantait en l'honneur de Dieu, devant elle.

Considérons ce châtiment, duquel David et tout Israël furent effrayés; nous y reconnaîrons sans difficulté l'original de la mort de Laocoon, qui, suivant la Fable (6), courut sur la machine fatale et lui donna un

(1) Josué, chap. 6; Histoire des Juifs, par Josèphe, liv. 5. ch. 1.

(2) *Instar montis equum divinâ Palladis arte*
Ædificant. Enéide, liv. 2.

(3) Suivant l'histoire du prétendu Dictys de Crète, liv. 5. ch. 23. et au ch. 24 de Conon, Code 186. de la Bibliothèque de Photius.

(4) *Dividimus muros, et mœnia pandimus urbis.* Enéide, liv. 2.

(5) 2. Livre des Rois, ch. 6. v. 6 et 7.

(6) . . . . *Validis ingentem viribus hastam*
In latus, inque feri curvam compagibus alvum
Contorsit; stetit illa tremens, etc.
. . . . *Circum pueri innuptæque puellæ*
Sacra canunt, etc.
Tum verò tremefacta novus per pectora cunctis
Insinuat pavor; et scelus expendisse merentem
Laocoonta ferunt. Enéide, liv. 2.

coup qui la fit chanceler, pendant que tout le Peuple Troyen chantait des hymnes à la louange des Dieux; ce qui fut dans l'instant suivi de sa mort par un châtiment qui épouvanta tous les Troyens. La Fable tournant cette aventure à son système, semble avoir voulu conserver dans le nom de *Laocoon* (1), qui veut dire *une voix forte*, le sens d'*Oza*, qui, en Hébreu, signifie *force*.

Dans une autre endroit de l'Histoire Sainte (2), comme le Prophète Balaam allait avec les députés des Madianites pour maudire l'armée des Israélites, l'ânesse qui le portait ayant aperçu un Ange qui venait à son maître, se tourna, sans que tous les coups que celui-ci lui donnait pussent la faire avancer, et elle se laissa tomber sous lui. Dieu ouvrit la bouche à cette ânesse, et lui fit dire avec des paroles bien articulées: Pourquoi me frappez-vous si fort? vous avais-je jamais manqué jusqu'ici, ou rien fait de semblable? pouvez-vous fuir l'exécution des ordres de Dieu? Balaam cependant poursuit son chemin, mais il ne put aller contre ces ordres; les Madianites furent défaits par les Israélites, passés au fil de l'épée, et Balaam périt avec eux. (3)

C'est d'où Homère peut avoir pris l'idée et la hardiesse (qu'on lui a reprochées et qui paraissent contre l'esprit de ses fictions), de faire parler un des chevaux d'Achille. (4) Il allait au combat, plein d'ardeur sur son chariot, il pressait ses chevaux d'une voix menaçante, lorsqu'un d'eux lui parla distinctement, dans le même sens de l'ânesse de Balaam, pour se plaindre et s'excuser, en lui représentant qu'il n'avait rien à leur reprocher, mais qu'avec tout leur zèle pour le servir, il n'était pas possible de résister à la volonté des Dieux. Achille continua sa course au combat, et peu de temps après il y fut tué.

Les noms que les Poètes ont donné aux fleuves de Troie sont de leur invention. Celui de Simoïs a été formé sur le sens du nom du Jourdain, qui dans la Langue Phénicienne signifie *Fleuve du Jugement. Simoo*, en Grec, veut dire *reprendre*, *corriger*; ils ont dit *le Fleuve de correction*, pour suivre dans sa signification le nom du fleuve de Jérusalem.

Le *Scamandre*, autre fleuve Poétique de Troie, veut dire *un canal*, *une fosse*, où tant d'hommes furent ensevelis; du Grec *scamma*, qui veut dire *canal*, et *andros*,

(1) *Lako*, en Grec, je fais retentir ma voix.
(2) Chap. 22. des Nombres; et liv. 4. ch. 2. de l'Histoire des Juifs de Josèphe.
(3) Ch. 23, 24 et 31. des Nombres.
(4) Livre 19. de l'Iliade, sur la fin.

homme ; on croit que c'est le même qu'ils ont appelé *Xanthus*, du Grec *Xanthos*, *rouge*, comme qui dirait, rougi de sang.

Le nom d'*Hermione* donné à la fille de Ménélas et d'Hélène, est le nom Phénicien de la femme de Cadmus, du mont *Hermon* dans le Pays de Chanaan, d'où Cadmus se sauvant dans la Grèce y porta les Religions et les connaissances des Phéniciens, comme Orphée y avait porté celle des Egyptiens. (1)

Le nom de *Priam*, Grec, veut dire *racheté;* c'est aussi le nom que David avait donné à son Peuple. *David*, en Hébreu, veut dire *aimé*, et *Alexandre*, qui était l'autre nom de Pâris, veut dire *charitable* et *secourable.*

Salomon, c'est-à-dire, *qui aime la paix*, et *Parisos*, Grec, *qui aime l'égalité et l'union.* C'est aussi le caractère que lui donnent les Poètes qui l'ont chanté : *Goûtez* (1), lui disent-ils, *les plaisirs de la paix ; laissez les périls de la guerre à ceux qui cherchent de la réputation par une mort sanglante ;* on lui fait tenir à lui-même un pareil langage. (2)

Le nom de *Michol*, femme de David, veut dire *la seule parfaitement belle ;* c'est aussi par où a été défigurée et caractérisée Hélène, femme de Pâris, connue pour la plus belle de toutes les femmes. David n'eut point d'enfans de Michol (3) ; la Fable dit que Pâris n'en eut point d'Hélène.

Le père de David était *Isaï*, qui, en Hébreu, veut dire *être* (4) ou *existant ;* on a donné au père d'Achille un nom du même sens ; c'est *Pélée*, formé de *Pelo* ou *Pelomaï*, qui veut dire *je suis*, et à l'infinitif, *être.*

Le nom de *Philistins*, sur lesquels David conquit Jérusalem, veut dire, en leur langue, *foulé aux pieds*, *dispersé*, *ruiné.* Le nom de *Troyen* veut dire *blessé*, *abattu* du verbe Grec *Troo*, blesser.

(1) *Bella gerant alii.* Ovide.
Otia tutus agas, onerosa relinque pericla. Poème du Jugement de Pâris, par Godefroy.
(2) *Non sunt mihi bellica curæ munera*, etc. Ibid.
(3) Livre 2. des Rois, ch. 6. v. dernier.
(4) *Ens* vel *existens.*

XXVIII. DES SACRIFICES.

Dieu n'avait pas besoin de Sacrifices. Il ne les a voulus, que pour donner aux hommes ce moyen de reconnaître sa souveraineté sur toutes ses créatures, par cette marque de leur soumission et par l'aveu de leur néant devant lui : il ne pouvait donc les agréer qu'autant qu'ils étaient accompagnés de la fidélité et de la bonne volonté de ceux qui les lui offraient. C'était ceux-là dont il déclare que l'odeur lui était agréable ; mais lorsqu'ils lui étaient offerts par des esprits révoltés contre lui, ou par des cœurs corrompus, il les rejetait, et il proteste par ses Prophètes, qu'ils lui étaient en abomination. (1) C'est de là qu'un des sages Législateurs Païens (2), Zaleucus de Locres, disciple de Pythagore, qui avait si long-temps étudié sous les Prêtres Egyptiens les connaissances que ceux-ci tenaient des Hébreux, avait pris ce qu'il inséra dans ses lois : « Que ce n'était pas par des sacrifices somptueux, mais par la justice et par la probité, qu'on » pouvait se rendre les Dieux favorables. »

C'est particulièrement par les Sacrifices, que le Démon a voulu, pour ainsi dire, contrefaire Dieu et s'attirer le culte qui n'est dû qu'à la Divinité, en se faisant rendre par les hommes cette reconnaissance de leur soumission et de leur dépendance. Si les hommes n'eussent premièrement sacrifié au vrai Dieu Créateur, par son inspiration et par son ordre ; ni les hommes ne se seraient jamais avisés de cette espèce de culte pour leurs fausses Divinités, ni les Démons n'auraient pu avoir le désir ni la pensée de porter les hommes à leur offrir des Sacrifices. Ils ne pouvaient les ambitionner, comme l'a remarqué saint Augustin dans son merveilleux ouvrage de la Cité de Dieu (3), que parce que ce culte reconnaissait la souveraineté du Maître auquel on le rendait. Aussi les Démons n'étaient pas délicats sur les dispositions de ceux qui leur sacrifiaient ; au contraire, ils témoignaient agréer et désirer de préférence les Sacrifices des hommes les plus dépravés et les plus scélérats. Ils en inspiraient, ou en ordonnaient, pour les desseins les plus mau-

(1) *Quò mihi multitudinem victimarum ? Nolui*, etc. *Incensum abominatio est mihi.* Isaïe, ch. 1. *Victimæ impiorum abominabiles Domino.* Prov. 15. v. 8.

(2) Rapporté au livre 12. de la Bibliothèque de Diodore de Sicile.

(3) *Non ob aliud fallaces Dæmones superbè sibi sacrificia exigunt, nisi quia vero Deo deberi sciunt ; non enim cadaveribus nidoribus sed divinis honoribus gaudeat.* De Civitate Dei, lib. 10. c. 1°

vais et les plus impies. Ils voulaient enfin, de ceux qu'ils tenaient dans leur esclavage, des Sacrifices, non-seulement contre la piété, mais encore contre l'humanité, en se faisant immoler même des hommes. Ce sont les suites de la corruption de la vérité et de la Religion.

L'Histoire Sainte nous fait connaître l'origine des Sacrifices; elle est presque aussi ancienne que celle de l'univers, et remonte aux premiers hommes qui ne pouvaient s'être égarés du véritable culte, ni méconnaître Dieu qui leur faisait la grâce de leur parler encore familièrement. Caïn fils d'Adam, qui s'adonna à la culture de la terre, offrait au Seigneur les prémices des fruits qu'il recueillait. Abel son frère, qui s'était fait pasteur de brebis, lui sacrifiait des premiers nés et des plus gras de ses troupeaux. Le Seigneur qui discernait les dispositions intérieures de ces deux frères, témoigna qu'il agréait les Sacrifices d'Abel, en les consumant par le feu qu'il envoyait du Ciel comme pour en faire monter l'odeur vers lui; et qu'il n'était pas satisfait de ceux de Caïn, sur lesquels il ne faisait pas descendre ce feu du Ciel. C'est le sentiment commun des Commentateurs de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise, fondé sur le témoignage que Dieu donna depuis en plusieurs occasions d'éclat en faveur des Sacrifices quand il voulut faire connaître qu'il les agréait. C'est ce qu'on voit dans le Lévitique (1), dans les Livres des Paralipomènes (2), et dans le troisième Livre des Rois. (3)

Quand les eaux du déluge se furent retirées, Noé, au sortir de l'Arche, offrit en holocauste au Seigneur, sur un Autel qu'il lui éleva, des animaux et des oiseaux de chaque espèce, de ceux qui n'étaient pas réputés immondes. (4)

Abraham, dans le temps duquel il n'y avait pas encore de Loi écrite, offrait aussi des Sacrifices d'animaux; et après que Dieu content de sa soumission, l'eut arrêté sur le point d'immoler son fils, (suivant l'ordre qu'il ne lui en avait donné que pour l'éprouver,) il sacrifia en holocauste, au lieu de son fils, un bélier que Dieu fit trouver devant lui. (6)

Job de même, avant la Loi écrite, après que ses enfans avaient fait des festins entre eux, offrait pour eux des holocaustes à Dieu. (6) C'étaient des Sacrifices de bêtes qu'on faisait toutes consumer par le feu; c'est ce que signifie le mot Grec *Holocauste.*

(1) Lévitique, chap. 9. v. 24.
(2) 1. Liv. ch. 21. v. 26. et 2. liv. ch. 7. v. 1.
(3) Liv. 5. des Rois, ch. 18. v. 38.
(4) Au 8. ch. de la Genèse, v. 20 et 21.
(5) Au 22. ch. de la Genèse, v. 13.
(6) Chap. 1. de Job, v. 5.

Il est très-vraisemblable que, dès le temps d'Abraham, les Sacrifices s'étaient aussi introduits avec l'Idolâtrie dans les Nations en l'honneur des faux Dieux qu'elles adoraient; et sans doute dès que le Démon eut pu faire abandonner à quelques hommes le culte et la connaissance même de Dieu, pour se faire honorer au lieu de lui sous diverses figures, il ne tarda pas à usurper et à se faire déférer l'hommage des Sacrifices, parce que les hommes, portés par leur nature même à la Religion, ne pouvaient se passer d'un culte extérieur, sans le secours duquel le Démon n'aurait pu les retenir dans leurs égaremens. Or il ne pouvait mieux faire que par l'imitation du même culte que Dieu s'était fait rendre depuis le commencement du monde, et que la tradition enseignait aux Nations avoir été rendu à celui qu'on avait reconnu pour l'Auteur et le Maître de toutes les créatures.

Moïse, Législateur des Juifs, trouva donc l'usage des Sacrifices établi non-seulement chez les Hébreux descendans d'Abraham, habitans de l'Egypte depuis trois siècles, mais aussi parmi les Egyptiens d'origine. Cela paraît en ce que les Hébreux mêmes, dès qu'ils furent dans le désert et que la retraite de Moïse sur la montagne put leur faire penser qu'ils ne le reverraient plus, immolèrent des victimes à la Statue du Veau qu'ils avaient fait fondre, comme ils l'avaient vu pratiquer dans l'Egypte. (1) Mais par les lois que Moïse donna à ce Peuple, telles qu'il les recevait de Dieu même (2), il régla l'usage de ces Sacrifices, afin qu'il fût constant, et qu'on ne pût ni y ajouter ni en retrancher.

Il les commanda premièrement de la part de Dieu par cet ordre : *Vous ne vous présenterez pas devant moi les mains vides* (3), dit le Seigneur. Ensuite il leur prescrivit toutes les règles et les cérémonies des Sacrifices desquelles ils ne devaient pas se départir. Ce qu'il ne fit pas pour leur en donner de nouvelles, mais pour fixer celles qui étaient déjà en usage parmi eux, que leurs prédecesseurs avaient reçues par la tradition et observées religieusement, et pour les prémunir contre les altérations dont les Nations idolâtres avaient corrompu ce qu'elles avaient emprunté de la vraie Religion. (4) *Il n'y a que le Dieu des Juifs, le seul vrai Dieu*

(1) Au 32. ch. de l'Exode.
(2) Au 12. du Deutéronome, v. dernier.
(3) *Non apparebis in conspectu meo vacuus.* Exod. c. 23. v. 15.
(4) *Hic est Deus noster, et non æstimabitur alius adversus eum. Hic adinvenit omnem viam disciplinæ, et tradidit illam Jacob puero suo, et Israël dilecto suo. Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* Baruch, cap. 3. v. 36 et seq.

qui soit l'auteur de la Religion et qui ait enseigné les règles du culte qui lui est dû. Il en a donné lui-même la connaissance à la race d'Abraham et à son Peuple élu, et il est ensuite venu converser avec les hommes, dit le Prophète Baruch.

Ainsi, bien loin de copier les Egyptiens, qui n'étaient eux-mêmes que des copistes du divin modèle, Moïse défendit expressément à son Peuple d'imiter leurs cérémonies dans les Sacrifices et dans tous les exercices de la Religion. *Vous ne sacrifierez*, leur dit-il (1), *ni suivant l'usage des Egyptiens parmi lesquels vous demeuriez, ni comme vous verrez faire dans le Pays de Chanaan où je dois vous établir, et vous ne vous conformerez ni à leurs règles ni à leurs coutumes.* C'est pour vous en préserver, et pour vous distinguer de ces Nations, que Dieu vous donne par ma bouche ces saintes Lois.

Pour se convaincre qu'il n'établissait rien de nouveau et qui ne fût conforme à ce qui avait été pratiqué de tout temps par ceux qui avaient conservé la pureté du culte du vrai Dieu, il suffit de remarquer la distinction des animaux mondes et immondes dans le Sacrifice que Noé fit après le Déluge, de même que Moïse la règle par ses Lois. (2) Dieu avait ordonné à Noé de faire entrer dans l'Arche un bien plus grand nombre d'animaux et d'oiseaux mondes propres à être sacrifiés, que d'immondes (3); et quand il sortit de l'Arche, il les sacrifia suivant cet ordre. (4) Ainsi non-seulement les Sacrifices, mais également leurs règles, précédaient de tous les temps la Loi de Moïse.

On voit aussi par-là qu'il n'y a pas raison de penser qu'on n'ait immolé des animaux qu'après le Déluge, et lorsqu'on a commencé d'en manger, puisqu'Abel immolait des premiers nés et de la graisse de ses troupeaux; ce qui peut être confirmé par cet endroit de l'Apocalypse, où le Sacrifice du Divin Agneau, figuré par ceux de l'Ancien Testament, est dit avoir commencé dès l'origine du monde. (6)

Noé, sortant de l'Arche, immola des animaux immondes en holocauste (6); et dans ce temps les hommes n'étaient pas encore dans l'usage de manger des animaux; ce ne fut par conséquent ni après l'usage de la

(1) *Juxta consuetudinem Terræ Ægypti, in quâ habitastis, non facietis; juxta morem Regionis Chanaan, ad quam ego introducturus sum vos, non agetis, nec in legitimis eorum ambulabitis.* Ch. 18. du Lévitique, v. 3 et 12.
(2) Chap. 11. du Lévitique.
(3) Chap. 7. de la Genèse, v. 2.
(4) Chap. 8. de la Genèse.
(5) *Agni qui occisus est ab origine mundi*, Apocalyse, ch. 15. v. 8.
(6) Genèse, ch. 7.

chair des bêtes, ni après l'établissement de l'Idolâtrie, que l'on commença seulement de sacrifier des animaux. L'usage de pareils Sacrifices précède toutes ces époques dans la vraie Religion.

Ce sont donc les Sacrifices ordonnés de Dieu et pratiqués dans tous les temps, même avant la Loi de Moïse et avant le commencement de l'Idolâtrie, qui sont l'original de tous les Sacrifices établis dans la suite; ceux-là n'ont jamais changé, ni souffert aucune altération, soit par le temps, soit par le mélange des Nations, jusqu'au Divin Sacrifice dont tous les autres n'étaient que la figure. Au lieu que les Sacrifices offerts aux Démons par les Païens, étant des copies forgées par la suggestion de ces Esprits d'erreur et par les fantaisies des hommes, ont été sujets aux variations, aux excès, aux indignités, aux cruautés, et à tous les défauts par lesquels ils ont corrompu et défiguré ce qu'ils avaient pris du divin original. Aussi les Egyptiens et les autres Peuples qui avaient eu et entretenu d'abord plus de commerce avec les Juifs, et, après ceux-là, les Grecs et les Romains, ont conservé plus de conformité dans leurs cérémonies et leurs Sacrifices avec les cérémonies et les Sacrifices des Juifs, comme on le voit dans les Historiens dont nous rapporterons quelques particularités. Au contraire, les Sacrifices des Perses, des Scythes et autres Barbares, comme Hérodote les décrit, en sont bien plus différens, et ont beaucoup moins de rapport avec ces premiers Sacrifices qui sont les originaux de tous les autres, ainsi que nous le verrons.

Dans les commencemens de la Religion païenne, on n'offrait aux Dieux que des fruits de la terre, du lait, de la farine, des gâteaux ou des épis de blé rôtis, de l'huile, des fleurs, des parfums. Ce premier usage se conserva quelque temps et avec diversité parmi les Nations. Pline remarque qu'encore de son temps il était observé dans plusieurs Pays. (1)

Platon (2) atteste qu'on n'immolait point anciennement d'animaux en l'honneur des Dieux, dans le temps que les hommes n'en mangeaient pas; qu'on leur offrait seulement des fruits de la terre, des gâteaux arrosés de miel, et des choses de cette espèce, et qu'on regardait comme impie de manger de la chair des bêtes et de souiller les autels de leur sang. (3) Pausanias nous apprend

(1) *Verum et Diis lacte rustici multæque gentes supplicant, et molâ tantum salsâ litant.* Pline, dans la Préface de son Histoire naturelle.
(2) Au 6. liv. de ses Lois.
(3) *Vesci carnibus et Deorum aras imbuere sanguine impium videbatur.* Ibid.

de même, que c'était la coutume des Anciens (1), et que Cécrops, qui le premier appela Jupiter Souverain, ordonna qu'on l'honorât dans Athènes suivant cet usage. (2)

On en voit la confirmation dans plusieurs autres Auteurs, et particulièrement dans Ovide, au sujet du culte qu'on rendait à la Déesse Cybèle. « (3) Ce n'était, dit-» il, qu'avec du lait et des fruits que la terre portait » d'elle-même, qu'on lui faisait des offrandes; on y » mêle du lait caillé avec des herbes bouillies, afin que » cette première Mère des Dieux y reconnaisse la nour-» riture de nos premiers pères. »

Plusieurs raisons autorisaient chez les Nations cet usage de n'offrir dans les commencemens que des fruits de la terre, et non des Sacrifices d'animaux. Le culte de la vraie Religion avait commencé de même par Caïn, qui le premier fit des offrandes de ce que lui produisait la terre qu'il cultivait; et comme les fruits de la terre furent la première et long-temps la seule nourriture des hommes, ils offraient aux Dieux de ce qu'ils mangeaient, et s'abstenaient de sacrifier ce qu'ils s'abstenaient de manger. D'ailleurs cette sorte d'offrande était bien plus aisée à chaque particulier, soit pour l'appareil, soit pour la dépense. Enfin il s'y mêla de la croyance ridicule du passage réciproque des ames, des corps des hommes dans les corps des bêtes, et des corps de celles-ci dans les corps des hommes, et que ces ames étaient une portion de la Divinité ou de l'ame du monde. Telle fut l'opinion de Pythagore, fort répandue chez les Nations, rapportée par Ovide (4), et confirmée par Platon, qui, dans l'endroit que nous avons cité, traite d'impiété de manger ou d'immoler des bêtes. Ceux qui en vinrent jusqu'à les adorer, n'avaient non plus garde de les faire servir à leur nourriture ou à leurs Sacrifices. Ce fut aussi pour combattre ces deux erreurs de la transmigration des ames et de la divinité des bêtes, comme quelques-uns l'ont cru, que Dieu voulut qu'on lui en immolât.

Hérodote, dont la patrie, qui était la ville d'Halicarnasse dans la Carie, était une colonie des Grecs, et qui

(1) *Prisco parentum ritu.* Pausanias, in Æliacis.

(2) *Cecrops cùm primus Jovem cognomine Supremum appellasset, nihil vitâ præditum ei immolandum duxit, sed libâ tantum patriâ.* Pausanias, in Arcadicis.

(3) *Lacte mero veteres usi narrantur et herbis,*
Sponte suâ si quas terra ferebat, ait.
Candidus elixæ miscetur caseus herbæ,
Cognoscat priscos ut Dea prisca cibos. Ovid, au 4. liv. des Fastes.

(4) . . . . *Quoslibet occupat artus*
Spiritus, èque feris humana in corpora transit,
Inque feras noster, etc. Ovide, au 15. liv. des Métamorphoses.

pour s'instruire, à ce qu'il nous dit, avait voyagé dans l'Egypte, dans la Phénicie, et à Tharse, colonie des Phéniciens dans la mer Egée, enseigne que les Egyptiens furent les premiers qui dirent que l'ame était immortelle. (Ils devaient sans doute cette connaissance aux Hébreux (1) comme tous les autres que nous remarquons dans le cours de cet Ouvrage.) Cet auteur ajoute (2) qu'ils y mêlaient aussi la croyance que cette ame séparée du corps par la mort, passait en divers autres corps durant trois mille années; que les Grecs s'étaient attribué l'invention de ces connaissances, et qu'il sait les noms de ceux d'entr'eux qui ont voulu usurper cet honneur. Nous voyons par l'attestation de ce témoin bien instruit et non suspect, que les grandes vérités de la Religion avaient commencé d'être connues par les Egyptiens qui les avaient altérées, et que les Grecs ne les tenaient que des Egyptiens, quoiqu'ils voulussent passer pour en être les premiers auteurs.

Cette opinion de la transmigration des ames était apparemment née dans l'esprit des Philosophes Païens par un sentiment confus et par la vue des désordres que le péché originel a causés dans nos ames, où, parmi les grands sentimens et les hautes impressions de leur divine origine, il a répandu des inclinations et des passions semblables à celles des bêtes. Ce qui paraissait incompréhensible à ceux qui, sans connaître cette cause, voyaient tant de bassesse avec tant de sublimité et tant de contrarieté dans ces ames qu'ils reconnaissaient émanées de la Divinité, et comme en étant une portion. (3) « Ils étaient, dit saint Augustin, frappés de ce pro- » dige, et ils en ignoraient la cause. (4) » Ils sentaient la noblesse de l'ame, l'élévation de ses sentimens, de ses désirs et de ses lumières; et avec cela son ignorance, ses faiblesses, ses désordres et son éloignement du souverain Bien pour lequel elle se sent faite: ils savaient qu'elle est l'ouvrage de Dieu tout bon et tout juste; et cependant les misères de la vie et la voix de la nature les instruisaient que cette vie est un état de condamnation et de supplice. Ainsi, à défaut de pouvoir démêler le

(1) Il a été déjà observé combien les Hébreux et les Egyptiens avaient été mêlés ensemble par le long séjour des premiers dans l'Egypte, de sorte que le plus souvent on confondait ces deux nations, et que les Hebreux étaient pris pour Egyptiens.

(2) Hérodote, dans son second livre, n° 123.

(3) *Divinæ particulam auræ unde quidquid venit eo iterum redit; spiritus quidem Cœlo, corpusque terræ.* Euripides, in Phœnissis.

Cedit item retro de terrâ quod fuit ante,
In terram; sed quod missum est ex ætheris oris,
Id rursum Cœli fulgentia tecta receptant. Lucretius, lib. 2.

(4) *Rem viderunt; Causam nescierunt.* S. Augustin.

péché originel qui concilie ces contrariétés prodigieuses, ils forgèrent une autre espèce de péché originel conctracté par les ames avant qu'elles entrent dans les corps des hommes. C'est ce que les Païens ont reconnu eux-mêmes, suivant la remarque de Cicéron dans un dialogue d'Hortensius allégué par saint Augustin, où Cicéron dit « (1) que leurs anciens Poètes et Théolo-
» giens ont entrevu quelque chose de la vérité, lorsque
» toutes les erreurs et les misères de la vie des hom-
» mes leur ont fait penser qu'en naissant nous étions
» chargés d'expier, par ces misères, des crimes que nous
» avions commis dans une vie précédente, et que ces
» crimes avaient obligé la Justice divine d'attacher nos
» ames à nos corps, par un supplice semblable à celui
» que des tyrans avaient fait souffrir à des hommes qu'ils
» attachaient à des cadavres. » Mais comme cette autre vie avant celle-ci n'est qu'une imagination chimérique, on ne peut, avec saint Augustin, qu'y reconnaître les effets du péché originel.

Les Païens passèrent cependant bientôt aux Sacrifices des animaux, pour copier ceux de la véritable Religion. Aussi trouvons-nous dans leurs plus anciens Auteurs, que ces Sacrifices étaient déjà établis; ils remarquent seulement qu'ils ne l'étaient pas de même dans ce qu'ils appellent les premiers temps, où l'on n'ensanglantait pas, disent-ils, les Autels du sang des taureaux égorgés avec injustice et avec impiété. (2) Mais comme leurs Sacrifices n'étaient pas réglés par la vérité éternelle, ils furent sujets à toutes sortes de variations. De là, après les animaux, dont on se nourrissait et qu'on avait coutume d'immoler, on en vint à en immoler d'autres qui semblaient n'être faits que pour le service des hommes, et non pour leur nourriture, comme des chevaux (3), des chiens, des ânes, et de toute espèce d'animaux et d'oiseaux. Moïse au contraire n'avait destiné aux Sacrifices que les animaux dont on mangeait dans l'usage ordinaire; ce qui ne changea jamais chez les Ministres de sa loi. Les Sacrifices de cette Loi divine, toujours les mêmes, conservèrent l'offrande des fruits, de la farine,

(1) *Ut qui nos ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore, pœnarum luendarum causâ natos esse dixerint, aliquid vidisse videantur. Et* (*ut quondam apud crudeles Hetruscos*) *sic nostros animos cum corporibus copulatos, ut vivos cum mortuis esse conjunctos.* Ex Cicerone. S. August. contra Julianum Pelagianum lib. 5. c. 15 et seq.

(2) *Taurorum cædc immerilâ non ara madebat.*

(3) *Quid tuti superest?* etc.

Placat equo Persis radiis Hyperiona cinctum....
Exta canum Triviæ vidi libare Sabæos...
Cæditur et rigido custodi ruris asellus....
Tuta diu et voluerum proles tum denique cæsa est. Ovide, au 1. liv. des Fastes.

des gâteaux avec de l'huile et du sel, mêlés dans le Sacrifice ordinaire des animaux, comme il était réglé dans l'Exode et dans le Lévitique. (1) Cela fut aussi suivi dans les Sacrifices impies, pour y garder quelque ressemblance avec l'original des saints Sacrifices.

Le Démon, qui pour s'y conformer et se faire rendre les honneurs divins avait voulu conduire les hommes à lui sacrifier des animaux, s'était servi du secours de leurs passions. Il commença par se faire immoler des bêtes qui leur avaient fait du dommage, sous prétexte qu'elles avaient fait du dégât aux fruits qui étaient destinés aux Sacrifices. Ainsi l'on immola d'abord à Cérès une truie qui avait mangé des grains consacrés à cette Déesse (2); et ensuite on sacrifia à Bacchus un bouc qui avait brouté les vignes.

Ceux qui avaient remporté des victoires sur les ennemis, transportés d'orgueil et de joie, se portèrent aussi à sacrifier des animaux, d'où leur vint le nom de *Victimes* (3), comme une suite et une marque de leur victoire; et le nom d'*Hosties*, comme étant un monument des hostilités par lesquelles ils avaient vaincu leurs ennemis.

Mais comme le singe qui veut contrefaire les hommes ne perd pas cependant ses défauts naturels et se montre enfin tel qu'il est; le Démon, en voulant imiter Dieu, a toujours mêlé ses mauvaises inclinations à tout ce qui est venu de lui, et s'y est fait connaître par l'impureté, les bassesses et la cruauté qui conviennent à sa corruption et à sa malice. Après avoir donc mêlé des abominations assez connues au culte qu'il se faisait rendre, il a porté les hommes à sacrifier non-seulement aux astres, mais encore aux animaux, aux fruits de la terre, à des hommes mortels et morts; et par degré il les obligea enfin à immoler des hommes mêmes. Ce furent d'abord des prisonniers faits dans la guerre, qu'on égorgeait sur le tombeau de ceux dont on voulait venger la mort, qui leur avait été donnée ou par ces prisonniers mêmes, ou par ceux de leur parti. Ainsi dans Homère (4), Achille immole douze jeunes Troyens des plus illustres sur le tombeau de Patrocle, pour venger et honorer les mânes de cet ami; ce que Virgile imite (5), en faisant

(1) Chap. 2. de l'Exode, v. 2. et ch. 6. du Lévitique.

(2) *Prima Ceres gravidæ gavisa est sanguine porcæ;*
Ulta suas meritâ cæde nocentis opes. Ovide, au 1. liv. des Fastes.

(3) *Victima, quæ dextrâ cecidit victrice, vocatur;*
Hostibus à domitis hostia nomen habet;
Antè, Deos homini quod conciliare valeret,
Far erat, et puri lucida mica satis. Ovide, au 1. liv. des Fastes.

(4) Iliade, liv. 23. v. 176.

(5) *Viventes rapit inferias quas immolet umbris,*
Captivoque rogi perfundat sanguine flammas. Enéide, liv. 10. v. 519.

réserver à Enée des prisonniers de l'armée de Turnus pour les sacrifier sur le tombeau du Prince Pallas, qui était venu à son secours, et que Turnus avait tué dans le combat.

Lorsque le Démon eut ainsi accoutumé les hommes à répandre le sang humain, il lui fut aisé de les faire passer à de pareils Sacrifices réglés et hors des occasions de la guerre. On les offrait à certaines divinités, comme à Saturne, à Jupiter, et à Diane, en certains lieux; enfin on s'en fit des spectacles pour la pompe et le divertissement; ce qui est si connu et si commun dans les anciens auteurs, qu'il serait superflu et ennuyeux d'en rapporter ici les endroits.

Il est vrai que les Sacrifices des hommes avaient eu quelque prétexte d'imitation dans le Sacrifice d'Isaac que Dieu avait commandé à Abraham son père; (mais il l'empêcha de l'exécuter;) et dans celui que Jephté avait imprudemment voué, qui tomba malheureusement sur sa fille; mais outre que c'était par une précipitation inconsidérée de ce père, et non par l'ordre de Dieu, la plupart des Interprètes tiennent que cette fille ne fut point effectivement immolée, et qu'elle se retira seulement du monde pour s'enfermer dans une retraite. Nous avons vu les singularités de ces deux Sacrifices copiées dans celui de Phrixus par Athamas son père, et dans celui d'Iphigénie fille d'Agamemnon.

Ce qu'on voit d'hommes immolés, de discours contre la pudeur et l'honnêteté, et d'indignités de toutes les sortes dans les autres copies toutes corrompues, n'est qu'une altération, (comme Plutarque (1) l'a reconnu,) ajoutée par la suggestion des Démons et non par l'inspiration de quelque Divinité; ce que cet Auteur a pris de nos Ecrivains sacrés (2), où il est défendu aux hommes d'immoler leurs enfans et généralement de sacrifier aux Démons. Il remarque au même endroit que les ravissemens des filles, les bannissemens, les querelles et la servitude, qu'on attribue aux Dieux dans les Fables et dans les hymnes des Poètes, ne conviennent qu'aux Démons. C'était un sentiment que les Sages païens avaient emprunté de nos Saintes Ecritures.

Après ces généralités, voyons les traits particuliers que le Paganisme a conservés des larcins faits à la vraie Religion.

Il y avait des Sacrifices généraux, réglés pour certains temps de l'année; il y en avait aussi pour des occasions

(1) Au traité des Oracles qui ont cessé.
(2) Lévitique, ch. 18. v. 21; et ch. 20. v. 2. Deutéronome, ch. 2. v. 17: Psaume 105, v. 36.

particulières. Les premiers avaient lieu chez les Juifs à trois principales fêtes, dont l'une était *la Pâque*, en mémoire de la sortie d'Egypte et des prodiges éclatans par lesquels les Juifs captifs en avaient été délivrés : la seconde était celle des prémices des fruits provenus de leurs travaux, pour reconnaître qu'on les tenait de la main de Dieu, et pour les lui offrir avant de les recueillir ; cette fête était appelée *Pentecôte*, parce qu'elle avait lieu cinquante jours après celle de la Pâque : et la troisième, qui se célébrait avec la moisson pour en rendre grâces à Dieu, était nommée *la Fête des Tabernacles*, parce que le Peuple, pour la solenniser, se tenait à la campagne sous des tentes, en mémoire du long voyage de leurs pères dans le Désert.

Les Sacrifices particuliers étaient ou pour des purifications des impuretés légales, (c'est-à-dire, marquées par la Loi,) ou pour obtenir le pardon de quelques fautes ; et ceux-ci étaient différens, suivant la qualité des fautes ; il y en avait même de prescrits pour les fautes involontaires et commises sans dessein. On en faisait enfin pour s'offrir à Dieu, pour lui demander des grâces, ou pour le remercier de celles qu'on en avait reçues.

Les Holocaustes étaient une espèce de Sacrifice, où ce que l'on offrait était tout consumé par le feu, sans qu'on en conservât aucune partie. Dans les autres Sacrifices, une partie des victimes était réservée pour les Prêtres ou pour ceux qui les faisaient offrir.

Il y avait des cérémonies communes à tous les Sacrifices, et de particulières à chaque espèce.

A l'imitation du Sacrifice de la Pâque, c'est-à-dire, *du passage* (1) et *du voyage*, les Païens, quand ils entreprenaient et commençaient un voyage, faisaient un Sacrifice qu'ils appelaient *propter viam*, *pour le voyage* (2) ; et comme il était ordonné pour celui de la Pâque, que si l'on ne mangeait pas tout l'agneau immolé, le surplus en fût rejeté dans le feu (3) ; dans les mêmes termes, la règle du Sacrifice du voyage chez les Païens était de brûler tout ce qu'il y avait de reste du festin du Sacrifice. (4)

Dans la fête des prémices des fruits avant la moisson, on offrait et l'on portait au Temple des prémices de tous les fruits. (5) Sur cela Diodore de Sicile remarque (6) que les Egyptiens offraient à la Déesse de la terre, qu'ils

(1) *A phase*, c'est-à-dire, *du passage*.
(2) *Propter viam facere.* Sacrifier pour un voyage.
(3) *Si quid residuum fuerit, igne comburetis.* Exod. ch. 12. v. 10.
(4) *In sacrificio propter viam mos erat ut si quid ex epulis superfuisset, igne combureretur.* Macrob. Saturnal. 2. c. 2. et Turnebus, lib. 9. c. 4.
(5) Chap. 25. de l'Exode, v. 16 et 19.
(6) Liv. 1. de sa Bibliothèque, partie première.

appelaient Isis, les prémices de leurs moissons en épis; et dans les fêtes de Bacchus à Athènes, pour tout appareil du Sacrifice (chez Aristophane) une jeune fille porte dans un panier des prémices des fruits avec quelques gâteaux, comme le remarque le Scholiaste d'Aristophane sur cet endroit. (1)

La troisième fête, qui était à la fin de la moisson après la récolte de tous les fruits, était la fête des Tabernacles ou des Tentes. Pendant sept jours qu'elle durait, le Peuple, pour la célébrer, demeurait sous des tentes ou sous des branches d'arbres, en mémoire du temps que leurs pères avaient été dans le Désert sans maisons et sous des tentes, et y avaient été nourris miraculeusement d'une viande envoyée du Ciel. Cette fête était désignée dans l'Exode, ordonnée et réglée dans le Lévitique (2), pour rendre grâces à Dieu de la récolte des fruits. Josèphe (3) remarque que les Grecs appellent cette fête *Scénopégie*.

C'est en Grec, comme elle était chez les Hébreux, la fête des Tentes. La première partie de ce nom signifie *une Tente* ou un lieu à se mettre à l'ombre; et la seconde partie veut dire *ficher* ou poser dans la terre. Plutarque (4) parle de cette solennité, durant laquelle, dit-il, les Grecs demeurent en repos sous des tentes dans le temps des vendanges, et y dressent des tables couvertes de toutes sortes de fruits. Il nous épargne la peine d'en faire la comparaison avec la même solennité des Juifs; car il ne peut s'empêcher d'en remarquer la ressemblance et quant au temps et quant à la manière de les célébrer.

Athénée (5) conte que les Lacédémoniens célébraient également cette fête sous des tentes ou des branches d'arbres qu'ils dressaient exprès; et Casaubon, dans ses notes sur ces endroits d'Athenée, observe, comme Plutarque, que cette fête était semblable à celle des Juifs qu'on appelait *des Tentes*. Ovide (6) décrit une pareille fête. « Une partie, dit-il, demeurent en pleine campagne à découvert, quelques-uns se tiennent sous des » tentes, et d'autres sous des feuillées de branches » d'arbres. »

Les Païens avaient aussi imité les Sacrifices d'expia-

(1) Scène première de l'Acte second des Acharnaniens.
(2) Exode, ch. 23. v. 16. Lévitique, c. 23. v. 34, 39, 42 et 43.
(3) Livre 4. de l'Histoire des Juifs, ch. 8.
(4) Sympos. lib. 4. Problem. 5.
(5) Au liv. 4. ch. 19. de ses Deipnosoph. et liv. 5. ch. 6.
(6) *Sub Jove pars durat, pauci tentoria ponunt;*
Sunt quibus è ramis frondea facta casa est. Ovide, au 3. liv. des Fastes.

tion, et ils distinguaient ceux qu'on était obligé d'offrir pour des crimes commis par ignorance et sans dessein. Nous en avons des exemples dans ceux que Jason offrit à la mère des Dieux après la mort de Cyzicus Roi des Dolions, qu'Apollonius de Rhodes (1) fait tuer par Jason dans un combat de nuit qu'ils donnèrent entre eux sans se reconnaître, pour avoir occasion de faire expier ce meurtre involontaire et d'en faire purger Jason par des Sacrifices. De même, dans Hérodote (2), Adraste Prince Phrygien ayant tué sans dessein et par accident un de ses frères, et ayant été chassé de son Pays, va à la Cour de Crésus Roi des Lydiens, afin de se faire purger de ce meurtre involontaire. On en voit d'autres exemples pris sur l'Original sacré, qui avait fait la distinction des Sacrifices ordonnés pour l'expiation de ces fautes d'ignorance.

Les cérémonies et toutes les sortes de Sacrifices, selon les différentes occasions, rapportées par Denys d'Halicarnasse (3) telles que les pratiquaient les Romains, qui, dit-il, les avaient apprises des Grecs, comme il en a fait la remarque, et qu'il a retrouvées pour la plupart dans plusieurs endroits d'Homère (4), sont conformes à celles des Juifs ordonnées par Moïse et réglées suivant leur ancien usage dans le Livre du Lévitique. Il en est de même des purifications et des lustrations des Prêtres et de ceux qui offraient ou faisaient offrir des Sacrifices.

La loi des Holocaustes dans le Lévitique, a été la règle des mêmes Sacrifices parmi les Païens : toute la victime devait être consumée par le feu, sans qu'on en réservât rien. Mais sans s'arrêter aux autres ressemblances de cette espèce, examinons ce qu'il y a de plus singulier dans les cérémonies et dans l'usage des Sacrifices et du culte divin. La conformité des copies avec l'Original établira d'une manière encore plus convaincante qu'elles ont été prises sur le divin modèle et sur les usages de la Religion des Juifs.

Par la Loi de ce Peuple (5) il devait y avoir devant l'Autel un feu perpétuel que les Prêtres étaient obligés d'entretenir. De même les Prêtres de Delphes étaient obligés d'entretenir un feu perpétuel dans ce Temple; (Plutarque (6) nous l'apprend;) et les Vestales avaient

(1) Dans son Poème des *Argonautes*, liv. 1. et suivans.
(2) Hérodote, liv. 2.
(3) Livre 7. de ses Antiquités, vers la fin.
(4) Au 1. et au 2. livre de l'Iliade.
(5) Au 16. ch. du Lévitique, v. 12 et 13.
(6) Au commencement du Traité sur le mot EI.

à Rome le même emploi, comme on le voit dans Virgile (1) et dans tous les Historiens.

Les Prêtres du vrai Dieu ne devaient pas approcher d'un lieu où était un cercueil, ni toucher le corps d'un homme mort (2); ou s'ils l'avaient fait, ils devaient se purifier. Ainsi il était défendu aux Prêtres des Idoles de regarder un cadavre (3); et si cela leur était arrivé, ils devaient se purifier, avant de reprendre leurs fonctions.

Le Prêtre ne pouvait se revêtir de ses ornemens sacerdotaux ni toucher les choses saintes, qu'après s'être lavé. (4) De même les Païens n'offraient des Sacrifices qu'après s'être lavés. « Je ne puis sacrifier ni porter les » mains sur ce qui est sacré, qu'après m'être lavé avec » de l'eau pure, dit Enée (5); » et Didon à sa nourrice : « Faites venir ma sœur pour offrir un Sacrifice, et » qu'elle s'y dispose en se lavant tout à l'heure dans » de l'eau de la rivière. (6) » Le Prince Turnus se dispose de même à faire ses offrandes aux Dieux. (7)

On employait chez les Hébreux les cendres d'une génisse qui avait été consumée par le feu de l'holocauste, pour purifier les hommes en répandant ces cendres sur eux. (8) Cet usage avait été conservé par les Païens; et à Rome la plus ancienne Vestale, après avoir immolé des veaux et les avoir fait consumer dans le feu, purifiait le Peuple avec la cendre qu'elle répandait sur lui. (9)

Tous ceux d'une même Tribu s'assemblaient pour faire conjointement des Sacrifices solennels, comme l'usage en est marqué dans les Livres des Rois. (10) De même à Rome, ceux d'une même famille faisaient des fêtes communes pour sacrifier aux Dieux qu'ils reconnaissaient pour leurs protecteurs; ce qui était marqué par le nom qu'ils avaient donné à ces Sacrifices. (11)

Il est ordonné par Moïse (12) de la part de Dieu, que

(1) *Æternumque adytis effert penetralibus ignem...* Enéïde, liv. 2.
Centum aras posuit vigilemque sacraverat ignem. Enéïde, liv. 4.
(2) Exod. c. 23. et Levitic. c. 21. v. 2 et 11.
(3) Fenestella, cap. 1. de flamine diali. Lucien, de la Déesse de Syrie.
(4) *Cum lotus fuerit, induetur.* Lévitique, ch. 16. v. 4.
(5) *Donec me flumine vivo abluero.* Enéide, liv. 2.
(6) *Dic corpus properet fluviali spargere lymphâ.* Enéïde, liv. 4.
(7) Ibid. liv. 9.
(8) *Cinis vitulæ aspersus inquinatos sanctificat ad purificationem carnis.* Epître aux Hébreux, c. 9. v. 13.
(9) *Igne cremat vitulos, quæ natu maxima virgo est.*
Luce palis populos purget ut ille cinis. Ovid. au 4. liv. des Fastes, v. 637.
(10) Liv. 1. des Rois, ch. 20. v. 6.
(11) *Proxima cognati dixere Caristia cari;*
Et venit ad socios turba propinqua Deos. Ovide, au 2. liv. des Fastes.
(12) Au 5. des Nombres, v. 14 et suivans; et Josèphe, liv. 3. ch. 10.

si un mari soupçonne sa femme d'infidélité, il peut l'obliger d'aller devant le Prêtre, qui, après un Sacrifice, lui fera boire de l'eau avec des imprécations, et si elle est coupable, elle en recevra sur-le-champ une punition éclatante. De là est pris ce qu'on lit dans Diodore, (liv. 2.) qu'auprès d'un Temple de la Sicile, dédié aux Dieux du Pays, étaient des lacs d'une eau bouillante dont on faisait boire à ceux qui étaient accusés; ensuite on les faisait jurer sur la vérité du fait dont on les accusait, et s'ils juraient faussement, leur parjure était accompagné d'une punition subite du Ciel. Aristote, en son traité des choses merveilleuses, et Macrobe en ses Saturnales (ch. 17.), attestent ce prodige. Pline (liv. 31. c. 2.) en rapporte autant de semblables eaux près d'un temple de la Bithynie; et après eux Alexandre d'Alexandre (1) dans ses curiosités.

De ce qu'il était défendu au Pontife de découvrir sa tête (2), les Sacrificateurs Païens tenaient aussi leur visage couvert, comme Virgile (3) le remarque d'Hélénus qui sacrifiait; d'où on leur avait donné le nom de *Flamen*, à cause du voile qui leur couvrait la tête, dit Fenestella. (4) Il leur était défendu d'avoir la tête découverte, dit encore Pomponius Lætus. (5) Comme dans la Loi de Moïse (6) les Prêtres ne pouvaient épouser que des Vierges, il était de même ordonné aux Prêtres Païens de prendre des femmes qui n'eussent pas été mariées. (7)

La fille d'un Sacrificateur convaincue d'avoir péché contre son honneur, était brûlée toute vive parmi les Juifs. (8) Ainsi à Rome les Vierges Vestales étaient pour un pareil crime enterrées toutes vives. (9)

La défense faite aux Prêtres Païens (10) de se servir de la farine qui eût été mêlée avec du levain, était prise de semblables défenses faites pour les Prêtres et les Sacrifices des Hébreux. (11)

Dieu, pour éprouver et rassurer Abraham (12), lui fit couper en deux une vache, une chèvre et un bélier qu'il devait immoler, lui en fit séparer les parties en les pla-

(1) Alexander ab Alexandro, Genialium dierum, lib. 5. c. 10.
(2) *Pontifex caput suum non discooperiat.* Levit. c. 21. c. 10.
(3) *Purpureo velare comas adopertus amictu.* Enéide, liv. 3.
(4) *Dictus Flamen quod capite velato erat.* Fenestella, de Sacerdot. Roman. c. 5. de Flamine Diali.
(5) De Sacerdotiis, cap. de Flaminibus.
(6) Chap. 21. du Lévitique.
(7) Aulu-Gelle, liv. 10. ch. 15. Alexand. ab Alexand. liv. 6. ch. 12.
(8) Chap. 21. du Lévitique, v. 9.
(9) Fenestella, de Vestalibus.
(10) Aulu-Gelle, liv. 20. ch. 15.
(11) Au ch. 23. de l'Exode, et au ch. 2. du Lévitique.
(12) Chap. 15. de la Genèse.

çant également de chaque côté, le fit passer au milieu entre ces parties divisées, et lui fit voir en cet état ce qui devait arriver à sa postérité. Ce n'est que de là qu'a pu être pris par les Païens Grecs et Romains l'usage de couper en deux parties égales les victimes, et de passer au milieu de ces divisions.

Dictys de Crète (1) représente Agamemnon qui partage l'hostie qu'il devait immoler, en place les parties séparées vis-à-vis l'une de l'autre, et marche au milieu d'elles; il décrit ensuite une pareille cérémonie dans un Sacrifice, pour confirmer par la religion un traité entre les Chefs des Grecs et ceux des Troyens.

Quoique l'ouvrage de cet Auteur passe pour supposé, cet endroit fait cependant foi pour les usages des Païens. Ce même usage est attesté par Tite-Live et par Plutarque. (2)

Dieu faisait quelquefois descendre le feu du Ciel sur les victimes qui lui étaient offertes, dans des occasions où sa sagesse et sa puissance trouvaient à propos de se manifester, comme on le voit dans le Lévitique (3), dans les Paralipomènes (4), et comme il le fit en présence du Roi Achab dans le célèbre défi que le Prophète Elie donna aux quatre cent cinquante Prêtre de Baal. (5) Les Païens n'ont pas négligé de copier un endroit qui leur a paru et qui est en effet si merveilleux.

Pausanias (6) raconte que dans deux villes de la Lydie il y a deux Temples, et sur leurs Autels des cendres d'une couleur différente de celle des cendres ordinaires; et que le prêtre (qu'il appelle un Magicien) y étant entré, et ayant placé du bois bien sec sur le foyer, après avoir mis la tiare sur la tête, invoque je ne sais quel Dieu, récite quelques mots d'enchantemens en langue barbare inconnue aux Grecs; après quoi le bois s'allume de lui-même, sans qu'on y ait porté du feu; ce que cet Historien croit être un effet de la magie. (7)

La magie consistait apparemment en ce que les cendres n'étaient pas encore bien éteintes ou cachaient du feu, ce qui leur donnait cette couleur singulière.

Telle était la supercherie où les Prêtres avaient été réduits pour imiter le feu miraculeux descendu du Ciel dans les occasions que nos saints Livres rapportent.

Solin (8), de même, conte qu'il y a dans la Sicile une colline consacrée à Vulcain, où, après que les Sacrifica-

(1) Liv. 2. de son Histoire de la guerre de Troie.
(2) Livre 39. des Questions Romaines de Plutarque.
(3) Lévitique, ch. 9. v. 24.
(4) Livre 1. des Paralip. ch. 21. v. 26. et liv. 2. ch. 7. v. 1.
(5) Livre 3. des Rois, ch. 18. v. 38.
(6) Pausanias, dans les Eliaques, sur la fin.
(7) *Non tamen magorum artis expers.* Pausanias, au même endroit.
(8) Polyhistor, c. 11. de Siciliâ.

teurs ont disposé le bûcher et les victimes, si le Dieu approuve le Sacrifice, le bois s'y allume de lui-même, sans qu'on y ait porté de feu, il embrase le bûcher et consume la victime. Ce sont encore des imitations prises des traditions de l'Histoire Sainte. (1)

Après qu'Abraham eut défait les quatre Rois qui emmenaient prisonier Loth son neveu, et qu'il l'eut délivré de leurs mains, il donna à Melchisédech Prêtre du Seigneur la dixième partie du butin qu'il avait fait sur eux. (2) Cet exemple avait fait un usage chez les Païens. Après les grandes victoires des Athéniens sur les Perses sous leur Général Cimon, les Athéniens offrirent et consacrèrent à leurs Dieux la dixième partie des dépouilles (3) qu'ils avaient remportées sur les ennemis. On le trouve pratiqué de même en plusieurs endroits par les Romains.

Mais pour abréger ce détail, voici quelques exemples de ces imitations, si singuliers et si bien marqués, qu'on ne peut plus méconnaître l'Original que la Fable a copié.

Il était expressément défendu aux Prêtres, dans la Loi de Dieu, de monter à l'Autel par plusieurs degrés (4), de peur de découvrir quelque nudité; sur quoi les Interprètes se sont travaillés à expliquer comment on pouvait donc monter à l'Autel. Les uns ont cru que ce n'était que par trois degrés, les autres que c'était par des degrés fermés par-dessous et par les côtés, qu'on appelait des degrés Grecs, *scalas Græcas;* et les autres enfin ont dit qu'on montait à l'Autel par une espèce de petite terrasse en pente douce sans aucun degré; et c'est l'explication que Josèphe en donne dans son Histoire des Juifs, (liv. 4. ch. 8.), où il rapporte la loi dans ses mêmes termes.

Il fut également défendu aux Prêtres et aux Prêtresses des faux Dieux d'avoir des Autels plus hauts que de trois degrés, et ces Prêtresses ne devaient jamais y monter par un plus grand nombre de degrés (5), comme le remarquent les Commentateurs d'Aulu-Gelle sur le chapi-

(1) Cette vraisemblance est fortifiée par la réflexion qu'Horace fait lui-même sur une tradition de même espèce dont il se moque, et qu'il regarde comme ne devant avoir place que parmi les traditions des Juifs.

Gnatia. . . dedit risusque jocosque
Dum flammâ sine thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit. Credat Judæus Apella. Horat. Satyr. lib. 1.

(2) Chap. 14. de la Genèse.

(3) Diodore de Sicile, liv. 11.

(4) *Non ascendes per gradus ad altare meum, ne reveletur turpitudo tua.* Chap. 20. de l'Exode, v. 6.

(5) Aulu-Gelle, liv. 10. ch. 15. où il ramasse quantité de lois des cérémonies des Sacrifices chez les Romains.

tre 15. après Servius sur le vers 645. du sixième livre de l'Enéïde. (1).

Tout le monde connaît le bouc émissaire que le Prêtre des Hébreux présentait devant l'Autel (2); après avoir mis ses mains sur la tête de ce bouc, il faisait au Seigneur une confession de tous les péchés du Peuple, desquels il chargeait cette tête avec imprécation : après quoi il le livrait entre les mains d'un homme qui le conduisait dans le désert pour y porter toutes les iniquités du Peuple et y être abandonné. D'après cet original, les Egyptiens amenaient devant l'Autel un animal qu'ils voulaient immoler, et ayant invoqué leurs Dieux, ils chargeaient la tête de la victime d'imprécations et d'exécrations pour les crimes du Peuple, et priaient le Ciel que tous les maux que ce Peuple méritait fussent détournés et déchargés sur cette tête; après quoi ils abandonnaient et livraient l'animal à un homme qui le menait au marché pour le vendre à des marchands Grecs et étrangers; ou s'il n'en trouvait pas, il le jetait dans le fleuve; c'est ce que rapporte Hérodote. (3) Peut-on douter que ce ne soit la copie de ce que nous avons vu dans le Lévitique?

La Loi de Moïse (4), par laquelle les veuves laissées sans enfans pouvaient obliger le frère de leur défunt mari de les épouser, pour avoir des enfans qui porteraient le nom de son frère mort, était une loi bien singulière, et qui ne pouvait avoir de raison que pour les Hébreux, chez lesquels la stérilité était un opprobre, parce que chacun espérait de voir naître le Messie dans sa postérité; ce qui étendit cette loi aux autres plus proches parens, et leur fit une obligation d'épouser la veuve de leur parent mort sans enfans, ou de renoncer à sa succession, comme on le voit dans l'Histoire de Ruth. (5)

Il y a bien apparence que Solon, qui avait été longtemps chez les Egyptiens pour s'instruire de leurs lois, comme nous l'apprend Diodore de Sicile (6), avait pris une des siennes (rapportée par le même Diodore) des traditions Egyptiennes qui avaient conservé quelque chose de la substance, mais non pas la raison et l'esprit de la loi des Hébreux. Cette loi de Solon portait qu'une fille délaissée sans parens et sans biens pouvait obliger son plus proche parent de l'épouser ou de la doter : et ensuite par une nouvelle loi on retrancha la liberté de la

(1) *Longâ cum veste sacerdos.*
(2) Chap. 16. du Lévitique, ch. 8, 20, 21 et 22.
(3) Livre 2. n. 40.
(4) Chap. 15. du Deutéronome, v. 5. et suiv.
(5) Chap. dernier du livre de Ruth.
(6) Livre 1. de sa Bibliothèque.

doter, et le parent fut absolument obligé d'épouser sa parente orpheline et pauvre.

Nos saints Livres sont remplis des protestations que Dieu fait, que les Sacrifices lui sont désagréables, qu'il les rejette, qu'il les déteste, s'ils ne lui sont offerts d'un cœur droit et pur, dont le Sacrifice est le seul qui lui plaise et qui lui fasse accepter les autres ; c'est pourquoi il condamna ceux de Caïn, et reçut avec complaisance ceux d'Abel. C'est ce que les Païens, malgré leur corruption et celle des Dieux auxquels ils sacrifiaient, ne purent s'empêcher de reconnaître : « Portons aux Autels » un esprit de justice et de religion, un cœur vraiment » et constamment pieux, et avec cela sacrifions hardi- » ment aux Dieux de la farine et des fruits, » dit Perse (1), et avait dit Diodore de Sicile, déjà cité au commencement de ce chapitre.

Toutes ces règles des Sacrifices et du culte des Dieux étaient venues des Grecs aux Romains, et des Egyptiens aux Grecs. Il est reconnu par les Historiens (2), qu'Orphée en porta la plus grande partie de l'Egypte dans la Grèce.

Macrobe (3) enseigne que le culte de Saturne, connu pour le premier des Dieux, avait passé, avec ses cérémonies, des Egyptiens chez les Grecs, et de ceux-ci chez les Romains.

Comme le Grand-Prêtre des Hébreux portait sur le Rational du jugement couvert de pierres précieuses et attaché sur sa poitrine par des chaînes d'or ces deux mots DOCTRINE et VÉRITÉ (4), à son imitation le premier Magistrat des Egyptiens portait sur sa poitrine une image en pierres précieuses pendue à son cou par une chaîne d'or ; on l'appelait LA VÉRITÉ. (5)

Et sur ce que les Juges qui gouvernèrent souverainement les Juifs depuis Josué jusques à ce qu'ils eussent des Rois, étaient appelés *Sophetim*, qui est aussi le nom du Livre des Juges ; ainsi le souverain Magistrat des Carthaginois, Phéniciens d'origine, était appelé *Suffètes*, à ce que nous apprend Tite-Live. (6)

Nous avons dit, vers le commencement, que les Sacrifices et les cérémonies des nations Barbares, des Perses

(1) *Compositum jus fasque animi, sanctosque recessus*
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto;
Hoc cedo ut admoveam templis et farre litabo. Persius, Satyr. 2.

(2) Denys d'Halicarnasse, au commencement de son premier livre; et Diodore de Sicile, liv. 1.

(3) Au 1. des Saturnales, ch. 7.

(4) Exode, ch. 28. Lévitique, ch. 8.

(5) Diodore de Sicile, livre premier.

(6) Liv. 8 et 10. de la guerre Punique.

et des Scythes, avaient beaucoup moins de rapport avec les usages des Juifs. Nous apprenons dans Hérodote (liv. 1. n. 132), que les Perses avaient institué pour leurs Dieux un culte bien singulier : « Ils n'ont point, dit-il, » d'Autels, ils n'allument point de feu, ils n'emploient » ni libations, ni farine, ni gâteaux, ils ne se servent » ni d'instrumens, ni d'aucun ornement particulier; » chacun sacrifie à ses Dieux quand et comme il lui plaît; » il coupe les membres de la victime en petites portions » qu'il étend (après les avoir fait bouillir) sur un lit » d'herbe tendre; cependant un magicien chante en » l'honneur des Dieux; ensuite celui qui offre le Sacri- » fice prend toute la chair et en fait l'usage qui lui con- » vient. » Strabon (1) ajoute qu'ils disent que Dieu ne veut pour lui que l'ame de la victime.

Pour les Massagètes, qui sont les plus barbares des Scythes, et qui habitent ce qu'on appelle aujourd'hui la Tartarie déserte, le même Historien nous apprend que (2) quand ils sont parvenus à une extrême vieillesse, leurs parens les immolent, avec d'autres victimes prises dans leurs troupeaux, et qu'ils en mangent la chair; ils immolent aussi des chevaux au Soleil.

Les autres Scythes, suivant le même Hérodote (3), n'ont qu'une sorte de Sacrifice et les mêmes cérémonies dans tous leurs Temples et pour tous leurs Dieux. « Ils » attachent les pieds de devant à la victime; le Sacrifi- » cateur, qui se tient derrière, l'assomme, et lorsqu'elle » tombe il invoque le Dieu auquel il l'immole; ensuite » il lui jette une corde autour du cou, avec laquelle il » l'étrangle, sans feu, sans prières, sans effusion, sans » oblations; mais après avoir écorché la bête, il en sé- » pare les os qu'il place au lieu de bois sous les chau- » drons où il a mis les chairs, et il les fait cuire avec » le feu de ces os. Ce sont particulièrement des chevaux » qu'ils sacrifient, et s'ils font des prisonniers sur leurs » ennemis, ils en immolent le centième. »

Voilà les manières de sacrifier des Barbares, bien éloignées de celles des Hébreux, et par-là de celles des Egyptiens, des Grecs et des Romains.

Pline (4) attribue au Roi Numa l'institution ou l'adoption des cérémonies, des Sacrifices et de tout le culte religieux dans Rome. Denys d'Halicarnasse, dans ses Antiquités (liv. 2.), en attribue la première institution à Romulus prédécesseur de Numa; mais il convient que

(1) Livre 16. de sa Géographie, n. 14.
(2) Hérodote, livre 1. n. 126.
(3) Livre 4. n. 1.
(4) Histoire Naturelle, liv. 18. ch. 17 et 18.

ce second Roi augmenta beaucoup ce culte et tout ce qui en dépendait, qu'il y ajouta et le fixa par des règles écrites. C'était aussi une opinion commune, que Numa était très-instruit des livres et de la religion des Juifs (1), parce que les Peuples d'Italie avaient eu bien des liaisons avec les Grecs et avec les Phéniciens; que ce Roi s'était fait une étude de rechercher de tous côtés ce qui regardait les religions, et qu'on aperçoit des conformités considérables dans la religion Romaine avec la Juive, outre ce qu'il avait renfermé dans les livres *de la Sagesse*, qu'il fit ensevelir avec lui, et dont nous avons déjà parlé.

Denys d'Halicarnasse, dans l'endroit que nous en avons cité (2), rapportant les solennités observées par les Romains dans leurs Sacrifices, et après avoir montré qu'elles étaient les mêmes que celles des Grecs, conclut cette description par un raisonnement très-juste, et par lequel nous devons aussi conclure ce que nous avons prétendu établir par tous les rapports que nous venons d'observer « Ce seul argument, dit-il, me per-
» suade et me convainc, que les Romains sont descen-
» dus des Grecs, que leurs premiers fondateurs étaient
» Grecs et avaient porté à Rome leurs observances et
» leurs cérémonies; parce qu'autrement ils auraient
» bien pu rencontrer dans quelque petite partie des
» observances et des cérémonies qui eussent quelque
» ressemblance avec celles des Grecs; mais il n'est pas
» croyable qu'ils les eussent rencontrées et copiées dans
» toutes ces parties et dans toutes ces circonstances. »

Nous devons conclure par ce même raisonnement, (outre les autres raisons que nous en avons données,) qu'une aussi grande conformité dans le fond essentiel et dans un si grand nombre de singularités des Sacrifices ne peut venir que de ce que les usages et les cérémonies des Egyptiens, des Grecs et des Romains ne sont que des copies un peu défigurées des usages et des lois des Sacrifices ordonnés aux Hébreux, d'abord sans loi écrite, ensuite par les lois que Dieu donna à Moïse et qu'il fit écrire pour eux, afin qu'ils n'y pussent rien changer par la succession des temps et par leur mélange avec les autres Peuples.

Saint Justin, dans cette belle Apologie qu'il présenta à l'Empereur Antonin le Pieux, attribue de même les cérémonies des Païens dans le culte de leurs Dieux, à l'artifice des Démons qui ont voulu copier celles du culte

(1) Suivant le témoignage de S. Clément, rapporté ci-devant.
(2) Livre 7. sur la fin.

qu'on rendait au vrai Dieu. C'est ce qu'il est aisé de sentir et de connaître ; c'est, comme nous l'avons vu, ce qui a paru de même à saint Augustin, et à tous ceux qui ont voulu et qui veulent l'examiner avec une attention sérieuse accompagnée de bonne foi.

XXIX. DES AUGURES.

Le Collége des Augures était à Rome le corps de la plus grande considération et de la première dignité. Ils étaient réellement les maîtres des Magistrats, des Rois et de toutes les grandes affaires de la paix et de la guerre, puisqu'on ne pouvait les résoudre ni les entreprendre que d'après leurs réponses. Ils déclaraient les volontés des Dieux, les secrets du Destin, les évenemens futurs qui dépendent de mille causes étrangères et inconnues, et ils faisaient profession et semblant de prendre ces réponses et la connaissance de l'avenir, de la diversité du vol, et du chant des oiseaux, de leur manière de manger, et des entrailles des bêtes.

Cicéron, qui était de ce corps, nous enseigne (1) ce que nous devons penser et ce qu'ils pensaient eux-mêmes de leur profession. Il ramasse le jugement qu'on en doit faire dans ce bon mot de Caton : « Qu'il ne pouvait pas » comprendre comment deux Augures qui se rencon- » traient pouvaient s'empêcher de rire l'un de l'autre. »

On ne peut non plus mieux faire concevoir le ridicule de cet art, dont on se servait pour gouverner le Peuple, que par la discussion que cet Orateur philosophe en fait.

« Quelle relation, dit-il, peuvent avoir le fiel, le foie » et le poumon d'un poulet et d'un taureau, avec le gé- » nie Divin qui conduit toutes choses, avec tous les » hommes de différentes nations, et avec tous les acci- » dens d'où dépendent les succès d'une guerre, d'une » négociation, ou de quelque autre entreprise, et quelle » connaissance de l'avenir en doit-on attendre ?

» Ne pourrait-on pas trouver les parties de ces ani- » maux belles et saines, et en même temps celles d'un » autre défectueuses ou corrompues ?

» Dans le même animal, si un homme qui l'a choisi » trouve le foie ou le cœur gâté, un autre les aurait-il » trouvés sains et entiers ?

» Mais, ajoute Cicéron, combien avons-nous de ré- » ponses des Augures, fausses, et qui toutes nous ont

(1) Lib. 2. de Divinat. cap. 5.

» trompés dans cette guerre civile, dont elles nous pro-
» mettaient un succès tout différent?

» Il est vrai, dit-il encore (1), que la raison et
» l'expérience ont bien détrompé les hommes de ces
» erreurs, mais la religion, la politique, la coutume,
» l'autorité du Collége des Augures en ont soutenu
» l'usage auquel nous sommes soumis, pour ne rien
» changer à l'ancienne religion, qui contient le Peuple,
» et pour conserver le gouvernement établi.

Tel est le témoignage de Cicéron; témoignage irréprochable et de la plus grande autorité, dont l'aveu démontre que les Augures faisaient profession de répondre sur l'avenir d'après les lumières qu'ils disaient tirer des entrailles des bêtes, du chant et du vol des oiseaux, quoique obligés de confesser qu'ils n'y pouvaient trouver aucune ombre de connaissance soit naturelle, soit artificielle, encore moins inspirée, d'autant que les objets de leur culte n'étaient que des divinités chimériques. Aussi serait-il inconcevable comment l'idée de découvrir l'avenir par une voie si éloignée aurait pu naître dans l'esprit des premiers qui feignirent de s'en servir et qui osèrent la proposer, s'ils n'y eussent été conduits par quelque exemple et soutenus par quelque autorité. N'eût-il pas été plus naturel de consulter les astres, quelques phénomènes, ou même les élémens répandus dans tout l'univers, plutôt que le vol des oiseaux et les entrailles des bêtes?

Mais on découvre la raison et l'origine de cette pratique dans un fait véritable pris de l'histoire d'Abraham, d'où l'on peut par conséquent se persuader que les fausses religions l'ont empruntée, suivant leur usage de former mille superstitions ridicules sur les anciennes traditions altérées.

Aussi tous les Auteurs reconnaissaient (2) que cet art prétendu des Augures était premièrement venu du Pays des Chaldéens, d'où il avait passé aux Egyptiens, ensuite aux Grecs, et par-là aux Toscans (qui étaient des Grecs amenés dans l'Etrurie par Tyrrhénus, fils d'Atys, Lydien;) enfin de ces derniers aux Romains. (3) Ceux-ci faisaient profession de reconnaître les Toscans pour leurs maîtres dans cet art; ils envoyaient leurs jeunes

(1) *Errabat multis in rebus antiquitas, quas vel usu jam, vel doctrinâ, vel antiquitate immutatas videmus. Retinentur autem, et ad opinionem vulgi, et ad magnas utilitates Reipub. mos, religio, disciplina, jus Augurum, Collegii auctoritas.* Cicero, lib, 2. de Divinatione, n. 70 et 71.

(2) Cicero, lib. 2. de Divinat. in princip. Herodotus, in Euterpe. Dionys. Halicarn. lib. 1. versùs finem, et lib. 2.

(3) Fenestella, de Sacerdotib. Roman. cap. 4. Pomponius Lætus, de Romanis Magistrat. et Sacerdot. cap. de Augur.

gens les plus qualifiés en Toscane pour l'apprendre (1); ils avaient eux-mêmes fait une loi expresse (2) d'avoir recours aux Augures Toscans dans les cas difficiles et qui embarrassaient les Romains. Cet usage est attesté par Lucain. (3)

Denys d'Halicarnasse nous apprend, au commencement de son premier livre des Antiquités Romaines, sur le témoignage des plus anciens écrivains, que Rome et l'Italie étaient composées originairement de nations Grecques qui s'y étaient établies en divers temps; que les premiers étaient venus d'Arcadie sous Œnotrus, et qu'ils avaient porté les religions et le culte des Grecs dans l'Italie, où ils avaient été perfectionnés. Justin (4) assure que les Grecs avaient occupé, non-seulement une partie, mais presque toute l'Italie; et Jules Africain, qui vivait dans le troisième siècle, raconte dans sa Chronique rapportée par Eusèbe (5), que les Athéniens étaient une colonie des Egyptiens.

Mais ce que Pline (6) et Alexandre d'Alexandre (7) nous enseignent, nous conduit plus avant dans les connaissances que nous cherchons. Ils rapportent que les Cariens furent les premiers des Grecs qui apprirent de leur Roi *Car* ou *Caras*, l'art des Augures par le vol des oiseaux. Or Hérodote, dans son second livre, nous apprend que les Cariens avaient envoyé et établi des colonies en Egypte, et Bochard (8) fait voir qu'un des premiers établissemens des Phéniciens fut dans la Carie, dont le nom et celui de *Car*, qu'ils donnent à leur Roi, est Phénicien et veut dire *agneau* ou *bélier*, de la grande quantité des troupeaux dont cette Province abonde. Ainsi l'on voit comment ce sont les usages des Egyptiens et des Phéniciens, qui ont passé aux Grecs par les Cariens.

Elien dit que les Barbares (parmi lesquels il compte les Egyptiens) enseignent qu'il y a des Dieux, dont la providence veille sur nous, et qui, par leur bonté pour les hommes, leur font part de la connaissance de l'avenir par le ministère des oiseaux, par les entrailles des bêtes, etc. Mais Hérodote assure encore plus précisément, que tout l'art de la Divination était venu des Egyptiens, ainsi que les assemblées, les pompes et les

(1) Strabon, liv. 5. de sa Géographie.
(2) Alexander ab Alexandro, lib. 5. in princip.
(3) *Hoc propter placuit Tuscos de more vetusto*
Acciri vates. Pharsal. lib. 1. v. 584.
(4) Au commencement du livre 20 de son Histoire.
(5) Livre 10. de la Préparation Evangélique, ch. 13.
(6) Pline, liv. 7. ch. 56.
(7) Alexander ab Alexand. genialium dier. lib. 5. cap. 13.
(8) In Chanaan, lib. 1. c. 7.

cérémonies de la religion, et que c'est des Egyptiens que les Grecs les avaient apprises. (1)

La véritable Religion nous apprend que c'est Dieu, Seigneur du Ciel et de la terre, qui est l'unique auteur et la cause universelle de tout ce qui se fait dans la nature, et que la puissance qu'il a communiquée aux créatures se réduit à produire certains effets par leur entremise et leur application, suivant les règles générales qu'il a établies ; mais il interrompt ou change ces règles quand il le juge à propos, et il produit des effets différens à l'occasion des choses qui, suivant l'ordre commun, n'y ont aucun rapport, afin de convaincre les hommes qu'il est l'auteur et le maître de ces règles générales qu'on appelle la nature. Ce sont alors des miracles qui prouvent la puissance surnaturelle et divine.

Ainsi Dieu voulant fortifier la foi d'Abraham, qui lui demandait quelques signes pour avoir l'assurance des grandes et incroyables promesses qu'il lui faisait (2), daigna lui montrer que ce qui paraissait au-dessus des forces de la nature ne lui était pas impossible, et qu'il n'avait aucun besoin du secours des causes naturelles. *Prenez*, lui dit-il, *une vache*, *une chèvre*, *un bélier*, *tous de l'âge de trois ans*, *avec une tourterelle et une colombe.* Abraham prit ces animaux, il partagea, comme il lui était ordonné, les trois premiers par le milieu, il disposa à ses côtés les parties semblables de chacun l'une vis à vis de l'autre, mais il ne partagea point la tourterelle ni la colombe, et il empêcha que les oiseaux de proie qui vinrent fondre sur ces bêtes mortes ne les entamassent. Au coucher du Soleil, Abraham s'endormit, et fut saisi d'une horreur violente et d'épaisses ténèbres, dans lesquelles Dieu lui apparut, lui parla, et lui fit voir dans l'avenir que sa postérité serait comme exilée et asservie dans une terre étrangère durant quatre siècles, après lesquels Dieu châtierait le Peuple qui l'aurait tenue en servitude et la tirerait de leurs mains riche et puissante ; que pour lui il mourrait en paix dans une heureuse vieillesse, et que sa quatrième génération viendrait s'établir dans la terre de Chanaan où il était. Après le coucher du Soleil il s'éleva un brouillard obscur, dans lequel Abraham vit un four qui fumait et une lampe allumée qui passait dans le milieu, et qui séparait les parties des animaux. Alors Dieu renouvela ses promesses, fit alliance avec Abraham, qui fut ainsi confirmé dans les espérances que le Seigneur lui avait données.

(1) *Est divinandi in templis ratio ab Ægypto adscita ; ipsi igitur Ægyptii exstiterunt principes conventus et pompas et conciliabula factitandi, et ab iis Græci didicerunt.* Herodote, liv. 2. n. 58.

(2) Chap. 15. de la Genèse.

Voilà la source véritable et unique d'où l'Esprit de séduction qui tenait les Nations dans l'idolâtrie, leur a fait puisser l'idée qui n'aurait jamais pu naître d'elle-même dans l'esprit des hommes, de chercher la connaissance de l'avenir dans les entrailles des bêtes et dans le vol, le chant et le manger des oiseaux. Elle est la même dans la copie défigurée et dans l'Original, dans la Fable et dans l'Histoire sacrée, mais ridicule et inconcevable dans celle-là, très- raisonnable et divine dans celle-ci.

Au surplus, Dieu défendit par sa Loi (1) toutes sortes d'augures et de divinations, soit par les songes, soit par toute autre pratique.

On ne doit pas attribuer à aucune espèce d'augures l'observation des jours qu'on comptait pour malheureux, auxquels les Romains n'osaient entreprendre rien de considérable. Ils n'avaient la faiblesse de les craindre, que parce qu'en de pareils jours ils avaient souffert des pertes et qu'il leur était arrivé des disgrâces. (2)

XXX. DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE.

La Baguette est une autre espèce de divination suggérée par le Démon qui l'a empruntée des œuvres de Dieu pour usurper son culte ; il a profité de l'impression qu'un pareil instrument avait fait sur l'esprit des hommes, lorsque Dieu s'en était servi pour opérer des prodiges, et il leur en a fait attendre de semblables effets pour contenter leurs passions et pour les confirmer dans les voies de l'erreur où il les avait engagés.

C'est aussi, entre les pratiques superstitieuses, celle qui s'était le plus répandue et le plus accréditée ; elle a séduit, même de nos jours, un grand nombre de personnes et de Savans de toutes les conditions, quoique l'usage n'en ait jamais été approuvé par l'Eglise.

On a cherché et l'on a cru découvrir par la Baguette les eaux et les sources cachées, les métaux et les minéraux, les trésors enfouis dans la terre ou renfermés dans les murs, les bornes qui ne paraissent plus ou qui ont été enlevées, les grands chemins perdus, les voleurs, les assassins, les maléfices attachés à certains lieux ; on s'en est servi pour remettre les os disloqués ou rompus ; on en a fait un remède à toutes sortes de maux ; on l'a consultée pour les choses les plus cachées

(1) Lévitique, ch. 19.
(2) *Omen ab eventu est, illis nam Roma diebus*
Damna sub adverso tristia Marte tulit. Ovide, dans ses Fastes.

du passé, du présent et de l'avenir ; on l'a interrogée sur les intentions les plus secrètes.

Ces recherches ont abusé bien des gens dans tous les siècles et chez toutes les Nations ; quelques-uns les ont approuvées, d'autres les ont combattues. On sait la réputation qu'on leur avait donnée il y a quelque temps, particulièrement dans quelques Provinces de ce Royaume, et combien l'usage en devenait fréquent. Les faits ne sont pas fort anciens. Des personnes de toutes sortes d'états s'y sont laissées séduire par la facilité qu'ont les hommes de croire tout ce qui flatte leur curiosité et leurs passions.

Cette Baguette a été quelque fois appelée Verge de Mercure, ou même Verge de Moïse, d'autres fois Baguette divinatoire ou de divination. On y a affecté quelques bois particuliers, entre autres du Coudrier, dont on a cru que fut la Verge de Moïse ; quelques-uns ont choisi d'autres bois ; d'autres enfin ont pris de toutes sortes de bois sans distinction. Plusieurs ont voulu que la Baguette fût fourchue, ou que le bois en fût cueilli en certain temps. Il y en a qui y ont mêlé des paroles tirées ou des Psaumes ou d'autres endroits de la Sainte Ecriture. Certaines Nations invoquaient leurs Dieux ; plusieurs ont invoqué Mercure, d'autres Moïse même.

On a cherché dans la Physique les causes naturelles des merveilles de la Baguette. On n'a pu y trouver aucun rapport raisonnable avec l'ordre établi de Dieu dans le cours ordinaire de la nature ; d'autant plus qu'on les faisait même souvent dépendre de l'intention à laquelle on voulait appliquer la Baguette : ce qui est évidemment hors de l'ordre naturel. Ainsi l'a-t-on jugé ; et un savant Père de l'Oratoire (1) a fait voir dans sa curieuse Histoire des Pratiques Superstitieuses, que ce ne pouvait être que des illusions et des impostures, ou une suite de quelque pacte avec le Démon, qui, par la connaissance qu'il a de plusieurs choses qui nous sont inconnues, ou par sa subtilité et par ses prestiges, veut s'attirer le culte qui n'est dû qu'au souverain Créateur. Aussi l'Eglise a dans tous les temps condamné ces usages comme des superstitions et des abus de la Religion.

L'antiquité de ces usages paraît dans les plus anciens Historiens et Poètes : Hérodote (liv. 4.) décrivant les mœurs des Scythes, rapporte qu'il y a parmi eux quantité de Devins qui se servent de verges de saule qu'ils étendent sur la terre et qu'ils relèvent ensuite, par l'attouchement desquelles ils prédisent l'avenir ; que leur Roi, quand il est malade, appelle auprès de lui les plus célèbres de ces devins.

(1) Le Père Le Brun.

Strabon (1) conte que les Prêtres ou Magiciens des Perses font leurs imprécations et leurs prédictions par la vertu d'un faisceau de verges de Tamaris qu'ils tiennent dans leurs mains ; que c'est aussi la manière des Cappadociens, et qu'il l'a vu lui-même.

Dans la Fable, c'est par sa verge magique (2) que la célèbre Circé changea les compagnons d'Ulysse en pourceaux, et qu'elle transforma en oiseau Picus (3) qu'elle aimait.

La verge de Mercure a été célébrée par tous les Poètes : « C'est par cette verge qu'il conduit les ames aux » enfers, qu'il endort et qu'il éveille comme il veut, » dit Homère. (4) Ce que Virgile a imité. (5) « Mercure, dit- » il, avec sa puissante verge, évoque des ames des » enfers, et il y en précipite d'autres ; il endort et il » réveille, il ferme les yeux à la lumière pour toujours ; » il anime les vents et perce les plus épais nuages. C'est » par elle qu'il endormit et ferma les cent yeux d'Ar- » gus. (6) »

Cette verge entortillée de serpens, qu'on donne à Mercure et qu'on nomme le Caducée, a toujours été reconnue comme une copie de la verge de Moïse, d'autant mieux que l'origine des serpens entortillés autour de cette verge est venue, comme nous l'apprend Macrobe (7), des Egyptiens, chez qui la verge de Moïse fut changée en serpent, redevint verge, dévora d'autres serpens, et ensuite opéra les prodiges les plus éclatans.

Nous voyons dans l'Hymne à l'honneur de Mercure, qui a été attribué à Homère, un autre effet et un autre usage de cette verge, qui a contribué à établir Mercure le Dieu des voleurs (qualité en laquelle il a été reconnu par toute l'antiquité Païenne.) Il y est peint portant toujours sa verge ; et parmi ses plus signalés exploits il se vante : « Qu'il va percer une maison superbe » dans une campagne de l'Asie appelée Python (dont » Pline et Solin (8) parlent), d'où il enlèvera des meu- » bles et des ustensiles riches et précieux, de l'or, des » métaux et des habits magnifiques (9) ; » ce qui est un

(1) Livre 5. de sa Géographie, n. 14.
(2) Au 10. liv. de l'Odyssée d'Homère, et au 14. liv. des Métamorphoses d'Ovide.
(3) . . . . *Quem capta cupidine conjux*
Aureâ percussum virgâ versumque venenis
Fecit avem Circe. Ænéide, liv. 7. v. 190.
(4) Livre 24. de l'Odyssée.
(5) Au 4. liv. de l'Enéide, v. 242.
(6) *Languida permulcens medicatâ lumina virgâ.* Ovide, Métamorphoses, liv. 1.
(7) Lib. 1. Saturnal. cap. 19.
(8) Pline, liv. 10. de son Histoire, ch. 23. Solin, ch. 43.
(9) *Abibo in Pythona magnam domum perforaturus; hinc qui abunde*

trait singulier dont on réconnaît l'original comme nous le verrons.

Le nom de verge de Mercure, qu'on a donné fréquemment et communément à la Baguette, et quelquefois celui de verge de Moïse, (ce qui est presque égal,) les serpens entortillés autour de cette verge, et son origine déclarée Egyptienne, font déjà assez sentir que ce n'est qu'une copie de la fameuse verge avec laquelle Moïse fit de si grands prodiges premièrement en Egypte.

Ce fut par la vertu de cette verge miraculeuse, que Dieu voulut confirmer l'autorité de l'ambassade de Moïse et justifier sa mission auprès de Pharaon ; qu'il l'établit le Dieu de ce Prince (1) ; qu'il lui communiqua sa toute-puissance sur les élémens et sur toute la nature. Et pour le confirmer lui-même, il lui ordonna de jeter à terre sa verge, qui fut d'abord changée en serpent (2) ; par un second ordre de Dieu, il prit ce serpent par la queue, et il redevint verge. (3) Voilà le fameux Caducée de Mercure.

Dieu dit encore à Moïse : (4) *Prenez en main cette verge, avec laquelle vous ferez tous les prodiges que je vous ai promis.* Moïse alla donc en Egypte, portant dans sa main la verge de Dieu (5), marque et symbole de son autorité. Ainsi la verge, le bâton et le sceptre, qui sont des termes synonymes dans toutes les langues, et particulièrement dans la Grecque, sont devenus les marques de l'autorité souveraine.

Lorsque Moise et Aaron furent en présence de Pharaon qui leur demanda des miracles, pour prouver qu'ils étaient envoyés de Dieu, ils changèrent, comme Dieu le leur avait ordonné, la verge en serpent. Les Magiciens de Pharaon, connus sous les noms de Jannés et de Mambrés (6), jetèrent aussi chacun la leur, et Dieu permit un changement pareil ; mais pour ne pas laisser de doute, la verge de Moïse dévora les leurs. La voilà toujours entortillée de serpens.

Ensuite Moïse frappa de sa verge l'eau du fleuve (7), et elle fut changée en sang avec toutes les eaux de l'Egypte ; ce que Dieu permit encore aux enchanteurs

insunt tripodes et lebetes depopulabor, et aurum, et abunde splendidum ferrum, et multas vestes. v. 178. et seq.

(1) *Dixit Dominus ad Moysen : Ecce constitui te dominum Pharaonis.* Exod. c. 7. v. 1.

(2) *Projecit eam, et versa est in colubrum.* Exod. ch. 4. v. 3.

(3) *Versaque est in virgam.* Ibid. v. 4.

(4) *Virgam quoque hanc sume in manu tuâ, in quâ facturus es signa.* Ibid. v. 17.

(5) *Portans virgam Dei in manu suâ.* Ibid. v. 20.

(6) Exod. ch. 7, et suiv.

(7) Ibid. v. 19.

de Pharaon d'imiter, soit qu'ils eussent fasciné la vue, soit qu'ils eussent par le secours du Démon amené des serpens et d'autres matières propres à faire ce dernier effet. Mais Dieu voulant confondre Pharaon, fit que Moïse ayant frappé la terre avec sa verge, l'Egypte entière, les hommes et les animaux furent tout couverts de moucherons ; ce que les Magiciens ne pouvant imiter, ils se confessèrent vaincus, et dirent à Pharaon, qu'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître là *le doigt de Dieu.* (1) Voilà l'impuissance de la Baguette, qui n'agit que suivant les ordres de Dieu.

On sait les autres prodiges que Moïse opéra ensuite avec sa verge (2), contre Pharaon et l'Egypte, par la vertu desquels il obligea les Egyptiens à livrer au Peuple dont il était le Chef leurs vases d'or et d'argent (3), des meubles et des habits précieux. Ils se dépouillèrent pour ce Peuple, et le pressèrent de sortir de leur Pays avec ces richesses ; c'est ce qui a été copié dans le prétendu enlèvement fait par Mercure des meubles, des vases, des métaux et des habits précieux, de l'or et d'autres richesses de la campagne de Python, avec d'autant plus de vraisemblance, que ce nom de *Python* est le nom d'une Ville des Hébreux en Egypte (4), d'où ils enlevèrent en effet, comme il vient d'être dit, les richesses des Egyptiens, sous la conduite de Moïse. L'Ecriture Sainte nomme cette Ville *Phithon*, ce qui ne fait aucune différence, le *Pi* des Grecs répondant au *Phé* des Hébreux, et le *Pi* et le *Phi* étant d'ailleurs très-aisément confondus ensemble dans le Grec. Ainsi la Fable a conservé jusqu'aux noms des lieux, en empruntant cette aventure de l'Histoire. Cette même aventure a fait attribuer à la Baguette le pouvoir de découvrir l'or, l'argent et tous les métaux.

D'un coup de verge que Moïse (5) donna sur la mer, il la divisa, et il ouvrit au milieu des ondes un chemin sec aux Israélites ; d'un autre coup ensuite il fit revenir et réunir les eaux séparées, pour envelopper et submerger les Egyptiens qui les poursuivaient. De là le pouvoir de la verge de Mercure, d'envoyer les ames aux enfers, et de les en retirer

Dans le Désert de Raphidim (6), où la disette d'eau

(1) *Digitus Dei est hic.* Ibid. v. 19.
(2) Exod. c. 9 et 10.
(3) *Petierunt ab Ægyptiis vasa argentea et aurea, vestemque plurimam, et spoliaverunt Ægyptios.* Exod. c. 12. v. 35 et 36.
(4) *Ædificaveruntque urbes tabernaculorum Pharaoni, Phithom et Ramesses.* Exod. c. 1. v. 11.
(5) Exod. ch. 14. v. 16, 21, 27 et suiv.
(6) Exode, ch. 17. v. 5 et 6.

fit murmurer le Peuple, Moïse, suivant l'ordre de Dieu, frappa de sa verge un rocher, et il en sortit une source abondante. La voilà qui découvre et fait trouver de l'eau.

Dans le Désert de Mara, où il n'y avait que des eaux amères (1) dont on ne pouvait boire, Dieu fit connaître à Moïse un bois qui jeté dans ces eaux les fit devenir douces. De tous ces endroits s'est formée l'opinion de l'ascendant de la Baguette sur les eaux.

Cette même verge, toute sèche, poussa seule dans une nuit des boutons, des fleurs, des feuilles et des fruits (2), au milieu de plusieurs autres qui demeurèrent sèches. De là peut être venue l'idée qu'il n'y avait que certains bois propres aux Baguettes, ou qu'ils devaient être cueillis en certain temps; et que les autres bois, ou cueillis hors du temps propre, étaient sans vertu.

Il n'est pas surprenant que sur ces exemples on ait voulu donner à la Baguette la vertu de découvrir des source d'eau cachées; et que le penchant des hommes vers la curiosité et vers les merveilles en ait voulu trouver de toutes les espèces dans cette vertu de la Baguette, qui en avait produit de si différentes. Et parce que Moïse et Aaron qui portaient cette verge, conduisirent les Israélites dans le Désert durant quarante années, on a cru pouvoir avec la Baguette reconnaître les chemins perdus; comme aussi la même raison peut avoir contribué à faire Mercure Dieu des chemins et des voyageurs.

Mais comme tous ces prodiges étaient produits par des ordres particuliers et exprès de Dieu, qui a vu que le Peuple en abusait; qu'il croyait cette vertu naturelle dans ce bois, et qu'il prétendait que de semblables Baguettes de bois devaient opérer de semblables effets et découvrir ce qui était le plus caché; il se plaint, par son Prophète Osée, *Que son Peuple se laissant aller à l'esprit de séduction, a consulté un morceau de bois, et a voulu se faire prédire l'avenir par un bâton.* (3) C'est ainsi que Dieu condamne les usages de la Baguette, que son Eglise a toujours aussi condamnés, et dont l'abus est démontré dans l'Histoire des Pratiques Superstitieuses que nous avons citée.

(1) *Nonne à ligno indulcata est aqua amara?* Exode, ch. 15. v. 25. et au ch. 38. de l'Ecclésiastique, v. 4 et 5.

(2) Nombres, ch. 17. v. 7.

(3) *Populus meus in ligno interrogavit, et baculus ejus annuntiavit ei, spiritus autem fornicationis decepit eos.* Osée, c. 4. v. 12.

XXXI. DES SORTS.

Il en est de la divination par les Sorts, comme des Augures : on ne peut naturellement penser ni croire avec aucun fondement de raison, que le Sort, par exemple un dé jeté témérairement, ou un billet écrit au hasard sans connaissance, sans dessein, puisse faire juger sûrement et prudemment d'un fait inconnu, tant à ceux qui ont écrit ou marqué ce billet ou ce dé, qu'à ceux qui l'ont jeté. Comment sur un pareil coup aveugle et imprévu, condamner un homme accusé, ou absoudre un homme suspect ? « Le hasard seul, sans raison, sans » dessein, peut-il décider avec justice et avec autorité, » dit Cicéron (1) ? quelle supercherie ? quelle superstition ! quelle vaine imagination ! »

C'est aussi pour montrer sa toute-puissance, qui n'a besoin d'aucun moyen naturel pour servir d'instrument à ses opérations, que Dieu, dans certaines occasions, a voulu faire découvrir les choses cachées et décider les plus obscures par le sort, qui est devenu sage et éclairé lorsque Dieu l'a ordonné et conduit. Ainsi quand Achan eut dérobé et caché l'argent, le manteau et la règle d'or du butin de Jéricho (que Josué avait déclaré être tout consacré au Seigneur), Dieu ordonna que le sort fût jeté sur les Tribus, puis sur les Familles de la Tribu marquée par le sort, ensuite sur les maisons, et enfin sur les particuliers. (2) On sait que le sort tomba sur Achan coupable, qui pour lors confessa son crime. Ce fut aussi par le sort ordonné de Dieu (3), que Samuel fit élire Saül premier Roi d'Israël.

Sur ces exemples, le Démon, singe de la Divinité, fit prendre aux Nations l'idée et l'usage de chercher à découvrir par le sort les choses cachées ; on y consacra certains lieux et certains Temples pour leur attirer de la vénération ; la Ville de Préneste, aujourd'hui Palestrine, dans la Campagne de Rome, devint célèbre par la magnificence de son Temple dédié à la Fortune, où l'on allait consulter les sorts, dont les Prêtres étaient les directeurs et les interprètes. Pour leur donner plus de crédit, on supposa une origine ou une découverte

(1) *Quid sors, cui temeritas et casus, non ratio, non consilium, valet ? tota res est inventa fallaciis, aut ad quæstum, aut ad superstitionem, aut ad errorem.* Lib. 2. de Divinat. n. 85.

(2) Josué, ch. 7. v. 14. et suiv.

(3) Livre 1. des Rois, c. 10.

miraculeuse des caractères qu'on y employait ; on accourait de tous côtés pour s'instruire, par les sorts de Préneste, de ce qui était le plus obscur dans le présent et dans l'avenir. Cicéron (1) vante leur ancienne réputation. La Ville de Patare, dans la Lycie, était aussi fameuse par un Temple et un Oracle d'Apollon, qui y répondait par la voix des sorts. (2) Quantité d'Auteurs font mention de ces sorts Lyciens comme de ceux de Préneste.

On s'avisa dans la suite de plusieurs espèces de sorts. Comme il n'est pas mal aisé d'ajouter, ou de diversifier, et que la nouveauté est un secours pour attirer le Peuple, on s'avisa de jeter dans l'eau de quelque fontaine bien claire des pièces en forme de dé, dont les faces étaient marquées de nombres divers, ou de figures particulières ; et suivant le nombre ou la figure qu'on voyait au travers de l'eau sur la face supérieure du dé coulé à fond, on formait les présages et les réponses favorables, ou contraires, à ceux qui consultaient ces sorts. Pour augmenter encore le mystère, on attachait cette prérogative à certaines fontaines voisines de quelques Temples, qu'on appelait sacrées, afin de remplir l'esprit des Peuples de la superstition que les Divinités voulaient être particulièrement adorées dans ces lieux, où elles rendaient ces sortes d'Oracles ; les mauvais esprits y poussaient les hommes idolâtres, et s'y mêlaient eux-mêmes pour se faire adorer comme des Divinités.

Ainsi nous lisons dans la vie de l'Empereur Tibère, parmi la quantité des présages de sa grandeur future recherchés dans sa jeunesse, que dans une de ces fontaines, appelée Apone, au voisinage de Padoue, près d'un Temple de Géryon, on jeta de grands dés d'or, comme l'Oracle l'avait ordonné ; et que la face qui parut quand ils furent posés au fond de l'eau, se trouva celle qui était marquée du plus grand nombre de points. (3) Ces dés paraissaient encore au même endroit du temps de Suétone, Historien de cet Empereur. Claudien et Lucain célèbrent aussi cette fontaine.

La Toscane avait de même un étang que formait près de sa source le fleuve Clitomne, assez chanté par les Poètes, et duquel on avait fait même une Divinité qui avait là son Temple. On allait y jeter pareillement des

(1) Lib. 2. de Divinat. n. 86.

(2) Alexand. ab Alex. lib. 1. genial. dier. cap. 13. et lib. 6. cap. 2.

(2) *Juxta Patarium adiit Geryonis Oraculum, sorte tractâ, quâ monebatur ut de consultationibus in Aponi fontem talos aureos jaceret. Evenit ut summum numerum jacti ab eo ostenderent ; hodieque sub aquâ visuntur hi tali.* Sueton. in Tiberio, cap. 4.

dés, pour y lire au travers de l'eau ce que leur face apparente présageait de bon ou de mauvais. Pline le jeune rapporte qu'on les discernait encore de son temps, et qu'on pouvait les compter dans le fond de cet étang. (1)

On ne s'arrêta pas là, et l'on imagina encore d'autres genres de sorts, par l'ouverture de certains livres et la rencontre fortuite de ce qu'ils offraient d'abord aux yeux dans l'endroit ouvert au hasard et sans affectation. On se servait pour cet usage particulièrement de quelques livres fort connus, et dont la variété pouvait fournir quantité d'idées et de pensées différentes : tels étaient Homère et Virgile. On trouve les sorts Virgiliens célébrés en bien des endroits. Spartian, dans la vie de l'Empereur Adrien, conte que ce Prince, curieux de connaître les sentimens que l'empereur Trajan avait pour lui, consulta ces sorts, et ayant ouvert Virgile, rencontra heureusement ces vers de l'Enéïde (3), où Anchise faisant connaître à Enée dans les Champs Elysées les ames de ses successeurs, lui montre Numa Pompilius qui devait être appelé au Royaume de Rome après Romulus ; ce qui fut pour Adrien un présage qu'il serait Empereur après Trajan.

Mais la fraude se glissait aisément dans ces sorts, soit par l'ouverture artificieuse du livre, soit par le rapport infidèle de ce qu'on y avait rencontré. Ainsi Hérodote (3) enseigne qu'Onomacrite, banni d'Athènes par Hipparque, rapportait infidèlement au Roi Xerxès, auprès duquel il s'était retiré, les sorts de Musée, et qu'au lieu de ce qui s'y rencontrait de désagréable et de mauvais présage, il lui récitait des passages favorables et qui lui promettaient d'heureux succès.

La superstition des sorts s'étendit jusques à les tenter et à les pratiquer par l'ouverture du Livre des Evangiles ; ce qui pouvait séduire les simples par la vénération due à ce saint Livre ; mais c'est ce que l'Eglise n'a jamais approuvé ; plusieurs Conciles du cinquième siècle et des suivans en ont défendu l'usage, pratiqué en quelques endroits, et saint Augustin l'avait auparavant condamné dans une de ses Lettres à Janvier.

Ces divinations par les Augures et par les Sorts avaient déjà perdu tout crédit, du temps de Cicéron (4), chez les personnes de bon sens, et ne se soutenaient que pour

(1) *Ut numerare jactas stipes et relucentes calculos possis.* Plinius, lib. 8. epist. 8.

(2) *Quis procul ille autem ramis insignis olivæ,*
Sacra ferens ? etc.
Missus in Imperium magnum, etc. Æneid. lib. 6.

(3) Vers le commencement de son septième livre.

(4) De Divinat. lib. 2. n. 70 et 71.

conserver au Gouvernement l'autorité sur le Peuple, comme nous l'avons vu au sujet des Augures.

Et pour les Sorts, Cicéron (1) ajoute : « Que ceux de » Préneste, qui avaient été les plus fameux, et tous les » autres de même espèce, étaient déjà communément » décrédités ; que le Temple, par sa beauté et par » son antiquité, en retenait encore le nom parmi le vul- » gaire, mais qu'il n'y avait pas un homme de quelque » considération qui s'avisât d'y avoir recours, et que » dans les autres lieux généralement, les Sorts étaient » méprisés et abandonnés. »

Il se présente encore dans la plus illustre des superstitions Païennes une copie de l'original Divin, dont la conformité est si sensible et si singulière, qu'elle ne doit pas être omise en cet endroit. C'est dans la manière dont les Devins, les Prêtres, les Prêtresses des Idoles et la Sibylle débitaient leurs prédictions et rendaient les réponses qui leur étaient inspirées par leurs Dieux, c'est-à-dire par les Démons que l'on consultait. Ces Devins étaient saisis et remplis d'un esprit qui les agitait, qui les mettait hors d'eux-mêmes, qui changeait tout leur visage et renversait leurs sens. (2) Dans ces transports de fureur, pressés par l'esprit qui s'était emparé d'eux, ils prédisaient et prophétisaient, sans savoir même ce qu'ils faisaient. Hélénus dit à Enée (3) : « Vous verrez la Sibylle en fureur, qui vous apprendra vos destinées. » Lorsque Enée voulut la consulter, elle commença par crier : « Je » sens le Dieu qui se saisit de moi : » elle changea de couleur et de visage, ses cheveux se hérissèrent ; elle était si pressée, qu'elle ne pouvait respirer (4) ; enfin pleine du Dieu qui la possédait, et ne pouvant le soutenir, elle cherchait à le secouer, mais elle n'en était que plus tourmentée, jusque à ce qu'il lui eût fait prononcer ce qu'il lui inspirait ; alors la fureur la quitta, elle redevint tranquille.

(1) *Prænestinas sortes, quæ summâ nobilitate fuerunt, et hoc genus divinationis vita jam communis explosit. Fani pulchritudo et vetustas, Prænestinarum etiam nunc sortium retinet nomen, atque id in vulgus; quis enim magistratus, aut quis vir illustrior utitur sortibus? cæteris verò in locis sortes planè refrixerunt.* De Divinat. lib. 2. n. 86 et 87.

(2) *Deus, ecce Deus ; cui talia fanti*
Ante fores, subitò, non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei. Æneid. lib. 6. v. 46.

(4) *Insanam vatem aspicies*, etc. Æneid. lib. 3. v. 443.

(4) *At Phœbi nondum patiens, immanis in antro*
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum : tantò magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo. Ibid. lib. 6. v. 77.

La Prophétesse Pythie est représentée dans Plutarque (1) comme entraînée malgré elle dans le trou de l'Oracle par un Esprit malin qui la tourmentait et qu'elle ne pouvait supporter ; toute hors d'elle-même, dans des agitations terribles, elle se jetait par terre avec des cris épouvantables. « Ce n'est pas à la prudence ni à la raison » humaine, dit Platon dans le Timée, que Dieu a donné » le don de prophétiser, c'est plutôt à la fureur, puisque » personne n'a ce don divin lorsqu'il jouit de son bon » sens et d'un esprit tranquille, mais seulement lorsqu'il » est hors d'état de raisonner, et que son esprit est » aliéné par un divin transport. »

Toutes ces fureurs ridicules et inconcevables, dont les plus habiles Païens, Platon, Cicéron et Plutarque n'ont su trouver aucune raison, ne peuvent être que des copies de ce qu'on lit dans nos Saintes Ecritures, où Dieu, pour faire voir que les prédictions des Prophètes ne venaient pas d'eux-mêmes, et ne dépendaient ni de leurs connaissances, ni d'aucune vertu qui fût en eux, les mettait hors d'eux-mêmes, et les transportait dans une espèce de fureur, durant laquelle ils prophétisaient.

On le voit dans le divin original faire tout ce que nous venons de voir dans les copies. Samuel dit à Saül (2) : « Vous trouverez une troupe de Prophètes accompagnés » d'instrumens ; dès lors l'esprit du Seigneur vous sai- » sira, et vous prophétiserez comme eux ; » ce qui arriva de même.

Dans la suite trois troupes de soldats, que Saül envoya les uns après les autres pour prendre David, l'ayant trouvé avec Samuel et une troupe de Prophètes qui prophétisaient, furent eux-mêmes saisis de l'esprit du Seigneur, et prophétisèrent avec eux. Saül transporté de colère, y alla lui-même ; dès qu'il y fut arrivé, la fureur le saisit, il se dépouilla de ses habits, il se jeta par terre, où il demeura couché tout nu durant un jour et une nuit, et prophétisa comme ceux qu'il avait envoyés. (3)

Quand les trois Rois, de Juda, d'Israël et d'Edom, pressés par les armes du Roi de Moab, allèrent trouver le Prophète Elisée, pour implorer par son intercession le secours de Dieu ; ce Prophète, après quelque emportement contre le Roi d'Israël, fit venir un joueur de harpe, et à mesure que ce joueur chantait, Elisée, rempli et transporté par l'esprit du Seigneur, prophétisait. (4)

Voilà les originaux divins, dont la seule imitation a

(1) Sur la fin du traité des Oracles qui ont cessé.
(2) 1. Livre des Rois, ch. 10. v. 5, 6, et 10.
(3) Sur la fin du ch. 19. du premier Livre des Rois.
(4) Livre 4. des Rois, ch. 3. v. 10 et suivans.

fait produire par les démons envieux et recevoir par les nations abusées, les copies que nous leur avons confrontées dans les prédictions des Prêtres des Idoles.

N'y a-t-il pas dans tout ce que nous avons vu de quoi se persuader raisonnablement que tout ce qui regarde les Sacrifices, les Augures, les Sorts et toutes sortes de Divinations, a été emprunté de la véritable Religion, des lois et des usages des Hébreux? Les Sacrifices se trouvent chez les ancêtres de ce Peuple avant l'Idolâtrie, dès le commencement du monde, par Caïn et Abel, ensuite par Noé quand il sortit de l'Arche; les animaux mondes et immondes y sont distingués; on y voit l'Holocauste, le principal des Sacrifices, qui détruit toute la victime; ces Sacrifices sont continués par Abraham et par Job de la même manière. Nous avons même vu, dans Abraham, et la manière particulière des Sacrifices, et l'origine des Augures par le partage des hosties et l'observation des oiseaux.

On trouve de plus dans l'Histoire divine de ce Peuple, les véritables et solides raisons de l'établissement des Augures et des Sorts qui paraissent chimériques et inconcevables dans le Paganisme. Ce qu'on en lit dans cette sainte Histoire est donc antérieur à tout ce qu'on peut voir dans les Historiens et les autres Auteurs Profanes. Les usages et les cérémonies en ont été invariables chez les Juifs. Voilà le caractère de l'original et de la vérité; ils ont été sujets à mille changemens et diversités contraires parmi les Nations; et plus différens à proportion dans les Nations qui avaient eu moins de commerce avec les Juifs. C'est le propre des copies et de la fausseté.

Le faux culte suppose encore nécessairement et prouve le véritable, sans lequel le faux n'aurait jamais été imaginé ni reçu, suivant la remarque de M. Pascal (1), qui fait voir que les faux miracles prouvent et supposent les véritables.

Enfin on ne peut penser que le sage Législateur des Juifs eût voulut faire suivre au Peuple auquel il donnait les lois que Dieu même lui dictait, les mêmes lois, les mêmes cérémonies, la même forme de Religion que ce Peuple avait vu pratiquer aux Egyptiens, puisqu'il tâchait de lui inspirer de l'éloignement et de l'horreur pour les mœurs et la Religion de cette nation. Nous avons déjà remarqué que par une loi expresse et réitérée (2), il lui était ordonné de ne sacrifier ni suivant les coutumes

(1) Dans ses Pensées, ch. 27.

(2) *Juxta consuetudinem terræ Ægypti, in qua habitastis, non facietis; juxta morem regionis Chanaan, ad quam ego introducturus sum vos, non agetis, nec in legitimis eorum ambulabitis.* Levitic. c. 18. v. 3. et Deuteron. c. 12. v. 30.

de l'Egypte dont il sortait, ni suivant celles du Pays de Chanaan dont il devait être mis en possession, enfin de ne se conformer en aucun point qui regardât la Religion, ni aux règles ni aux usages de ces Nations.

XXXII. PSYCHÉ, OU L'AME.

Psyché n'est autre chose que l'ame, mais l'ame de l'homme, laquelle unie au corps compose l'homme, comme l'explique Platon, dans son Dialogue intitulé *Cratyle*, ou *de la juste raison des noms*, où il enseigne que Ψυχή, ou Psyché, veut dire l'ame, qui, unie au corps, le fait vivre, respirer et mouvoir.

C'est la grande Fable de l'ouvrage d'Apulée intitulée *l'Ane d'or*, où ce Philosophe Platonicien, pour la mieux déguiser, et pour composer son Roman, l'a mêlée avec des contes ridicules et parmi quelques opinions des Platoniciens de son temps. Mais elle a tant de rapport à la première Histoire des Livres de Moïse et à ses principales circonstances, qu'il paraît évident que cette même Histoire est la source de la Fable dont il s'agit.

Sanchoniathon Phénicien, dans l'Histoire de son Pays, tirée des Registres publics et sacrés, fait mention de l'histoire d'Adam, d'Eve, de l'arbre du fruit défendu, et du Serpent. D'autres Auteurs en ont parlé, et le Rabbin Maimonides, rapporté par Grotius (1), atteste qu'elle était connue de son temps parmi les Indiens Idolâtres ; ce qui est confirmé par la relation authentique que le P. Bouchet a donnée des premières traditions de la religion des Indiens, dans sa lettre à M. Huet, que nous avons citée, page 40. De là peuvent être sorties les fables des serpens qu'on a dit avoir eu commerce avec des femmes (2), comme on l'a écrit d'Olympias mère d'Alexandre.

Eusèbe (3) a fort justement remarqué que c'était cette même histoire du serpent qui avait trompé Adam et Eve, que Platon avait copiée et mise dans la bouche de Socrate dans son Dialogue du Banquet, en leur donnant les noms de *Porus* et de *Pénie*. Voyons-la dans Platon même.

« Un des démons, dit-il, est l'amour déréglé des vo-
» luptés, duquel je vais exposer l'origine. A la naissance
» de Vénus, les Dieux en célébrèrent la fête ; avec eux
» était *Porus*, fils de la Sagesse et du Conseil (4), et qui

(1) De la vérité de la Religion chrétienne, ch. 16.
(2) Plutarque, en la vie d'Alexandre.
(3) Préparation Evangélique, liv. 12. ch. 11.
(4) *Consilii filius.*

» portait avec lui l'abondance. Après le festin, comme » Porus fut entré dans le jardin de Jupiter, et qu'il s'y » fut endormi, *Pénia*, c'est-à-dire, *la Pauvreté*, pressée » par le sentiment de sa misère, se tenait devant les » portes de ce jardin ; et ayant trouvé le moyen de s'y » glisser, elle se coucha auprès de Porus ; elle le surprit » enivré de nectar, et en conçut un fils, qui est l'Amour, » lequel porta avec lui dès sa naissance l'inclination à » la volupté et l'attachement à Vénus. Il n'est ni tout-à-» fait pauvre, ni tout-à-fait riche, ayant perdu, par sa » mère, l'abondance qu'il devait avoir du chef de son » père. Il est partie mortel, et partie immortel. C'est un » composé prodigieux de sagesse et d'ignorance ou de » folie. » Voilà le discours de Platon.

On y reconnaît la première femme sous le nom de Vénus, et sous celui de Porus le premier homme que la Sagesse avait formé. On l'y voit dans le Jardin de Dieu ou le Paradis Terrestre, et endormi d'un sommeil mystérieux. Pénia est le serpent qui rampe sur la terre, et qui se glissa dans ce Jardin, où il trompa le premier homme, dont la race, devenue par-là l'esclave des passions, est un assemblage monstrueux de biens et de maux, de grandeur et d'indigence, de sagesse et d'ignorance, de mortalité et d'immortalité. Voilà le péché d'origine qui a infecté tout le genre humain dans son Chef. Ce qui, outre les preuves rapportées ailleurs, sert aussi à faire connaître que les Livres des Juifs n'étaient pas inconnus aux Grecs avant le règne d'Alexandre.

Le titre de *l'Ane d'or* qu'Apulée a donné à son ouvrage, où il a inséré la Fable de Psyché, semblerait confirmer encore qu'elle est tirée de l'Histoire Sainte des Juifs. Il est assez connu qu'on leur imputait de tenir religieusement dans le lieu le plus secret et le plus auguste de leur Temple et d'y adorer une tête d'âne d'or. On le voit dans Tacite (1), dans Tertullien (2), et dans Minutius Félix. Josèphe (3), et plusieurs autres après lui, réfutent solidement cette calomnie ; mais elle n'a pas laissé de se répandre et de se conserver parmi les ennemis des Juifs. Il serait peut-être raisonnable de conjecturer qu'Apulée a pris de là le titre de son Ouvrage, et qu'il a emprunté sa fable des Juifs. La voici extraite de cet Auteur. J'ai cru faire plaisir au Lecteur en mettant le texte Latin à côté de l'exposition que je lui en donne, afin qu'il puisse aisément comparer l'un avec l'autre.

(1) Livre 5. de son Histoire.
(2) Apologétique, ch. 16.
(3) Chap. 4. du Liv. 2. de sa Réponse contre Apion.

Un Roi, dont le nom et le Pays ne nous sont pas connus, avait plusieurs filles, toutes d'une beauté merveilleuse. La dernière, nommée Psyché, c'est-à-dire, créature spirituelle, était l'image d'une Divinité; on ne l'a que trop souvent prise pour la Divinité même, descendue sur la terre pour converser avec les hommes; et par un renversement qui lui a été funeste, elle a été elle-même l'objet du culte qu'elle devait rendre : les mortels déraisonnables et aveugles confondaient l'image mortelle avec l'original immortel.

Les beautés de cette cadette la rendirent l'objet de l'amour et des complaisances d'un Dieu, quelque éloignement et quelque inégalité qu'il y eût de l'un à l'autre. Les aînées avaient pris parti, et leur sort était fixé; Psyché était encore libre et maîtresse du sien.

Cependant les Oracles avaient prononcé qu'elle devait être exposée dans un lieu où elle trouverait un serpent cruel, auteur de tous les maux, qui a soufflé sur la terre tous ceux dont elle est désolée, et porté son venin depuis le haut des Cieux jusques aux profonds abîmes de l'Enfer. Psyché devait en être dévorée, suivant ces Oracles. Cette connaissance donna beaucoup de douleur à celui qui l'avait mise au monde; mais la tendresse infinie de

Erant in civitate quadam Rex et Regina; hi tres filias formâ conspicuas habuere, at puellæ junioris (hæc Psyche nuncupabatur) tam præclara erat pulchritudo, ut multi eam prorsus ipsam Deam Venerem religiosis adorationibus venerarentur; jamque fama pervagabatur Deam in mediis conversari populi cœtibus; sacra Deæ deferuntur, puellæ supplicatur, et in humanis vultibus deorum numina placantur; hæc honorum cœlestium ad mortalis cultum immodica translatio veræ Veneris incendit animos quod cum mortali puella partiario majestatis honore tractetur et imaginem ejus circumferat puella moritura.

Ob divinam speciem quam mirantur omnes, etiam Deus amator advolavit ipsi.

Olim duæ majores sorores procis desponsæ jam nuptias adeptæ, sed Psyche virgo domi residens.

Sed patri oraculum percontanti Apollo responderat infortunatissimæ filiæ:

Ne speres generum mortali stirpe creatum,
Sed sævum atque ferum vipereumque malum,
Qui pennis volitans super æthera cuncta fatigat,
Flammâque et ferro singula debilitat.
Quem tremit ipse Jovis, quo numina terrificantur,
Fluminaque horrescunt et stygiæ tenebræ.

son divin amant sut faire de cette fatale aventure un moyen de faire éclater sa sagesse.

L'amour divin qui voulait mettre tout en œuvre pour la porter à s'élever et à s'attacher à lui par une juste reconnaissance, forma le dessein de la transporter par des routes invisibles dans un lieu de délices où rien ne manquait, ni des beautés des arbres, des fleurs et des eaux, ni de l'éclat de l'or et des pierreries, ni rien enfin de tout ce qui peut satisfaire et charmer dans la nature; tout fut rassemblé dans ce lieu, afin de donner à Psyché un attachement inviolable pour celui auquel elle devait de si grands biens.

Psyché se trouvant dans ces jardins, qu'on ne pouvait voir sans les prendre pour un lieu délicieux fait par le Maître du Ciel pour y venir converser avec les hommes, ne pouvait se lasser de parcourir et d'admirer tant de beautés, les fruits les plus exquis, toutes les commodités désirables, tous les plaisirs sans nulle peine.

Elle se trouvait maîtresse de tous ces biens qui n'étaient ni enfermés ni gardés; elle ne voyait point d'ouvriers qui

Rex olim beatus, effatu sanctæ vaticinationis accepto, pigens, tristisque domum pergit, mœretur, fletur, lamentatur, et diræ sortis jam urgent tetri effectus.

Psychen mitis aura molliter spirantis zephyri parentis imperio amantis Dei sensim levatam suo tranquillo spiritu vehens paulatim per devexa vallis florentis cespitis gremio leniter delapsam reclinat. Psyche teneris et herbosis locis in ipso thoro roscidi graminis suave recubans dulce conquievit, videt lucum vastis et proceris arboribus consitum, videt fontem vitreo latice perlucidum medio luci meditullio; prope fontis adlapsum domus regia est ædificata non humanis manibus sed divinis artibus. Pavimenta ipsa lapide pretioso cæsim diminuto in varia picturæ genera discriminantur, cæteræque partes sine pretio pretiosæ splendore proprio coruscant.

Jam scies ab introitu Dei cujuspiam luculentum et amœnum videre te diversorium. Certè Deus, qui magnæ artis subtilitate tantum efferavit argumentum, et ad conversationem humanam magno Jovi fabricatum cœleste palatium.

Invitatâ Psyche talium locorum oblectatione, propiùs accessit, mox prolectante studio pulcherrimæ visionis miratur singula.

Nec est quidquam quod ibi non est, sed præter cæteram tantarum divitiarum admirationem, hoc erat præcipuè

cultivassent ces beaux jardins, elle entendait une harmonie merveilleuse sans voir personne; elle n'était occupée elle-même d'autres soins que de ceux qu'elle voulait se donner pour son plaisir : tout était soumis à ses ordres; elle ne pouvait s'empêcher d'y reconnaître la main bienfaisante de la Divinité.

Son pouvoir lui fut encore confirmé par une voix par laquelle le maître de ce lieu sans se faire voir, l'assura que tout ce qu'elle voyait, était pour elle et à sa disposition.

La seule exception qu'il mit à une liberté universelle, la seule condition qu'il exigea d'elle pour marque de sa soumission et de sa confiance, fut que contente de jouir de tout ce qui était dans ce lieu, elle s'abstînt d'une seule chose, qui lui fut sévèrement interdite, et qu'elle se gardât surtout d'une curiosité sacrilége. Elle fut en même temps menacée que si elle contrevenait à cet ordre, elle perdrait les bonnes grâces de son bienfaiteur, et que non-seulement elle serait privée de tout son bonheur, mais encore que ce qui naîtrait d'elle serait sujet à la mort; au lieu qu'en obéissant elle éviterait cette peine, et leur enfant serait divin; elle n'avait donc pour s'assurer un bonheur éternel qu'à retenir une curiosioté inutile et funeste.

mirificum, quòd nullo vinculo, nullo claustro, nullo custode totius orbis thesaurus ille muniebatur. Sensit Psyche divinæ providentiæ beatitudinem; cuncta, nullo serviente, sed tantum spiritu quodam impulsa, subministrantur; nec quemquam tamen illa videre poterat, sed solas voces famulas habebat; et quidam cantabat, et alius citharâ pulsabat, et quamvis nemo pareret, chorus tamen esse patebat.

Hæc ei summa cum voluptate visenti offert sese vox quædam corporis sui nuda: Et quid, inquit, Domina, tantis obstupescis opibus? tua sunt hæc omnia.

Sed monuit ac sæpè terruit ne quando pernicioso consilio suasa de forma ejus quærat, neve se sacrilegâ curiositate de tanto fortunarum suggestu pessum dejiciat. Perfidæ lupulæ, inquit, magnis conatibus nefarias insidias tibi comparant, quarum summa est, ut te suadeant meos explorare vultus, quos, ut tibi prædixi, non videbis si videris. Tuus uterus gestat nobis infantem, si texeris nostra secreta, divinum; si profanaveris, mortalem. Te ergo et istum parvulum imminentis ruinæ infortunio libera.

Les sœurs aînées de Psyché entrées dans ce divin séjour par la permission de celui qui l'y avait mise elle-même, furent saisies des fureurs de la jalousie à la vue des grandeurs de leur cadette, et s'y laissant emporter, résolurent de perdre cette sœur qu'une grande jeunesse rendait trop crédule ; elles se disaient entre elles : La voilà comme une Divinité, pendant que nous, ses aînées, sommes et serons toujours malheureuses ; nous ne pouvons presque pas même douter qu'elle ne soit un jour élevée et alliée à la Divinité ; ce serait un accroissement de notre infortune : employons tous nos efforts pour la perdre.

Ces malignes sœurs s'insinuèrent dans son esprit avec des tours adroits et étudiés ; elles commencèrent par des manières tendres et flatteuses, et après lui avoir témoigné combien elles étaient sensibles à son bonheur, elles lui marquèrent enfin la peine où elles feignaient d'être, pour l'amour d'elle, de la défense qui lui avait été faite, lui firent souhaiter de connaître ce qui lui devait être caché ; et sous prétexte de zèle pour son avantage, elles employèrent toute leur adresse à lui donner de la défiance sur l'ordre qu'elle avait reçu et à lui inspirer la curiosité qui lui devait être mortelle.

Sorores ejus à zephyro deportatæ, jam gliscentis invidiæ felle flagrantes multæ secum perstrepebant : Tu, inquit altera, orba, sæva et iniqua fortuna, siccine tibi complacuit ut utroque parente prognatæ diversam sortem sustineremus? et nos quidem natu majores, maritis advenis ancillæ deditæ, extores et lare et patriâ degamus : hæc autem novissima, tantis opibus et Deo marito potita qui fortassis illam quoque Deam efficiet. Ego verò misera, suscipit alia ; et tu quidem soror videris quàm patienti vel potius servili hæc perferas animo : et nec sum, nec omnino spiro, nisi eam pessum de tantis opibus dejecero. Ac si tibi etiam, ut par est, inacuit nostra contumelia, consilium validum ambæ requiramus.

Scelestæ fœminæ hoc astu puellam appellant : Tu quidem felix ipsâ mali ignorantiâ ; nos autem quæ pervigili curâ rebus tuis excubamus, cladibus tuis miserè cruciamur, sociæ scilicet doloris casusque tui ; te celare non possumus immanem colubrum tecum noctibus latenter acquiescere ; jam tua est existimatio utrum sororibus pro tuâ salute sollicitis adsentiri velis ; certè piæ sorores nostrum officium fecerimus. Sic affectione simulatâ paulatim sororis invadunt animum.

Elle se défendit d'abord du piége qu'on lui tendait, en arrêtant sa pensée sur les grands biens dont elle jouissait et dont elle devait être contente, jusques à ce qu'étant pressée par ses sœurs et par sa propre faiblesse, elle commença à chanceler sur la défense qu'elle avait reçue, et sur les menaces qu'on lui avait faites.

Les perfides sœurs qui la tentaient, dès qu'elles la virent ébranlée, en prirent leur avantage, et n'écoutant que leur jalousie, lui parlèrent avec plus de fermeté, pour lui ôter la crainte qui la retenait; elles lui proposèrent ouvertement ce qu'elles voulaient lui faire exécuter; elles employèrent si bien les plus fortes assurances, qu'elles lui firent oublier ou mépriser les menaces, et du doute où elle s'était laissée aller, elle prit enfin le parti de croire les conseils malins de ces séductrices.

Trouvant, dès qu'elle eut formé cette résolution, mille attraits dans l'espérance de se satisfaire, et s'y abandonnant tout entière, elle donna, quoique encore incertaine et tremblante, l'essor au feu de ses désirs, elle mit la main à l'œuvre pour contenter sa curiosité sacrilége.

Dans le moment même elle vit en effet, et sa curiosité fut satisfaite, mais pour son malheur; ce ne fut que pour découvrir la grandeur et la beauté du Dieu et de tous les biens qu'elle venait de perdre, et les maux dans lesquels elle venait de se plonger. Soudainement dépouillée de tout,

Tunc Psyche misella ut potè simplex et animi tenella extra terminum mentis suæ posita, omnium mariti monitionum, suarumquè promissionum memoriam effudit, et in profundum calamitatis sese præcipitavit.

Tunc nactæ jam portis patentibus nudatum sororis animum facinorosæ mulieres, omissis tectæ machinæ latibulis, destrictis gladiis fraudium, simplicis puellæ cogitationes invadunt.

Sic, inquiunt, viam quæ sola ducit ad salutem diu cogitatam monstrabimus tibi; novaculam, lucernamque concinnem completam oleo, claro lumine præmicantem, latenter absconde.

Psyche relicta sola, quamvis statuto consilio et obstinato animo jam tum facinorosas manus admovens, adhuc incerta consilii titubat, festinat, differt, audet, trepidat, fati tamen sævitiâ subministrante viribus roboratur, et arreptâ novaculâ sexum audacia mutavit.

Cùm primùm luminis oblatione secreta claruerunt, videt ipsum formosum Deum, cujus aspectu lucernæ quoque lumen hilaratum increbuit; jamque lassa ac luce defecta dum sæpiùs divini vultûs intuetur pulchritudinem, sic ignara Psyche in ejus incidit amorem, tunc majus

elle se trouva si accablée, qu'elle ne pouvait se soutenir ni se souffrir quand elle se vit abandonnée de son Dieu.

Elle se traîna sous un arbre, du haut duquel la voix du Dieu qu'elle avait offensé, et qui l'aimait encore, se fit entendre à elle, lui reprocha le mépris qu'elle avait fait de ses avis et de ses ordres, et l'état où elle s'était mise; il prononça la malédiction contre les auteurs des conseils qui l'avaient perdue, et la condamna à un bannissement de sa présence, qui devait lui faire faire pénitence autant qu'elle vivrait sur la terre.

Cette sentence fut exécutée dans toute son étendue; l'infortunée Psyché fut d'abord chassée de ce lieu de délices; elle erra malheureuse et sans repos le reste de ses jours; elle fut une fois submergée dans les eaux qui la conservèrent et la rendirent miraculeusement sur la rive; elle fut cependant consolée, encouragée et instruite dans son exil et dans ses douleurs par des personnes qui menant une vie champêtre et occupées à garder des troupeaux, recevaient la connaissance des choses les plus éloignées et la communication des secrets du Ciel.

magisque ejus cupidine flagrans prona in eum efflictim inhiens metuebat, et tunc exsiluit Deus, visâque detectæ fidei colluvie prorsus ex oculis et manibus infelicissimæ tacitus avolavit, et tandem fessa delabitur solo.

Deus amator humi jacentem non deserens involavit proximam cupressum, deque ejus alto cacumine sic eam graviter commotus affatur: Hæc tibi identidem semper caveuda censebam: sed illæ quidem consiliatrices egregiæ tuæ tam perniciosi magisterii sui dabunt actutum mihi pœnas, te verò fugâ meâ puivero.

Psyche per proximi fluminis marginem præcipitem sese dedit, sed mitis fluvius in honorem Dei confestim eam innoxio volumine super ripam florentem herbis exposuit: tunc fortè Pan Deus rusticus juxta supercilium amnis sedebat, sauciam Psychen atque defectam utcunque casus ejus non inscius clementer ad se vocatam sic permulcet verbis lenientibus: Puella scitula, sum quidem rusticanus et opilio, sed senectutis prolixæ beneficio multis experimentis instructus; verum si rectè conjecto (quod prudentes viri divinationem autumant) auscultа mihi, pone mœrorem, precibusque potius Cupidinem Deorum maximum percole. Sic locuto Deo pastore, et adorato tantùm numine salutari, Psyche pergit ire.

Elle eut le chagrin de passer dans le Royaume de celles qui l'avaient perdue et qui se moquèrent de sa sotte crédulité, mais qui furent elles-mêmes écrasées par son moyen et tourmentées plus cruellement, privées de l'espérance même de trouver quelque fin ou quelque soulagement à leurs maux.

La justice et l'indignation de la Divinité à laquelle son divin amant devait la naissance, poursuivirent Psyché partout; rien ne fut capable de l'apaiser, ni tout ce que cette malheureuse souffrit de travaux, de douleurs et d'inquiétudes par toute la terre et jusques aux portes même de l'enfer, ni toutes les prières et tous les soupirs qu'on employa pour fléchir la Divinité irritée.

La terre exécutant ses ordres divins, et toujours inflexible, s'obstina à ne rien faire volontairement pour le secours de cette condamnée, et celle qui préside aux couches ne donna à ses vœux que des douleurs et des dangers comme il avait été ordonné. Elle fut enfin abandonnée à toutes sortes de misères et de tourmens.

Accedit civitatem in qua regnum maritus unius sororis ejus obtinebat, cui sorori sic infit : Meministi consilium vestrum, sed cùm primùm mariti mei vultus aspexi, statim illo zephyro præcipit ultra terminos me domus ejus efflaret et vos in eam asportet. Illa ad illum scopulum ubi pergit se præcipitem dedit, et per saxa cautium membris jactatis atque dissipatis interiit; statimque alia soror in simile mortis excidium eecidit.

Interim Psyche quæsitioni Cupidinis intenta populos circuibat; at indignata Venus ægroto reperto puero exclamabat; Honesta, inquit, hæc et natalibus nostris congruentia, ut tuæ parentis imò dominæ præcepta calcares. Sic effata foras sese proripuit infesta; Ceres et Juno ejus palpare iram sævientem adortæ : at Venus indignata præversis illis altè rursus concito gradu pelago viam capessit.

In templum almæ Cereris ingressa, ad pedes ejus advoluta et uberi fletu rigans Deæ vestigia veniam multijugis precibus postulat. Per frugiferam ejus dexteram, per lætificas messium cærimonias deprecans, postulat opem, quoad Deæ tantæ sæviens ira spatio temporis mitigetur; cui respondet Ceres, se cognatæ et amicæ suæ malam gratiam subire nolle; decede itaque, inquit, istis ædibus, et quod à me retenta non fueris optimè consule.

Hinc retrorsum iter porrigens pervenit ad fanum Ju-

nonis Lucinæ, cujus aram manibus amplexa sic adprecatur : Magna Jovis germana et conjuga, imminentis periculi metu me libera quæ soles prægnantibus periclitantibus subvenire. At Juno : Vellem, inquit, Psyche, sed legibus prohibeor.

Cùm Veneri tradita est : Ubi, inquit, Sollicitudo atque Tristities ancillæ meæ? Quibus introvocatis, torquendam tradidit eam, et ipsa involat in eam, vestemque plurifariam dilorica.

Elle fut obligée d'entrer en société de travaux avec les bêtes, d'en prendre des leçons et d'en recevoir des secours pour savoir tirer du sein de la terre les différentes choses dont elle eut besoin pour la conservation de sa vie, et de leur arracher de quoi couvrir sa nudité.

Allatam seminum exiguorum confusam et inextricabilem ingentem congeriem discernere singulis granis sejugatis ante vesperam Psychen jubet, quæ immanitate præcepti consternata silens obstupescit; sed formicarum classis adveniens, singulæ granatim totum digerunt acervum, dissitis generibus, et perniciter abeunt.

De ovium auri colore flaventium, quæ in custodito pastu vagabantur pretiosi velleris coma Veneris jussu et avis cœlitus missæ monitis instructa Psyche flaventis auri congestum grumum Veneri reportat.

Elle fut exposée à des fatigues et à des périls effroyables au travers des eaux et jusques dans les entrailles de la terre pour satisfaire à ses nécessités ou à ses passions. Celles-ci la réduisirent aux derniers abois, et la portèrent presque dans les enfers sans espérance d'en pouvoir sortir.

Nec tamen nutum Deæ sævientis vel tunc expiare potuit, quæ illam ad inferos et orci ferales penates, ad tartarum manesque demeare coëgit.

Tant de cruelles expériences lui montraient assez qu'elle

Tum Psyche sensit ultimas fortunas suas, et ad promp-

ne pouvait attendre la fin de ses malheurs que de la main même qui la châtiait. Précipitée jusques dans les enfers entre les mains des puissances infernales, à qui son amant ne permit pas de la retenir, elle n'était plus qu'un cadavre sans action et sans pouvoir. En cet état le Ciel écouta ses soupirs; le Dieu qui l'aimait l'éveilla de son sommeil infernal, et touché des misères de sa Psyché, lui fit espérer son secours pour la guérir de ses plaies mortelles.

tum exitium sese compelli manifeste comperit, et in ipso orci limine jacebat immobilis, nihil aliud quàm dormiens cadaver. Hinc post horrenda pericula, ab inferno somno amatoris ope suscitatur, qui diutinam suæ Psyches absentiam non tolerans, ad ipsam accurrit, et: Ecce, inquit, rursum perieras simili curiositate.

Ce Dieu d'amour en fut si attendri et si pénétré, que sa miséricorde se déclarant pour cette infortunée, plaida sa cause contre la justice irritée au tribunal du Dieu Tout-puissant, qui entrant dans le parti de la miséricorde, prit les expédiens de les accorder et de les satisfaire l'une et l'autre.

Interea Cupido amore nimio peresus et ægrâ facie alis pernicibus Cœli, penetrato vertice, magno Jovi supplicat, suamque causam probat, ad quem Jupiter: Licèt tu, fili, nunquam mihi decretum servaris honorem, attamen modestiæ mæ memor cuncta perficiam.

La grandeur des plaies par lesquelles il avait fallu satisfaire à la Divinité offensée, fit consentir le Seigneur souverain à ordonner le seul remède qui pouvait les guérir, qui était celui de l'union de la Divinité à l'humanité; cette alliance fut résolue, la misère de Psyché au lieu d'y être un obstacle fut ce qui la pressa; elle lui attira son divin époux, qui fut la source de ses grandeurs, et qui fit de sa faute le sujet de sa gloire.

Sic fatus jubet Mercurium Deos omnes ad concionem convocare in qua pro sede sublimi sedens procerus Jupiter sic enuntiat: Adolescentem istum quod manibus meis alumnatus sit profectò scitis, cujus primæ juventutis caloratos impetus freno quodam coërcendos existimavi, sat est quotidianis eum fabulis infamatum.

Le grand Dieu le Père consentit et ordonna que son cher Fils prît et épousât la nature humaine, et pour n'exposer point sa grandeur et son état par une alliance si

Ad Venerem, collatâ facie: Nec, inquit filia, quidquam constristare, nec prosapiæ tantæ tuæ statuique de matrimonio mortali metuas; jam faxo nuptias

inégale, la nature humaine et mortelle fut élevée jusques à la Divinité pour n'en être jamais séparée ; ce mariage fut la joie comme l'admiration du Ciel et de la terre ; les esprits célestes en célébrèrent la fête, et le fruit qui en sortit fut la source et la cause du véritable bonheur.

non impares, sed legitimas : et illico per Mercurium arripi Psychen, et in cœlum perduci jubet, porrectoque ambrosiæ poculo ; Sume, inquit, Psyche, et immortalis esto : et ecce Psyche convenit in manum Cupidinis : Musæ voce canorâ personabant, Apollo cantavit ad cytharam, etc. et nascitur illis maturo partu filia quam Voluptatem nominamus.

Ce n'est là qu'un extrait du Roman d'Apulée, suivant les termes de l'Original rapportés à la marge. On y peut voir d'un coup d'œil sans qu'il soit besoin de réflexions ni de recherches, en retranchant seulement les façons Païennes de parler des Dieux, l'histoire entière telle qu'on l'apprend de nos saintes Ecritures. Nous ne trouvons pas le même avantage dans les autres fables ; il y faut rechercher et rejoindre plusieurs endroits dispersés pour en bien voir la conformité avec les histoires de nos saints Livres, ou les traditions des Juifs d'où elles ont été tirées.

XXXIII. DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Parmi les sentimens répandus dans les Philosophes Païens, qui sont ou les effets de la communication qu'ils avaient eue de nos Livres sacrés, ou des témoignages de l'ame naturellement religieuse et chrétienne, la pensée de Sénèque, dans sa 102e Epître sur l'immortalité de l'ame et sur son passage à une autre vie, lorsque par la mort elle est séparée du corps, paraît si belle et si juste, que j'ai cru qu'on serait bien aise de la lire en cet endroit : ce n'est ni une idée fausse et outrée, ni la saillie aventurée d'une imagination échauffée ; c'est une image naturelle, juste, qui se soutient dans toutes ses parties, et que la vraie Religion et une exacte raison reçoivent. Il n'y a qu'à y mettre Dieu au lieu des Dieux, pour en faire une pensée toute chrétienne.

Strabon, au Livre quinzième de sa Géographie, rapporte les mêmes sentimens des anciens Brachmanes des Indes ; Que cette vie doit être considérée comme l'état des hommes qui ne sont encore que conçus ; et ce que

nous appelons la mort, comme leur naissance et leur entrée à une véritable vie heureuse pour les sages qui s'y sont préparés, lesquels ne doivent regarder ni comme des biens ni comme des maux tout ce qui leur arrive dans ce passage.

« (1) L'esprit de l'homme est quelque chose de grand et de noble, qui ne peut souffrir d'autres bornes que celles de Dieu même ; il n'a point de patrie ici-bas, soit Rome, soit Athènes, ou quelque autre Ville plus célèbre et plus magnifique. Son pays est le Ciel, si élevé au-dessus de tout l'Univers qu'il environne, qui renferme les terres et les mers avec l'air qui est entre nous et lui, ce Ciel même séjour de Dieu Créateur et Conservateur de toutes choses. Cet esprit ne se laisse aussi renfermer dans aucun temps ; tous les temps sont à lui ; il jouit librement de tous les siècles, il les parcourt tous sans obstacle.

» Lorsque viendra ce jour qui doit séparer ce qu'il y a en moi de divin d'avec ce qu'il y a d'humain (2), je laisserai ce corps dans le lieu où je l'ai pris ; pour moi je retournerai à Dieu duquel je suis sorti et hors duquel je n'ai jamais été, quoique retenu dans ce corps pesant et terrestre durant l'exil de cette vie mortelle qui n'est que le prélude d'une vie et meilleure et plus durable. Comme le sein de notre mère nous a retenus pendant neuf mois, et nous a disposés, non pour lui, mais pour ce lieu où il semble nous jeter, lorsque nous sommes déjà capables de respirer de nous-mêmes et de supporter l'air à découvert ; de même, durant cet espace de temps qui s'écoule depuis notre enfance jusqu'à la vieillesse, nous sommes préparés dans le sein de la nature pour être mis au jour une seconde fois. Nous attendons une autre naissance ; un autre état de choses nous est réservé : nous ne pouvons encore supporter la vue du Ciel que de loin. Voyons donc venir sans crainte cette heure décisive qui n'est pas la dernière pour l'ame, mais pour le corps seulement, et regardons toutes les choses qui sont autour de nous comme des embarras d'un lieu où nous ne faisons que passer. Il faut en sortir ; la nature nous rejette avec violence lorsqu'elle nous le fait quitter, comme quand nous y sommes entrés. Il ne nous est pas permis d'emporter quelque chose au-delà de ce que nous y avons apporté : au contraire, il faut se dépouiller d'une grande partie de ce que nous avons reçu lors de

(1) Pag. 86. de l'Edit. de Bâle.
(2) Ainsi Lucrèce, *Cedit item retro de terrâ quod fuit antè.*
In terram verum, quod venit ab ætheris oris.
Id rursum Cœli fulgentia tecta receptant.

notre naissance ; nous perdrons cette peau qui nous couvre, et ce sang qui coule dans tout le corps par les veines ; nous perdrons les os et les nerfs qui soutiennent notre faible machine.

» Ce jour qui nous effraie, comme s'il était notre dernier jour, est le premier de ceux qui ne doivent point finir. Résous-toi de quitter ce qui t'embarrasse ; pourquoi t'en défends-tu ? Pour venir au monde, n'as-tu pas laissé de même le corps où tu étais enfermé ? Tu as peine à rompre tes liens, et tu souffres une extrême violence : c'est ainsi que ta mère n'a pu se décharger de toi que par des efforts violens et terribles. Tu pleures et tu gémis : voilà d'autres apanages de la naissance ; mais tout cela était pardonnable lorsque tu es né, ne sachant encore et ne connaissant rien ; tu sortais du lit fermé des entrailles de ta mère, où tu avais toujours reposé mollement et chaudement, et tu ne pouvais supporter l'impétuosité et les injures du grand air ; délicat comme tu étais, toutes les mains qui te touchaient te blessaient, et au milieu des choses nouvelles et inconnues tout t'étonnait et te frappait : mais à présent il ne t'est plus nouveau de te séparer des choses auxquelles tu étais uni ; dispose-toi donc à quitter sans peine des membres inutiles, et à laisser un corps avec lequel tu n'as pas toujours été. Il sera déchiré, détruit, anéanti : pourquoi cela t'afflige-t-il ? tu as éprouvé qu'il ne peut se faire autrement, et qu'il faut, pour naître, perdre ce qui nous couvrait. Pourquoi donnes-tu ton affection à ces choses, comme si elles étaient de toi ? ce ne sont que des habits qui te couvrent ; le jour viendra qui doit t'en débarrasser, et qui te tirera des ordures et de l'infection de la prison de ce ventre qui t'enferme.

» Prends l'essor par avance au-dessus de ce corps, autant qu'il t'est possible ; dégage-toi de tout ce qui t'attache le plus, et n'y tiens qu'autant que la nécessité t'y force. A tous les momens, élève-toi de là par tes pensées à quelque chose de plus sublime. Les secrets de la nature te seront un jour découverts ; cette obscurité sera dissipée, et tu seras frappé de tous côtés d'une lumière pure et brillante. Représente-toi quel en sera l'éclat, dans la source et au milieu des feux de tous les astres, sans ombre et sans nuages, dans un Ciel toujours calme et toujours serein. La succession du jour et de la nuit sont des vicissitudes de cet air corrompu ; mais tu trouveras que tu n'as encore vécu que dans les ténèbres, lorsque tu seras de tous côtés pénétré de toute la lumière dont tu n'aperçois ici que quelque rayon obscur par les petites ouvertures de tes yeux. Puisque tu ne lais-

954 1 64313

ses pas cependant de l'admirer de loin, juge ce que te paraîtra la Lumière divine, quand tu la verras dans son centre et dans sa propre source.

» Ces pensées ne laissent souffrir dans l'ame rien d'impur, rien de bas, rien qui ressente les passions : elle se dit qu'elle a Dieu pour témoin de tout ; qu'il est le seul dont l'approbation soit à rechercher ; qu'elle doit se disposer continuellement pour lui, et ne se propose, que l'éternité. Avec cette vue, un peuple soulevé, des armées campées contre elle (1), toutes les menaces, tous les accidens de l'univers ne sauraient l'ébranler, ni la troubler : que pourrait-elle craindre, puisque la mort est pour elle un avantage et le sujet de ses plus grandes espérances ?

(1) *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* Psal. 26.

FIN.

Deacidified using the Bookkeeper process
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2005

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 013 504 459 3